Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30527715_0002

55450

# LES VAPEURS
## ET
# MALADIES NERVEUSES,
## *HYPOCONDRIAQUES*,
## OU HYSTÉRIQUES;

*Reconnues & traitées dans les deux Sexes;*

Traduction de l'Anglois de M. WHYTT.

*On y a joint :*

1° Une Exposition anatomique des nerfs, avec figures, par M. ALEXANDRE MONRO;
2° L'Extrait des principaux Ouvrages sur la nature & les causes des Maladies nerveuses;
3° Des Conseils sur le régime & la conduite qu'on doit observer pour se préserver, tant de l'attaque que des retours de ces Maladies.

*Ouvrages revus & publiés par M. L. B. D. P. D. M. P.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez VINCENT, rue Saint Severin.

M DCC LXVII.
*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

*Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt: multum adhuc restat operæ, multumque restabit; neque ulli nato post mille sæcula præcidetur occasio aliquid adjiciendi.*

SENECA.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

# TABLE
## DES ARTICLES
*Contenus dans le Tome II.*

## SUITE
*de la seconde Partie des*
*MALADIES DES NERFS.*

CHAP. VI. OBservations sur les symptomes ou accidens nerveux, hypocondriaques & hystériques, les plus remarquables.

1° *Un sentiment extraordinaire de froid, ou de chaud, qui se fait sentir dans différentes parties du corps; le froid & le chaud se succédant quelquefois subitement.* Page 1

2° *Les douleurs en différentes parties du corps; elles se déplacent subitement, & leur changement est irrégulier.* 8

3° *Les syncopes & les convulsions hystériques ou vaporeuses,* 11

4 *La catalepsie & le tétanos.* 17

5° *Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins.* 19
6° *Un appétit inſatiable pour les alimens.* 24
7° *Des vomiſſemens de matieres noires.* 27
8° *Un flux ſubit & abondant d'urine pâle, limpide.* 34
9° *Le maraſme ou l'atrophie nerveuſe.* 44
10° *L'aſthme nerveux ou ſpaſmodique.* 53
*Les cauſes occaſionnelles de l'aſthme nerveux ou ſpaſmodique peuvent ſe réduire aux ſuivantes.* 55
11° *La toux nerveuſe.* 62
12° *Les palpitations de cœur.* 88
13° *Le pouls eſt ſujet à de fréquentes variations.* 90
14° *Maux ou douleurs de tête périodiques.* 116
15° *Les vertiges ou étourdiſſemens.* 121
16° *La diminution ou l'affoibliſſement de la vue, ſans qu'on remarque aucun vice dans les yeux.* 123
17° *Le découragement, l'abbatement, la mélancolie, & même la folie.* 125
18° *Le cochemare ou l'incube.* 132
CHAP. VII. Du Traitement des Maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques. 153

*Traitement dans le cas où les maux de nerfs ont pour cauſe occaſionelle une matiere morbifique engendrée dans le ſang.* 228

*Traitement. Lorſque les maux nerveux ou hyſtériques viennent de ce qu'il ne ſe trouve pas dans le corps une ſuffiſante quantité de ſang.* 254

1° *Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins.* 262

2° *Les glaires ou phlegmes épais, engendrés dans l'eſtomac & les inteſtins.* 263

3° *Les vers dans l'eſtomac & les inteſtins.* 268

4° *Les alimens nuiſibles par leur qualité ou leur quantité.* 270

5° *Les obſtructions indolentes formées dans quelqu'un des viſceres du bas-ventre, & principalement celles qui ſont du genre des ſquirrhes.* 282

6° *Les paſſions ou affections vives de l'ame.* 308

CHAP. VIII. Traitement des Symptomes nerveux ou vaporeux, hypocondriaques & hyſtériques les plus remarquables.

1° *Les mouvemens convulſifs, ou les ſpaſmes des muſcles & des parties muſculaires.* 313

2° *Les ſyncopes ou pâmoiſons hyſtériques, avec des convulſions.* 360
3° *Les douleurs violentes dans l'eſtomac, qui ſont accompagnées de ſpaſmes ou crampes.* 364
4° *L'indigeſtion & le vomiſſement accompagnés de douleur dans l'eſtomac.* 367
5° *Les coliques hyſtériques, ou les coliques venteuſes.* 377
6° *Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins.* 381
7° *L'aſthme nerveux ou ſpaſmodique.* 387
8° *Les palpitations de cœur.* 404
9° *Une évacuation exceſſive d'urines pâles.* 407
10° *Les maux de tête périodiques.* 415
11° *L'abbatement, le découragement.* 422
*Examen d'un point de pratique important.* 427
*Table des Médicamens de la Pharmacopée d'Edimbourg, qui ſont recommandés dans l'Ouvrage de M. Whytt.* 469
*Extraits des principaux Ouvrages ſur la nature & les cauſes des Maladies nerveuſes, hyſtériques & hypocondriaques.* 479

Fin de la Table du Tome II.

# SUITE
## DE LA SECONDE PARTIE
# DU TRAITÉ
# *DES NERFS.*

TRAITÉ

# TRAITÉ DES *NERFS.*

## SECONDE PARTIE.

### *MALADIES DES NERFS.*

## CHAPITRE SIXIEME.

*Observations sur les symptomes ou accidens nerveux, hypocondriaques & hystériques, les plus remarquables.*

LES symptomes ou accidens nerveux les plus remarquables sont, 1° *un sentiment extraordinaire de froid, ou de chaud, qui se fait sentir dans différentes parties du corps; le froid & le chaud se succédant quelquefois subitement.*

§. XCIII. La chaleur naturelle du corps des animaux est l'effet de la circulation réguliere & constante des

fluides. Comme cette chaleur ſe trouve preſqu'au même degré dans chacune des parties du corps, qu'on a garantie du froid externe, & que nous y ſommes habitués, elle ne nous eſt pas communément plus ſenſible que le battement du cœur, ou la contraction alternative des inteſtins, que l'on nomme le *mouvement périſtaltique*. Mais toutes les fois que les fluides ont une circulation très-rapide dans tout le corps, ou ſeulement dans de fort petits vaiſſeaux de quelque partie, nous éprouvons une chaleur plus conſidérable qu'à l'ordinaire. La ſenſation, que nous avons du froid, vient également du ralentiſſement de la circulation ou de la ſtagnation des fluides dans les plus petits vaiſſeaux.

Chez les perſonnes hypocondriaques & hyſtériques, en un mot, chez les vaporeux, les fluides & leurs vaiſſeaux mêmes peuvent être la cauſe de la vîteſſe, ainſi que de la lenteur de

la circulation, &, par conſéquent, de la ſenſation extraordinaire de chaleur & de froid que les malades éprouvent dans les vaiſſeaux de la tête, du dos, des bras, des jambes ou de toute autre partie du corps. C'eſt, par exemple, des vaiſſeaux que dépendent les phénomenes de la circulation, lorſque, ſoit l'état vicié ou l'irritation du ſyſtême nerveux, ſoit la ſympathie entre les nerfs des vaiſſeaux & ceux de l'eſtomac ou de quelque autre partie très-ſenſible, font naître des mouvemens alternatifs extraordinaires, ce qu'on nomme proprement des *convulſions*, ou une conſtriction ſpaſmodique-continue, plus ou moins longue, qui eſt l'état de *ſpaſme* proprement dit. D'un autre côté, les mêmes phénomenes de la circulation viennent des fluides, lorſque ceux-ci, par leur âcreté ou leur qualité viſqueuſe, occaſionent, dans de fort petits vaiſſeaux, des vibrations ou con-

tractions convulsives extraordinaires (*a*) ou bien contribuent à former, dans ces vaisseaux, des obstructions considérables.

C'est une chose qui mérite d'être remarquée, que, dans ces parties même du corps où les malades se plaignent de sentir une chaleur ou un froid qui n'y sont pas ordinaires, souvent ni le tact ni le thermometre ne nous peuvent faire découvrir un degré de chaleur plus ou moins considérable que dans les parties voisines qui n'éprouvent pas pour lors la même sensation. Il y a grande apparence qu'en pareil cas, le chaud & le froid ont leur siége au-dessous de la peau & de la membrane adipeuse ou tissu graisseux,

(*a*) Nous avons fait voir, ci-dessus, chap. j, §. 17, que des humeurs âcres & les affections du cerveau & des nerfs peuvent occasioner de violens mouvemens convulsifs dans les petits vaisseaux, ou leur causer un état spasmodique & une espece de tétanos.

c'eſt-à-dire dans les muſcles mêmes. Peut-être auſſi qu'une matiere âcre, irritante, excitant dans de très-petits vaiſſeaux un violent mouvement alternatif, donne lieu à une fauſſe ſenſation de chaleur, tandis que celle-ci n'eſt pas, en effet, aſſez conſidérable pour ſe manifeſter au thermometre. La ſtagnation d'une humeur épaiſſe ou viſqueuſe dans ces mêmes vaiſſeaux peut également produire un ſentiment de froid, quoiqu'il y ait toujours un peu de chaleur, ou même qu'elle ne ſoit pas du tout diminuée. Il eſt vrai que, lors de la rougeur du viſage qu'occaſione la honte ou la pudeur, l'accélération de la circulation des fluides dans les vaiſſeaux de cette partie, eſt accompagnée d'un ſentiment de chaleur; mais il faut faire attention que l'augmentation du mouvement des fluides, qui arrive en pareil cas, ſe fait dans les vaiſſeaux de la peau, & en particulier dans ceux où coule le ſang qui,

ayant moins de ténuité que les autres fluides, paroît plus propre à s'échauffer par le frottement & l'agitation.

La ſenſation de froid, & le friſſon qu'on éprouve au commencement de la plûpart des fiévres & des inflammations, ne me paroît pas avoir pour cauſe, quoique beaucoup de gens le penſent, des fluides épaiſſis & viſqueux qui ſont arrêtés ou en ſtagnation dans les petits vaiſſeaux de la peau; mais je ſuis porté à croire que ces ſymptomes dépendent de la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux, & que celle-ci eſt produite par l'irritation que fait ſur le ſyſtême nerveux, ſoit le ſtimulant ou la matiere fébrile, ſoit l'inflammation commençante. Au reſte, quoique toutes les eſpeces de fiévres aient pour cauſe prochaine une irritation, & par conſéquent une affection ou état de ſouffrance des nerfs, & que beaucoup de fiévres du genre des fiévres lentes, portent le

nom de *fiévres nerveuſes*, qui leur eſt ſpécialement conſacré, cependant la fiévre intermittente réguliere paroît mériter cette dénomination mieux que la plûpart des autres eſpeces. En effet les accès de la fiévre intermittente, auſſi-bien que ceux de l'épilepſie & des autres maladies convulſives, doivent leur origine, moins à aucune obſtruction, dans quelque partie du ſyſtême vaſculaire, ou à une âcreté générale de la maſſe des fluides, ou à ſon épaiſſiſſement & ſa qualité viſqueuſe, qu'à une irritation ou affection des nerfs d'un organe particulier, tel que l'eſtomac ou les inteſtins. Par cette irritation, tout le ſyſtême nerveux ſouffre ſympathiquement; & il ſurvient du friſſon auquel ſuccede plus ou moins de chaleur, & une ſueur dont un des effets eſt de ſuſpendre pour lors l'action de la cauſe de la maladie. Comme la fiévre intermittente reſſemble à l'épilepſie & aux autres mala-

dies convulsives, quant à ses causes, son retour, ainsi que celui des maladies convulsives, peut souvent être prévenu, ou les accès être diminués, en occasionant, peu de temps avant le moment de ce retour, soit une douleur aiguë, soit une forte commotion dans le corps.

2° *Les douleurs en différentes parties du corps; elles se déplacent subitement, & leur changement est irrégulier.*

§. XCIV. Ces douleurs ressemblent quelquefois à celles du rhumatisme; mais, en général, elles ont leur siége dans la peau, les membranes, les muscles, & non dans les ligamens & les jointures. Leur déplacement soudain, & l'apparence qu'elles ont quelquefois d'être du même genre que les maux d'estomac, causés par des vents, ont induit quelques médecins, ainsi que des malades, à attribuer ces douleurs nerveuses ou vaporeuses

au mouvement de l'air qui va d'une partie du corps à une autre, en paſſant entre la peau & les muſcles. Il eſt beaucoup plus vraiſemblable que les douleurs, dont il s'agit, dependent, ſoit d'une matiere viſqueuſe ou âcre, attachée pendant quelque temps aux petits vaiſſeaux de certaines parties, & qui les irrite, ſoit des contractions ſpaſmodiques qu'éprouvent ces vaiſſeaux par la ſympathie qu'ont leurs nerfs avec ceux de l'eſtomac & des inteſtins, ou de quelqu'autre partie très-ſenſible (*a*).

Lorſque les cauſes, que nous venons d'indiquer, attaquent les vaiſſeaux ou les nerfs du péricrâne ou des autres parties de la tête, il ſurvient à ce ſiege du mal des douleurs va-

(*a*) Il mérite d'être remarqué que Dioclès Caryſtius met au nombre des ſignes des maladies du bas-ventre les douleurs vagues ou errantes dans tout le corps, auxquelles on ne connoît aucune autre cauſe. Voyez *Epiſt. ad regem Antigonum*.

gues, & ſpécialement celle que l'on nomme *clavus hyſtericus*, le clou hyſtérique. Sydenham, qui croyoit que la maladie hyſtérique a pour cauſe un dérangement dans la diſtribution des eſprits animaux, attribue le clou hyſtérique à ce que tous les eſprits du corps, étant raſſemblés dans une petite étendue de la tête, y produiſent la même ſenſation que ſi on y enfonçoit un clou (*a*).

Que ces douleurs à la tête ſoient ſouvent occaſionées par la ſympathie de cette partie avec l'eſtomac, c'eſt ce qui devient très-probable, lorſqu'on fait attention aux vomiſſemens violens qui accompagnent quelquefois le clou hyſtérique, & quand on remarque que les perſonnes, qui ſont fort ſujettes à être tourmentées de vents dans l'eſtomac, & de douleurs vagues à la tête, ne reſſen-

(*a*) Sydenham *Opera*, *Epiſt. ad* D. Cole.

tent pas ſi ſouvent le clou hyſtérique ni d'autres douleurs nerveuſes ou vaporeuſes, lorſqu'elles n'ont pas de vents.

### 3° *Les ſyncopes & les convulſions hyſtériques ou vaporeuſes.*

§. XCV. Beaucoup de femmes hyſtériques ſont ſujettes à avoir des ſyncopes, durant leſquelles elles ſont comme dans un profond ſommeil, avec cette différence cependant, que leur reſpiration eſt ſi lente & ſi petite qu'on peut à peine s'aſſurer qu'elle ſe fait. Il y a des perſonnes qui, outre les ſyncopes de cette nature, éprouvent encore des ſpaſmes & de fortes convulſions.

Les phénomenes ou la marche de ces accès vaporeux n'eſt pas la même chez tous les malades ; tantôt l'accès commence par un froid & un ſentiment d'engourdiſſement dans les jambes ou le tronc du corps, à quoi il

ſuccede des bâillemens & des extenſions de tous les membres, *pandiculatio*, puis de l'abbatement, du découragement : les malades ſe plaignent d'un poids qui preſſe les parties antérieures de la poitrine ; leur eſtomac, ou quelque portion des inteſtins, eſt diſtendue par des vents : ils ſentent ſouvent comme une boule dans leur goſier ; la reſpiration devient plus fréquente : le cœur a des treſſaillemens ou éprouve de violentes palpitations. Ces ſymptomes ſont encore ſuivis de vertiges, de bourdonnement dans les oreilles & de la perte de la vue, ainſi que de mouvemens convulſifs des extrémités & des autres parties du corps.

Les accès de ce genre peuvent dépendre de diverſes cauſes, telles que les ſuivantes ;

[*a*] L'irritation des nerfs de l'eſtomac ou des inteſtins, qui eſt produite par des vents, des humeurs âcres ou

d'autres cauſes, d'où il arrive ſouvent que tout le ſyſtême nerveux ſouffre, par la ſympathie qui ſe trouve entre la partie affectée & le reſte du corps. On ne peut pas douter que les accès hyſtériques n'aient fréquemment une pareille cauſe, attendu que, dans leur commencement, les malades éprouvent ſouvent à l'eſtomac, ou aux inteſtins, des ſenſations incommodes ou douloureuſes ;

[*b*] La ſuppreſſion ſubite des régles fait ſouvent naître des accès hyſtériques ; quelquefois même elle occaſione une apoplexie funeſte qui eſt accompagnée d'un violent ſpaſme des muſcles de la glotte, comme on le va voir dans l'obſervation ſuivante.

Une fille, âgée de vingt ans, & d'une complexion délicate, s'étant expoſée au froid, dans le moment où ſes régles étoient prêtes à paroître, fut attaquée tout-à-coup, à quatre heures du matin, de ſtupeur & de difficulté

de parler & de mouvoir les membres. Lors de cet accident, elle fut ſaignée, & on lui appliqua une emplâtre véſicatoire entre les épaules. A huit heures, temps auquel je vis la malade, pour la premiere fois, elle ne pouvoit ni parler ni avaler : en outre elle avoit le hoquet ; ſon viſage étoit pâle, & ſa peau froide, quoique le pouls & la reſpiration paruſſent dans leur état naturel. Vers dix heures & demie, cette fille commença à reſpirer avec peine & ronflement. Cependant la difficulté & le bruit, qui accompagnoient ſpécialement l'exſpiration ou la ſortie de l'air de la poitrine, ne dépendoient d'aucun vice dans les poumons ni dans les muſcles qui ſervent à la reſpiration, mais de l'état ſpaſmodique de ceux des muſcles du larynx, qui ferment la glotte. Le même mal revenoit par accès qui duroient trois ou quatre minutes, & quelquefois davantage. Pendant les

intervalles où cette fille paroiſſoit dans ſon état naturel, & qui étoient un peu plus longs que les accès ſpaſmodiques, ſa reſpiration étoit aſſez aiſée. Il ſuffiſoit même qu'on lui fît flairer de l'huile de ſuccin, pour diminuer dans l'inſtant la contraction ſpaſmodique de la glotte, & lui donner plus de facilité à reſpirer. La malade fut ſaignée deux fois, & prit un lavement purgatif; vers onze heures, la partie ſupérieure du cou, qui eſt autour du larynx ou de la trachée-artere, & au-deſſous des muſcles ſterno-maſtoïdiens, ſe trouva très-enflée; & il ſembloit que le tiſſu cellulaire fût gonflé & diſtendu par de l'air. Un cataplaſme compoſé avec la thériaque & le camphre, qui fut appliqué ſur le ſiége du mal, parut diminuer la violence des accès de la difficulté de reſpirer. Dans l'après-midi, le pouls de la malade ayant de la fréquence & de la pléni-

tude, & ſa peau étant brûlante, on fit une troiſieme ſaignée. Mais non-obſtant ce ſecours & les autres remedes qu'on mit en uſage, ſelon les indications, cette fille mourut la nuit, à dix heures, c'eſt-à-dire dix-huit heures après le moment où elle avoit commencé à ſentir du mal.

[c] Une douleur très-aiguë qui ſe fait ſentir dans une des parties les plus ſenſibles du corps, ainſi que les paſſions ou les fortes affections de l'ame, comme la peur, le chagrin, la colere, ou un événement imprévu, font quelquefois une aſſez violente impreſſion ſur tout le ſyſtême nerveux, pour cauſer des ſyncopes hyſtériques & des convulſions, quoique le corps ſoit alors, à tous égards, parfaitement ſain; & néanmoins cet état de pleine ſanté diminue ou empêche la trop grande délicateſſe ou ſenſibilité du cerveau & des nerfs.

### 4° *La catalepsie & le tétanos.*

§. XCVI. De tous les maux nerveux ou spasmodiques, il n'y en a pas de plus étonnant que la catalepsie, ou cet état de profonde stupeur d'une personne qui veille, appellé par Fernel *stupor vigilans* (*a*). En pareil cas, le malade est, ou tout-à-fait, ou du moins en grande partie, insensible à tout ce qui se fait autour de lui; & il demeure précisément dans la même posture où il étoit, quand la maladie l'a attaqué. Ses articulations sont quelquefois si roides, qu'on ne peut les ployer qu'avec beaucoup de peine; ou si on en vient à bout, elles restent dans la même position qu'on leur donne. Souvent le pouls est petit & irrégulier. La catalepsie peut être occasionée par quelque violente affection de l'esprit, qui cause un dérangement dans les fonctions du cerveau & des nerfs,

(*a*) Fernel, *Patholog.* lib. v, cap. ij.

ou par une matiere âcre qui affecte les organes du mouvement & du ſentiment, ſoit par ſon contact immédiat, ſoit par ſa ſympathie avec l'eſtomac, les inteſtins, la matrice ou les autres parties très-ſenſibles du corps. C'eſt à ces mêmes cauſes générales, que l'on doit pareillement attribuer les maladies ſpaſmodiques, nommées *emproſthotonos*, *opiſthotonos* & *tétanos*. Mais terminons ici nos raiſonnemens & nos conjectures; car tous les efforts que l'on fera pour expliquer, d'une maniere plus préciſe & ſatisfaiſante, comment les paſſions, ou une irritation qu'éprouve le cerveau ou toute autre partie ſenſible, produiſent des mouvemens convulſifs ou des ſpaſmes dans les muſcles, feront des efforts tout-à-fait inutiles, tant que nous n'aurons pas des connoiſſances plus certaines de la ſtructure de ces organes & de la cauſe qui opere leur contraction & leur mouvement: or il

y a beaucoup d'apparence que ces découvertes ſeront toujours au-deſſus de nos forces. Nous ſçavons ſeulement que tout ce qui irrite ou affecte d'une maniere déſagréable le cerveau & les nerfs, ou une partie très-ſenſible quelconque, occaſione le ſpaſme ou des convulſions, ſoit dans la partie affectée elle-même, ſi elle eſt de la nature du muſcle, ſoit dans celles avec leſquelles la partie, qui ſouffre, a une grande ſympathie. C'eſt encore une choſe connue, que quand le ſyſtême nerveux eſt délicat ou l'irritation vive, preſque tous les muſcles ſe trouvent quelquefois agités de contractions alternatives, ou attaqués d'un tétanos ou d'une roideur générale.

### 5° *Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins.*

§. XCVII. Tous nos alimens, mais principalement ceux que fournit le régne végétal, contiennent beaucoup

d'air. Tandis que leur digeſtion ſe fait, une partie de cet air quitte les ſubſtances auxquelles il étoit uni, & les intervalles qu'il occupoit; ce qui forme ces flatuoſités ou ces vents qui, agiſſant ſur l'eſtomac & les inteſtins, tourmentent ſi fort un grand nombre perſonnes. Mais quoique les vents viennent de nos alimens, dont quelques-uns en produiſent beaucoup plus que les autres, néanmoins les perſonnes fortes, & qui ſe portent très-bien, ont rarement cette incommodité, ſi ce n'eſt lorſqu'elles ont trop chargé leur eſtomac, ou bu des liqueurs qui ſont dans un état actuel de fermentation, & qui, par conſéquent, contiennent & laiſſent échapper beaucoup d'air élaſtique. Ainſi la matiere des vents eſt fournie par nos alimens, mais c'eſt preſque toujours un vice de l'eſtomac & des inteſtins, qui donne lieu à l'air de ſe ſéparer de ces ſubſtances en aſſez grande quantité, pour

occaſioner diverſes ſenſations déſagréables dans les premieres voies. En effet la digeſtion ne ſe faiſant pas auſſi-bien qu'il eſt néceſſaire, à cauſe de la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, ou parce que les nerfs ſont dans un état contre nature, non-ſeulement il ſe forme une plus grande quantité de vents, mais il y a beaucoup moins de cet air mis en liberté, qui reprend ſon premier état de fixité, en s'incorporant avec les produits de la digeſtion. Dailleurs, lorſque les membranes de l'eſtomac & des inteſtins ſont affoiblies au point qu'elles ne réagiſſent pas autant qu'elles le devroient contre la preſſion que font ſur elles les alimens, l'air que contiennent ces ſubſtances, non-ſeulement en ſortira en plus grande quantité, durant la digeſtion; mais il ſe raréfiera davantage qu'il ne le feroit dans des ſujets dont l'eſtomac & les inteſtins auroient plus d'élaſticité; auſſi re-

marque-t-on, conformément à cette théorie, que les chiens ont beaucoup plus de vents & de borborygmes, après qu'on leur a coupé la huitieme paire des nerfs, qui envoie pluſieurs branches nerveuſes au canal alimentaire.

Il arrive ſouvent que l'air, qui s'eſt mis en liberté ou raréfié dans l'eſtomac, n'en peut pas ſortir, parce qu'alors un ſpaſme léger ferme exactement l'orifice de ce viſcere nommé *cardia*, ou la portion inférieure de l'œſophage. Cet accident occaſione le gonflement de l'eſtomac, avec d'autres incommodités; ou bien l'air paſſe par le pylore, & ſe rend dans les inteſtins où ſe réuniſſant à celui qui s'y eſt formé de la même maniere, en grande quantité, il gonfle & diſtend ce canal dans pluſieurs portions; ce qui conſéquemment occaſione des contractions dans d'autres endroits. Voilà l'origine des douleurs qu'on reſſent

en pareil cas ; & quand il ſe fait des mouvemens ſpaſmodiques dans l'inteſtin, l'air qui traverſe avec vîteſſe d'une partie de ce canal dans un autre, par un paſſage étroit, fait le bruit ſourd que nous entendons. Si le ſpaſme que ſouffre une partie des inteſtins, & ſur-tout le colon, eſt plus violent ou dure plus long-temps qu'à l'ordinaire, l'air qui y eſt, étant raréfié de plus en plus par la chaleur du corps, les membranes qui le retiennent ſont diſtendues & tiraillées au point d'occaſioner des douleurs vives qu'accompagne quelquefois le vomiſſement. Communément on appelle ce mal une *colique venteuſe* ou *hyſtérique*. Il y a des cas où certaines parties du canal alimentaire éprouvent une contraction ſpaſmodique ſi forte & ſi conſtante, que l'air ne peut s'échapper ni par haut ni par bas ; & comme le volume des vents augmente tous les jours, au moins par leur raréfa-

ction, l'eſtomac & les inteſtins deviennent prodigieuſement diſtendus; ce qui forme la tympanite. J'ai pluſieurs fois remarqué, en pareil cas, que la ſortie d'une très-petite quantité de vents ſuffiſoit pour que l'enflure du ventre diminuât beaucoup, & que la maladie ſe diſſipât preſqu'entiérement. Il eſt demontré par-là, que quand le canal alimentaire a repris ſon état naturel & ſain, non-ſeulement il s'y engendre moins d'air, & celui qui s'y trouve, ne ſe raréfie pas autant qu'auparavant; mais en outre l'air qui s'eſt mis en liberté, ou raréfié, eſt, pour la plus grande partie, détruit, ou condenſé & ramené à l'état de fixité.

*6° Un appétit inſatiable pour les alimens.*

§. XCVIII. Cette eſpece de faim canine ſe fait ſentir, lorſqu'une humeur renfermée dans la cavité de l'eſtomac, ſtimule, irrite les nerfs de ce viſcere,

viſcere, ou bien quand ces nerfs ont ſouffert une altération telle qu'ils éprouvent preſque continuellement la ſenſation que l'on nomme la *faim*, à moins que l'eſtomac ne contienne de la nourriture nouvellement priſe.

Le Dr Lower a obſervé que les perſonnes hypocondriaques & hyſtériques ſont ſouvent tourmentées d'un appétit extraordinaire, ou de la faim canine ; que, pendant la durée de cet état, elles n'ont preſque jamais d'autres incommodités ; enfin, que leurs maux précédens ſe renouvellent, lorſqu'elles recommençent à n'avoir plus que leur appétit ordinaire. Mais il n'arrive pas la même choſe à tous les malades vaporeux, hypocondriaques ou hyſtériques : on en voit chez qui la matiere morbifique affecte autrement les nerfs de l'eſtomac, & occaſionne quelquefois le manque d'appétit & des nauſées. C'eſt ainſi que la goutte proprement dite, venant

à ſe porter ſur l'eſtomac, y produit divers effets, ſelon la différente ſenſibilité des nerfs de cet organe, la quantité de la matiere goutteuſe, ſon degré d'action, & ſon adhérence aux nerfs. Ces effets ſont communément l'oppreſſion, la langueur, les vents, le défaut d'appétit, un ſentiment de froid dans l'eſtomac, ou de violentes douleurs, avec des crampes, des ſpaſmes, des convulſions & des vomiſſemens.

L'appétit déréglé & bizarre, *pica & malacia*, que l'on remarque ſi fréquemment chez les femmes groſſes & les filles qui ont les pâles couleurs, peut venir de ce qu'il y a alors dans leur eſtomac quelque humeur acide ou d'une autre nature irritante, ou bien dépendre de ce que la groſſeſſe a cauſé une telle altération dans l'état des nerfs, qu'il en réſulte des envies de certains alimens & d'autres ſubſtances incapables de nourrir, qui, en pareils cas, plaiſent beaucoup aux femmes & aux

filles, & ſont, pour l'ordinaire, propres à remédier au dérangement de leur eſtomac.

### 7° *Des vomiſſemens de matieres noires.*

§. XCIX. Quoiqu'il y ait parmi les modernes un nombre de partiſans de l'opinion des médecins anciens qui regardoient la maladie hypocondriaque comme produite par une humeur atrabilaire, formée dans l'eſtomac, le foie ou la rate; neanmoins rien ne prouve l'exiſtence de cette humeur chez beaucoup de ceux qui ont certainement des maux de ce genre: on remarque au contraire que les vomiſſemens de matieres noires ſont ſeulement un ſymptome ou une ſuite de la maladie hypocondriaque, & qu'ils n'en ſont pas la cauſe premiere.

Les malades qui ont ſouffert durant long-tems de violentes douleurs, des contractions, crampes, ſpaſmes, ou d'au-

tres maux & dérangemens de l'eſtomac, vomiſſent ſouvent une matiere noirâtre, qui, pour l'ordinaire, n'eſt autre choſe que du ſang, dont la couleur eſt changée. On dira ſans doute, que s'il tombe beaucoup de ſang, dans la cavité de l'eſtomac, il en eſt bientôt rejetté par le vomiſſement, ſoit dans le même état de fluidité, ſoit coagulé. Mais il n'arrive pas la même choſe, quand le ſang eſt verſé lentement par de fort petits vaiſſeaux; car, en ſéjournant dans l'eſtomac, il perd ſa couleur rouge; & lorſqu'il en ſort, il reſſemble à du café qui a été grillé & moulu. La formation de cette matiere noirâtre, que les hypocondriaques vomiſſent dépend en général, d'une des cauſes ſuivantes.

[a] *Les douleurs violentes, les crampes ou les ſpaſmes dans l'eſtomac.* En effet, les douleurs peuvent accélérer beaucoup la circulation des fluides dans les

petits vaiſſeaux ; & les ſpaſmes ou contractions peuvent forcer les globules du ſang de paſſer par les orifices des petites arteres deſtinées à ne porter que la lymphe ou le ſuc gaſtrique dans la cavité de l'eſtomac.

[ b ] *Les tumeurs ſquirrheuſes dans l'eſtomac, ſur-tout celles qui commencent à s'ulcérer, & le déchirement de quelques-uns des petits vaiſſeaux qui portent le ſang à ces tumeurs.* Je dirai plus ; les tumeurs ſquirrheuſes de l'eſtomac, empêchant néceſſairement, & en grande partie, la circulation du ſang dans les endroits qui ſont devenus durs, peuvent occaſionner un abord plus conſidérable de ce fluide dans les vaiſſeaux voiſins des ſquirrhes : dès-lors il eſt poſſible que les orifices de quelques-unes des art eres exhalantes, dont eſt compoſée la tunique veloutée de l'eſtomac, acquierent aſſez de diametre pour permettre aux glo-

bules rouges du ſang de s'y introduire avec les fluides plus tenus (*).

---

(*) Je puis alléguer en faveur de cette hypotheſe, l'obſervation ſuivante, d'une perſonne qui rendoit des urines mêlées de ſang; accident qu'occaſionnoit la preſſion de la matrice ſur les parties environnantes, au temps de la groſſeſſe.

Une dame, âgée de dix-neuf ans, commença dans le quatrieme mois de ſa premiere groſſeſſe à rendre des urines mêlées de ſang; ce qui continua juſqu'au quinzieme jour avant ſon accouchement. Quoique cette évacuation non interrompue diminuât tous les jours ſes forces, cependant on ne lui ſentoit pas de fréquence dans le pouls, & elle ne ſe plaignoit d'aucune douleur aux reins ni au ventre. Après qu'elle fut accouchée, elle recouvra ſa ſanté; & le ſymptome dont il s'agit diſparut. Mais environ trois ou quatre mois après, cette femme étant devenue groſſe pour la ſeconde fois, les urines parurent de nouveau teintes de ſang; ce qui dura comme auparavant, juſqu'au quinzieme jour environ, avant qu'elle fût accouchée. Dans ſa troiſieme groſſeſſe, elle eut le même accident: ajoûtez à cela qu'elle étoit fort incommodée par la conſtipation qui augmentoit encore le premier mal. Après cet accouchement, & tandis qu'elle ne ſe ſentoit point encore groſſe, ſes urines fu-

[b] *La ſuppreſſion des régles & des hémorrhoïdes.* Elle donne lieu à la nature

---

rent quelquefois mêlées de ſang. Pendant cette quatrieme groſſeſſe qui ſe trouvoit dans la vingt-cinquieme année de ſon âge, le même accident ſe renouvella; mais alors le ſang coula en plus grande abondance & plus long-temps qu'auparavant : auſſi la malade ſe plaignit-elle d'une grande foibleſſe, de vertiges & de manque d'appétit. Son pouls étoit fréquent & petit; & pendant plus d'un mois elle eut chaque jour un accès de fiévre de dix ou douze heures : vers le milieu du neuvieme mois, les urines reprirent leur couleur naturelle. Après la quatrieme couche, elle ſe rétablit lentement; mais en ſix ou ſept ſemaines elle redevint auſſi mal que jamais. Son ſang étoit pour lors tellement appauvri, ou avoit ſi peu de parties rouges, que quand il arrivoit à la malade de ſe couper le doigt, ce qui ſortoit de la bleſſure rougiſſoit à peine le linge.

Il y a lieu de croire que cette dame portoit une cauſe prédiſpoſante de la maladie que nous venons de décrire dans le relâchement contre nature des vaiſſeaux des reins; & ſelon toute apparence, la cauſe occaſionelle a été la preſſion de la matrice ſur les arteres iliaques, parce que le ſang, gêné dans ſa deſcente, ſe portoit avec plus de force &

qui, avant la ſuppreſſion, ſe débarraſſoit par la matrice & les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, du trop de ſang dont le corps étoit ſurchargé, de le porter en pareil cas à l'eſtomac, & d'en verſer une partie dans ſa cavité, par quelques-unes des arteres exhalantes.

J'ai connu des femmes hyſtériques tourmentées de douleurs aiguës & de ſpaſmes ou contractions dans les inteſtins, qui ne vomiſſoient pas de matieres noires, mais ſouvent elles en rendoient par les ſelles. En pareil

---

d'abondance vers les arteres émulgentes. On ne peut pas dire que la ſuppreſſion des régles ait été la ſeule cauſe de cette hémorrhagie; car, en ce cas, elle auroit dû paroître beaucoup plutôt que le quatrieme mois de la groſſeſſe. Quoi qu'il en ſoit, la malade ſe trouve très-bien de faire uſage de teinture de roſes, de quinquina, avec l'élixir de vitriol, d'un emplâtre aſtringent, & de ſuivre un régime qui conſiſte principalement en ſubſtances mucilagineuſes, gelées & viandes légeres, avec un peu de vin rouge.

cas, les ſelles noirâtres avoient pour origine du ſang qui étoit tombé en petite quantité dans la cavité des inteſtins, & y avoit changé de couleur par ſon ſéjour. J'étois bien convaincu que cette humeur atrabilaire, comme on la nommoit autrefois, ne vient pas toujours du foie, parce que j'ai ſouvent obſervé que des malades, qui rendoient des matieres noirâtres par les ſelles, vomiſſoient dans le même temps de la bile d'une couleur naturelle. Malgré cela, comme il ſe trouve des perſonnes hypocondriaques ou hyſtériques qui rendent quelquefois par en haut une humeur bilieuſe d'un verd foncé, peut-être y a-t-il quelques cas dans leſquels une matiere noirâtre, qui ſort du foie ou de la véſicule du fiel, peut paſſer de l'inteſtin *duodenum* dans l'eſtomac, & être enſuite rejettée de ce viſcere, par le vomiſſement.

### 8° *Un flux subit & abondant d'urine pâle, limpide.*

§. C. Sydenham a mis ce symptome au nombre des signes pathognomoniques de la maladie hypocondriaque & hystérique (*). Hoffman l'a attribué à l'état spasmodique du sphincter de la vessie(**). Le Dr Cheyne le croit occasionné par la suppression de la transpiration (***) ; il est vrai qu'il ne rapporte pas de raison suffisante de son sentiment.

La véritable cause prochaine de ce flux d'urines limpides est toujours la même, c'est l'augmentation du mouvement des fluides, jointe à un

(*) Sydenh. *Epist. ad* Dr Cole.

(**) Hoffman. *System. Med.* tom. iv, part iij, cap. vj. §. 16.

(***) Cheyne *English Malady*, part. ij, chap. ix.

certain degré de conſtriction ou reſſerrement des vaiſſeaux ſécrétoires des reins. L'accélération dans la circulation, fait qu'il ſe ſépare une plus grande quantité d'urine ; & la diminution du diametre des organes ſécrétoires rend les urines pâles, limpides, parce que ces vaiſſeaux ne laiſſent pas paſſer avec elles des corpuſcules capables de les colorer & épaiſſir. On doit cependant avouer que ce défaut de couleur de l'urine dépend principalement de la vîteſſe avec laquelle ſe font, & ſa ſécrétion, & ſon paſſage par la veſſie ; ce qui ne laiſſe pas le temps aux parties les plus tenues du fluide d'être repompées, ni d'acquérir l'odeur & le goût ordinaires, non plus que la couleur de l'urine.

Les cauſes capables d'accélérer le mouvement des fluides dans les vaiſſécrétoires des reins peuvent ſe réduire aux ſuivantes :

[a] *Les affections de l'ame, ou les*

*paſſions ſubites ou violentes.* Ainſi les perſonnes d'une complexion délicate, ou dont les nerfs ont beaucoup de mobilité, rendront une grande quantité d'urine pâle, peu de temps après une peur, un accès de colere, ou un chagrin vif. Tout le ſyſtême nerveux éprouvant, en pareil cas, de violentes ſecouſſes, les vaiſſeaux ſécrétoires des reins reçoivent des contractions alternatives plus fortes, plus vives & plus fréquentes qu'à l'ordinaire; d'où il réſulte une ſécrétion d'urine plus abondante qu'elle ne l'eſt hors ces circonſtances. Ajoûtez à cela que comme la tranſpiration eſt en général diminuée par les affections de l'ame qu'accompagne le ralentiſſement de la circulation, le ſang qui ſe porte alors aux reins, pour y fournir à la ſécrétion de l'urine, contiendra une plus grande quantité de la partie aqueuſe.

[b] *L'augmentation de mouvement dans*

*les ſolides des vaiſſeaux des reins.* Elle eſt ſouvent occaſionée par la ſympathie ; car de même que les douleurs vives des reins produiſent des nauſées & des vomiſſemens, réciproquement les ſenſations déſagréables que les vents, les crudités, la ſaburre ou d'autres cauſes font naître dans l'eſtomac & les inteſtins, donnent fréquemment lieu à une augmentation du mouvement alternatif des vaiſſeaux des reins, aſſez conſidérable pour rendre plus prompte la ſécrétion de l'urine. En outre, lorſqu'il y a un dérangement général dans l'œconomie animale, ce qui arrive durant les accès hyſtériques ou vaporeux; les nerfs des reins ſont affectés ainſi que les autres ; & ſi les vaiſſeaux des reins ſont plus foibles ou plus ſuſceptibles d'irritation que ceux des autres glandes, les fluides, qui y reçoivent alors un mouvement violent, s'échappent par les reins, ſous la forme d'une

urine pâle. Mais lorſque ce ſont les inteſtins, dont la foibleſſe eſt la plus conſidérable, il réſulte des mêmes cauſes un effet purgatif.

Chez les enfans, auxquels les dents pouſſent, l'irritation des nerfs des gencives affecte quelquefois les reins, par ſympathie, au point de leur faire rendre une grande quantité d'urine de la même eſpece, c'eſt-à-dire limpide.

[*c*] Puiſque Sydenham a obſervé que la maladie hyſtérique attaque ſouvent les reins, & y fait naître des douleurs ſemblables à celles des accès de colique néphrétique (*), ne peut-il pas arriver qu'*une matiere nuiſible, que contient le ſang*, & qui eſt ſouvent la cauſe des ſymptomes ou maux nerveux, ſoit quelquefois dépoſée ſur les organes ſécrétoires de l'urine, de maniere que, ſans y

(*) Sydenham, *Epiſt. ad* D^r Cole.

cauſer de la douleur, elle y agiſſe cependant aſſez fort comme ſtimulant pour augmenter beaucoup la quantité de l'urine ? Nous ne devons pas être plus ſurpris de cet effet que de voir la même matiere goutteuſe ou autre qui agit ſur les nerfs de l'eſtomac, faire naître en divers temps, des ſymptomes morbiques très-différens : or, je pourrois citer pluſieurs exemples de flux d'urine conſidérable & de longue durée, cauſé par une humeur de goutte qui s'étoit jettée ſur les reins.

D'ailleurs, ſi chez ces malades la ſuppreſſion d'urine qui eſt accompagnée de douleur au col de la veſſie, peut venir quelquefois d'une matiere morbifique qui y produit un ſpaſme, ne peut-il pas ſe faire également que la diminution dans la ſécrétion de l'urine, lors même qu'elle n'eſt accompagnée d'aucune douleur dans la veſſie ou l'urethre, dépende en certains cas de la contraction ſpaſmo-

dique des ureteres, ou des vaiſſeaux ſécrétoires des reins ?

§ CI. J'ai eu ſous ma conduite des malades, qui, à la ſuite d'une fievre opiniâtre, ou de quelque autre maladie longue & qui les avoit affoiblis, rendoient, pendant la nuit, une grande quantité d'urine pâle ; au lieu que, durant le jour, leurs urines n'étoient pas plus abondantes que dans l'état ordinaire : quelquefois même elles l'étoient moins ; & on ne leur trouvoit que la couleur naturelle en ſanté. La ſécrétion de l'urine n'augmente pas pour l'ordinaire dans la matinée, mais auſſi-tôt après que le malade eſt couché ; & elle diminue par degrés dans la matinée, dès qu'il a quitté le lit. Je connois un homme qui, pendant dix ou douze jours a rendu chaque nuit, depuis quatre juſqu'à ſix pintes, meſure d'Angleterre, d'une urine pâle : le malade ſe trouvant très-affoibli par cette évacuation ;

réſolut d'eſſayer ce qui lui arriveroit s'il quittoit le lit. En conſéquence, à deux heures du matin, & après avoir rendu depuis ſon coucher environ une pinte & demie à deux pintes d'urine, il ſe leva & il ſe tint deux heures hors du lit, & éveillé. La quantité d'urine évacuée pendant ce temps, alla environ à un huitieme de la pinte. Cet homme s'étant remis au lit, il rendit dans les deux heures ſuivantes près d'une chopine & demie d'urine pâle. Cette expérience, répétée pluſieurs nuits de ſuite, eut les mêmes effets.

Les perſonnes, qui éprouvent ce flux d'urine limpide pendant la nuit, ſe trouvent plus vigoureuſes, plus fraîches, enfin en fort bon état durant la ſoirée, & leur pouls eſt pour lors très-lent; mais dès qu'elles ſont couchées, leur pouls devient plus fréquent, leur chaleur augmente juſqu'à être incommode, & elles commencent à uriner beaucoup. Le ſom-

meil ne les rafraîchit pas ; & pendant la matinée ſuivante, elles ſe ſentent altérées, & dans un état de langueur ; en outre, leur pouls eſt plus fréquent qu'à l'ordinaire.

§. CII. Ce ſont preſque toujours des ſujets qui ont les nerfs foibles, auxquels on voit ces urines pâles trop abondantes. Cependant il faut diſtinguer le flux d'urine qui vient à la ſuite des grandes maladies, de celui qui eſt proprement hyſtérique ou vaporeux. Pour cela on peut nommer le premier, *flux hectique* ou *colliquatif*, parce qu'il a l'effet de ces ſueurs nocturnes, qui ſouvent épuiſent les malades, comme ſi leurs vaiſſeaux avoient été affoiblis & leur ſang appauvri par quelque maladie. Lorſque les vaiſſeaux des reins ſont fort relâchés, & qu'ils cédent très-aiſément ou qu'ils ont beaucoup de diſpoſition à être irrités ; la fiévre, que la chaleur du lit occaſione pendant

la nuit, trouve plus de facilité à ſe débarraſſer de l'humeur qui eſt dans le ſang par les reins que par les pores de la peau. Durant le jour, au contraire, tout le corps & les reins en particulier, étant tenus alors plus fraîchement que dans le lit, le ſang ne ſe raréfie pas autant, & circule avec moins de vîteſſe; conſéquemment la dilatation ou le mouvement alternatif des vaiſſeaux des reins qui étoit augmenté diminue; d'où il s'enſuit que la ſécrétion de l'urine devient beaucoup moins abondante.

§. CIII. L'augmentation de la ſécrétion de la ſalive dépend, ainſi que les urines limpides trop abondantes, d'un mouvement extraordinaire des vaiſſeaux des glandes ſalivaires. On peut auſſi obſerver que, chez les malades qui ont les organes ſalivaires très-foibles & fort aiſés à irriter, la ſalivation abondante eſt un ſymptome commun; comme il arrive à ceux dont les

reins ſont ſuſceptibles de toutes les impreſſions cauſées dans le corps par un mal quelconque, de rendre très-fréquemment une quantité exceſſive d'urine âle.

### 9° *Le maraſme ou l'atrophie nerveuſe.*

§. CIV. Le maraſme, ou le dépériſſement ſenſible du corps, qui n'eſt point accompagné de ſueurs ni d'une augmentation conſidérable des excrétions qui ſe font par les urines ou les ſelles, non plus que d'un pouls fréquent & d'une chaleur fébrile, peut être qualifié de *nerveux*. Ce n'eſt pas que je veuille faire croire par-là qu'une telle maladie a pour cauſe la diminution de ſécrétion des eſprits animaux, ou leurs qualités viciées. Le fluide des nerfs ne me paroît être autre choſe qu'un ſuc nourriſſant,

---

Voyez ci-deſſus, chap. j. § 9.

par le moyen duquel les pertes journalieres du corps ſont réparées : du reſte, nous connoiſſons trop peu ſes propriétés pour raiſonner, d'après des idées auſſi imparfaites, ſur la nature ou le traitement des maladies ; mais quoique cette eſpece d'atrophie ne ne ſoit peut-être pas l'effet d'un vice dans les eſprits animaux, ni même dans le cerveau, ou le ſyſtême nerveux en général ; elle peut cependant être ſurnommée *nerveuſe*, parce qu'elle paroît venir d'un état contre nature, ou morbifique des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins.

§. CV. L'influence de l'eſtomac dans l'œconomie animale eſt plus grande que ne l'imaginent peut-être la plûpart des gens. En effet, non-ſeulement ce viſcere contribue à la digeſtion des alimens ; mais toutes les parties qui forment le corps humain, ou ſont pleines de vigueur & de force dans l'exercice de leurs fonctions, ou bien

elles tombent dans la langueur, selon la différente disposition des nerfs de l'estomac. Les alimens sains, & qui plaisent au goût, sont pour les nerfs de l'estomac des stimulans agréables ; & leur effet est d'animer & de fortifier tout le corps. Ainsi les alimens ne servent pas seulement à la nutrition : la légere irritation, qu'ils font sur l'estomac pendant qu'ils y séjournent, est également nécessaire aux personnes délicates, pour entretenir la force du corps & l'exercice convenable de toutes ses fonctions. C'est pourquoi il y a des gens qui deviennent foibles, aussitôt que la plus grande partie des alimens qu'ils ont pris, est passée dans les intestins. On ne doit pas chercher d'autre raison de ce que les bons bouillons, quoique propres à fournir beaucoup de nourriture, ou même une plus grande quantité que certains alimens solides, ne suffisent pas à l'estomac, du moins pendant un temps

conſidérable, ou ne peuvent pas mettre ceux qui les prennent en état de ſupporter un travail pénible. Enfin, c'eſt ce qui fait que ſuivant la différente diſpoſition des nerfs de l'eſtomac, certains alimens ſeront plus agréables à ce viſcere, & plus propres à fortifier le corps.

Nous ſçavons que l'état contre nature des nerfs de l'eſtomac, peut être tel qu'il en réſulte ou une eſpece de faim canine, un appétit inſatiable, ou de l'averſion pour la nourriture, & que le découragement, l'abbatement & la mélancolie dépendent ſouvent du même vice. On ne peut pas douter non plus que dans les cas où les nerfs de ce viſcere ſont affectés par certaines cauſes, d'une maniere tant ſoit peu différente de leur état naturel, il ne puiſſe s'enſuivre de l'indifférence pour les alimens, du dégoût, des digeſtions imparfaites, un

état de langueur, un ſentiment de froid, un pouls lent & miſérable (*).

L'état maladif des nerfs de l'eſtomac diminue par ſympathie la vigueur & l'activité de tout le ſyſtême nerveux; ce qui eſt cauſe que le mouvement du cœur & la circulation du ſang

(*) Les chagrins de longue durée, & toutes les autres paſſions, la trop grande application de l'eſprit, l'humeur goutteuſe ou la matiere morbifique d'une maladie quelconque, imparfaitement guérie, & qui étant reſtée dans le corps s'eſt jettée ſur l'eſtomac, peuvent, ainſi que beaucoup d'autres cauſes, occaſioner cet état maladif, ou contre nature, des nerfs de l'eſtomac dont il s'agit ici, principalement chez ceux dont le ſyſtême nerveux & le canal des alimens ſont naturellement délicats & ſenſibles à l'excès. J'ai eu il y a quelque temps un malade ſujet à des attaques de goutte entre leſquelles il ſe paſſoit quelquefois pluſieurs années. Cet homme tomboit dans un maraſme nerveux, tel que celui dont je viens de le traiter, qui duroit huit ou dix mois, ſans que les divers remedes qu'on employoit lui procuraſſent beaucoup de ſoulagement; & il n'étoit guéri que par le retour de la goutte à un des gros doigts du pied.

deviennent

deviennent plus lents, plus languiſſans; que le corps eſt privé d'une grande partie de ſa chaleur naturelle, & que la foibleſſe s'empare de toutes ſes parties. Le malade dépérit journellement, non qu'il éprouve aucune évacuation capable de l'épuiſer, mais ſeulement parce que la nourriture qu'il prend n'eſt pas convertie en un bon chyle, par les organes qui ont cette fonction; & parce que la partie du ſang qui opere la nutrition, ou ne poſſede pas ſes qualités ordinaires & qu'elle doit avoir, ou n'eſt pas appliquée aux diverſes parties du corps, de maniere à réparer leur détriment journalier. En outre, l'inſomnie ou le manque de repos qui puiſſe renouveller les forces du malade, ainſi que le découragement, l'abattement ou la mélancholie, accidens preſqu'inſéparables du maraſme nerveux, peuvent contribuer à empêcher la nutri-

tion & la réparation qui ſont néceſſaires au corps.

§CVI. Ce maraſme nerveux eſt pour l'ordinaire accompagné d'une grande conſtipation, & quelquefois de rapports & d'autres ſymptomes qui annoncent la préſence des vents dans le canal alimentaire. Il y a des cas où l'urine n'excede pas la quantité ordinaire & naturelle, où le malade n'eſt pas alteré & a la langue nette. Dans d'autres cas, l'écoulement des urines augmente conſidérablement durant la maladie; il ſurvient de l'altération, & le malade dépérit fort promptement.

Il arrive ſouvent que le pouls eſt peu différent de ce qu'il étoit dans l'état de ſanté; ſeulement on remarque que ſes battemens ſont moins forts. Chez quelques ſujets il y a un peu de fréquence; & chez d'autres, le pouls devient beaucoup plus lent qu'il ne l'eſt dans ſon état naturel.

Lorſque le maraſme nerveux ſubſiſte depuis un temps conſidérable, & que le malade eſt beaucoup dépéri, il commence quelquefois à ſe former des obſtructions dans les poumons, ſoit parce que la circulation eſt trop languiſſante, ſoit parce qu'il y a dans les fluides quelque vice propre à faire naître ce mal. Alors il ſurvient une toux ſéche : on ſent de la fréquence dans le pouls ; & il s'allume une fievre lente qui, conjointement avec la maladie principale & originelle de l'eſtomac, augmente le dépériſſement & accélere la fin du malade.

On voit quelquefois avec étonnement qu'une affection de ce genre, après avoir réduit le malade à un état facheux, l'abandonne tout à coup, ſans qu'on en puiſſe aſſigner aucune cauſe ſuffiſante. Au peu de goût que ce malade avoit pour les alimens ſuccede dès-lors une faim extraordinaire ; ſa digeſtion ſe fait en fort peu de temps,

même quand il a pris des nourritures ſolides, qui précédemmment lui faiſoient éprouver un ſentiment de peſanteur à l'eſtomac : ſon pouls devient plus fréquent que dans l'état naturel, & ſa peau eſt brûlante ; ſes veines qui étoient diminuées de groſſeur paroiſſent gonflées par la quantité du ſang. Le découragement & l'abattement ſe diſſipent & ſont remplacés par la gaieté. Enfin on voit tous les jours le malade acquérir des forces & de l'embonpoint (*a*). Il y a lieu de croire que tous ces effets dépendent, ſinon uniquement, du moins en grande partie, de quelque altération qu'ont éprouvée les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins.

Il ſe rencontre d'autres cas dans leſquels le maraſme nerveux s'en va

(*a*) Voyez un cas de cette eſpece dans l'hiſtoire d'une jeune demoiſelle de quatorze ans, rapportée, art. 13 de ce chapitre.

avec autant de lenteur qu'il eſt venu ; & le malade ne recouvre une ſanté parfaite qu'après avoir ſouffert long-temps.

10° *L'aſthme nerveux ou ſpaſmodique.*

§. CVII. Toute difficulté de reſpirer, qui a pour cauſe le ſpaſme des vaiſſeaux des bronches ou des véſicules pulmonaires, peut être nommée *aſthme nerveux*, ou *aſthme ſpaſmodique ;* à la vérité en donnant au mot aſthme un ſens un peu étendu. Mais comme dans la plûpart des maux qui participent de l'aſthme pris dans ſa ſignification ordinaire, qui ſont accompagnés d'obſtructions, de peſanteur & d'embarras aux poumons, & cauſés par un phlegme ou une pituite abondante, il ſe trouve en général que les vaiſſeaux de ce viſcere, deſtinés à recevoir l'air éprouvent une plus ou moins grande contraction ſpaſmodique, je préfere de définir l'aſthme

ſpaſmodique, cette eſpece de difficulté de reſpirer, qui n'eſt occaſionnée ni par des obſtructions au poumon ou de l'engorgement, ni par le poids d'une humeur quelconque, qui comprime les vaiſſeaux de ce viſcere, mais uniquement par la contraction ou le reſſerrement extraordinaire des canaux & des véſicules bronchiques; contraction qui eſt cauſe que ces vaiſſeaux ne cédent pas, comme il eſt ordinaire & néceſſaire, à la preſſion de l'air ou aux efforts qu'il fait pour entrer dans les poumons lors de l'inſpiration.

On doit regarder comme cauſe prédiſpoſante de la maladie que je nomme *aſthme nerveux*, la foibleſſe particuliere & la délicateſſe ou la ſenſibilité des vaiſſeaux & des nerfs du poumon; d'où il réſulte que la membrane, en partie muſculaire & en partie tendineuſe qui unit les anneaux cartilagineux des bronches devient ſuſceptible de contraction ſpaſmodique, & qu'elle

peut naître de causes occasionelles qui n'auroient pas produit cet effet si les poumons eussent été dans un état sain.

*Les causes occasionelles de l'asthme nerveux ou spasmodique peuvent se réduire aux suivantes ;*

[a] Une matiere âcre, irritante ou capable de nuire de quelque façon que ce soit, qui est de la nature de la goutte, du rhumatisme ou de toute autre nature, & qui, circulant avec le sang, est portée sur les poumons & irrite leurs nerfs.

Je citerai, pour preuve de la certitude de cette cause, ce qui est arrivé à une personne que j'ai connue. Elle fut entiérement délivrée, & tout-à-coup, d'une attaque d'asthme spasmodique lorsque des douleurs de goutte se firent sentir au gros doigt du pied; mais ces douleurs s'étant dissipées au bout d'un ou deux jours, l'asthme spasmodique reparut plus violent qu'il n'avoit été.

[b] La ſympathie qui eſt entre la poitrine & l'eſtomac. Quand les nerfs de l'eſtomac ſont affectés d'une maniere déſagréable par des vents, des phlegmes ou glaires, des crudités, & que ces nerfs ſont plus ſuſceptibles d'irritation que dans l'état ordinaire, il arrive ſouvent que les poumons ſouffrent par ſympathie, & ſont attaqués de ſpaſme. D'ailleurs, lorſque l'eſtomac eſt exceſſivement gonflé par les vents, & par conſéquent diſtendu, il peut augmenter la difficulté de reſpirer ou l'aſthme, en formant une compreſſion ſur le diaphragme.

[c] On ſçait que les accès hyſtériques & les coliques ſpaſmodiques ſont ſouvent occaſionnées par les fortes affections de l'ame ou les paſſions; & j'ai l'expérience qu'une frayeur ſoudaine a cauſé un accès d'aſthme à une femme qui étoit ſujette à de fréquentes attaques de ce mal.

[*d*] La diminution ou ſuppreſſion ſubite de la tranſpiration inſenſible, ainſi que la contraction des vaiſſeaux cutanés deſtinés à cette excrétion étant produites par le froid, peuvent donner lieu à un accès d'aſthme, en faiſant refluer ou porter en grande quantité ſur les poumons la matiere qui devoit ſortir par la tranſpiration. Il peut auſſi arriver que le froid offenſant par ſon action les nerfs cutanés, faſſe naître par ſympathie une eſpece de ſpaſme dans ceux des vaiſſeaux du poumon, qui doivent ſe dilater pour recevoir l'air.

[*e*] Les pertes de ſang qui ſont plus abondantes que le corps ne peut les ſupporter ſans ſouffrir, principalement quand elles arrivent à des ſujets qui ont le poumon fort délicat & aiſé à irriter; de telles pertes de ſang, dis-je, peuvent quelquefois occaſioner des accès d'aſthmes plutôt

que d'autres ſymptômes nerveux (*).

[*f*] Les obſtructions formées dans la ſubſtance des poumons rendent toujours la reſpiration un peu moins libre qu'elle ne l'eſt quand ce viſcere ſe trouve parfaitement ſain ; & la difficulté de reſpirer augmente lorſqu'on fait quelqu'exercice un peu conſidérable. Si l'une des cauſes dont nous avons parlé précédemment concourt avec de pareilles obſtructions, celles-ci occaſionent un accès d'aſthme, qui, à parler ſtrictement, eſt d'une eſpece

(*) Dans l'ouvrage du Dr Barry, intitulé, *A Treatiſe on the trée digeſtions*. On lit l'exemple ſuivant de l'eſpece d'aſthme nerveux dont il s'agit ici, page 294. « L'aſthme ceſſe quelquefois » ſans qu'il ſurvienne d'expectoration. J'ai connu » une femme qui étoit ſujette à de violens accès » d'un aſthme ſemblable ; mais elle ne s'en ſentoit » point lorſqu'elle étoit enceinte, ſans doute » parce que hors du temps de la groſſeſſe, les » regles qui couloient trop abondamment affoi- » bliſſoient à l'excès tout le ſyſtême nerveux ; » au lieu que durant la groſſeſſe, elle avoit une » meilleure ſanté & plus de force.

mixte. Je crois à propos de faire obſerver ici ; que, dans un grand nombre de perſonnes ſujettes aux accès périodiques d'aſthme, il y en a très-peu qui n'aient dans le poumon quelque obſtruction ou un embarras quelconque toujours ſubſiſtant. Je ſuis même convaincu qu'un véritable aſthme ſpaſmodique, ou nerveux, qui ne ſeroit accompagné d'aucun autre vice dans les poumons, que d'une délicateſſe extraordinaire, ou d'une irritabilité exceſſive de leurs nerfs, eſt une maladie qu'on rencontre rarement. C'eſt pourquoi j'ai cru devoir rapporter l'obſervation ſuivante d'une maladie de l'eſpece annoncée dans cet article.

Une fille bien conformée, ſe portant bien, &, en apparence, d'une bonne complexion, commença à l'âge de ſept ans, de ſe plaindre d'une douleur à la partie inférieure du *ſternum*. Cette douleur, dont les retours n'avoient pas de régularité, augmenta

par dégrés durant l'eſpace de près de deux ans ; mais après ce temps, elle ſe diſſipa. Alors la malade commença à ſentir de la peine à reſpirer, incommodité qui ſe renouvelloit fréquemment, ſans obſerver de périodes conſtans, les intervalles entre les accès étant de huit jours, de quinze jours, ou d'un mois. Pour l'ordinaire, l'aſthme la prenoit tout-à-coup ; & apres que la plus grande difficulté de reſpirer l'avoit tenue une demi-heure ou même plus d'une heure, l'accès ceſſant auſſi ſubitement qu'il avoit commencé, la laiſſoit en ſi parfaite ſanté, qu'elle auroit pu danſer immédiatement après. Il eſt à remarquer que cette fille ne ſe plaignoit ni de mal d'eſtomac, ni de toux, en un mot de rien qui pût faire ſoupçonner un vice dans les poumons : elle ne rendoit même ni pituite ni phlegmes épais, lorſque l'aſthme la quittoit ; & ſi l'on en excepte le temps que duroit l'accès, elle reſpiroit tou-

jours avec autant de liberté qu'une perſonne qui eſt en parfaite ſanté. Cette fille ayant été ſujette pendant deux ans à de pareils retours d'aſthme ſpaſmodique, elle mourut d'une fievre continue, dans laquelle ſa tête parut être le ſiége de la maladie, parce qu'elle étoit la partie du corps la plus affectée.

La maladie de cette fille ne dépendoit-elle pas d'une matiere morbifique mêlée avec le ſang, qui d'abord a fait naître des ſenſations douloureuſes dans les parties voiſines du *ſternum* ou peut-être au médiaſtin, & qui, s'étant enſuite jettée ſur les poumons, a occaſioné, en irritant leurs nerfs, un ſpaſme ou une vraie crampe des vaiſſeaux deſtinés à recevoir l'air? Je finirai ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, en ajoûtant que les accès de l'aſthme ſpaſmodique ſont quelquefois précédés d'un abondant écoulement d'urines pâles; de maniere que les malades peuvent prédire leur accès deux ou

trois jours avant qu'ils en ſoient attaqués.

### 11° *La toux nerveuſe.*

§. CVIII. La toux peut être ſurnommée nerveuſe, lorſquelle n'eſt pas occaſionnée par de la pituite, des obſtructions, ou toute autre cauſe irritante qui agiſſe ſur les poumons mêmes, mais uniquement par la ſympathie que ces organes de la reſpiration ont avec quelqu'une des parties dont les nerfs ſont affectés d'une maniere déſagréable. C'eſt à ce genre de maladie qu'appartient l'eſpece de toux ſéche que cauſent les vers & la ſortie des dents chez les enfans. On a vu auſſi une toux, avec des ſymptomes très-extraordinaires, produite par la préſence de l'eau dans le péricarde, ou par d'autres maladies du cœur, tandis que les poumons eux-mêmes paroiſſoient parfaitement ſains. Mais au lieu de faire de plus longues réflexions ſur ce ſujet, je vais communi-

quer un exemple d'une toux très-ſinguliere, qui peut être regardée comme vraiment nerveuſe ou ſympathique.

Une fille, agée de huit ans, fut attaquée, au mois de Janvier 1760, d'une toux ſéche qui dura deux ou trois mois, malgré l'uſage des divers remedes qu'on crut devoir employer pour la faire ceſſer. Au mois d'Octobre ſuivant, la toux ſe renouvella avec plus de violence qu'elle n'en avoit eu juſqu'alors; mais celle-ci différoit encore de la premiere, à un autre égard; car cette derniere étoit beaucoup plus violente, lorſque la malade étoit levée ou hors du lit, que quand elle étoit couchée. Quoique cette fille eût la peau fraîche, & que ſon pouls n'eut guères plus de fréquence que dans l'état ordinaire; cependant on lui tira un peu de ſang, & on la fit vomir; mais ce fut ſans aucun bon effet. Comme on ſoupçonnoit que la toux étoit occaſionée par la

préſence des vers dans l'eſtomac & les inteſtins, la malade prit de la poudre d'étain & deux fois de la rhubarbe avec le calomélas. La toux ceſſa huit ou dix jours après l'uſage de ces médicamens, mais ſans qu'ils euſſent fait rendre de vers.

Sur la fin du mois de Décembre 1760, cette fille, qui avoit joui d'une bonne ſanté durant ſix ou ſept ſemaines, fut de nouveau attaquée d'une toux ſéche, pour laquelle on la ſaigna deux fois ſans lui procurer de guériſon; mais elle ſe trouva un peu ſoulagée pendant quelques jours par une emplâtre véſicatoire qui avoit été appliquée au dos.

Vers le milieu du mois de Janvier la toux commença à devenir plus continue & plus violente, quand la malade étoit hors du lit; mais elle ne venoit jamais pendant que la malade étoit couchée. Je fus appellé le trois de Février pour voir cette

fille ; & voici l'état dans lequel je la trouvai.

Tant que la malade ſe tenoit couchée dans le lit, elle n'avoit ni toux ni difficulté de reſpirer, ni aucune douleur ou incommodité à la poitrine. Sa peau étoit fraîche, & ſa langue humide & nette. Elle avoit bon appétit ; & ſon embonpoint étoit tel qu'il avoit coutume d'être. Le pouls avoit alors environ quatre-vingt-dix pulſations par minute, une force médiocre, & un peu d'irrégularité. Lorſque cette fille ſe mettoit ſur ſon ſéant dans le lit, ſon pouls devenoit plus fréquent de dix ou douze pulſations par minute ; & dans cette ſituation, elle n'avoit encore ni toux ni aucun autre mal ; auſſi paſſoit-elle la plus grande partie du jour dans cette poſture. Quand elle ſe tenoit droite ou ſur ſon lit ou ſur un plancher, ainſi que lorſqu'elle étoit aſſiſe ſur le bord du lit, ou ſur un ſiége ordinaire, elle étoit auſſi-tôt attaquée d'une toux

qui continuoit ſans intermiſſion juſqu'à ce qu'elle ſe fût recouchée. La toux étoit ſéche & convulſive ; & la malade ne pouvoit pas s'empêcher un ſeul inſtant de touſſer. Cette toux étoit accompagnée d'une douleur qui avoit ſon ſiége au *ſternum*, environ un pouce ou davantage au-deſſus du cartilage xiphoïde, & qui ne ſe faiſoit pas ſentir, quand la malade étoit couchée ou même aſſiſe dans ſon lit.

Tandis qu'elle ſe tenoit debout ou ſur les pieds, ſon pouls étoit très-petit, irrégulier, & avoit deux cens pulſations par minute.

Pendant les mois de Février & Mai, j'ai répété fréquemment & en différens temps les expériences ſuivantes, pour reconnoître plus ſûrement la nature & la cauſe de cette toux extraordinaire.

[1.] Lorſque cette fille étoit couchée ſur le dos, en travers du lit, ayant

les jambes pendantes, elle n'avoit pas de toux; mais elle en étoit tourmentée dès qu'elle relevoit ſon corps & ſe tenoit droite.

[2.] Si elle ſe mettoit ſur ſon ſéant dans ſon lit, ou quelle s'aſſit ſur le bord du lit, ayant les jambes & les cuiſſes ſoutenues horizontalement, elle ne touſſoit point.

[3.] Quand, étant aſſiſe dans le lit, elle ployoit ſes jambes & les rapprochoit le plus qu'elle pouvoit de ſes cuiſſes, pour lors la toux & la douleur de la poitrine ſurvenoient.

[4.] Si, étant couchée dans le lit, elle avoit la tête & le haut du corps ſoulevés par un traverſin & un oreiller, avec les jambes & les cuiſſes un peu inclinées en en-bas, elle ne touſſoit point.

[5.] Lorſqu'elle ſe mettoit à genoux, ſoit ſur un ſiége, ſoit dans le lit, & qu'elle tenoit ſon corps droit, la toux

& la douleur de poitrine revenoient auſſi-tôt.

[6.] Quand elle étoit étendue ſur le dos, ayant la tête & les épaules auſſi baſſes ou un peu plus baſſes que le corps, elle touſſoit ſans interruption, comme quand elle étoit debout ou dans une poſture droite.

[7.] Tandis qu'elle étoit couchée ſur le ventre, & qu'elle avoit la tête auſſi baſſe ou plus baſſe que le corps, elle touſſoit ſans diſcontinuer, & on auroit cru qu'elle alloit être ſuffoquée ; mais dès qu'on élevoit un peu la partie antérieure du corps, & qu'on la ſoutenoit avec un traverſin ou un oreiller, la toux ceſſoit.

La toux, la douleur de poitrine, l'étouffement étoient plus conſidérables, & le pouls plus petit & plus irrégulier lorſque la tête ſe trouvoit baſſe que quand tout le corps étoit droit ; mais ſi la malade étoit étendue ſur le ventre, la tête baſſe, elle ſe trouvoit plus incommodée que

quand elle étoit couchée ſur le dos, la tête étant également baſſe.

[8.] Elle ſe tenoit couchée ſur l'un & l'autre côté, ſans qu'il en réſultât aucun inconvénient, ſi ce n'eſt quand dans cette ſituation la tête ſe trouvoit auſſi baſſe ou plus baſſe que le corps.

[9.] Lorſqu'elle étoit aſſiſe ou debout ayant ſes jambes dans l'eau chaude, elle n'avoit point de difficulté à reſpirer, ni toux, ni douleur à la poitrine; mais dès qu'elle mettoit les jambes hors de l'eau, elle touſſoit ſans diſcontinuer.

Pendant le temps que la malade étoit aſſiſe avec ſes jambes dans l'eau chaude, ſon pouls avoit cent vingt pulſations par minute; & lorſqu'elle étoit debout, ayant les pieds également dans l'eau chaude, le pouls battoit de cent trente à cent quarante fois par minute. S'aſſeyoit-elle ſur le bord du lit, en mettant ſes pieds

hors de l'eau, la toux revenoit auſſitôt; & le pouls avoit juſqu'à deux cens pulſations dans une minute.

[10.] Si en verſant doucement un peu d'eau froide dans l'eau chaude, on faiſoit diminuer la chaleur de celle-ci de cent degrés à environ ſoixante & dix, ſuivant la graduation de Farenheit, la toux recommençoit avec ſa violence ordinaire; & quoique la malade fût alors aſſiſe ſur une chaiſe, le nombre des pulſations augmentoit de cent vingt à cent quatre-vingt degrés, & le pouls devenoit petit & irrégulier; après quoi, ſi l'on ajoûtoit peu-à-peu de l'eau bouillante dans le bain de pied, de façon à en faire monter la chaleur juſqu'à quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix degrés, la toux ceſſoit, & le pouls devenoit plus fort, beaucoup plus lent & plus régulier.

[11.] Au moment où la malade touſſoit le plus violemment, ſi l'on

faiſoit ſeulement toucher les plantes des pieds à de l'eau chaude, dès-lors les accidens diminuoient; & l'état de la malade continuoit à devenir meilleur, quoique ſes pieds ne fuſſent pas entiérement plongés dans l'eau.

[12.] Lorſqu'un de ſes pieds étoit hors de l'eau, la toux ſurvenoit; & on ne pouvoit pas l'empêcher, même en augmentant la quantité de l'eau chaude, de maniere à couvrir non-ſeulement l'autre pied, mais auſſi une bonne partie de la jambe.

[13.] Après que les pieds avoient été, durant quelques minutes, dans l'eau chauffée juſqu'à environ cent quatorze dégrés, ſi on en retiroit un, auſſi-tôt la toux ſe renouvelloit avec ſa violence ordinaire, malgré que l'autre pied & la cheville continuaſſent à éprouver quelque temps un degré de chaleur plus conſidérable que celui de la chaleur naturelle du corps, ou que celui que l'eau devoit avoir quand

on y plongeoit les pieds pour empêcher la toux.

[14.] Si l'on tiroit une des jambes de dedans l'eau échauffée juſqu'à quatre-vingt-ſeize degrés, & qu'on l'enveloppât dans un morceau de flanelle ſéche ou mouillée, dont la chaleur fît monter le thermometre juſqu'à cent quatorze degrés, la malade touſſoit comme à l'ordinaire ; mais la toux ceſſoit dès qu'on lui replongeoit le pied dans l'eau chaude.

[15] Lorſqu'on couvroit ſes pieds avec du ſable ſec, échauffé au-delà de cent dix degrés, elle touſſoit auſſi violemment qu'elle avoit coutume de faire, quand elle ſe trouvoit aſſiſe ſur le bord du lit, les jambes pendantes. Soit qu'elle fût debout, ſoit qu'elle fût aſſiſe, une flanelle imbibée d'eau chaude dont étoient enveloppés les pieds & les jambes n'empêchoit pas la toux, quoique le degré de chaleur dans lequel on entretenoit

entretenoit par-là les extrémités inférieures, fût égal à celui où elles étoient dans le bain de pied.

[16.] Cette fille avoit-elle ſes mains plongées dans l'eau chaude? elle ſe trouvoit ſans toux, comme quand les pieds y étoient. Mais une bouteille pleine d'eau chaude ſur quoi elle appliquoit les mains, n'avoit pas le même effet.

[17,] Lorſqu'elle tenoit un des pieds hors du bain, & qu'en même temps elle avoit une des mains plongée dans une eau dont la chaleur égaloit ou même ſurpaſſoit celle du bain de pied, elle touſſoit ſans diſcontinuer; mais auſſi-tôt qu'elle mettoit les deux mains à la fois dans l'eau chaude, la toux ceſſoit.

[18.] J'ai fait reſpirer la malade au-deſſus de la vapeur de l'eau chaude, tandis qu'un des pieds étoit hors du bain; mais cela n'empêchoit point la toux.

[19.] Quand elle étoit couchée, ayant la tête auſſi baſſe ou plus baſſe que le corps, comme dans les expériences 6 & 7, l'application de l'eau chaude aux mains ou aux pieds ne ſuffiſoit pas pour empêcher ou diminuer la toux ; mais dans toute autre poſture ce moyen l'exemptoit de la toux.

[20.] Cette fille mettoit-elle une main ou toutes les deux dans l'eau froide ? dès-lors la toux commençoit, ainſi que la douleur de poitrine ; ſoit qu'elle fut couchée, ſoit qu'elle fut aſſiſe les pieds plongés dans l'eau chaude. Il en étoit de même, lorſque le dedans des mains étoit appliqué ſur une bouteille qui contenoit une pinte d'eau froide, avec cette différence cependant que l'eau froide excitoit la toux dans l'inſtant même, au lieu qu'il ſe paſſoit deux ou trois ſecondes avant que la bouteille d'eau froide pût produire cet

effet. La toux étoit encore occaſionnée quand on appliquoit la bouteille pleine d'eau froide ſur l'eſtomac.

[21.] Tandis que la malade étoit couchée ayant les jambes pendantes à un des bords du lit, (exp. 1) ſi on faiſoit toucher les plantes des pieds à de l'eau froide, elle commençoit auſſi-tôt à touſſer.

[22.] Lorſqu'étant couchée, elle mettoit ſes mains dans l'eau froide, cela non-ſeulement l'excitoit à touſſer, mais rendoit encore le pouls fort fréquent; les pulſations montant depuis environ quatre-vingt dix juſqu'à cent quatre-vingt par minute.

Ces expériences ont été ſouvent répétées depuis le 3 de Février juſqu'au 8 de Mars; mais quelque temps après, j'obſervai les différences ſuivantes, relativement à pluſieurs des ſymptomes dont j'ai parlé ci-deſſus.

[23] Le 1^er^ & le 4 d'Avril,

cette fille s'étant couchée en travers ſur un lit, & ayant la tête ſoutenue par un oreiller & les jambes pendantes (expér. 1.) la toux ſurvint auſſi-tôt; & ſon pouls devint ſi petit & ſi fréquent qu'on ne pouvoit pas en compter les pulſations avec exactitude. Mais je crois être sûr qu'il n'y avoit pas moins de dix-huit ou vingt pulſations en cinq ſecondes, (expér. 9.) Quand ſes jambes étoient ſoutenues dans une poſition horizontale avec le corps, la toux ceſſoit dans le moment; & une minute après la toux, le pouls n'avoit plus que dix pulſations en cinq ſecondes. Auſſi-tôt que l'on laiſſoit les jambes pendre de nouveau, la toux recommençoit avec ſa violence ordinaire.

[24.] Le 4 d'Avril, la malade ayant mis une de ſes mains dans l'eau froide, tandis qu'elle étoit au lit, la toux ſe renouvella, & ſon

pouls devint très-petit & fréquent ; on comptoit au moins vingt pulsations en cinq secondes, (expér. 22.)

Derniérement, elle s'est sentie la poitrine plus malade ; & elle y a eu plus de douleur & une difficulté de respirer plus considérables que celles qui avoient précédé, ce qui arrivoit quand la toux survenoit, soit lorsqu'elle changeoit de posture, soit quand elle mettoit ses mains dans l'eau froide. Son pouls qui, pour l'ordinaire, battoit environ quatre-vingt-dix fois dans une minute, pendant qu'elle étoit couchée, avoit alors quatre-vingt-seize pulsations dans le même espace de temps ; néanmoins sa peau continuoit à être fraîche, la malade n'étoit pas altérée ; & elle avoit bon appétit.

Il est à propos d'ajoûter que cette fille n'avoit point eu d'expectoration depuis le commencement de la maladie.

§. CIX. Des faits que nous venons d'exposer, il semble qu'on peut tirer les conséquences suivantes.

[a] La posture droite n'excitoit point à tousser, à moins que les jambes ou les cuisses ne fussent ou fort ployées ou pendantes ou perpendiculaires. (Voyez cy-dessus les expér. 1, 2, 3, 4, 5.)

[b] La situation pendante des jambes n'occasionoit pas la toux au commencement de la maladie, sinon lorsque le corps étoit droit; mais ensuite cette attitude des jambes eut le même effet, c'est-à-dire causa la toux, quoique le corps fût couché horizontalement. (Voyez exp. 1 & 23.) Le pouls devenoit aussi considérablement plus fréquent dans cette attitude qu'il ne l'avoit été précédemment, soit que la malade fût assise ou debout; d'où on pourroit conclure que le mal avoit augmenté par degrés, dans l'intervalle

du 3 de Février au 1er d'Avril. (Voyez les expér. n. 9, 10, 23, 24.)

[c] Lorſque la tête & les épaules étoient auſſi baſſes que le corps ou plus baſſes, la toux devenoit alors plus forte que quand la malade étoit debout. (Voyez expér. 7.)

[d] D'après les expériences que l'on vient de rapporter, il étoit naturel d'imaginer, que la toux de cette fille dépendoit d'une tumeur ou d'une autre cauſe permanente dans la poitrine, & que dans certaines poſitions du corps, cette cauſe occaſionoit une aſſez forte irritation à la partie des poumons qu'elle touchoit, pour faire naître des mouvemens convulſifs continus des muſcles de la reſpiration. Mais l'expérience ſuivante, que j'ai fréquemment répétée, m'eût bientôt convaincu de la fauſſeté de cette théorie ſpécieuſe.

Quand ma malade étant couchée dans le lit, avoit un de ſes pieds étendu, de maniere qu'il faiſoit preſ-

que une ligne droite avec la jambe ; elle touſſoit violemment, & ſon pouls devenoit ſi fréquent, qu'au lieu de quatre-vingt-quatorze pulſations par minute, on en comptoit dix-huit en cinq ſecondes ; ces ſymptômes ceſſoient dès qu'on lui mettoit de l'eau chaude ſur les mains. Mais quand on lui ouvroit ou fermoit les mains avec force, ainſi que lorſqu'elles étoient violemment tirées & ſecouées, ou élevées tandis qu'elles ſoutenoient un poids conſidérable, il ne ſurvenoit pas de toux.

Cette expérience, ainſi que l'expérience 23, font voir à ce qu'il paroît que la toux extraordinaire de cette fille ne dépendoit pas d'une obſtruction permanente ni d'une tumeur dans le thorax, qui causât de l'irritation aux poumons, lorſque le corps ſe trouvoit dans certaines poſtures. Mais il ſemble plutôt que chez elle, les nerfs des poumons avoient acquis un degré de ſenſibilité

extraordinaire, & qu'il y avoit une ſympathie particuliere entre les poumons & les jambes ainſi que les pieds. C'eſt pourquoi toutes les fois que les jambes étoient pendantes; ou, ce qui eſt la même choſe, toutes les fois que les nerfs, les tendons & les ligamens des articulations étoient tirés, les poumons éprouvoient auſſitôt une ſenſation incommode qui occaſionoit une toux continuelle. Quoique la ſympathie parût être moins grande entre les poumons & les autres parties du corps, néanmoins l'impreſſion que l'eau froide faiſoit ſur les nerfs, (Voyez expér. 20 & 21.) étoit reſſentie par les poumons aſſez fortement pour occaſioner une douleur de poitrine, avec de la toux.

Lorſque la tête & les épaules étoient plus baſſes que le corps, la toux devenoit plus violente que dans toute autre ſituation; ce qui arrivoit ſans doute parce que dans cette poſture

la reſpiration ſe fait moins librement, & que le ſang circule avec plus de difficulté dans les vaiſſeaux pulmonaires.

[e] Ce n'eſt pas par une preſſion exercée ſur les nerfs ou les vaiſſeaux ſanguins des pieds que l'eau chaude empêche la toux ; car l'eau froide, ayant encore beaucoup plus de peſanteur, auroit produit un auſſi bon effet. Que l'on n'attribue pas non plus à la ſeule chaleur du bain de pied, ni même à ſa chaleur & à ſa qualité humectante & émolliente réunies, le bien qu'il opere ; car le ſable & la flanelle humide dont on entouroit les pieds & qui les tenoient dans un degré de chaleur égal à celui du bain de pied ou même plus grand, n'ont point empêché la malade de touſſer. (Voyez expér. 15 & 16).

[f] On ne peut pas dire que les bons effets du bain de pied dépendent de la raréfaction du ſang qu'occaſione la chaleur, ni qu'ils aient

pour cauſe la dérivation de ce fluide vers les extrémités inférieures, parce que l'eau chaude réuſſit également à arrêter la toux, ſoit qu'on y plonge les mains, ou que les plantes des pieds y touchent. (Voyez expér. 16 & 11).

[g] Il reſte donc certain qu'en pareil cas l'eau chaude a pour effet de rendre tout le ſyſtême nerveux moins ſuſceptible d'irritation, en agiſſant d'une façon qui lui eſt particuliere ſur les extrémités des nerfs qu'elle touche; & conſéquemment à cette action les poumons qui étoient trop délicats & trop ſenſibles, ſont moins affectés par la ſympathie qu'ils ont avec les extrémités inférieures, celles-ci ayant moins d'irritabilité (réflex. *d.*) Cependant, lorſque la malade étoit couchée, ayant la tête plus baſſe que le corps, l'eau chaude ne l'empêchoit point de touſſer, parce que dans cette poſition, l'irritation qu'éprouvoient les poumons étoit trop forte pour qu'elle pût

être détruite en entier par la vertu anodyne de l'eau chaude. C'eſt encore, à ce que je crois, par la même raiſon que le bain de pied n'empêchoit pas la douleur de poitrine ni la toux qui ſurvenoient quand la malade mettoit ſes mains dans l'eau froide (Voyez expér. 6, 7, 19, 20.)

[*h*] Les expériences faites ſur cette fille nous démontrent que l'eau chaude affecte nos nerfs d'une maniere très-différente, non-ſeulement de la chaleur ſéche, mais même de la vapeur chaude & des tiſſus ou étoffes de laine imbibés d'eau chaude. Il me ſemble que ce fait n'a pas été connu, ou du moins qu'on n'y a pas fait une attention ſuffiſante, & qu'il pourroit fournir des vues utiles & des remedes dans le traitement des maladies. (Voyez expér. 14 & 15).

[*i*] Puiſque l'eau chaude qui touche aux nerfs a un effet anodyn auſſi puiſſant, & qui ſurpaſſe non-ſeule-

ment celui des ſubſtances qui ſont chaudes & ſéches, mais même celui des vapeurs chaudes; il eſt aiſé de voir combien les lavemens d'eau chaude peuvent procurer de ſoulagement dans les douleurs des inteſtins & des autres viſceres du bas-ventre, quoique par ce moyen les gros inteſtins n'acquierent pas plus de chaleur qu'ils n'en avoient précédemment à l'uſage des lavemens.

[*k*] Enfin les effets & la propriété anodyne de l'eau chaude dans la maladie dont il s'agit, ont paru des plus marqués, tandis qu'une pilule compoſée d'un demi-grain d'*opium* & de trois grains d'*aſſa-fœtida*, donnée matin & ſoir, durant pluſieurs jours, n'a point empêché la toux de venir, ni même pu diminuer celle qui exiſtoit.

Pendant le temps qui s'eſt écoulé entre le 20 de Janvier & le 25 de Mars, on a preſcrit à la malade, mais ſans aucun ſuccès, divers

remedes qui paroiſſoient indiqués, comme des vomitifs, des véſicatoires, un cautere entre les épaules, le quinquina, l'étain en poudre, la rhubarbe avec le calomélas, des pilules compoſées d'*opium* & d'*aſſa-fœtida*, des bols où il entroit de la thériaque, du camphre & de la valériane.

Vers la fin du mois de Mars, je fis commencer à la malade l'uſage des pilules d'extrait de ciguë qu'elle continua pendant deux mois. Dès le milieu de Mars, elle commença à avoir moins de douleur dans la poitrine; & quand elle étoit hors du lit, ou qu'elle ſe promenoit dans ſa chambre, elle reſſentoit moins d'étouffement, & ne touſſoit pas autant qu'auparavant. Le 22 de Mai, tous ſes maux la quitterent à la fois; & le 28 du même mois, la toux ne ſe renouvelloit plus, quand la malade ſe tenoit debout ou marchoit, ni lorſque ſa tête ſe trouvoit plus

baſſe que le corps. L'application de l'eau froide ſur les mains, n'occaſionoit ni toux ni douleur de poitrine. La malade s'étant un peu promenée au grand air le 30, la toux revint, & dura un ou deux jours. Le 23 de Juin, après qu'elle eut fait en chaiſe environ dix milles d'Angleterre, la toux recommença avec autant de violence que jamais. Comme je fus alors pleinement convaincu que la maladie de cette fille ne dépendoit d'aucune obſtruction permanente dans les poumons, mais bien d'une délicateſſe & d'une ſenſibilité extraordinaires des nerfs de ce viſcere, je lui ordonnai des pilules compoſées avec l'extrait de gentiane & la limaille de fer; elle en a pris deux fois par jour, durant environ dix ſemaines. Vers la fin de Juillet, la toux commença à devenir moins violente, & durant les huit ou dix premiers jours du mois d'Août, la malade ne

touſſa que rarement. Le 10 du même mois, la toux recomença & continua juſqu'au 2 de Septembre, temps où elle ceſſa entiérement. Au mois de Novembre ſuivant, cette fille eut un leger renouvellement de toux & de mal à la poitrine : au mois de Septembre 1762, elle a encore eu durant un jour les mêmes ſymptomes ; mais depuis ce temps, il eſt fort rare qu'elle les ait reſſentis, du moins à un degré un peu conſidérable. On a obſervé que toutes les fois que la toux s'eſt renouvellée, depuis le mois de Septembre 1761, elle a toujours eu pour cauſe le trop d'exercice qu'avoit fait la malade.

### 12° *Les palpitations de cœur.*

§. CX. Chez les perſonnes dont le ſyſtême nerveux a beaucoup de mobilité, toute paſſion qui fait une impreſſion ſoudaine & forte, mais ſpécialement la crainte, produit des

palpitations & de l'irrégularité dans le mouvement du cœur, en le rendant plus ſuſceptible d'irritation, & en obligeant en même temps le ſang veineux d'y entrer en plus grande quantité qu'il n'eſt ordinaire & naturel *.

La régularité du mouvement du cœur peut auſſi être dérangée, ſoit par la ſympathie qu'a ce viſcere avec l'eſtomac, lorſque des vents, des humeurs nuiſibles ou irritantes, des vers ou d'autres cauſes affectent d'une maniere déſagréable cet organe principal de la digeſtion; ſoit par la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle; ſoit par

* Il ſemble que la crainte ou la frayeur ſoudaine occaſione une contraction ſubite de l'oreillette ou ſinus veineux droit, & peut-être auſſi du tronc de la veine-cave qui y eſt abouché; car il m'eſt ſouvent arrivé d'éprouver, dans un cas de ſurpriſe, une contraction ſubite à la région du cœur, & de ſentir au même moment les veines de mes mains & de mes doigts comme diſtendues par le ſang.

la préſence d'une matiere âcre qui, étant mêlée avec le ſang, eſt dépoſée ou ſe fixe ſur le cœur même * ; ſoit par l'état inflammatoire ou les obſtructions du cœur ou du péricarde, ſoit par des polypes ou l'oſſification des valvules. En effet, de pareilles cauſes, ou rendent le cœur plus ſuſceptible d'irritation qu'il ne l'eſt dans l'état naturel, ou dérangent la libre circulation du ſang dans les gros vaiſſeaux ſanguins qui tiennent au cœur.

### 13° *Le pouls eſt ſujet à de fréquentes variations.*

§. CXI. Les pulſations parcourent différens degrés de vîteſſe & de force, &

---

* J'ai ſouvent obſervé des palpitations, leſquelles, autant qu'on en pouvoit juger, dépendoient uniquement d'une humeur gouteuſe qui irritoit le cœur, ou lui nuiſoit d'une autre maniere.

le pouls paroît plus ou moins plein: ces changemens s'obſervent non-ſeulement chez diverſes perſonnes, mais chez la même perſonne, en différens temps.

Pour expliquer toutes ces variations du pouls, il ſuffira d'expoſer en peu de mots les cauſes générales qui rendent le pouls fort ou foible, dur ou mou, fréquent & vif ou lent.

[1.] Comme le pouls fort dépend de l'action des ventricules du cœur qui font ſortir de leur cavité, avec une force conſidérable, la quantité de ſang qu'ils ne ſont pas capables de contenir; il eſt poſſible que la foibleſſe du pouls ait également pour cauſe la foibleſſe des ventricules qui pour lors ne communiquent point au ſang une impulſion telle qu'elle eſt néceſſaire. Les fortes pulſations peuvent encore être occaſionées par la trop grande irritabilité qui eſt cauſe

que les ventricules ſe contractent avant que leur cavité ſoit autant remplie qu'elle peut l'être ; ou bien elles viennent de ce que la circulation du ſang trouve dans les poumons des obſtacles capables de la ralentir, ce qui fait qu'il revient trop peu de ſang au cœur.

[2.] La dureté du pouls eſt produite, ſoit par la trop grande denſité ou épaiſſeur du ſang, ſoit par des obſtructions, ſouvent auſſi par une contraction ſpaſmodique du ſyſtême vaſculaire, mais particuliérement des arteres capillaires. En pareil cas, le ſang parvenant avec difficulté dans les veines, on doit ſentir les arteres tendues & dures *.

* J'ai connu pluſieurs perſonnes dont le pouls étoit plus dur dans ſon état naturel, que celui de beaucoup d'autres attaquées des plus fortes maladies inflammatoires. N'eſt-il pas vraiſemblable que, dans ces cas extraordinaires, les tuniques du ſyſtême artériel ſont

On obſerve ſouvent le pouls dur dans les pleuréſies & les autres maladies inflammatoires. Il faut remarquer néanmoins que dans les inflammations des parties qui ſont fort ſenſibles & ont une ſympathie très-marquée avec le cœur, s'il arrive que la douleur faſſe naître une eſpece de contraction ſpaſmodique du ſyſtême arteriel, elle rend ſouvent le cœur tellement ſuſceptible d'irritation, que dans le temps même où on ſent le pouls un peu dur, il eſt néanmoins très-petit. Ce phénomene peut s'attribuer à ce que les ventricules ſe contractent avant qu'ils ſoient ſuffiſamment remplis du ſang veineux; & on voit fréquemment arriver ce dont il s'agit ici, lorſqu'il y a inflammation à l'eſto-

---

fort tendues, & que le paſſage qui conduit le ſang des arteres dans les veines, eſt plus étroit que chez les autres ſujets qui n'offrent pas le même phénomene.

mac, aux inteſtins & à la matrice *. D'un autre côté, lorſque le foie ou les poumons ſont le ſiége d'une inflammation, le pouls eſt en général plus plein, parce que ces parties ne ſont que peu ſenſibles ou peu ſuſceptibles des ſenſations douloureuſes. C'eſt auſſi pourquoi le ſyſtême vaſculaire ſe trouve rarement attaqué de ſpaſme. Il eſt cependant à obſerver que l'inflammation de la membrane externe du foie ou des poumons eſt accompagnée de douleurs conſidérables, & d'un pouls dur, comme il arrive dans la pleuréſie.

[3] Un pouls trop mou a pour cauſe ou le relâchement de tous les vaiſſeaux, & en particulier des arteres capillaires, ou l'état ſéreux, & de ténuité du ſang, qui alors coule dans

---

* *Voyez* Whyts, *phyſiological Eſſays*, édit. 2, pag. 66.

les veines & les vaiſſeaux ſécrétoires avec tant de facilité, qu'il n'y a qu'une très-petite partie de ſa force employée à dilater les arteres.

Un pouls mou eſt plus commun qu'un pouls dur, chez les malades qui ſont ſujets aux maux nerveux ou hyſtériques, parce que le ſang, qui eſt tenu ou qui manque de denſité, & le relâchement du ſyſtême vaſculaire, ſont plus ordinaires dans ces perſonnes, que le ſang épais & la trop grande tenſion ou la contraction ſpaſmodique des arteres qui rendent le pouls dur.

[4.] Un pouls plus vif ou fréquent qu'il ne l'eſt dans l'état naturel, doit dépendre d'une des cauſes ſuivantes, ſçavoir, ou d'une augmentation dans la propriété ſtimulante du ſang, ou du très-prompt retour de ce fluide dans le cœur, ou d'un degré de ſenſibilité trop conſidérable dans cet organe, &, ce qui

en eſt une ſuite, de ſa plus grande aptitude au mouvement.

[a] La qualité ſtimulante du ſang eſt augmentée ſoit par ſon trop de denſité; on le dit alors viſqueux, coëneux; ſoit par l'action de la chaleur extérieure; ſoit par un nouveau chyle âcre qui s'y mêle, & ſpécialement par celui que fourniſſent les ſubſtances tirées des animaux & les autres alimens âcres & échauffans; ſoit par le mêlange de toute humeur capable de nuire d'une façon quelconque, & qui a été engendrée dans le corps; ſoit enfin par les émanations malignes & vénéneuſes qui ſont entrées dans le corps avec l'air qui les portoit ou d'une autre maniere.

[b] Les cauſes, qui font paſſer dans le cœur une trop grande quantité de ſang en peu de temps, ſont toutes les eſpeces d'exercices, une frayeur ſubite & les autres paſſions fortes.

[c] La

[c] La ſenſibilité, & par conſéquent l'irritabilité du cœur * ſont augmentées par diverſes affections de l'ame, & en général par tout ce qui rend la ſenſibilité du ſyſtême nerveux plus grande que dans l'état ordinaire. Elles deviennent auſſi plus conſidérables par la ſympathie qu'a le cœur avec les autres organes du corps, & ſpécialement avec l'eſtomac & les inteſtins, lorſque ces parties ſont le ſiége de quelque douleur ou de quelque ſenſation déſagréable. Cette augmentation de la ſenſibilité & de l'irritabilité du cœur reconnoît encore pour cauſe une humeur goutteuſe, ſcorbutique ou d'un autre genre,

* *Voyez* Whyts *phyſiological Eſſays*, Edit. ij, p. 185 & 252, &c. Et *Edimburgh*, *phyſical Eſſays*, vol. ij, art. xx, p. 310, où il eſt démontré par des expériences & des obſervations certaines, que l'irritabilité des muſcles des animaux dépend de leur ſenſibilité.

mais toujours morbifique, qui s'eſt jettée ſur le cœur, ainſi que les obſtructions & inflammations de quelqu'une des parties du corps, mais ſpécialement celles des poumons, du péricarde, ou du cœur lui-même.

[5.] Un pouls, qui devient plus lent que dans l'état naturel, doit dépendre, ſoit de ce que la qualité ſtimulante du ſang eſt diminuée, ſoit de ce que ce fluide aborde avec lenteur dans le cœur, ſoit de ce que la ſenſibilité du cœur, ou ſon aptitude pour le mouvement qui lui eſt propre, ſe trouve à un moindre degré qu'à l'ordinaire.

[*a*] La qualité ſtimulante du ſang eſt diminuée par le froid externe, par une diéte trop auſtere ou trop peu nourriſſante, & par l'état du ſang dans lequel ce fluide, au lieu d'avoir une denſité convenable, eſt appauvri & devenu aqueux ou ſéreux par un effet de la foibleſſe du ſyſtême vaſ-

culaire. C'eſt ce qui fait qu'après de grandes évacuations, le pouls devient ſouvent, non-ſeulement petit, mais très-lent. J'ai vu des perſonnes nouvellement guéries de fievres conſidérables, & des femmes accouchées depuis dix à douze jours, chez leſquelles on comptoit alors plus de cinquante pulſations en une minute ; mais enſuite elles alloient juſqu'à environ ſoixante-dix, leur nombre ordinaire, lorſque ces mêmes malades avoient repris des forces, & que leurs vaiſſeaux s'étoient remplis. En pareil cas, outre l'appauvriſſement du ſang, & le manque de la quantité néceſſaire de ce fluide ; on peut regarder comme des cauſes qui concourent à rendre le pouls très-lent, la langueur générale & la foibleſſe de tout le corps.

[*b*] Le ſang revient plus lentement au cœur, lorſque le corps eſt en

repos, principalement dans une ſituation horizontale, & dans les momens où aucune paſſion ne l'agite.

[c] La ſenſibilité & l'irritabilité du cœur ſont diminuées par l'âge, le ſommeil profond, ainſi que par tous les médicamens & les maux qui affoibliſſent la ſenſibilité générale du cerveau & du ſyſtême nerveux, comme le font l'*opium*, la léthargie, le coma, l'apoplexie, &c. D'ailleurs, s'il eſt conſtant que le cœur devienne plus ſuſceptible d'irritation, par la ſympathie qu'il a avec l'eſtomac & les inteſtins, lorſque ces parties ſont affectées, d'une façon déſagréable, par les vents, une matiere goutteuſe ou d'autres cauſes; il ne paroît pas moins vraiſemblable que l'irritabilité du cœur ſoit également diminuée, dans certains cas, par ſa ſympathie avec ces mêmes parties, quand leurs nerfs

ſont affectés d'une maniere différente & propre à produire un tel effet *. C'eſt ainſi que des vers, la pituite épaiſſe, viſqueuſe, ou les glaires que contiennent l'eſtomac & les inteſtins, de violentes douleurs ſpaſmodiques qui affectent ces organes, rendent quelquefois le pouls beaucoup plus lent qu'il ne l'eſt dans l'état naturel, & même occaſionnent de l'irrégularité dans les pulſations. De longs chagrins, la mélancolie, le découragement peuvent, en diminuant la vigueur de tout le genre nerveux, auſſi-bien que celle du ſyſtême vaſculaire, peuvent, dis-je, rendre le pouls plus lent qu'on ne

* Il arrive aſſez ordinairement que, dans les perſonnes qui ſont d'une ſanté paſſable, quand elles ont l'eſtomac foible, leur pouls eſt ſi petit & ſi affaiſſé, lorſque la fievre commence, quelles paroiſſent ſans forces. CELSUS, *de Medicinâ*. liv. 3, chap. vj, trad. franç.

l'obſerve dans l'état naturel, ſi ce n'eſt dans les cas où quelque cauſe morbifique rend le mouvement du cœur plus fréquent.

D'après ce qui a été dit ſur les cauſes de la fréquence, de la lenteur, de la force & de la plénitude du pouls, il eſt aiſé de ſentir pourquoi, dans les maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques, le pouls eſt ſouvent ſi différent, non-ſeulement dans diverſes perſonnes, mais encore dans la même perſonne, en différens temps. C'eſt, ce qui me détermine à ne donner qu'un petit nombre d'exemples de l'effet des maux de nerfs ſur le pouls, ou plutôt du pouvoir qu'ils ont de rendre le pouls plus fréquent ou plus lent qu'à l'ordinaire.

[1.] Une dame âgée de trente-huit ans, qui avoit perdu beaucoup de ſang dans ſa couche, fut attaquée, à ſix heures du matin, le dix-huitieme jour de cette couche, d'une douleur

aiguë au-deſſus de l'os pubis, accompagnée d'élancemens vers l'anus. Cette douleur montoit quelquefois plus haut; & alors elle ſe faiſoit ſentir du côté droit, ſelon la direction de l'inteſtin colon. Quoique la malade eût pris vingt-cinq gouttes de *laudanum*, elle ſe plaignit de nauſées & d'envies de vomir, à environ ſix heures & demie du matin & avant deux heures après-midi; elle vomit à ſix ou ſept repriſes. Vers onze heures du ſoir, cette dame, ayant pris un lavement, où il entroit de l'*aſſa-fœtida*, elle fit deux ſelles, & rendit une grande quantité de vents. Son pouls qui, quand elle étoit tombée malade, battoit ſoixante fois en une minute, commença ſur les ſix heures du matin à devenir plus fréquent; & avant deux heures après-midi, le nombre des pulſations monta juſqu'à cent trente par minute. Mais, en même temps, il devint plus foible & plus petit, dans la même proportion qu'il acquéroit de la vîteſſe,

de la fréquence. Comme l'eſtomac de la malade ne pouvoit rien ſupporter, elle prit pour lors un lavement de bouillon dans lequel on mêla quarante gouttes de *laudanum*; après quoi elle fut fort tranquille pendant deux heures; & les pulſations n'alloient plus qu'à cent vingt par minute. Depuis quatre heures après-midi, juſqu'à dix, elle prit, toutes les heures, de la panade avec un peu de vin rouge & de la cannelle; ce qui fit que le pouls n'eut plus que cent dix pulſations par minute, & commença à paroître plus plein qu'il n'étoit auparavant. Enſuite les douleurs de l'eſtomac & des inteſtins étant diminuées, le pouls revint à ſon état naturel, tant pour la force que pour la lenteur.

Il faut avoir grand ſoin de diſtinguer un pouls fréquent, comme celui de l'obſervation précédente, d'un pouls fréquent qui eſt occaſioné par une in-

flammation ou une fievre ordinaire. Dans le premier cas, le pouls a de la molleſſe & n'eſt pas plein, ni dur ni ſerré ; il devient d'autant plus petit, qu'il eſt plus fréquent : en outre, on ne remarque pas, pour l'ordinaire, qu'il ſoit accompagné d'une grande chaleur ni de ſoif. La marque la plus ſûre pour reconnoître ſi le pouls fréquent, eſt un ſymptome nerveux, c'eſt qu'il devient plus lent, quand on mange un peu de viande, qu'on boit un verre de vin rouge, ou qu'on prend du *caſtoreum* & de l'*opium* ; car toutes ces choſes ſont nuiſibles lorſque la fréquence du pouls a pour cauſe une inflammation ; & dans les fievres, elles durent le plus ſouvent juſqu'à ce que la maladie ſoit ſur ſon déclin.

Cependant il eſt à propos d'obſerver qu'un pouls dont la fréquence eſt occaſionée par la douleur que cauſent les ſpaſmes ou les vents dans l'eſtomac & les inteſtins, & qui dure

long-temps, peut changer de nature, principalement chez des ſujets pléthoriques, & qu'un tel pouls, après avoir été uniquement nerveux, vaporeux, ou ſpaſmodique, peut devenir à la fin inflammatoire & être alors l'effet d'une inflammation ſurvenue dans la partie qui eſt le ſiége de la douleur.

[2.] Une fille âgée de trente à quarante ans, qui étoit attaquée d'une douleur aiguë dans le bas-ventre, ſouffroit ce mal depuis près de deux jours, lorſque je fus appellé auprès d'elle. Je trouvai à ſon pouls la molleſſe naturelle; & il avoit ſoixante-dix pulſations par minute. Je preſcrivis, pour le moment du coucher, vingt-cinq gouttes de *laudanum*, avec autant de grains de rhubarbe. La malade ſe ſentit aſſez bien durant la nuit; mais le lendemain matin, lorſque les effets du *laudanum* furent paſſés, & que la rhubarbe eût commencé à opérer, ſes douleurs ſe

renouvellerent avec la plus grande violence, & elle fit deux ſelles. Vers midi les douleurs augmenterent encore ; & alors le pouls, que j'avois trouvé le matin préciſément tel que le jour précédent, devint plus petit & plus lent, de maniere qu'à deux heures après-midi les pulſations n'alloient pas à plus de cinquante-ſix par minute. En même temps cette fille ſe plaignit de défaillance & d'un froid qui ſe répandoit dans tout le corps. Je lui conſeillai un peu de panade, avec du vin & de la muſcade, & je preſcrivis dans un lavement cinquante gouttes de *laudanum*. Ces ſecours diſſiperent bientôt la douleur, & rétablirent le pouls dans ſon état naturel, pour la fréquence & la plénitude : le froid ſe paſſa, & la peau devint même plus chaude qu'elle n'avoit coutume d'être.

Dans ces deux cas, nous voyons la même cauſe générale, c'eſt-à-dire

une douleur aiguë des inteſtins produire des effets oppoſés ; un pouls fréquent dans le premier cas, & un pouls lent dans le ſecond. On doit auſſi remarquer que les mêmes médicamens & le même régime, c'eſt-à-dire le *laudanum*, la panade, le vin & la muſcade, ont rendu le pouls plus lent & plus petit dans le premier cas, plus fréquent & plus plein dans le ſecond. Il eſt difficile de deviner quelle a pu être la raiſon d'une pareille différence. Dépendoit-elle de la différente eſpece de ſtimulant qui affectoit les inteſtins, ou plutôt de la différente conſtitution de ces deux malades ?

Une douleur aiguë cauſe, en général, de l'inflammation dans la partie qui en eſt le ſiége, & rend le pouls plus fréquent ; mais chez les perſonnes ſujettes aux maux nerveux & hyſtériques, une douleur vive à un des côtés de la tête, à l'eſtomac,

ou aux intestins, rend souvent le pouls plus lent & plus languissant.

Lorsque la douleur fait naître de l'inflammation, elle ne cause pas seulement des contractions alternatives plus fréquentes & plus fortes qu'elles ne sont naturellement, dans les vaisseaux de la partie qui est le siege du mal; mais le cœur & tout le système artériel deviennent, par la sympathie établie entre ces parties, plus susceptibles d'irritation. Et au contraire, si une irritation ou une douleur dans quelque partie, occasione un spasme ou une contraction continue des vaisseaux de cette partie, il ne s'y forme pas d'inflammation; & le cœur, ainsi que le système vasculaire, se trouvant aussi, pour l'ordinaire, attaqués par sympathie d'un spasme plus ou moins considérable, ont leurs mouvemens alternatifs moins libres & moins prompts. C'est ce qui fait qu'alors le pouls devient lent & petit, & quelquefois irrégu-

lier, & qu'on ſent du froid par tout le corps.

La différence entre la douleur accompagnée d'inflammation, & celle qui eſt ſans inflammation, ne conſiſte-t-elle pas en ce que les vaiſſeaux de la partie, où ſe trouve le mal, éprouvent dans le premier cas une contraction alternative extraordinaire, & dans le ſecond un ſpaſme continu?

Quand, chez une perſonne délicate, nous trouvons que la douleur occaſione un pouls fréquent, mais mollet & foible, & que la chaleur du corps n'augmente pas conſidérablement, nous pouvons ſuppoſer, dans le cas même ou les parties qui ſouffrent éprouvent un ſpaſme, que le cœur n'eſt cependant pas affecté idiopathiquement & de la même maniere, mais que la douleur augmente ſeulement ſon irritabilité. On peut encore penſer que malgré que ces vaiſſeaux éprouvent des mouvemens alternatifs, plus grands

qu'à l'ordinaire, néanmoins, à cauſe de la foibleſſe de la circulation du ſang & du relâchement des ſolides, il ſe forme à peine une légere inflammation.

[3.] Un homme âgé de trente à quarante ans, qui depuis pluſieurs années étoit beaucoup tourmenté de vents, fut attaqué, à la ſuite d'une faute qu'il fit contre le régime, d'une douleur placée vers le milieu de l'abdomen, & qui s'étendoit juſqu'au dos. Cette douleur devint, en peu de temps ſi inſupportable, qu'après qu'il eut vomi pluſieurs priſes de *laudanum*, & fait inutilement uſage de lavemens, il fut obligé d'avoir recours aux demi-bains pour trouver quelque ſoulagement. Son pouls, dont les pulſations alloient, dans l'état naturel, à environ ſoixante-quatre en une minute, étoit réduit par la douleur à quarante-quatre dans le même eſpace de temps; & en outre,

il étoit petit, foible, & ſouvent irrégulier. Le bain chaud, non-ſeulement diſſipoit la douleur des inteſtins preſque au même moment où le malade y entroit; mais il rendoit auſſi le pouls plein, mollet & régulier, quoiqu'il reſta un peu plus fréquent qu'il n'avoit coutume d'être durant l'état de ſanté. A la ſortie du bain, les douleurs ſe renouvelloient quelquefois avec la plus grande violence, & le pouls redevenoit, en même temps, petit, lent & irrégulier; mais quand cet homme ſe remettoit dans le bain, il étoit ſoulagé à l'inſtant; & ſon pouls reprenoit ſon état naturel.

[4.] Une jeune fille, âgée de quinze ans, qui étoit forte & paroiſſoit d'une bonne ſanté, avoit été ſujette durant quelque temps à reſſentir dans le ventre une fois en ſix ou huit ſemaines, des douleurs aſſez violentes pour faire craindre un danger prochain. Pendant le temps où elle étoit tourmentée de

cette colique, on ne lui comptoit communément que cinquante pulsations par minute ; mais dès que l'usage des remedes laxatifs & des amers aromatiques l'avoit soulagée de ses maux, le pouls reprenoit sa fréquence ordinaire, qui alloit à environ quatre-vingt pulsations dans le même espace de temps.

[5.] Une autre fille, âgée de quatorze ans, dont la taille étoit mince, la complexion délicate, les sensations vives & promptes, & dont le pouls, pendant l'état de santé, avoit de soixante-dix à quatre-vingt pulsations en une minute ; cette fille, dis-je, parut au commencement du mois de 1757, abattue, rêveuse; on ne lui voyoit plus d'appetit, & ses digestions se faisoient mal. Quoiqu'elle tombât tous les jours en pâmoison, cependant elle n'avoit pas de sueurs pendant la nuit, ni d'évacuation extraordinaire d'urine, & elle étoit constipée. Sa

langue paroiſſoit nette & ſa peau plus fraîche même que dans l'état naturel. Lorſqu'elle étoit au lit, ſon pouls n'avoit que quarante-trois pulſations en une minute. En outre, vers le milieu du mois de Juillet, cette fille, n'ayant preſque que la peau & les os, on ne lui comptoit pas plus de trente-neuf pulſations en une minute, lorſqu'elle étoit dans une poſture horizontale. Sur la fin du mois d'Août, cette maladie changea tout-à-coup; & la jeune fille commença à avoir une faim tellement inſatiable, & une ſi prompte digeſtion, qu'elle tomboit en défaillance, lorſqu'elle ne mangeoit pas toutes les deux heures. Elle alloit deux ou trois fois à la ſelle par jour; ſon pouls avoit de quatre-vingt-ſeize à cent dix pulſations; ſa peau étoit chaude; & ſes veines, que l'on voyoit à peine ci-devant, paroiſſoient alors gonflées de ſang. La grande crainte qu'elle avoit

eu précédemment de mourir la quitta ; & elle ſe perſuada qu'elle reviendroit de cette maladie : auſſi ſe trouva-t-elle dès la mi-Octobre plus en embonpoint qu'elle n'avoit encore été. Vers la fin du mois de Novembre, ſon appétit devint modéré, & le pouls reprit par degrés ſon état naturel.

On remarquoit que ſon pouls étoit plus lent, vers le ſoir, & qu'alors il avoit en général la force & la plénitude convenables.

Comme il ne m'a pas été poſſible, malgré toute l'attention que j'ai mis à cette recherche, de découvrir la cauſe du premier mal de la jeune fille dont on vient de lire l'hiſtoire, ni ce qui a occaſioné le changement ſubit & oppoſé que la maladie a éprouvée pendant ſa durée, je ne prétends pas expliquer ce cas ſingulier ; mais je penſe qu'il méritoit d'être rapporté comme un exemple frappant de maraſme nerveux, & du

pouvoir qu'ont les maladies de nerfs de rendre le pouls beaucoup plus lent qu'on ne l'a jamais observé dans l'état naturel de ces mêmes personnes.

## §. CXII. 14° *Maux ou douleurs de tête périodiques.*

Ces maux de tête périodiques, c'eſt-à-dire qui ſe renouvellent à des temps fixes, ou affectent preſque toute la tête, mais plus ſpécialement le front, ou n'occupent qu'un de ſes côtés. Quelquefois ils n'attaquent qu'un des yeux, & avec lui la partie du front & de la tempe du même côté. Pour l'ordinaire, ces maux de tête généraux ou particuliers, ſe font ſentir une fois par jour, preſqu'à la même heure, & avec une régularité à-peu-près auſſi grande que celle des accès de la fiévre quotidienne. Il y a des cas où les douleurs de tête ſont accom-

gnées d'une enflure ſenſible, non-ſeulement de l'œil malade ou affecté, mais auſſi de toute la partie du front du même côté. C'eſt encore une choſe aſſez commune que les yeux ſemblent s'enfoncer dans leur orbite. Dans d'autres cas, la ſeule choſe qu'on obſerve, c'eſt que les yeux n'ont pas leur vivacité ordinaire, ou, comme l'on dit, ils, ſont éteints; & ils paroiſſent tels qu'ils ſeroient ſi le malade eût ou veillé long-temps, ou beaucoup trop bu de vin.

Les cauſes les plus ordinaires des maux de tête périodiques, chez les perſonnes ſujettes aux maladies de nerfs ſont :

[1] *La ſympathie qui eſt entre la tête & l'eſtomac;* ſympathie par laquelle les nerfs de la tête, & principalement ceux du front ſouffrent plus ou moins quand l'eſtomac eſt affecté déſagréablement. Les vaiſſeaux auxquels ces nerfs ſe diſtribuent

ſont ou attaqués d'un ſpaſme-continu, ou agités de contractions & de relâchemens alternatifs & extraordinaires ; c'eſt ce qui occaſione à ces malades des ſenſations de douleur, de reſſerrement, de plénitude, & des pulſations au front & aux tempes.

[2] *Une humeur épaiſſe, viſqueuſe ou âcre, qui obſtrue ou irrite les petits vaiſſeaux du péricrâne, les muſcles de la tête ou la dure-mere, & qui, par ſon action ſur les nerfs de ces parties, leur cauſe des ſenſations douloureuſes.* Souvent il arrive que l'humeur qui produit ces maux de tête, eſt une humeur rhumatiſante, goutteuſe ou ſcorbutique, qui s'eſt portée principalement ſur cette partie du corps.

[3] *Une foibleſſe, une délicateſſe & une ſenſibilité particuliere des nerfs de celles des parties de la tête, qui ſont le ſiége des maux dont nous parlons.* Les nerfs des perſonnes qui ſe trouvent dans cet état, étant très-ſuſceptibles

de douleurs, les changemens ſubits de la température de l'air, les fautes dans le régime, la fatigue du corps, les fortes paſſions, la grande application de l'eſprit, les évacuations ordinaires ſupprimées, ou même d'autres cauſes des plus légeres, affectent les petits vaiſſeaux auxquels ces nerfs ſi ſenſibles ſe diſtribuent; de façon que ces vaiſſeaux ſont attaqués ou de contractions & de relâchemens alternatifs violens, ou d'un ſpaſme continu. Ce qui me paroît prouver l'exactitude de cette théorie, c'eſt qu'on remarque que les femmes ſujettes aux maux de tête périodiques, ſouffrent beaucoup plus à l'approche de leurs régles. Qui eſt-ce qui ne ſçait pas qu'alors les cauteres & autres ulceres, ſoit artificiels, ſoit naturels, deviennent très-douloureux & enflammés, parce qu'ils ſont plus ſuſceptibles d'irritation & plus facilement affectés que les autres parties?

Dans les cas où tout le corps, en général, ſe trouve affecté, malade, les parties qui ont moins de force, de fermeté, & qui ſont moins ſaines que les autres ſouffrent davantage.

Comment ſe fait-il que ces maux de tête nerveux reviennent chaque jour, ou quelquefois une fois en deux jours ? C'eſt une queſtion à laquelle il eſt difficile de donner une réponſe ſatisfaiſante. Nous ſçavons d'ailleurs que les fiévres intermittentes obſervent des périodes réguliers. J'ai vu des malades ſujets à l'épilepſie avoir un ou deux accès par jour, ou ſeulement un en deux jours ; & ces accès les prenoient preſqu'à la même heure exactement. Enfin on a obſervé que les convulſions hyſtériques & d'autres maladies ont quelquefois des retours périodiques réguliers.

Ce phénomene arriveroit-il, parce qu'en pareil cas la matiere morbifique étant diſperſée ou déplacée par la

la violence de l'accès, a besoin d'un certain temps pour se ramasser de nouveau, ou se déposer sur les parties qui sont le siége du mal, en une quantité qui soit capable de produire un nouvel accès? Tel est le voile dont se couvre la nature dans la plûpart de ses opérations, que nous rencontrons presque par-tout des phénomenes dont nous ne pouvons pas donner d'explications satisfaisantes. Il est cependant vrai de dire que tant dans la physique que dans la médecine, il nous suffit souvent, du moins pour nos besoins, d'être assurés de la certitude de certains phénomenes particuliers, quoique nous ne puissions pas rendre raison de leur existence. *Sufficit si quid fiat intelligamus, etiamsi quomodo quidque fiat ignoremus.* CICERO.

15° *Les vertiges ou étourdissemens.*

§. CXIII. Les vertiges ou étourdisse-

mens peuvent être produits par quelqu'une des cauſes que nous avons indiquées ci-deſſus, comme capables de faire naître des maux de tête périodiques; & ſur-tout par celles qui affectent la partie antérieure du cerveau ou de la dure-mere.

Beaucoup de perſonnes qui ont le ſyſtême nerveux & le ſyſtême vaſculaire délicats & ſenſibles, venant à baiſſer précipitamment leur tête, ſont ſujettes à avoir un étourdiſſement ou vertige qui eſt quelquefois accompagné de défaillance. Chez de tels ſujets, lorſque la tête eſt baſſe, les vaiſſeaux du cerveau, étant trop foibles, paroiſſent céder au poids du ſang plus qu'il ne faudroit, & qu'il n'eſt ordinaire : quand enſuite ils relevent la tête avec vîteſſe, & que le ſang deſcend tout-à-coup en quantité juſqu'au cœur, les vaiſſeaux du cerveau ne ſe reſſerrent pas aſſez promptement pour n'avoir plus que le diamètre

néceſſaire pour contenir la quantité de ſang qui y eſt reſtée. En même temps le cerveau, que nous ſçavons avoir une trop grande ſenſibilité chez les vaporeux, ſe trouve plus affecté qu'à ſon ordinaire, par le prompt changement qu'éprouve la circulation des fluides dans les vaiſſeaux de la tête.

Il me ſemble que c'eſt de la délicateſſe & de la ſenſibilité extraordinaires de la rétine, & même de tout le genre nerveux, que dépendent les étourdiſſemens, qui ſont aſſez forts chez quelques perſonnes pour les mettre en riſque de tomber, quand elles ont les yeux fixés ſur un miroir que l'on fait continuellement remuer, ou ſur un objet que l'on tourne en rond avec vîteſſe.

16° *La diminution ou l'affoibliſſement de la vue, ſans qu'on remarque aucun vice dans les yeux.*

§. CXIV. Ce ſymptome dépend quel-

quefois de l'eſtomac *. En pareil cas, les malades n'éprouvent l'affoibliſſement de la vue que dans le temps où l'eſtomac eſt dérangé & affecte, par ſympathie, la rétine, les nerfs optiques ou la partie du cerveau dont ces nerfs tirent leur origine. Je connois une dame fort ſujette à être tourmentée d'aigreurs ou rapports aigres, laquelle dans les temps où ces incommodités ſe trouvent plus conſidérables qu'elles n'ont coutume d'être, ne voit aucun objet d'une maniere diſtincte; il lui ſemble avoir devant les yeux une fumée ou un brouillard léger qui ſubſiſte juſqu'à ce que les aigreurs de l'eſtomac aient été détruites, du moins en grande partie, par l'uſage de la craie ou des yeux d'écreviſſes, de l'eau de chaux, de

* *Voyez* Lommius, *Obſervat. medicinal.* lib. ij.

la magnéſie blanche, des vomitifs & des amers.

J'ai traité il y a quelques années un malade qui avoit le genre nerveux très-délicat, dont les yeux, dans le temps où ſon eſtomac ſouffroit beaucoup de la préſence des acides & des vents, dont les yeux, dis-je, devenoient quelquefois ſi ſenſibles, que de regarder un peu de temps du cramoiſi, ou d'entrer tout-à-coup dans un lieu ſombre, en quittant une lumiere éclatante, ou de s'expoſer ſubitement à la clarté vive du ſoleil en ſortant de l'obſcurité, lui occaſionoit non-ſeulement des étourdiſſemens & de la douleur au-deſſus des yeux, mais encore de la foibleſſe dans la vue & des vomiſſemens bilieux.

17° *Le découragement, l'abattement, la mélancolie, & même la folie.*

§. CXV. Dans des ſujets qui ont

une goutte vague ou irréguliere, la matiere goutteuſe vient-elle à ſe jetter ſur l'eſtomac & les inteſtins ? Il arrive ſouvent qu'elle occaſione des naufées, des vents, du découragement, de l'abattement & pluſieurs autres ſymptomes incommodes & à charge. Chez ces perſonnes, les vents que renferment l'eſtomac & les inteſtins, font naître une ſenſation qui eſt déſagréable, mais que l'on ne peut pas dire douloureuſe, & qu'accompagnent la défaillance, la langueur, l'abattement & le découragement. Mais dans d'autres circonſtances où la matiere goutteuſe a abandonné ces viſceres, nous pouvons obſerver qu'une plus grande quantité de vents, auxquels des fautes dans la diéte ont donné l'origine, n'ont cependant pas un pareil effet. Ainſi l'abattement & le découragement qui ont lieu dans les cas hypocondriaques, hyſtériques ou vaporeux peuvent dépendre

fréquemment de quelque matiere morbifique mêlée avec le ſang, d'alimens propres à produire des vents, & peu convenables aux vaporeux, ou de pluſieurs autres cauſes qui occaſionent à l'eſtomac & aux inteſtins une ſenſation d'une eſpece particuliere, qui eſt accompagnée d'un grand abattement & de découragement, ſans qu'il y ait en même temps de douleur proprement dite.

[1.] *Le découragement, l'abattement* peuvent être occaſionés par des obſtructions dans quelqu'un des viſceres du bas-ventre tels que l'eſtomac, le foie, &c. Comme il arrive ſouvent qu'il ſe forme, & même qu'il exiſte durant un certain temps, des obſtructions dans ces parties eſſentielles à l'œconomie animale, ſans qu'il y ait pour lors aucun ſigne ſenſible d'abattement & de découragement, on en doit conclure que, toutes les fois que de tels ſymptomes ont lieu, ils

dépendent principalement de la nature de la matiere qui forme l'obſtruction, ou plutôt encore de ce que les nerfs des viſceres qui ſont le ſiége du mal ſe trouvent dans un état maladif particulier.

[2.] *La folie & les derniers degrés de la mélancolie* peuvent avoir pour cauſe une matiere nuiſible mêlée avec le ſang, laquelle, ayant quitté les viſceres du bas-ventre ou tout autre lieu qu'elle occupoit, s'eſt fixée ſur le cerveau même. Pour preuve de l'exiſtence de cette derniere cauſe & de métaſtaſes ſemblables, je rapporterai deux cas que ma pratique m'a donné occaſion de voir il y a quelque temps.

[*a*] Une dame âgée de plus de trente ans, qui avoit été tourmentée durant long-temps de vents dans l'eſtomac & les inteſtins, & avoit eu fréquemment des indigeſtions, des défaillances, de la langueur, des palpitations & des accès

ſubits de frayeur, ſymptomes qu'accompagnoit un pouls fréquent pour l'ordinaire, mais changeant, cette femme, dis-je, ſe trouvoit depuis un peu de temps beaucoup moins incommodée des maux auxquels elle étoit ſujette auparavant, lorſque, le 24 du mois d'Août elle perdit tout-à-coup la raiſon. Durant les nuits & les matinées, elle parloit ſans que ſes mots euſſent aucune ſuite; mais elle avoit pendant le jour quelques intervalles de bon ſens. Tant que cette femme fut dans un état auſſi fâcheux, ſon pouls parut meilleur qu'il n'étoit précédemment; & elle n'eut aucun des ſymptomes nerveux qui lui étoient ordinaires. Elle n'avoit point de douleur aiguë dans la tête; mais elle ſe plaignoit d'y éprouver une ſenſation déſagréable & une grande confuſion, ce que l'on appelle avoir la tête troublée. Comme la malade étoit conſtipée, je lui fis prendre quelques pilules aloëtiques, qui ne firent pas

plus d'effet que les autres médicamens. Néanmoins, dans un intervalle de peu de jours, l'état de cette femme devint beaucoup meilleur; & le 5 de Septembre elle recouvra entiérement l'uſage de la raiſon; mais auſſi ſes anciens maux, les vents, indigeſtions & palpitations ſe renouvellerent juſqu'à un certain degré.

[*b*] Un homme âgé de ſoixante à ſoixante-dix ans, ayant été durant pluſieurs années exempt de la goutte, commença à reſſentir des douleurs continuelles à l'eſtomac & aux inteſtins, enſuite de quoi il lui prit tout-à-coup un délire qui fut diſſipé au bout de quelques heures, par l'application d'un ſinapiſme à la plante des pieds. Deux jours après, le délire recommença; mais l'application des véſicatoires qu'on mit aux jambes, ne tarda pas à être ſuivie d'une douleur à un des gros doigts du pied; & dès-lors cet homme recouvra parfai-

tement l'uſage de ſa raiſon. L'humeur goutteuſe fut ainſi dans un mouvement continuel du dedans au dehors & du dehors au dedans, entre la tête & les pieds, pendant près de deux mois, juſqu'à ce qu'enfin s'étant fixée ſur le cerveau, le malade fut attaqué d'une folie continue & violente, qu'aucun des ſecours de l'art ne put diminuer. Le malade ayant refuſé conſtamment, tandis qu'il étoit dans cet état, de prendre aucune eſpece de nourriture, il mourut au bout de quelques ſemaines de cette derniere attaque.

[3.] Les terreurs ſubites, les grands chagrins & toutes les autres paſſions violentes qu'éprouvent les perſonnes dont le ſyſtême nerveux eſt très-ſenſible & délicat, peuvent affecter le cerveau, de maniere à produire un état de folie ou de mélancolie continuelle. Mais quel changement & quelle altération les paſſions ou la

matiere morbifique qui cauſe les maladies nerveuſes apportent-elles au cerveau ou au *ſenſorium commune* ? & comment occaſionent-elles de pareils dérangemens ? C'eſt ce qui nous eſt entiérement inconnu.

### 18° *Le cochemare ou l'incube.*

§. CXVI. Celui qui éprouve ce mal s'imagine, tandis qu'il eſt endormi, ſentir une oppreſſion extraordinaire : il lui ſemble avoir ſur la poitrine & l'eſtomac un poids conſidérable dont il ne peut venir à bout de ſe débarraſſer, malgré tous les efforts qu'il croit faire. Il ſoupire, il ſe plaint, & quelquefois jette des cris ; ſouvent auſſi il fait en vain des efforts pour parler haut. Le malade s'imagine combattre contre des hommes très-grands & forts, ou contre des démons, ſe trouver dans une maiſon en proie aux flammes, ou être en danger de ſe noyer dans la mer ou une grande

riviere. Eſſaye-t-il de ſe tirer de ces dangers ou de monter ſur quelque éminence ? Il croit retomber ou reculer, après chaque pas, de la même diſtance qu'il s'étoit avancé précédemment. La peur que cauſent les idées effrayantes qui accompagnent le cochemare, occaſionent ſouvent un tintement ou bourdonnement dans les oreilles, & même un tremblement de tout le corps.

On a ſuppoſé aſſez généralement que ce mal vient de la ſtagnation du ſang dans les ſinus du cerveau, ou dans les vaiſſeaux des poumons, ou bien de ce qu'il ſe porte à la tête une trop grande quantité de ſang.

La ſituation horizontale du corps, pendant le temps du ſommeil, ainſi que la preſſion de l'eſtomac ſur l'artere aorte, quand on eſt couché ſur le dos, ont été regardées comme des cauſes capables de retenir dans les ſinus & les autres vaiſſeaux du cer-

veau une quantité de ſang plus conſidérable qu'à l'ordinaire & qu'il ne convient ; ce qui y opere une diſtenſion contre nature. On dit encore que le poids du cœur, qui preſſe l'oreillette gauche & les gros troncs des branches pulmonaires, peut empêcher le ſang de revenir librement des poumons, & par-là faire éprouver de l'oppreſſion, ainſi qu'un ſentiment de peſanteur & d'étouffement à la région de la poitrine * ; mais je n'entrerai point dans un examen particulier de ces diverſes opinions que je ſuis bien éloigné de trouver ſatisfaiſantes. Il me ſuffira d'obſerver que ſi elles étoient vraies, toutes les perſonnes qui ſe trouvent couchées ſur le dos, principalement auſſi-tôt après avoir beaucoup pris d'alimens, au-

* *Voyez* Dr Bond's, *Eſſay on the incubus*, chap. ij.

roient néceſſairement le cochemare à un degré plus ou moins violent. En outre ſi la ſituation horizontale ſuffit pour ſurcharger de ſang le cerveau, au point d'occaſioner le cochemare; comment ſe fait-il qu'une perſonne qui demeure durant quelque temps dans une poſture renverſée ou la tête en bas, ne ſent pas que ce mal commence à l'attaquer? & pourquoi arrive-t-il que des gens qui dorment dans une poſture droite & étant aſſis ſur une chaiſe, ſe ſentent quelquefois le cochemare, à la vérité à un degré peu conſidérable *? Le poids de l'eſtomac même, quand il eſt rempli d'alimens, peut à peine produire quelque altération dans le mouvement du

* J'ai moi-même ſouvent reſſenti quelque choſe de ſemblable, non-ſeulement après avoir mangé, mais auſſi avant le ſouper, lorſque mon eſtomac étoit dérangé & tourmenté par des vents.

ſang qui coule dans l'aorte ; & la preſſion du cœur eſt de beaucoup trop petite pour pouvoir retarder, d'une maniere ſenſible le cours de ce fluide dans les vaiſſeaux pulmonaires ; car ſi ces cauſes étoient ſuffiſantes, les ſujets que de longues maladies ont épuiſés, & qui le plus ſouvent ſont couchés ſur le dos, ſe ſentiroient continuellement l'incube ou cochemare.

§. CXVII. Nous ſçavons que certains médicamens ou poiſons, les vers, & même la bile ou d'autres humeurs corrompues, viciées, venant à affecter les nerfs de l'eſtomac d'une maniere déſagréable ou qui leur eſt à charge, ils occaſionent de l'étouffement, de l'oppreſſion dont les parties antérieures de la poitrine ſont le ſiége, dérangent les opérations de l'eſprit, font naître des ſonges effrayans, du délire, & détruiſent le ſentiment. D'ailleurs perſonne ne doute

que le découragement, l'abattement, la mélancolie & le ſommeil interrompu ne dépendent ſouvent de l'état vicié de l'eſtomac. N'eſt-il donc pas vraiſemblable que le cochemare ait ſon ſiége principal dans le même organe? Si les accès épileptiques viennent ſouvent de l'eſtomac, pourquoi le cochemare, qui a été regardé par Galien comme une fort légere épilepſie ou une épilepſie nocturne, n'auroit-il pas auſſi ſon ſiége dans ce même viſcere? Ce qui rend cette opinion vraiſemblable, c'eſt que les perſonnes attaquées de maux nerveux & hypocondriaques ou de vapeurs, & dont l'eſtomac eſt délicat, ſenſible, ſujet aux vents, éprouvent le cochemare beaucoup plus fréquemment que qui que ce ſoit.

Manger beaucoup à ſouper, ou prendre des alimens venteux, rend le cochemare plus fréquent & plus

conſidérable chez ceux qui ſont déja diſpoſés à ce mal.

La ſympathie de l'eſtomac avec la tête, le cœur, les poumons & le diaphragme, eſt ſi remarquable, qu'on ne peut pas faire difficulté de préſumer que les divers ſymptomes du cochemare dépendent de ce que les nerfs de ce viſcere important ſont affectés d'une maniere déſagréable.

Dans les temps où j'avois l'eſtomac dérangé ou tourmenté par des vents, je me ſentois ſouvent attaqué d'un léger cochemare, avant que je fuſſe profondément endormi. L'état incommode où je me trouvois alors, me faiſoit lever tout de ſuite. Dès que j'étois entiérement éveillé, il me ſembloit preſque toujours que j'avois eu un poids ſur l'eſtomac, ou quelque choſe qui me gênoit dans la région de ce viſcere ; & cette ſenſation ſe trouvoit accompagnée d'un

état de langueur & d'une eſpece d'oppreſſion ou d'étouffement que je rapportois à la poitrine, comme ſi la circulation du ſang dans les poumons n'eût pas été libre ; ou même eût été arrêtée en grande partie. Lorſque j'étois aſſis dans mon lit, ou ſeulement éveillé, je n'éprouvois aucun de ces ſymptomes, ſi ce n'eſt tout au plus un peu de mal-aiſe à la région de l'eſtomac ; mais dès que j'étois prêt à m'aſſoupir, les ſymptomes recommençoient à ſe faire ſentir. J'ai ſouvent paſſé dans ce cruel état deux heures & même davantage, au commencement de la nuit. Enfin j'ai découvert qu'un petit coup d'eau-de-vie, pris après la premiere attaque de ce mal, m'en garantiſſoit toute la nuit. Ce remede n'a jamais manqué de me réuſſir parfaitement dans le petit nombre d'occaſions où je l'ai mis en uſage ; car depuis peu mon eſtomac ayant continué à être en aſſez

bon état, j'ai éprouvé rarement durant le ſommeil quelqu'une de ces ſenſations incommodes & déſagréables qui reſſemblent au cochemare.

§. CXVIII. Les obſervations & les réflexions que l'on vient de lire me paroiſſent rendre probable l'opinion ſuivante dont nous avons déja parlé, ſçavoir que, dans le cochemare, l'eſtomac eſt, pour l'ordinaire, la partie principalement affectée ; je dis pour l'ordinaire, parce que des ſymptomes tels que ceux qui accompagnent le cochemar, peuvent quelquefois exiſter ſans qu'il y ait aucun vice dans l'eſtomac. En effet j'ai connu des perſonnes aſthmatiques, dont les poumons étoient fort obſtrués, qui, dans le temps du ſommeil, ſe ſentoient une grande oppreſſion avec de l'étouffement, & avoient l'eſprit agité par des rêves fatiguans. Lower parle auſſi d'un malade qui dormoit aſſez tranquillement ayant la tête penchée en

devant ; mais s'il prenoit involontairement durant ſon ſommeil la ſituation oppoſée, il ſe réveilloit bientôt avec des rêves affreux & des tremblemens. La cauſe de cette incommodité parut après ſa mort ; on lui trouva une grande quantité d'eau dans les ventricules du cerveau.

Les perſonnes qui ſe couchent ſur le dos, ſont plus ſujettes que toutes autres à être attaquées du cochemare, attendu que dans cette poſition du corps, l'eſtomac & les autres viſceres du bas-ventre, exerçant une preſſion plus conſidérable qu'à l'ordinaire ſur le diaphragme, nous ne pouvons pas reſpirer avec autant de facilité que quand nous ſommes debout, ou couchés ſur un des côtés. En outre, lorſque le corps eſt dans cette poſition, il ſemble que les alimens qu'on vient de prendre peſent davantage ſur l'eſtomac, & que les vents qui ſe forment

dans ce viſcere ne s'échappent pas par l'œſophage ou le pylore, avec autant de facilité que quand le corps eſt dans une poſture droite, parce qu'alors les paſſages que nous venons de nommer ſe trouvent plus hauts que les autres parties de l'eſtomac *.

* Pendant le temps que j'ai été ſujet à éprouver ce ſentiment de défaillance ou de langueur, qui ſembloit partir de l'eſtomac, je me trouvois toujours plus mal lorſque je me couchois la nuit ſur le dos; mais mon état devenoit meilleur dès que je quittois le lit ou que je m'y tenois à mon ſéant. J'ai connu une femme d'un âge moyen, qui, ayant très-fréquemment des pâmoiſons le matin, s'apperçut qu'elle pouvoit les prévenir en ſortant du lit auſſi-tôt qu'elle ſentoit les avant-coureurs de cet accident. On remarque encore que, quand l'éruption miliaire à laquelle les femmes qui ne nourriſſent pas ſont expoſées après leurs couches, ne ſe fait pas comme il faut, elles éprouvent ſouvent un ſentiment de langueur, de l'oppreſſion & de la gêne dans le mouvement de la reſpiration; qu'au plus eſt, ces mêmes ſymptomes ſont pour l'ordinaire plus conſidérables chez les femmes qui ſe couchent ſur le dos, que chez celles qui ſe tiennent à leur ſéant dans le lit.

C'eſt ſeulement pendant le temps du ſommeil, que l'on eſt attaqué du cochemare, parce que les idées extraordinaires qui viennent à l'eſprit en dormant, & auxquelles le dérangement de l'eſtomac donne lieu, ne ſont point corrigées pour lors par les ſens externes, comme il leur arrive de l'être quand nous ſommes éveillés *, & parce que durant le ſommeil nous ne faiſons pas d'efforts pour diſſiper les commencemens de cette ſenſation incommode dont le ſiége eſt à la

* J'ai eu, il y a quelques années, un malade attaqué d'un éréſipele au viſage, qui, quand il étoit éveillé, ſe trouvoit avoir les idées fort nettes; mais il n'avoit pas plutôt fermé les yeux, quoiqu'il ne dormît pas encore, que ſon imagination commençoit à être dans le plus grand déſordre. Il ſe croyoit enlevé avec vîteſſe à travers les airs, dans les régions très-éloignées de la terre; & quelquefois il croyoit que ſa tête, ſes bras, ſes jambes étoient ſéparés de ſon corps, & qu'ils s'enfuyoieut de différens côtés.

poitrine ou à l'eſtomac, ſoit en augmentant les mouvemens d'inſpiration & d'exſpiration, ſoit en agitant autrement le corps. Pour l'ordinaire le cochemare prend tandis que l'on eſt dans ſon premier ſommeil; & rarement le ſent-on le matin, parce qu'alors l'eſtomac eſt beaucoup moins chargé par les alimens qu'au commencement de la nuit.

Si le cochemare dépendoit de la ſtagnation du ſang dans les poumons, occaſionée par la preſſion du cœur quand il peſe ſur l'aorte; ou s'il avoit pour cauſe le ralentiſſement de la circulation du même fluide dans les ſinus & les autres vaiſſeaux du cerveau, en conſéquence de la ſituation horizontale du corps, le mal deviendroit d'autant plus conſidérable qu'il ſubſiſteroit davantage; & il ne devroit pas ceſſer de lui-même ou naturellement. Cependant nous ſçayons qu'après

qu

que le cochemare a tourmenté quelqu'un, durant un certain temps, il diminue ſouvent par degrés, & eſt ſuivi d'un ſommeil tranquille & propre à renouveller les forces. En effet, auſſi-tôt que le poids des alimens, ou les vents, ou toute autre cauſe qui affecte les nerfs de l'eſtomac d'une maniere déſagréable ne ſubſiſte plus, l'oppreſſion, le poids qui gêne les mouvemens de la poitrine, les imaginations bizarres & déréglées, les rêves effrayans, &c. ſe diſſipent comme ſi tous ces ſymptômes euſſent été occaſionés originairement par le dérangement de l'eſtomac. C'eſt une choſe néanmoins digne de remarque que ni les vents, ni les glaires ou la pituite épaiſſe, ni les crudités que l'eſtomac contient, ne font naître les ſymptomes de la maladie hypocondriaque, à moins que les nerfs de ce viſcere ne ſoient dans un état contre nature ou vicié, auſſi

voit-on que, ni la ſituation horizontale du corps, ni le ſommeil, ni de manger beaucoup à ſouper n'occaſione le cochemare, j'entends à un degré conſidérable, à moins que le ſujet n'ait une cauſe prédiſpoſante de cette maladie dans l'état extraordinaire & morbifique des nerfs de l'eſtomac. Je dois encore faire obſerver ici que la pléthore ou la trop grande abondance du ſang, peut, ainſi que les autres cauſes dont nous avons parlé, affecter les nerfs de l'eſtomac, de maniere à produire le cochemare. C'eſt ce qui fait que chez les femmes, une ſuppreſſion de régles donne quelquefois lieu à cette maladie, auſſi-bien que les autres dérangemens de l'eſtomac. Il faut cependant avouer que la pléthore, venant alors à rendre la circulation du ſang dans les poumons moins aiſée, peut contribuer à produire, ou du moins à augmenter

l'oppreſſion de la poitrine dans le cochemare. Peut-être auſſi eſt-ce-là ce qui fait que les jeunes femmes qui ont beaucoup de ſang éprouvent ſouvent cette incommodité.

§. CXIX. J'ai fait remarquer ci-deſſus * que les maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques, qui ſont à un violent degré & ont duré long-temps, ſe terminent quelquefois par l'apoplexie, la paralyſie, la jauniſſe, l'hydropiſie, la tympanite ou la phthiſie. Or, après ce qu'on vient de lire, il ne paroîtra pas étonnant que le cerveau & les nerfs ſe trouvent affoiblis & viciés par la continuation ou la fréquente répétition de pareilles affections nerveuſes, & cela, au point que non-ſeulement l'imbécillité, la mélancolie profonde, ou la folie, mais

* Voyez tom. 1. page 388.

encore la paralyſie ou l'apoplexie en ſoient la ſuite. D'ailleurs, comme les maladies nerveuſes dépendent ſouvent d'une matiere morbifique qui eſt dans le ſang, s'il arrive que cette matiere quitte l'eſtomac & les inteſtins ou d'autres parties ſur leſquelles elle avoit coutume d'être fixée principalement, & qu'elle ſe porte en grande partie ſur le cerveau ou l'origine des nerfs, il eſt aiſé de concevoir comment la paralyſie ou l'apoplexie peuvent être la ſuite des vapeurs ou maux nerveux conſidérables.

§. CXX. En ſecond lieu, puiſque les maladies hypocondriaques & hyſtériques, non-ſeulement ſont quelquefois occaſionées par des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, mais leur donnent ſouvent naiſſance; & que quand les digeſtions ſont mauvaiſes, il ne ſe peut pas faire que le chyle ne ſoit mal préparé;

on ſent bien pourquoi les maux de nerfs ſe terminent quelquefois par la jauniſſe & l'hydropiſie.

On a auſſi obſervé que des perſonnes qui avoient eu beaucoup à ſouffrir des maux de nerfs ou vapeurs ont à la fin été attaquées de la tympanite ; & l'origine de cette maladie peut être expliquée de la maniere ſuivante.

J'ai fait voir précédemment que la plus puiſſante cauſe prédiſpoſante des maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques eſt la foibleſſe & la délicateſſe particuliere ou la ſenſibilité extraordinaire de l'eſtomac & des inteſtins; d'où il arrive que les cauſes, même légeres, font ſouvent naître des ſpaſmes dans ces parties. Lors donc que les cóntractions ſpaſmodiques du canal alimentaire ne ſont pas de longue durée, le vent qui y eſt enfermé peut ſe tranſporter d'un lieu à un

autre dans toute l'étendue de ce canal, & enfin en être chaſſé, ſoit par haut, ſoit par bas. Mais ſi l'eſtomac & les inteſtins, à cauſe de leur état de foibleſſe, & des ſpaſmes légers, mais continus qu'ils éprouvent, ont été diſtendus peu-à-peu, l'irritation occaſionée par cette diſtenſion, augmente l'état ſpaſmodique au point que l'air qui ſort continuellement des alimens durant le temps de la digeſtion, eſt retenu preſque tout entier dans le canal alimentaire; ou du moins il n'en ſort pas en aſſez grande quantité pour que le malade en reçoive du ſoulagement, ou que l'enflure du ventre diminue d'une maniere ſenſible.

§. CXXI. Enfin la phthiſie pulmonaire peut auſſi être la ſuite des maux nerveux, lorſque la matiere morbifique qui les occaſione, ſe dépoſe principalement ſur les poumons; ou lorſque le chyle

ou le ſang étant viciés forment des obſtructions dans cet organe.

Il me paroît à propos d'obſerver ici que quand la matiere morbifique, qui produit la maladie hypocondriaque, affecte principalement l'eſtomac & les inteſtins, les malades ſont toujours dans la crainte, & s'alarment ſouvent, au dernier point, d'une légere augmentation ou d'un changement peu conſidérable dans leurs maux, comme s'il y avoit alors un danger prochain pour la vie. Mais lorſque cette matiere a abandonné le lieu qu'elle occupoit anciennement, & que venant à ſe fixer ſur les poumons, elle produit une phthiſie incurable, ces malades ceſſent en général de s'alarmer & de craindre; & ils conſervent juſqu'au dernier moment l'eſpérance de guérir. La raiſon de ces différentes diſpoſitions de l'eſprit eſt que quand les poumons

ſont affectés, le corps ne ſe trouve pas dans un état de langueur & de ſouffrance, l'eſprit n'eſt pas alarmé & découragé, comme quand l'eſtomac & les inteſtins ſont le ſiége du mal, parce que ces derniers viſceres ont non-ſeulement une beaucoup plus grande délicateſſe & une plus vive ſenſibilité que les poumons, mais encore une ſympathie plus marquée avec le cerveau & avec tout le ſyſtême nerveux.

# CHAPITRE VII.

## *Du Traitement des Maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques.*

§. CXXII. QUOIQUE l'on puiſſe dire en général que les maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques, ſont beaucoup plus incommodes & plus longues que dangereuſes; néanmoins comme elles viennent de diverſes cauſes, le danger, ainſi que le traitement doivent ſouvent ſe trouver différens.

Lorſque les maux nerveux dépendent d'une délicateſſe ou ſenſibilité originelle de tous les nerfs ou de la foibleſſe de ceux qui ſe diſtribuent à l'eſtomac & aux inteſtins; il arrive rarement que ces maux deviennent en peu de temps funeſtes à ceux qui en

ſont tourmentés, mais il n'eſt pas moins rare qu'on puiſſe les guérir parfaitement.

Dans les cas où les maladies nerveuſes ſont occaſionées par une matiere goutteuſe qui ſe trouve mêlée avec le ſang, leur guériſon eſt la plûpart du temps auſſi difficile à opérer que celle d'un rhumatiſme chronique, ou de la goutte même; & en pareille occaſion, le mieux qui puiſſe peut-être arriver, c'eſt que la matiere morbique ſe dépoſe d'elle-même, ou ſoit portée par la nature ſur les extrémités du corps, & s'y conſomme pour ainſi dire, par des accès réguliers.

Quand les maux nerveux viennent de ce que les régles ſont en trop petite quantité, ou trop abondantes, ſi la matrice peut être rétablie dans ſon état ſain, les ſymptomes nerveux diſparoîtront.

Lorſqu'il y a, dans les viſceres du bas-ventre, des obſtructions ſquir-

rheuſes conſidérables & confirmées qui ſont la cauſe des maux hypocondriaques ou hyſtériques, non-ſeulement ceux-ci ſont incurables ; mais ils deviendront bientôt funeſtes à la perſonne qui les porte.

Les maux nerveux ſont-ils occaſionés par des vers, par des glaires ou des phlegmes épais & viſqueux amaſſés dans l'eſtomac & les inteſtins, ou par de fortes affections de l'ame ? Le plus ſouvent ces maux ſe guériſſent, & quelquefois la guériſon eſt prompte.

Enfin l'intempérance ou les excès dans le manger & le boire ont-ils fait naître les maladies nerveuſes ? On peut preſque toujours les diminuer, quelquefois même les guérir parfaitement par la diéte ou un régime convenable, un exercice modéré, & certains médicamens.

Maïs quelque incommodes & opiniâtres que ſoient ſouvent les maladies nerveuſes, on peut dire qu'elles

ſont auſſi accompagnées de pluſieurs avantages. En effet l'état de foibleſſe du ſyſtême vaſculaire & de tous les ſolides, ainſi que la ténuité du ſang & la lenteur de ſa circulation, qui ont lieu chez la plûpart des ſujets tourmentés de maux de nerfs, font que ces malades ſont moins ſujets & moins diſpoſés aux maladies inflammatoires & aiguës que les perſonnes qui ont une plus forte conſtitution.

§. CXXIII. D'après l'expoſition que j'ai faite de la nature des maladies nerveuſes, hypocondriaques ou hyſtériques, il paroît naturel de conclure, comme nous en avons déja fait la remarque, que leur traitement, bien loin d'être le même pour toutes, doit différer beaucoup ſuivant les diverſes cauſes qui leur ont donné naiſſance; en ſecond lieu on jugera que cette multitude de médicamens échauffans, aromatiques, ſtimulans, qui répandent une odeur forte ou déſagréable, & que l'on a

nommés *nervins* ou *anti-hyſtériques*, quelqu'utiles qu'ils puiſſent être en certains cas, ſont néanmoins nuiſibles dans d'autres.

C'eſt pourquoi, en traçant le traitement des vapeurs ou maladies de nerfs, je n'entreprendrai pas de donner une méthode générale qui réponde à tous les cas ou circonſtances qu'on peut rencontrer, ne fût-ce que pour diſſiper les mêmes ſymptomes; mais je ferai tout mon poſſible pour indiquer le traitement particulier qui me ſemble le mieux adapté & le plus convenable à chaque cas, conformément aux diverſes cauſes qui peuvent le faire naître.

§. CXXIV. Avant d'entrer en matiere ſur ce ſujet, je crois devoir obſerver que comme la médecine a en général le pouvoir de procurer du ſoulagement, mais qu'il ſe trouve fréquemment au-deſſus de ſes forces de déraciner les maladies dont nous parlons; il eſt

par conſéquent ſouvent important de repréſenter aux vaporeux, & principalement à ceux qui ont aſſez de courage pour ſupporter leurs maux, qu'on ne peut quelquefois ni prévenir tout-à-fait, ni guérir parfaitement les vapeurs. En outre il faut avertir tous les malades qu'ils ne doivent pas s'attendre à un ſoulagement conſidérable ni durable, s'ils ne ſont conſtans dans l'uſage des médicamens, ainſi qu'à obſerver un régime convenable & à prendre de l'exercice. Je citerai à ce propos un paſſage de Montan qui mérite également l'attention de ceux qui ſont attaqués de maux de nerfs, & des médecins qui entreprennent de les guérir. Il ne faut pas, dit Montan, fixer la durée du traitement de la maladie hypocondriaque à un ou à deux mois, comme on le fait pour d'autres maladies, mais il faut s'occuper de ce traitement pendant toute la vie, en agiſſant tantôt pour

dissiper les accidens présens, tantôt pour préserver du retour *.

§. CXXV. Les vues générales, que l'on doit avoir dans le traitement des maladies nerveuses, peuvent se réduire à deux objets que voici. Il faut se proposer,

1° Ou de diminuer l'action des causes prédisposantes qui rendent le corps singuliérement sujet aux maux nerveux, ou bien de soustraire le corps à ces causes. 2° D'écarter ou de corriger & changer les causes occasionelles, lesquelles font naître spécialement chez ceux qui y sont disposés, cette foule de symptomes nerveux, hypocondriaques ou hystériques que nous avons exposés dans le second chapitre de cet ouvrage **.

La plus puissante cause prédisposante des vapeurs ou maux de nerfs

---

* *Montan.* Consil. 230.

** Voyez page 150.

eſt, ainſi que nous l'avons montré, une trop grande délicateſſe ou une ſenſibilité extraordinaire des nerfs en général, ou ſeulement des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, ou de quelque autre organe en particulier. Si ce vice dans la conſtitution d'un ſujet pouvoit être radicalement guéri, il ſeroit toujours en notre pouvoir, & de diminuer la violence des ſymptomes nerveux, de quelque cauſe qu'ils puſſent venir, & de prévenir la plûpart de ceux de ces ſymptomes qui ſont occaſionés par des impreſſions ſubites faites ſur l'ame. Mais quand le vice qui ſe trouve dans le ſyſtême nerveux, le canal alimentaire ou d'autres parties du corps eſt originel, c'eſt-à-dire naturel à la conſtitution du ſujet, & qu'il n'eſt point la ſuite d'une maladie, ou de fautes commiſes dans la maniere de vivre, un tel vice n'eſt pas ſuſceptible d'une guériſon parfaite ; le

mieux que l'on puiſſe faire eſt de diminuer ſon intenſité.

Les remedes les plus capables de remplir le premier objet qu'on doit ſe propoſer en traitant les maladies nerveuſes, ſont ou les remedes propres à fortifier, non-ſeulement l'eſtomac & les inteſtins, mais même tout le corps; ou ceux qui, en agiſſant particuliérement ſur les extrémités des nerfs auxquels ils touchent immédiatement, ont le pouvoir de diminuer, du moins pour un temps, la trop grande ſenſibilité de tout le ſyſtême nerveux.

Les remedes que l'expérience nous a démontrés être capables de communiquer le plus de force & de vigueur à tout le corps, ſont les ſuivans :

§. CXXVI. *Les amers.* Entre les amers je préfere pour l'ordinaire de me ſervir de la racine de gentiane, des ſommités de petite centaurée, & de l'écorce d'orange. J'emploie les deux premiers,

comme étant les moins déſagréables à prendre intérieurement, & n'échauffant pas autant que beaucoup d'autres amers ; & le dernier, en partie à cauſe de ſa ſaveur gracieuſe. Ces amers peuvent ſe prendre dans quelque bon vin blanc. Mais en cas que le malade ſoit tourmenté par la préſence des humeurs acides que contiennent les premieres voies, il convient de mettre infuſer ces médicamens dans de l'eau-de-vie ou de l'eau-bouillante. On rendra l'infuſion faite avec l'eau ſimple plus agréable à la plûpart des eſtomacs, en ajoûtant ſur chaque pinte trois onces d'eau de cannelle ſpiritueuſe, ou d'eau aromatique de notre diſpenſaire*.

* Les médicamens officinaux dont il eſt parlé dans ces obſervations, ſont toujours ceux du diſpenſaire d'Edimbourg, à moins que l'on n'en ſpécifie d'autres. On trouvera à la fin du dernier chapitre les formules de ces médicamens, & quels ſont les remedes uſités dans ce pays-ci, & rapportés dans le Diſpenſaire ou Codex de Paris qu'on peut ſubſtituer aux premiers.

La force, auſſi-bien que la doſe de ces ſubſtances ameres, doivent être proportionnées à la conſtitution du malade & aux circonſtances où il ſe trouve. Echauffent-ils beaucoup trop? il faut affoiblir leur action, ou les prendre avec quelques gouttes d'élixir de vitriol *. Si les amers cauſent un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, & qu'ils diminuent l'appétit, bien loin de l'augmenter, il faut en ceſſer l'uſage; & on traitera le malade avec d'autres remedes.

§. CXXVII. *Le quinquina.* Ce médicament eſt plus fortifiant & moins échauffant qu'aucune des autres ſubſtances ameres. On peut le faire prendre, ſoit en ſubſtance, ſoit en décoction, infuſé à froid ou dans l'eau bouillante, l'eau de chaux, le vin,

* *Voyez* Mead, *Monita & præcepta medica*, p. 109.

l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes.

Il arrive ſouvent que les eſtomacs délicats ne ſupportent pas le quinquina pris en ſubſtance ; & alors il occaſione des maux & douleurs d'eſtomac, des tranchées, & quelquefois le flux de ventre. L'infuſion & la décoction de cette écorce dans l'eau commune, principalement quand on y a ajoûté une ſubſtance aromatique gracieuſe comme la cannelle ou la muſcade, ſont moins ſujettes à cauſer ces incommodités ; mais l'infuſion de quinquina faite avec l'eau-de-vie, où on a mis quelque autre médicament amer ou aromatique, a l'avantage d'être priſe plus volontiers par la plûpart des malades. Le quinquina en ſubſtance eſt ſouvent plus léger à l'eſtomac, lorſqu'après chaque priſe on boit un verre de bon vin rouge. Quant aux tranchées & à l'effet purgatif que ce remede occaſione chez pluſieurs ſujets, on peut être aſſuré de

les prévenir, en ajoûtant au quinquina, durant quelques jours, de la confection Japonoiſe ou de cachou, *confectio Japonica*. Car lorſque l'eſtomac & les inteſtins ſe ſont accoutumés à l'uſage du quinquina; pour l'ordinaire, ou il leur occaſione moins de dérangement, ou même il ne leur en arrive point du tout.

Depuis pluſieurs années j'ai ſouvent allié le quinquina avec les amers, ſous la forme ſuivante :

*Prenez* quinquina en poudre, quatre onces; racine de gentiane & écorce d'orange, de chaque une once & demie : mêlez.

Mettez infuſer dans quatre livres d'eau-de-vie, au bain-marie, pendant ſix jours : paſſez : conſervez la colature.

Je fais prendre communément une cuillerée à bouche de cette teinture avec quatre ou cinq cuillerées d'eau,

tous les matins, une heure & demie avant le déjeuner, & le ſoir, entre ſept & huit heures. Quelquefois j'ajoûte ſur chaque livre de cette teinture une once ou même davantage d'eſprit de lavande compoſé, au moyen duquel le goût de la teinture eſt plus ſupportable, & même le médicament devient plus efficace pour certains eſtomacs.

J'ai moi-même le matin fait uſage de la teinture précédente : j'en ai pris durant huit mois de ſuite, & avec un ſuccès marqué. Pendant les trois ou quatre années précédentes, j'avois été fort tourmenté de vents dans l'eſtomac & de vertiges ; j'avois auſſi eu quelquefois de la langueur, des défaillances. Le matin, peu de temps après avoir pris ce médicament, j'éprouvois une ſenſation agréable à l'eſtomac ; & dès-lors je me trouvois pour l'eſprit & pour le corps mieux que je ne m'étois ſenti en aucun temps

pendant le jour, ou que je n'avois été lorſque je buvois du vin, même en aſſez grande quantité. J'ai preſcrit l'uſage de cette teinture à beaucoup de malades qui en ont pris deux ou trois mois de ſuite, & qui, après l'avoir interrompu durant quelque temps, s'y ſont remis de nouveau. La plûpart d'entr'eux en ont reçu du ſoulagement; & ce ſont preſque tous ceux qui en ont fait uſage le plus longtemps. Elle a a réuſſi principalement chez les perſonnes qui avoient l'eſtomac foible & ſujet aux vents, avec une délicateſſe & une ſenſibilité générale du ſyſtême nerveux.

[a] Une femme mariée, âgée de quarante ans, qui avoit une complexion fluette & des nerfs délicats & ſenſibles, ſe plaignoit depuis pluſieurs années d'une foibleſſe à laquelle tout le corps participoit, mais qu'elle reſſentoit encore plus dans les reins ou le dos, & qui étoit quelquefois accompagnée de

douleurs dans l'eſtomac & le ventre; ſelon elle des vents occaſionnoient ces douleurs. Je lui ai preſcrit la teinture de quinquina, compoſée comme il eſt marqué ci-deſſus; & elle en a pris une once par jour pendant près de deux ans, obſervant de l'interrompre de temps en temps durant huit ou dix jours. Ce remede a produit l'effet le plus marqué, en fortifiant la malade; & il n'a jamais manqué de ranimer ſes eſprits abattus. Lorſqu'après avoir diſcontinué l'uſage de la teinture pendant un temps plus conſidérable qu'elle n'avoit coutume de le faire, ſes anciens maux recommençoient, à un foible degré à la vérité, quelques priſes de ce remede l'ont preſque toujours guérie.

[*b*] Une autre dame mariée, âgée de trente à quarante ans, dont le genre nerveux étoit très-délicat, avoit des vents dans l'eſtomac, des vertiges ou étourdiſſemens, des douleurs vagues

&

& de peu de durée par-tout le corps, ſouvent du dévoiement le matin, de la foibleſſe, du découragement, de l'abattement. Cette femme ayant fait uſage, durant près de deux ans, de ma teinture de quinquina qu'elle diſcontinuoit de temps en temps pendant un mois ou plus, elle fut guérie en grande partie de tous ſes maux, excepté qu'elle éprouva encore un peu de temps des douleurs & même quelquefois de l'abattement, du découragement; mais il faut dire que ces accidens étoient à un bien moindre degré qu'auparavant. S'il en étoit beſoin, je rapporterois encore pluſieurs autres cas dans leſquels on a remarqué que le même remede a été ſenſiblement efficace.

Lorſque l'eſtomac & les inteſtins ne ſont point incommodés de l'uſage des acides, on peut quelquefois ajoûter avec ſuccès à notre teinture vingt ou trente gouttes d'élixir de vitriol. Cet élixir, pris deux fois le jour dans de

l'eau ſeule, à la doſe précédente ou à une plus forte doſe, a ſouvent produit les plus heureux effets, en fortifiant l'eſtomac & rétabliſſant l'appétit diminué ou perdu. C'eſt en général un excellent rafraîchiſſant, qui convient lorſque les douleurs de l'eſtomac ſont accompagnées d'un peu de chaleur fébrile, d'altération & de la blancheur de la langue.

Quoique le quinquina ſoit préférable à tout autre amer, comme étant un plus puiſſant fortifiant, cependant on ne doit pas renoncer entiérement à employer les autres ſubſtances ameres. Il arrive quelquefois que ce médicament ne fait pas autant de bien à certains eſtomacs quand on le prend ſeul que lorſqu'il eſt aſſocié avec un amer gracieux au goût; & je ſuis perſuadé avoir moi-même retiré plus d'avantage de la teinture compoſée que du quinquina ſeul, ſoit en ſubſtance, ſoit en décoction. On peut

avec ſécurité continuer long-temps l'uſage du quinquina, malgré les maux que lui attribuent beaucoup de gens pour en détourner. Bien loin de le regarder comme très-nuiſible, avec le peuple & quelques médecins même, je ne me reſſouviens pas d'avoir vu ce médicament devenir nuiſible dans aucun des cas où j'en ai preſcrit l'uſage, ſi ce n'eſt quand il s'eſt trouvé des malades dont l'eſtomac ne le ſupportoit point. Il y a environ quatorze ans que dans l'eſpace de ſeize jours, j'en ai pris près de quatre onces en ſubſtance, ſans avoir éprouvé aucun mauvais effet de ſa qualité aſtringente; j'étois alors tourmenté d'une toux catarrhale. Un malade avoit une fievre intermittente tierce, accompagnée de toux & d'expectoration; après l'uſage des vomitifs & des remedes pectoraux, je lui ai fait prendre le quinquina à la quantité ordinaire, ſans que ſa poitrine ait

paru en souffrir en aucune maniere. Plusieurs fois j'ai été témoin de l'efficacité du quinquina dans le traitement de l'enrouement après la rougeole, quoiqu'il fût accompagné de fievre ou de difficulté de respirer. Quand on le donne de bonne heure, dans la toux convulsive, & avant qu'il y ait d'obstruction formée aux poumons, j'ai éprouvé qu'il est un des remedes les plus utiles. Enfin les heureux succès, qu'a eus le quinquina, comme remede résolutif, dans le traitement des tumeurs glanduleuses indolentes, peuvent servir à prouver qu'on ne doit pas redouter que ce remede agisse puissamment pour former des obstructions *.

§. CXXVIII. [c] *Le fer* ou *l'acier*. Il y a peu de médicamens qui fortifient aussi puissamment & d'une maniere aussi

* *Voyez* Recherches & Observations médicinales, vol. 1,

marquée l'eſtomac, les inteſtins & même tout le corps, que le fer ou l'acier & ſes préparations. La qualité aſtringente de ce métal n'étoit pas inconnue à Dioſcoride ; car il recommande contre la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, l'eau dans laquelle on a éteint un fer rougi au feu.

La préparation de fer nommée ſel de Mars, *ſal Martis*, étoit regardée par Riviere, comme un excellent remede ; mais Sydenham préféroit la limaille de fer à toutes les autres préparations de ce métal *.

On a preſcrit pour l'ordinaire la limaille de fer à la doſe de quinze ou vingt grains ; mais quoique cette derniere quantité échauffe certaines perſonnes, néanmoins les conſtitutions

* Sydenham, *Diſſert. Epiſt. ad* Dr Cole.

ſont ſi différentes qu'il y a des ſujets qui ſupportent une beaucoup plus forte doſe. J'ai connu un homme qui pour ſe guérir d'une foibleſſe d'eſtomac, & ſe préſerver d'indigeſtion a pris chaque jour, durant pluſieurs mois de ſuite, environ deux cents trente grains de limaille de fer partagés en trois priſes. Il eſt néanmoins à propos d'obſerver que la limaille aura une action différente, ſuivant qu'elle ſera plus ou moins fine ou groſſiere, & ſelon la quantité de l'acide qu'elle trouvera dans l'eſtomac & les inteſtins. Ce médicament occaſione quelquefois, mais principalement chez les ſujets dont la complexion eſt très-délicate & ſenſible, de l'irritation & du déſordre dans les premieres voies. En pareil cas, Sydenham conſeille de prendre, durant l'uſage de la limaille, quelques gouttes de *laudanum* à l'heure du coucher; mais quinze

grains ou un ſcrupule de thériaque auront un auſſi bon ou même un meilleur effet.

Les perſonnes, qui ne peuvent prendre de la limaille de fer, ſupporteront ſouvent mieux la teinture de Mynſicht, *tinctura Martis Mynſichti*, le vin chalybé ou ferré, les eaux de Pyrmont & autres eaux ferrugineuſes, qui ſont foibles ou contiennent peu de minéral. Je connois une Dame qui eſt purgée par ſix ou huit grains de limaille de fer plus fortement que par une priſe ordinaire de rhubarbe ; & cependant quinze ou vingt gouttes de la teinture de Mars de Mynſicht ne lui procurent pas d'évacuation.

Je preſcris quelquefois cette teinture ou le Mars ſucré, *Mars ſaccharatus*, à prendre en même temps que le quinquina & les amers dont j'ai parlé ; mais pour l'ordinaire je ne conſeille l'uſage des préparations mar-

tiales que quand les malades diſcontinuent les amers.

On obſerve ſouvent que les eaux martiales ou ferrugineuſes fortifient tout le corps d'une maniere très-marquée, quoi qu'elles ne contiennent qu'une très-petite quantité de fer. Les eaux de Bath, dans la province de Sommerſet, ont, en particulier, été très-ſalutaires pour bien des gens qui avoient l'eſtomac, les inteſtins trop foibles, relâchés, ſans action, & étoient ſujets aux maux nerveux qui en ſont la ſuite, comme la langueur, l'abattement, le découragement, &c.

Une autre choſe qui mérite d'être remarquée, c'eſt que malgré les effets ſenſibles des martiaux dans le traitement de beaucoup de maladies, néanmoins il y a lieu de croire que ces médicamens, même ceux qui ſont pris dans un état de diſſolution, ou ſous la forme ſaline, ne parviennent pas

jusques dans la masse du sang. M. Wright a fait avaler à un chien, qui avoit jeûné trente-six heures, une livre d'un mêlange de pain & de lait dans lequel il étoit entré une once & demie de sel de Mars fondu dans une suffisante quantité d'eau, & filtré: une heure après, il ouvrit le chien & ramassa dans le canal thorachique près d'une demi-once de chyle dont la couleur n'éprouva aucune altération quand il le mêla avec de la teinture de noix de galle; ayant ensuite fait fondre un quart de grain de sel de Mars dans le chyle, puis y ayant versé de la teinture de noix de galle, le chyle prit une couleur pourpre foncé *.

Si le sel de Mars & les autres préparations du fer ne parviennent pas jusques dans le sang, & ne se

* Voyez *Transact. philosophic.* 1750, part. ij.

mêlent pas avec lui, il eſt évident qu'ils ne doivent produire leur effet qu'en fortifiant l'eſtomac & les inteſtins ; d'où il s'enſuivra non-ſeulement que par l'uſage du fer, la digeſtion des alimens ſera meilleure ou plus parfaite ; mais encore qu'au moyen de la ſympathie ſi marquée qui eſt entre le canal alimentaire & toute l'œconomie animale, chaque partie du corps acquerra un degré de force très-conſidérable ; car c'eſt une choſe certaine que dans les cas où nous nous ſentons ou vigoureux & en pleine ſanté, ou foibles & malades, les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins ſont en même temps & également ou ſains & agiſſans, ou languiſſans & dans un état maladif.

L'uſage des médicamens dont je viens de parler, c'eſt-à-dire des ſubſtances ameres, du quinquina & du fer, ne doit pas ſe borner à quelques jours ou quelques ſemaines ſeulement, mais il eſt

ſouvent néceſſaire de le continuer pluſieurs mois de ſuite, ſans quoi on ne peut pas eſpérer d'en retirer un profit conſidérable ou durable. Dans certains cas, il faut prendre ces remedes durant des années entieres, ou du moins ne les interrompre que très-peu de temps. En effet, quand la cauſe d'un mal eſt profondément enracinée dans le tempérament, les médicamens, qui ſont propres à la détruire, doivent être continués preſque autant que le régime convenable, non-ſeulement avec régularité, mais encore pendant un très-long temps.

Lorſque le long uſage de ces remedes ſe trouve néceſſaire, il eſt plus avantageux de prendre le quinquina & les amers durant l'hiver & le printemps, en les diſcontinuant de temps en temps une ſemaine ou deux; & pendant l'été on boira, ſoit une eau minérale ferrugineuſe à la ſource même, ou bien environ quatre à

ſix onces d'eau de Pyrmont, ou de Hartfell-Spa, trois fois le jour à jeun.

§. CXXIX. *Le bain froid.* Il n'y a peut-être pas de moyen capable de fortifier le ſyſtême nerveux plus puiſſamment & d'une façon plus marquée, ou de communiquer plus de reſſort & d'élaſticité à tous les vaiſſeaux que par le bain froid; car quoique l'eau n'agiſſe immédiatement que ſur les nerfs & les vaiſſeaux de la peau, néanmoins ſa vertu fortifiante eſt communiquée par la ſympathie aux parties les plus internes du corps. Le bain froid demande, ainſi que les remedes précédens, à être continué long-temps. Les ſaiſons durant leſquelles il eſt le plus utile d'en faire uſage ſont le printemps, l'été & l'automne. Il ſuffit, principalement pour les complexions délicates & les gens maigres de prendre le bain froid trois ou quatre fois par ſemaine; mais comme ce remede diminue l'embonpoint, les perſonnes

trop graſſes peuvent prendre le bain froid tous les jours. Quand il y a à l'eſtomac, au foie ou à d'autres viſceres des obſtructions conſidérables, ou que ces parties ont quelqu'autre vice important, le bain froid ne convient point, parce qu'en déterminant le ſang à ſe porter vers le ſiége de ces maux avec plus de force qu'à l'ordinaire, il les peut augmenter bien loin de les diminuer & de ſoulager les malades.

Il me ſeroit fort facile de rapporter beaucoup d'exemples des bons effets du bain froid, comme ayant fortifié des perſonnes d'une conſtitution foible & délicate, & les ayant rendu moins ſujettes aux maux de nerfs ; mais ce ſeroit répéter ce qui ſe trouve dans l'hiſtoire du bain froid écrite par Jean Floyer : ainſi je me contenterai de dire que j'ai vu ce remede être d'une grande utilité à pluſieurs femmes qui, prin-

cipalement à cauſe de la foibleſſe de leur genre nerveux, faiſoient fréquemment des fauſſes couches. Une jeune femme entr'autres chez laquelle la ſenſibilité des nerfs paroiſſoit avoir été portée au plus haut degré par les douleurs extrêmes que lui avoient cauſées des véſicatoires, & par des ſenſations très-incommodes que lui occaſionnoient des puſtules rouges qui s'élevoient ſur ſon viſage ; cette femme, dis-je, retira plus de ſoulagement d'avoir continué long-temps d'abord les bains froids & enſuite les bains de la mer, que de l'uſage du quinquina, des amers, des eaux ferrugineuſes & de divers autres remedes.

Pour prévenir les mépriſes dans le traitement des maux de nerfs, il eſt à propos d'avertir ici que quand je recommande l'uſage des amers, du quinquina, de l'élixir de vitriol, des martiaux & des bains froids, comme les moyens les plus propres à for-

tifier le ſyſtême nerveux trop délicat, trop ſenſible & trop foible ; je n'entends pas qu'on doive faire prendre au même malade tous ces médicamens & ſur-tout à la fois. Il y a des cas où la teinture de quinquina avec quelques amers ſera ſuffiſante : dans d'autres on retirera plus d'avantage du fer en ſubſtance, ou des eaux ferrugineuſes : quelquefois le bain froid a plus de ſuccès, ou au moins rend la guériſon plus complette, étant pris après que les remedes fortifians internes ont été employés ſans avoir été auſſi efficaces qu'on le deſiroit. J'ajoûterai ſeulement que quand les maux de nerfs qui ſont principalement occaſionés par la délicateſſe du ſyſtême nerveux, ſe trouvent accompagnés d'un pouls fréquent & d'une chaleur contre nature, les amers & le fer ne doivent pas être mis en uſage ; mais on retirera ſouvent de l'avantage d'une infuſion de quinquina

dans l'eau froide, à laquelle on ajoûtera de l'elixir de vitriol.

§. CXXX. *L'air.* Si l'air frais & ſec communique de la vigueur à tout le corps, & empêche qu'il ne la perde ; rien auſſi n'eſt plus capable d'affoiblir le corps, & d'en rendre les ſolides trop lâches que l'air chaud, principalement celui qui eſt échauffé par de grands feux ou par des poëles dans de petites chambres.

Lorſque l'eſtomac & les inteſtins ſont trop foibles & relâchés, on doit être très-attentif à garantir le corps du froid, principalement durant l'hiver, en portant une camiſole de flanelle fine ſur la peau : c'eſt le moyen d'entretenir une tranſpiration égale & de mettre le canal alimentaire à l'abri des impreſſions que ſans cette précaution il ſeroit ſujet à éprouver à chaque paſſage ſubit de la température chaude à la température très-froide.

§. CXXXI. *Les alimens.* Les per-

ſonnes attaquées de maux de nerfs doivent prendre des alimens nourriſſans qui ſe digerent aiſément, & pour leſquels leur eſtomac n'ait point de répugnance. Ce qui eſt gras ou huileux & les aſſaiſonnemens qui cauſent à l'eſtomac un ſentiment de peſanteur leur ſont nuiſibles. Il faut qu'elles évitent avec ſoin de paſſer les bornes de la tempérance. Les gens valétudinaires ne doivent jamais manger à un repas plus qu'ils ne peuvent digérer ſans en reſſentir d'incommodité. Toutes les fois que l'eſtomac eſt ſurchargé, ſa force en eſt diminuée, & les nerfs de cet organe ſont malades, foibles ou ſouffrans & ne s'acquittent pas de leurs fonctions comme il faut; au lieu que quand on mange avec modération, non-ſeulement l'eſtomac, mais même tout le corps acquierent plus de vigueur & réparent les pertes qu'ils ont faites. Ce que les gens vaporeux

doivent encore obſerver ſcrupuleuſement, c'eſt de ne prendre à ſouper aucun aliment qui ſoit peſant ou qui leur charge l'eſtomac, 1° parce que quand on eſt couché ou étendu horizontalement, ce viſcere a plus de diſpoſition à éprouver un ſentiment de peſanteur qui eſt à charge, que dans les attitudes où on a le corps droit, comme quand on eſt debout ou aſſis. 2° parce que la digeſtion ſe fait plus lentement durant le ſommeil que pendant la veille.

§. CXXXI. *Le vin.* Le vin pris en trop grande quantité, affoiblit le corps & diminue l'aptitude du cerveau pour les opérations de l'eſprit ou de l'entendement. Cette liqueur bue en petite quantité dans le repas, ou après, peut être utile; mais ſi l'on en boit un peu plus, l'eſtomac ſe trouve chargé, & la digeſtion eſt retardée. Le moment où un peu de vin fait le plus de bien eſt celui où on a l'eſtomac vuide,

parce qu'alors les qualités de cette liqueur étant moins affoiblies, & la liqueur agiſſant immédiatement & en entier ſur les nerfs de ce viſcere, elle doit avoir le plus grand effet comme ſubſtance fortifiante. Lorſque mon eſtomac étoit affoibli, & qu'après quelqu'indiſpoſition j'avois le dedans des mains brûlant, que j'étois dans un état de langueur, & que je ſuois au plus petit mouvement, je me ſuis ſouvent trouvé beaucoup mieux après avoir pris un verre de vin rouge & une bouchée de pain une heure ou davantage avant le dîner. En pareil cas le vin me rafraîchit, me rend le pouls plus lent, me donne plus de force de corps & facilite les opérations de mon eſprit. Il m'eſt arrivé fréquemment de faire prendre du vin à d'autres perſonnes avec le même ſuccès, ſoit avant le dîner, ſoit entre ſix & huit heures du ſoir. Lorſque des enfans ſont d'une foible conſtitution,

ont de la disposition aux maladies des glandes, aux écrouelles même, au rachitisme, ainsi que quand ils ont été fort affoiblis par la sortie de quelques dents, j'ai éprouvé que de leur faire prendre un peu de vin une ou deux fois le jour, tandis qu'ils ont l'estomac vuide, est un excellent moyen d'augmenter leurs forces, & ce qu'on peut leur donner de meilleur pour tenir lieu du quinquina que beaucoup d'enfans ne prendroient pas.

Les bons effets que produit le vin, pris de la maniere que je conseille ici, étoient selon toute apparence connus de Celse *, dans lequel on lit que celui qui est indisposé parce qu'il a l'estomac malade, boive du vin étant à jeun, & non pas de l'eau.

On doit, en général, préférer le vin aux liqueurs que l'on retire du grain,

---

* Celsus *de Medicinâ*. lib. I, cap. viij.

attendu qu'il eſt plus léger que celles-ci, moins ſuſceptible de fermentation dans l'eſtomac, & qu'il n'occaſione pas autant de vents. La boiſſon commune, l'eau ſeule, ou l'eau mêlée avec un peu de vin, eſt la plus légere & la meilleure que l'on puiſſe prendre; mais ſi l'eſtomac & les inteſtins ſont incommodés par la préſence de quelque humeur acide, l'eau dans laquelle on a mis un peu d'eau-de-vie ou d'eau des Barbades eſt alors infiniment préférable au vin & aux liqueurs que fourniſſent les grains.

Je crois qu'il eſt à propos d'obſerver ici que le trop grand uſage du thé occaſione en partie les fréquents maux d'eſtomac ou maux de nerfs dont tant de gens ſe plaignent aujourd'hui. J'étois perſuadé autrefois que l'on avoit ſouvent tort d'accuſer l'eſtomac d'être la cauſe d'une telle incommodité, & que cette boiſſon ne fait pas plus de mal à l'eſtomac qu'une égale quantité d'eau

chaude ; mais depuis ce temps-là, l'expérience m'a convaincu du contraire. Une forte infusion de thé bue le matin en une quantité un peu considérable, est cause que je suis, en général, plus foible avant le dîner que si je n'avois rien pris du tout, ce qui arrive principalement quand je mange peu de pain avec mon thé. Cette boisson rend encore mon pouls foible pendant la matinée, & me cause souvent une espece d'étourdissement. Les mauvais effets du thé sont beaucoup plus marqués lorsque j'ai l'estomac dérangé ou malade.

§. CXXXII. *L'exercice du corps.* L'exercice est d'une si grande utilité pour fortifier le genre nerveux, que si le malade n'en fait pas, ce sera souvent sans succès qu'il prendra les médicamens qui sont d'ordinaire les plus efficaces contre ses maux. De tous les divers exercices, l'équitation a été jugée avec raison le meilleur pour

fortifier. Sydenham, recommandant l'exercice dans les maladies hypocondriaques & hyſtériques, conſeille celui qu'on prend à cheval comme le plus utile. En effet l'équitation contribue beaucoup à la digeſtion, à la ſanguification ou converſion du chyle en ſang, ainſi qu'à la diſtribution & à la ſécrétion de tous les fluides. Elle augmente les forces du corps, auſſi-bien que celles de l'eſtomac & des inteſtins. Enfin l'équitation eſt préférable à la promenade à pied, parce que celle-là ecoue davantage le corps, & qu'elle e fatigue moins; mais il eſt à propos d'obſerver que de faire un exercice violent, & ſur-tout à cheval, lorſque l'on a l'eſtomac rempli d'alimens, dérange les fonctions de cet organe, le fait ſouffrir & retarde la digeſtion, au lieu de la favoriſer,

§. CXXXIII. M. Gilchriſt de Dumfries a recommandé la navigation comme une eſpece d'exercice qui convient fort

pour la guériſon des maladies nerveuſes occaſionées par la foibleſſe du canal alimentaire & la ténuité du ſang; & il a donné pluſieurs exemples des bons effets de ce remede *. Mais comme il me paroît fort difficile de déterminer de pareils malades à entreprendre un long voyage ſur mer, je n'ai que peu de choſe à dire ſur ce ſujet, d'après ma propre expérience. Cependant j'ai appris, à n'en pouvoir douter, qu'un homme qui avoit été long-temps ſujet à des accès d'épilepſie, n'en a jamais eu étant ſur mer. Un jeune homme auquel j'ai donné mes ſoins, avoit à l'eſtomac & aux inteſtins une ſenſibilité ſi extraordinaire qu'une ſeule ſelle ocaſionée par une priſe d'élixir ſacré, *Elixir ſacrum* [e], le faiſoit tomber

* *Voyez* Gilchriſt, *Treatiſe on the uſe of ſea voyages in Medicine.*

ea

en ſyncope. Le vomiſſement & la purgation par bas lui cauſoient preſque immanquablement des défaillances avec de légeres convulſions. La conſtitution de cet homme ſubit un tel changement pendant un voyage ſur mer, qui dura quatre ou cinq ſemaines, que malgré qu'il eût beaucoup vomi chaque jour, & qu'il eût été fréquemment purgé par bas, il n'avoit cependant éprouvé aucune pâmoiſon, ni ne s'étoit pas reſſenti de la foibleſſe de ſon eſtomac & de ſes intéſtins. Après ce voyage, il n'eut plus pendant environ huit mois ces défaillances auxquelles il ſe trouvoit ſujet quelque temps auparavant ; mais au bout de ce temps, s'étant fait mettre un emplâtre véſicatoire à la partie inférieure de la poitrine, la douleur qui ſurvint quand on l'enleva, lui occaſiona une ſyncope, avec de légeres convulſions.

§. CXXXIII. *Les frictions* faites ſur les

jambes, les bras, le tronc & le bas-ventre, avec des broſſes deſtinées à cet uſage, avec de la flanelle ou un morceau de toile qui ne ſoit ni trop rude ni trop douce, peuvent ſuppléer en partie à l'exercice ; elles fortifient tout le corps, favoriſent la circulation, & ſont principalement ſalutaires à ceux qui ont les fibres de l'eſtomac & des inteſtins foibles & trop relâchées.

Se tenir trop long-temps au lit affoiblit le corps, & occaſione un relâchement général, au lieu que ſe lever matin, faire un exercice modéré, reſpirer un air qui ne ſoit pas trop chaud contracte les fibres, les rend plus fermes, & donne de la vigueur à tout le corps.

§. CXXXIV. *L'amuſement ou la diſſipation.* Il eſt eſſentiel pour ceux qui ont des maux de nerfs, que leur eſprit ſoit diſſipé, amuſé, libre & ſans inquiétude autant qu'il ſe peut, parce que rien n'eſt plus propre que la crainte,

le chagrin & les peines d'eſprit, à offenſer le ſyſtême nerveux; & rien ne nuit davantage à la digeſtion.

§. CXXXV. Mais comme les remedes dont je viens d'expoſer les bons effets dans le traitement des maladies de nerfs, §. CXXVI-CXXXIV, quelque propres qu'ils ſoient à corriger l état de délicateſſe des nerfs en général, & de ceux du canal alimentaire, en particulier, doivent être ſouvent continués pendant un temps conſidérable, avant qu'ils puiſſent produire des effets bien ſenſibles, il devient fréquemment néceſſaire d'avoir recours à des remedes d'un autre genre; je veux dire que les remedes que j'ai expoſés ne guériſſant pas dans le moment les maux nerveux, on eſt obligé d'en employer qui pallient ou diſſipent pour un temps ces ſymptomes incommodes dont ſe trouvent ſouvent attaquées les perſonnes vaporeuſes, hypocondriaques & hyſtériques.

*Les principaux remedes que je conſeille d'employer comme palliatifs, dans les maux de nerfs, ſont ceux que je vais indiquer, avec la maniere d'en faire uſage.*

§. CXXXVI. Je mets dans la premiere claſſe de ces palliatifs les médicamens qui, pendant le temps qu'ils operent, affoibliſſent la faculté de ſentir propre aux nerfs, & par conſéquent diminuent ces douleurs, ces mouvemens irréguliers, ces ſpaſmes qui ſont occaſionés par une irritation extraordinaire. L'*opium* mérite le premier rang dans cette claſſe de remedes. Quand une quantité ſuffiſante de cette ſubſtance eſt appliquée aux nerfs d'une partie douée de ſentiment, non-ſeulement elle diminue leur faculté de ſentir, mais elle affoiblit auſſi, au moyen de la ſympathie, celle de tout le genre nerveux. Par cette propriété, l'*opium* procure ſouvent un ſoulagement ſubit dans beaucoup de maux nerveux & hyſtériques, même violens. Il eſt d'une

très-grande utilité pour mettre fin aux ſpaſmes, auſſi-bien que pour faire ceſſer les mouvemens convulſifs des muſcles, & les douleurs qui ne ſont pas accompagnées d'inflammation. On le donne avec ſuccès contre la foibleſſe, la laſſitude & le bâillement occaſionés par les régles trop abondantes, ainſi que dans les coliques venteuſes, & quelquefois dans l'aſthme proprement ſpaſmodique, lorſqu'il n'y a ni obſtruction dans les poumons, ni phlegmes ou pituite qui y cauſent de l'oppreſſion. J'ai ſouvent été témoin que l'*opium* pris en ſe mettant au lit, & à la doſe d'un grain ou d'un grain & demi, avec un peu d'*aſſa-fœtida*, diminue cette inſomnie, ces bouffées de chaleur, & pluſieurs autres ſymptomes incommodes que la plûpart des perſonnes vaporeuſes, hypocondriaques & hyſtériques ſont ſujettes à reſſentir. Il eſt vrai que ce remede perd une grande partie de ſon action & de ſa vertu

quand on en a fait un uſage un peu continu : le ſeul moyen d'en retirer encore du fruit, c'eſt d'augmenter la doſe de temps en temps. On ne doit pas manquer, ſi le malade eſt pléthorique à un certain point, de lui faire tirer du ſang avant qu'il prenne l'*opium* en quantité. Cette précaution néceſſaire aura auſſi l'avantage de rendre les bons effets du remede plus sûrs & plus ſenſibles, outre qu'elle empêchera en grande partie les ſuites fâcheuſes que l'uſage de ce médicament pourroit avoir ſi on la négligeoit.

Quoique l'*opium* ſoit ſouvent utile pour calmer pluſieurs ſymptomes nerveux & hyſtériques, de quelque cauſe qu'ils dépendent, cependant il eſt ſpécialement efficace lorſque ces ſymtomes dépendent principalement d'une délicateſſe extraordinaire du ſyſtême nerveux.

Mais quelque ſalutaire que puiſſe être l'*opium* dans beaucoup d'occaſions,

néanmoins il se rencontre des sujets auxquels il fait plus de mal que de bien. En effet il y a des personnes qui, après en avoir pris, éprouvent une foiblesse extraordinaire, de la langueur, une sensation incommode à la partie antérieure de la poitrine, ou des tressaillemens; d'autres ont des maux d'estomac, des vomissemens, des douleurs violentes, & des crampes dans l'estomac, des démangeaisons par tout le corps, sur-tout vers les yeux & le nez. Quelquefois même l'*opium* a occasioné du délire & de la folie.

Quoiqu'il y ait bien des cas où l'*opium* rende plus gai, au lieu de causer de l'assoupissement & de la pesanteur de tête; cependant on ne le doit donner que fort rarement aux malades qui sont dans l'abattement, le découragement. Il est vrai que ce remede leur procure du soulagement pour le moment; mais après que son action est finie & que ses effets ne subsistent

plus, le malade tombe en général dans un abattement plus grand que celui où il étoit auparavant.

Si l'on fait prendre l'*opium* en trop grande doſe, & qu'on en continue l'uſage trop long-temps, il diminue la ſenſibilité & la vigueur de tout le ſyſtême nerveux; d'où il s'enſuit que la force du corps & les facultés de l'eſprit ſont auſſi conſidérablement diminuées.

Malgré ces mauvais effets que produit l'*opium*, quand on en prend plus qu'on ne doit, il m'eſt rarement arrivé de l'avoir vu nuire, dans les cas où il a été pris comme remede palliatif pour diſſiper les incommodités occaſionées par la trop grande délicateſſe ou ſenſibilité des nerfs, & lorſqu'il étoit ordonné avec circonſpection, & adminiſtré en petite quantité dans le commencement de ſon uſage. D'ailleurs on peut faire enſorte que ceux même qui ſont le plus

incommodés par l'*opium* le ſupportent enſuite aiſément. J'en ai eu dernièrement un exemple dans une femme d'un âge moyen, à laquelle quatre ou cinq gouttes de *laudanum* priſes par la bouche cauſoient de violentes douleurs & des crampes ou ſpaſmes dans l'eſtomac. Si on lui donnoit ſeize gouttes de la même préparation dans un lavement, elles occaſionoient un délire qui duroit douze heures, ſans cependant faire mal à l'eſtomac. Cette Dame ayant dans la ſuite commencé l'uſage du *laudanum* par une goutte, la doſe fut augmentée par degrés juſqu'à vingt-cinq gouttes : qui plus eſt, elle en a quelquefois pris cette quantité, trois fois dans un jour, ſans éprouver aucun des mauvais effets que l'*opium* produiſoit chez elle précédemment. Lorſqu'elle avoit mal à l'eſtomac, des douleurs à ce viſcere & de fréquens vomiſſemens, elle ne pouvoit ſupporter l'uſage

interne de ce médicament, pour lors je faisois employer en forme de liniment sur l'estomac & le ventre, trois ou quatre cuillerées à thé de *laudanum* ; & on recouvroit ensuite ces parties frottées de *laudanum*, avec un morceau de flanelle imbibée d'eau de la Reine d'Hongrie que l'on avoit chauffée. Quant à l'effet de ce remede, tous les maux de la malade commençoient à diminuer avant qu'il y eût une heure que le *laudanum* fût appliqué ; aussi le faisois-je recommencer toutes les six ou huit heures, lorsque les accidens le demandoient.

Il y a un inconvénient qui manque rarement d'accompagner l'usage continu de l'*opium*, c'est la constipation ; le meilleur moyen d'y remédier, est de prendre de temps en temps des pilules aloëtiques ou quelqu'autre purgatif doux. Le *laudanum* ne réussit pas toujours, principalement à cause de sa qualité astringente, dans cer-

tains cas où les douleurs de l'eſtomac & des inteſtins ſont accompagnées de beaucoup de vents & de rapports. J'ai vu pour lors de très-bons effets de l'extrait de juſquiame, pris à l'heure du coucher, depuis un grain & demi juſqu'à trois ou quatre grains, & répété le matin à plus petite doſe. Quoique cet extrait ſoit un remede anodyn, bien moins puiſſant que ceux qu'on prépare avec l'*opium*, cependant il mérite de leur être préféré en pluſieurs cas, parce qu'il a ſouvent l'effet laxatif.

§. CXXXVII. Le ſecond genre de remedes palliatifs, pour les maux nerveux, affecte les nerfs d'une maniere qui leur fait plaiſir & il les relâche peut-être ; du moins eſt-il certain que ces remedes diminuent le ſentiment de la douleur, & ſouvent font ceſſer les tremblemens, les convulſions, les ſpaſmes & l'agitation extraordinaire qu'éprouve le ſyſtême nerveux. Cette claſſe de reme-

des eſt compoſée du demi-bain chaud, du bain de pieds chaud & des fomentations chaudes, qui ſont fréquemment d'une grande utilité dans les cas où l'*opium* ne convient point ; mais un des effets de ces remedes étant de relâcher les fibres, les perſonnes foibles & délicates ne doivent en uſer que comme de palliatifs dans les cas urgens.

§. CXXXVIII. Il y a des médicamens qui, par leur ſtimulant particulier, agiſſent ſur les nerfs d'une maniere ſi puiſſante, que non-ſeulement ils rendent ces organes moins ſenſibles à l'irritation dépendante des diverſes cauſes morbifiques, mais qu'ils communiquent auſſi de la force à tout le corps, du moins pour quelques momens.

Dans cette claſſe de remedes palliatifs pour les maux nerveux, doivent entrer le camphre, le *caſtoreum*, le muſc & les gommes fétides. Les premiers & les plus remarquables effets de ces

médicamens dépendent de leur action ſur les nerfs de l'eſtomac ; mais quelle eſt leur maniere propre d'agir ſur ces organes ? Nous l'ignorons entiérement. Les ſubſtances que je viens de nommer me paroiſſent, du moins pour la plûpart, n'avoir point de qualité vraiment ſtupéfiante ou narcotique, telle que celle que poſſédent l'*opium* & les autres médicamens du même genre.

§. CXXXIX. *Le camphre* eſt très-volatil & pénétrant ; il favoriſe & augmente la tranſpiration ; il agit fréquemment comme anti-ſpaſmodique : on l'a vu procurer du ſommeil dans les fiévres accompagnées de délire, où l'*opium* auroit été nuiſible ; & j'ai trouvé ce remede très-utile pour rendre tranquilles & diſpos certains maniaques & mélancoliques.

Si on fait prendre du camphre en grande quantité à divers animaux, il leur occaſione du ſommeil, quelquefois

de la folie, des vomiſſemens, des évacuations par les ſelles, un flux d'urine abondant, le hoquet, des convulſions épileptiques & la mort même *. Pluſieurs de ces effets ſont ſi prompts, que ſelon toute apparence ils dépendent de l'action immédiate du camphre ſur les nerfs de l'eſtomac, plutôt que du mêlange de cette ſubſtance avec la maſſe du ſang.

Voici un fait relatif aux effets du camphre, qui m'a été communiqué depuis peu par un ami.

Un homme curieux de ſçavoir quels ſeroient les effets d'une forte doſe de camphre, en avala un demi-gros diſſous dans un peu d'huile d'olives. Bientôt après il ſentit dans l'eſtomac une chaleur extraordinaire, mais qui n'étoit pas incommode. Lorſqu'il eut paſſé environ une demi-heure à une

* Voyez *Comment. Bononienſ.* t. iv, p. 199 & &c.

lecture qui ne demandoit pas d'application, il se trouva entiérement incapable de comprendre ce qu'il lisoit : il lui venoit à l'esprit une multitude d'idées dont la plûpart étoient confuses : il commença même à chanceler en se promenant ; & peu de temps après, ses yeux lui semblerent se couvrir d'un voile épais : enfin, il eut encore d'autres symptomes qui lui firent appréhender une attaque d'apoplexie. Cet homme se rendit chez l'apothicaire le plus voisin de chez lui, dans le dessein de se faire tirer du sang ; mais dès qu'il fut au grand air, tous les symptômes diminuerent ; & au bout de quelques heures, il se trouva en parfaite santé, sans avoir usé d'aucun remede.

Les médecins ont embrassé des opinions très-différentes sur la nature du camphre, les uns l'ayant cru une substance échauffante, d'autres l'ayant jugé capable de rafraîchir ; mais

comme il n'eſt pas néceſſaire d'approfondir ici cette queſtion, je me contenterai de faire l'obſervation ſuivante.

Il y a bien des cas dans leſquels un verre de vin rouge, de vin d'Oporto, ou même la valeur d'un gros d'eau-de-vie rend le pouls plus lent, & le corps plus frais qu'il n'étoit auparavant. Dans les fievres catarrhales, les fauſſes péripneumonies, pleuréſies & eſquinancies, les véſicatoires diminuent ſouvent la fréquence du pouls d'une maniere ſenſible ; néanmoins le vin, l'eau-de-vie & les véſicatoires, loin d'être rafraîchiſſans par leur nature, ſont regardés avec raiſon comme des échauffans. Le camphre préſente le même phénomene ; ſon action ou ſes effets dans la bouche, ſur la peau & les yeux montrent qu'il eſt échauffant de ſa nature, mais il peut rafraîchir quelquefois, en diminuant l'intenſité, ou ſuſpendant pour un temps l'effet de quelque mal qui augmente

la chaleur du corps & rend le pouls fréquent. J'ai éprouvé en pluſieurs occaſions un ſentiment très-marqué de chaleur dans l'eſtomac, après avoir pris un bol de ſix ou ſept grains de camphre bien mêlés avec un ſcrupule de conſerve de roſes. Quoique je ne puiſſe pas adopter le ſentiment de ceux qui regardent le camphre comme un médicament rafraîchiſſant, je ne crois pas pour cela qu'il ſoit auſſi échauffant que quelques perſonnes ſe l'imaginent. Peut-être le camphre produit-il moins de chaleur dans l'eſtomac que dans la bouche, & même que quand il eſt appliqué ſur la peau; car nous ſçavons qu'il y a telle ſubſtance irritante dont l'action ſur les nerfs de l'eſtomac eſt bien différente de celle qu'elle a dans la bouche & ſur la peau.

§. CXL. *Le caſtoreum.* Je ne puis juger des vertus du *caſtoreum* comme ceux qui lui croient peu d'efficacité dans les

maladies nerveuſes. Quand on en fait prendre depuis douze juſqu'à vingt grains, il procure quelquefois du ſommeil; mais je ne penſe pas que ce ſoit l'effet d'une vertu narcotique ſemblable à celle de l'*opium*, il dépend plutôt de la diminution des ſenſations incommodes qu'éprouve l'eſtomac à l'occaſion des vents qu'il renferme, ſenſations qui ſont ſouvent la cauſe de l'inſomnie; auſſi remarque-t-on que le *caſtoreum* réuſſit parfaitement chez les malades dont les maux dépendent des vents en grande partie. Dans pluſieurs cas, il m'a ſemblé que le *laudanum* avoit un meilleur ſuccès lorſqu'on lui aſſocioit le *caſtoreum*, ſoit en ſubſtance, ſoit en teinture.

Un homme âgé de plus de quarante ans, qui étoit fort tourmenté de vents & qui n'avoit ni force ni courage, éprouvoit ſouvent, lorſqu'il étoit prêt à s'endormir, un ſentiment de langueur dont le ſiége lui paroiſſoit

à la région de l'eſtomac, & qui l'obligeoit à ſe lever; ſouvent même cela l'empêchoit de prendre du repos la plus grande partie de la nuit: vingt gouttes de *laudanum* l'aſſoupiſſoient, mais ne diſſipoient pas ce ſentiment de langueur, de foibleſſe, & on n'y parvenoit qu'en ajoûtant au *laudanum* une ou deux cuillerées à thé de teinture de *caſtoreum* compoſée, *tinctura caſtorei compoſita*, E.

§. CXLI. *Le muſc.* Le muſc eſt moins échauffant que le *caſtoreum*; & il peut ſe donner dans des cas où ni le *caſtoreum* ni l'*opium* ne conviennent point. Quoique bien des gens ne puiſſent pas ſupporter l'odeur du muſc, néanmois rarement trouve-t-on des eſtomacs qu'il incommode. Ce médicament eſt principalement utile contre les ſoubreſaults des tendons, *ſubſultus tendinum*, ſymptôme de pluſieurs fiévres dangereuſes; dans le hoquet, dans les crampes ou ſpaſmes de l'eſtomac,

& dans les autres maux ſpaſmodiques. Je l'ai vu réuſſir dans les toux convulſives & l'aſthme vraiment ſpaſmodique. Mais on l'a donné en trop petite doſe pour juger avec certitude de ſes vertus dans les maladies nerveuſes. Deux ou trois grains de muſc bien mêlés avec un peu de ſucre & pris dans une demi-cuillerée à bouche d'eau de menthe, arrête quelquefois le vomiſſement qu'occaſione, chez les enfans, la ſortie des dents. Il arrive encore fréquemment que les effets ſalutaires du muſc ſont moins ſenſibles, parce que celui qu'on emploie n'eſt pas bon, ou qu'il a été pris en trop petite doſe. Riviere dit que de ſon temps on l'a donné avec ſuccès dans un accès hyſtérique à la doſe de trente grains; & aujourd'hui il eſt fort ordinaire de voir preſcrire cette doſe ou même une plus forte, trois ou quatre fois par jour.

§. CXLII. L'*Aſſa-fœtida* eſt la

plus active de toutes les gommes fétides, & presque la seule que je sois dans l'usage de faire prendre intérieurement dans les cas nerveux ou hystériques. Ce médicament a produit de bons effets dans le traitement des maux occasionés par les vents, dans les spasmes du canal alimentaire, & dans les accès d'asthme qui sont ou occasionés ou seulement augmentés par les vents que contient l'estomac; dans les occasions où l'on a besoin d'un prompt soulagement, il faut prendre l'*assa-fœtida* dissous dans quelqu'eau distillée simple. Beaucoup de gens qui, outre la constipation, avoient des douleurs occasionées par les vents qui se promenoient des intestins dans l'estomac, & causoient des vomissemens & mal à l'estomac, ont pris, par mon conseil, & avec succès, des pilules où il entroit *assa-fœtida*, trois parties; aloës & sel de Mars, de chaque une partie. Ces

pilules ſe prenoient tous les jours, ou une fois en deux jours, & à la doſe qui étoit néceſſaire pour tenir le ventre libre. L'*aſſa-fœtida* procure quelquefois du ſommeil, ainſi que le *caſtoreum*. On ſe trouve bien d'en faire uſage dans les cas d'abattement, de découragement, principalement quand il eſt diſſous dans quelque liqueur ſpiritueuſe, ou qu'on lui aſſocie des ſels volatils ; mais une répétition, trop fréquente de ſemblables médicamens échauffans, peut à la longue nuire à l'eſtomac.

Lorſque les maux nerveux ou hyſtériques ſont accompagnés de fréquence dans le pouls & d'une chaleur fiévreuſe, les gommes fétides, le camphre & le *caſtoreum* ne doivent ſe donner qu'avec réſerve, ou même ne ſe point employer du tout, à cauſe de leur qualité échauffante. Ces remedes ſont beaucoup mieux indiqués & appropriés dans les cas où le pouls

eſt petit & lent. Comme nous ne connoiſſons pas quelle eſt la maniere particuliere dont chacune de ces ſubſtances agit ſur les nerfs, nous ne pouvons point dire, avant d'en avoir fait l'eſſai, dans quelles conſtitutions en particulier elles ſeront le plus ſalutaires. Souvent un de ces médicamens réuſſit dans le même cas où un autre a été inutile. En outre, les nerfs de l'eſtomac ſe trouvent en certains cas dans une diſpoſition ſi extraordinaire, qu'une cuillerée à bouche de ſuc de limon, ſans mêlange d'aucune autre choſe, a opéré la guériſon durable d'une palpitation de cœur, après qu'on avoit employé ſans ſuccès beaucoup des divers remedes appellés *anti-hyſtériques*. Cette vertu des acides a déja été remarquée, car nous liſons dans Riviere que de boire ou de prendre en lavement du vinaigre & de l'eau, a ſouvent procuré une

prompte guériſon dans des accès hyſtériques *.

Je dois faire obſerver que pluſieurs des médicamens dont il eſt parlé dans ce chapitre [§. CXXXVI, II, III.] doivent s'employer principalement comme des remedes palliatifs, pour diminuer ou empêcher pendant un temps la douleur ou d'autres ſymptomes dans les maladies nerveuſes & hyſtériques, mais non pas pour communiquer une force durable au corps, ou de la fermeté, de l'elaſticité aux nerfs, ce qu'il faudroit que les remedes fiſſent pour opérer une guériſon radicale. Cependant lorſque les maladies nerveuſes ne ſont point occaſionées par une foibleſſe générale du ſyſtême nerveux, telle qu'elle ſe rencontre dans l'état morbifique ou contre nature

* Riverii *Praxis medica*, lib. xv. cap. vj. des

des nerfs de l'eſtomac ou de quelque autre partie ; il peut arriver quelquefois qu'un traitement palliatif, continué un peu long-temps opere ſeul la guériſon parfaite. En effet, tandis que les remedes palliatifs diminuent les effets nuiſibles de la maladie nerveuſe, la nature peut venir à bout, par ſes propres forces, ou moyennant le ſecours des remedes, de chaſſer du corps, de vaincre ou corriger la cauſe de la maladie. Des douleurs de tête opiniâtres, ainſi que d'autres maux regardés communément comme étant des maladies de nerfs, ont été entiérement guéris par l'uſage de l'*opium*, continué pendant long-temps, quoiqu'on eût précédemment employé ſans ſuccès d'autres remedes qui paroiſſoient indiqués; en voici des exemples qui m'ont été communiqués par un ami.

[*a*] Un homme âgé de vingt-huit ans, qui étoit d'une forte conſtitution & d'une bonne ſanté, ayant fait ſur

mer un voyage de trois mois, durant lequel il avoit preſque toujours eu mal à l'eſtomac ſans avoir jamais éprouvé de vomiſſemens, fut enſuite très-expoſé au froid dans un voyage qu'il fit par terre ; & ce fut-là le commencement de ſes maux : il ſe trouva attaqué d'une douleur fixe au front qui augmenta par degrés & occupa enfin toute la tête. Je vis ce malade pour la premiere fois, environ deux ans après que ſon mal de tête avoit commencé. Il ſe plaignoit alors d'un mal de tête continu & d'une eſpece de peſanteur dans cette partie ; en outre il ſentoit des douleurs aiguës & paſſageres à différens endroits de la tête, comme ſi on y eut enfoncé un clou. Dans certains temps le mal de tête augmentoit conſidérablement, & étoit accompagné de fréquence dans le pouls. Souvent cet homme rendoit une grande quantité d'urine pâle, principalement durant les violens accès de douleurs de tête,

Son ſommeil étoit troublé par des rêves effrayans ; & il ſe réveilloit ſouvent avec une grande oppreſſion & tout épouvanté. Il étoit, en général dans le découragement & l'abattement, inquiet, défiant & de mauvaiſe humeur ; cependant il paroiſſoit dans quelques occaſions extraordinairement gai. La plus petite contradiction qu'il éprouvoit lui occaſionnoit un accès de mélancolie. Il ſentoit de la tenſion aux environs des yeux, principalement lorſqu'il ſouffroit beaucoup à la tête. A peine ſe faiſoit-il quelque ſécrétion de la mucoſité du nez. Il avoit dans le genre nerveux tant de mobilité & de ſenſibilité, que quand il ſe retenoit d'uriner durant un peu de temps, ou qu'il ſe bleſſoit le nez, quoique très-legérement, en faiſant des efforts pour tirer des narines la mucoſité que ſon épaiſſiſſement empêchoit d'en ſortir facilement, la douleur de tête ne manquoit jamais d'augmenter. Il étoit

ſujet aux maux d'eſtomac ; & il vomiſſoit ſouvent une humeur aqueuſe, claire, ſans goût comme ſans odeur. Pour l'ordinaire il avoit le ventre reſſerré ; ſon pouls étoit bon, excepté pendant le temps que ſubſiſtoient les violens accès de mal de tête ; & rien n'étoit plus propre à faire naître ces douleurs que les profondes méditations, ou l'application trop longue de l'eſprit. *Involuntariâ penis erectione, cum ſeminis plerumque emiſſione, tam die quàm noctu ſæpè tentatus fuit.*

Depuis le temps où j'ai vu ce malade dans l'état que je viens d'expoſer, il a éprouvé les mêmes ſymptomes durant trois ans, pendant leſquels il a été traité en Italie par des médecins de réputation, qui, lui ayant fait prendre ſans ſuccès divers médicamens, l'abandonnerent en le jugeant attaqué d'un mal incurable. Ce fut alors que je lui parlai d'employer un remede dont il n'avoit pas

encore eſſayé, en lui faiſant eſpérer qu'il pourroit être utile, c'étoit l'*opium* : il y conſentit ; je lui en fis commencer l'uſage par un demi-grain, qu'il prenoit tous les ſoirs à l'heure du coucher : en outre on lui frottoit legérement celle des parties de la tête où il reſſentoit le plus de douleurs, avec une diſſolution d'un demi-gros d'*opium* dans quatre onces d'eſprit-de-vin. La doſe de interne de ce médicament fut augmentée par degrés juſqu'à un grain & demi ; quelquefois même on en a donné un grain deux fois par jour. Il n'y avoit pas encore un mois que le malade faiſoit uſage de l'*opium*, lorſqu'il ſe trouva ſenſiblement mieux ; & en huit ou dix mois de ce traitement, il fut entiérement délivré de tous les maux qui le faiſoient le plus ſouffrir : alors il commença à diminuer la doſe du remede, & n'en prit qu'une fois en deux jours ; quelquefois même il mettoit un plus long

intervalle entre les priſes. Mais quand il ſe ſentoit menacé d'avoir un accès de mal de tête, occaſioné par quelque peine d'eſprit ou par toute autre cauſe, il faiſoit auſſi-tôt uſage d'une plus forte doſe d'*opium*. Je lui conſeillai de prendre tous les jours de l'exercice, & de s'entretenir l'eſprit auſſi libre & auſſi gai qu'il ſeroit poſſible. Dans le commencement de ce traitement, il buvoit quelques verres de vin à ſes repas ; mais après qu'il eut pris de l'*opium* durant quelque temps, il s'apperçut qu'un ſeul verre de vin l'échauffoit & rendoit ſon mal de tête plus fort ; ce qui le détermina à ne boire que de l'eau. La troiſieme année, à compter du temps où cet homme avoit commencé à faire uſage d'*opium*, il ſe trouva tellement guéri de tous ſes maux, que durant l'eſpace de douze mois il ne fut pas obligé d'en prendre plus de trois fois.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver que ce malade étoit ſi ſenſible à tous les changemens de température, que par un ſentiment général de foibleſſe, par une eſpece d'indolence ou de difficulté d'agir, & par les douleurs qu'il avoit aux articulations, il auroit pu dire le matin, avant que de ſortir du lit, s'il faiſoit un temps humide & pluvieux, ou ſi le vent étoit à l'eſt ou au midi.

[*b*] Une fille âgée de trente ans, ayant eu de grandes peines d'eſprit, commença, peu de temps après à éprouver les mêmes ſymptomes que le malade précédent. Elle fit uſage de divers médicamens pendant cinq ans ; mais ce fut ſans beaucoup de ſuccès. Les principaux ſymptomes qu'elle avoit, étoient une douleur continuelle & violente par toute la tête, mais principalement à la partie poſtérieure ; de la tenſion dans les muſcles du cou, de vives douleurs

de dents, l'ébranlement de ces os, un ſommeil troublé, des rêves effrayans, le découragement, l'abattement, des treſſaillemens & des tremblemens de tout le corps, des alternatives de chaud & de froid, des rougeurs ou feux qui lui montoient au viſage, des vents, le gonflement de l'eſtomac, des rots ou rapports fréquens, l'indolence ou la difficulté de faire quelque mouvement, le manque d'appetit, les douleurs vagues & paſſageres par tout le corps & l'impuiſſance de donner beaucoup d'attention à quelque choſe de ſérieux. Pendant l'été de 1759, la malade commença à prendre de l'*opium* de la même maniere qu'avoit fait l'homme qui eſt le ſujet de l'obſervation précédente. Au bout de trois ſemaines, elle ſe ſentit un peu ſoulagée, & il n'y avoit encore que ſix ſemaines que le traitement duroit, lors qu'elle ſe trouva beaucoup mieux à tous

égards. Le mal de tête étoit presqu'entiérement dissipé ; les dents ne lui faisoient plus de mal & étoient raffermies, son sommeil étoit moins inquiet & troublé ; & elle ne sentoit presque plus de tressaillemens de tout le corps ni de feux au visage. Environ deux semaines après que cette fille eut commencé l'usage de l'*opium*, elle eut à souffrir des coliques ou tranchées qui cependant se dissiperent lorsqu'elle eut pris ce médicament plus longtemps. On lui appliquoit fréquemment sur la tête & sur le cou une dissolution d'*opium* faite avec l'esprit-de-vin ; & ce remede externe lui a toujours procuré du soulagement.

§. CXLIII. Nous allons parler maintenant du second objet que l'on doit se proposer dans le traitement des maladies nerveuses, qui est de corriger ou d'écarter les causes occasionelles, desquelles naissent tous les sym-

tomes nerveux, hypocondriaques & hyſtériques, principalement chez les ſujets qui ont déja des cauſes prédiſpoſantes de ces maux. Comme ces cauſes occaſionelles ſont de différente eſpece, il devient néceſſaire d'employer divers remedes : on a même éprouvé que ce qui eſt ſalutaire dans un cas, peut ſe trouver nuiſible dans un autre.

Nous avons diſtingué ci-deſſus les cauſes occaſionelles, en cauſes occaſionelles générales & cauſes occaſionelles particulieres.

Les cauſes occaſionelles générales ſont,

1. Une matiere morbifique, qui s'eſt engendrée ou formée dans le ſang;

2. La diminution ou ſuppreſſion de quelqu'évacuation ou écoulement habituel;

3. Le manque d'une quantité ſuffiſante de ſang.

Les cauſes occaſionelles particulieres ſont,

1. Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins;

2. Les glaires que l'on nomme auſſi pituite ou phlegmes épais, amaſſés dans l'eſtomac & les inteſtins;

3. Les vers dans l'eſtomac & les inteſtins;

4. Les alimens de mauvaiſe qualité & tous ceux que l'on prend en trop grande quantité;

5. Les obſtructions dans les viſceres du bas-ventre : elles ſont fréquemment de nature ſquirrheuſe;

6. Les affections de l'ame, ou les paſſions dont l'action eſt ſubite & violente.

Pour donner des conſeils dont on puiſſe profiter ſur les moyens propres à remplir le ſecond objet que l'on doit ſe propoſer dans le traitement des maladies nerveuſes, il ſera néceſſaire

d'exposer séparément les divers remedes qui sont les plus propres à écarter leurs différentes causes occasionelles, soit générales, soit particulieres, & à diminuer leur action, quand on ne peut pas empêcher qu'elles n'aient lieu.

*Traitement dans le cas où les maux de nerfs ont pour cause occasionelle une matiere morbifique engendrée dans le sang.*

§. CXLIV. Comme nous ignorons souvent de quelle nature est cette matiere morbifique engendrée dans le sang, qui produit les maladies des nerfs, il doit aussi arriver fréquemment que nous ignorions ce qu'il faut faire pour corriger ou faire sortir du corps une pareille matiere. Quand j'ai lieu de soupçonner qu'elle est du genre de la matiere qui produit la goutte vague, soit parce que je sçais que la goutte est une maladie commune dans la famille

de la perſonne que je traite, ſoit par la connoiſſance que j'ai de la conſtitution ou de la maniere de vivre du ſujet, ou enfin parce qu'il eſt tourmenté de douleurs vagues à la tête & aux extrémités ; dans ces cas, dis-je, j'emploie avec confiance un régime convenable, l'exercice du corps, & la teinture dont j'ai parlé ci-deſſus, faite avec le quinquina & les amers, tant pour empêcher la formation de cette matiere morbifique que pour la corriger, ou la chaſſer ſi elle eſt déja formée. Mais en ſuppoſant même que le quinquina & les amers ne fuſſent pas aſſez puiſſans pour détruire la matiere goutteuſe mêlée avec le ſang ; & il paroît que c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent dans les maladies des nerfs ; néanmoins ces remedes peuvent, non-ſeulement retarder la formation d'une plus grande quantité de matiere morbi-

fique, en fortifiant l'eſtomac & les inteſtins ; mais ils ſont auſſi un moyen d'empêcher en grande partie que celle qui eſt formée ne ſe jette ſur ces organes, qui, comme on le remarque, ſouffrent beaucoup lorſqu'une cauſe quelconque les a fort affoiblis ou mis hors d'état de remplir leurs fonctions.

§. CXLV. La réputation de remedes efficaces dont *les amers* ont joui dans les cas de gouttes, tant chez les anciens praticiens que chez beaucoup de modernes, m'a fait penſer qu'un médicament de ce genre, qu'on auroit bien choiſi, ſeroit très-utile dans les maladies nerveuſes, hypocondriaques ou hyſtériques qui dépendroient d'une matiere goutteuſe contenue dans le ſang & dépoſée par ce fluide ſur quelque partie du corps. Il eſt vrai que j'ai vu ſouvent des malades fort âgés auxquels la teinture faite avec le quinquina & les amers n'a pas réuſſi ;

mais chez ceux qui avoient moins de quarante ou cinquante ans, j'ai trouvé ce remede beaucoup plus utile que tout autre.

Lorſque les malades ſont ſujets à avoir des accès de goutte proprement dite, j'augmente la quantité de la racine de gentiane & de l'écorce d'orange dans la teinture; j'ajoûte en même temps un peu de muſcade ou de gingembre, ſur-tout ſi l'eſtomac des malades eſt froid ou s'il s'y engendre beaucoup de vents. On peut, en pareil cas, prendre deux fois le jour deux cuillerées à bouche de la teinture dont je parle.

Une perſonne ſujette à de mauvaiſes digeſtions, aux vents, au mal d'eſtomac, à des douleurs dans ce viſcere, & dont les incommodités étoient cauſées par l'humeur de la goutte, s'eſt trouvée beaucoup ſoulagée après avoir pris, trois fois le jour, ſix onces d'une

forte décoction de plusieurs des amers communs *, faite avec l'eau seule ; il avoit précédemment fait usage d'autres remedes mais sans succès. Un homme de ma connoissance, après avoir beaucoup souffert pendant quinze ans d'une douleur dans l'estomac, a été guéri en prenant par jour deux gros de racine de gentiane. Ce médicament lui tenoit le ventre libre & augmentoit son appétit. Le malade commença au bout de peu de jours à se trouver mieux ; & quand la douleur revenoit, même à un degré léger, parce qu'il n'avoit pas fait usage de gentiane, il étoit assuré de la dissiper promptement en ayant recours à son spécifique.

---

* Ces amers étoient la racine de gentiane, le *calamus aromaticus*, l'écorce d'orange, les sommités d'absinthe, de petite centaurée, de chardon bénit & la graine de carvi.

§. CXLVI. On a vu quelquefois *le lait*, pris pour toute nourriture, guérir la goutte radicalement *. Ce remede a été employé par Sydenham dans certains cas où les autres médicamens n'avoient eu aucun ſuccès **. Je ne dirai pas beaucoup de choſes ſur les effets de ce régime du lait contre la goutte & les maladies hyſtériques, d'après ma propre expérience, tant parce qu'on rencontre peu de malades qui ſe mettent d'eux-mêmes à l'uſage du lait, que parce qu'il ſe trouve bien des cas où il n'eſt pas à propos de le conſeiller. Il y a environ dix-huit ans que j'ai donné mes ſoins à un malade âgé de quarante-huit ans, lequel, pour un ulcere au poumon, s'étoit aſſujéti à ne vivre que de lait & de végétaux. Lorſqu'il fut

---

* Celſus, *de Medicinâ*, lib. v, cap. xxiv.

** Sydenham, *Diſſert. Epiſt. ad* Dr Cole.

guéri de ce mal, il continua de de vivre de la même maniere pendant pluſieurs années. Cet homme, qui étoit fort replet, avoit eu la goutte précédemment au moins une fois par an, mais depuis ce régime il en a été exempt pendant ſix ou huit ans; & elle ne l'a reprit que quelques années après qu'il ſe fut rémis à l'uſage de la viande & des liqueurs fermentées.

§. CLVII. On dit que *l'eau de chaux* * a été employée avec beaucoup de ſuccès par pluſieurs perſonnes ſujettes à la goutte; je ne rapporterai qu'une obſervation qui eſt une preuve déciſive des effets de ce remede en pareil cas. Le malade dont je parle étoit âgé d'environ quarante ans; & durant pluſieurs années il avoit eu chaque hiver un accès de goutte fort douloureux. Au mois de Février

---

* Alſton, *Diſſert. on Quik limeand lime-water.*

ou de Mars 1758, il commença à boire chaque jour un demi-ſeptier d'eau de chaux, en vivant d'ailleurs de régime. L'année n'étoit pas encore finie qu'il eut un très-léger accès de goutte. Vers la fin de la ſeconde année, il en ſouffrit encore moins; mais après avoir continué de boire de l'eau de chaux conſtamment durant près de trois ans, il lui ſurvint un accès de goutte violent & qui dura long-temps, tantôt aux mains, tantôt aux pieds. Ce malade a remarqué qu'en buvant l'eau de chaux chaude, ſi ſon eſtomac ſe trouvoit dérangé, avant que l'accès de goutte arrivât, ce remede le rétabliſſoit. Selon le même homme, un autre bon effet du remede eſt de porter la maladie aux extrémités. L'eau de chaux s'accordoit parfaitement avec ſon tempérament & lui donnoit un plus grand appétit.

Cette obſervation autoriſe à con-

clure que l'eau de chaux n'opere pas la guériſon radicale de la goutte, ou ne détruit pas la matiere goutteuſe qui eſt dans le ſang : néanmoins on doit croire que ce remede qui fortifie l'eſtomac, les inteſtins, & qui empêche qu'il ne s'y engendre ou qu'il ne s'y amaſſe des humeurs acides, peut par de tels effets rendre les attaques de gouttes moins fréquentes & peut-être moins violentes chez pluſieurs perſonnes *.

* Il ne ſera pas hors de propos de dire ici qu'un malade du Dr Clerk, qui avoit pour l'ordinaire un violent & long accès de goutte une fois en deux ans, s'eſt exempté de ce mal depuis près de trois ans, en buvant en une fois un demi-ſeptier d'eau de chaux tous les matins vers huit heures. L'eau de chaux priſe de cette maniere lui procure toujours deux ou trois ſelles avant trois heures après-midi. Mais cet homme étant très-gros & gras, il y a apparence qu'il ſe trouve bien de l'uſage de l'eau de chaux, plutôt parce qu'elle lui occaſione tous les jours une évacuation par les ſelles, que par aucune vertu qu'elle ait de détruire la matiere goutteuſe mêlée avec le ſang.

Quand on boit de l'eau de chaux pour guérir des maux de nerfs cauſés par un goutte imparfaite, vague, ou qúe la nature n'a pas portée aux extrémités, il convient d'en prendre au moins un demi-ſeptier par jour. Ce remede cauſant quelquefois au commencement de ſon uſage une chaleur trop grande à l'eſtomac, on peut y ajoûter un peu de lait; mais dans la ſuite il vaut mieux le boire ſans mêlange. Durant l'hiver, & lorſque l'eſtomac eſt plus dérangé qu'à l'ordinaire, il faut boire l'eau de chaux un peu chaude.

Le Dr Jean Clerk, l'un des plus habile praticiens d'Edimbourg, regarde *le ſavon* comme le remede le plus propre à atténuer la matiere gouteuſe qui eſt mêlée avec le ſang *.

---

* Voyez *Pringle*, Obſervations ſur les maladies des camps & armées, part. iij, chap. 2.

Ce remede a quelquefois été utile dans les anciens rhumatiſmes. On peut très-bien le prendre avec l'eau de chaux : il a l'avantage d'empêcher la conſtipation & de détruire les acides de l'eſtomac & des inteſtins.

§. CLVIII. Quelques perſonnes ſujettes a des attaques de goutte proprement dite, s'étant trouvées très-bien de boire deux fois par jour environ ſix onces d'une forte infuſion de *tanéſie*, qui ſe fait en mettant cette plante dans de l'eau bouillante ; ſelon toute apparence, le même remede ſeroit très-bon contre les maux occaſionés par une goutte imparfaite ou anomale, qui s'eſt portée ſur l'eſtomac ou d'autres parties. Mais je ne puis rien dire à ce ſujet d'après ma propre expérience, n'ayant jamais eu de malade qui ait fait d'heureuſes épreuves de la tanéſie.

§. CXLIX. *Les cauteres & les véſicatoires*, entretenues quelque temps, ont ſouvent fait ceſſer les maux de tête

opiniâtres & guéri la goutte ſciatique, ce rhumatiſme chronique qui attaque une des cuiſſes. Mais je n'ai pas vu ces remedes externes être d'une grande utilité dans les maux nerveux, vaporeux ou hypocondriaqeus, cauſés par une humeur goutteuſe.

§. CL. J'ai remarqué précédemment que les maux qui ſont proprement nerveux, dépendent quelquefois de ce qu'il ſe trouve dans le ſang une humeur qu'on nomme pour l'ordinaire, quoi qu'improprement, *humeur ſcorbutique*, laquelle venant à être portée à la peau, y paroît ſous la forme de dartres, d'éruptions galeuſes, croûteuſes ou qui reſſemble à la lepre des Grecs. En pareil cas, il faut travailler à faire ſortir cette humeur morbifique par la peau, en employant les *vomitifs*, *les ſtomachiques chauds* & *les ſudorifiques*; après quoi, on tâchera d'opérer une guériſon radicale, au moyen

des douces préparations *de mercure* & des *eaux minérales* purgatives.

Voici la méthode qui m'a toujours le mieux réuſſi en pareil cas, du moins lorſque le mal étoit léger. Je fais prendre douze grains de pilules éthiopiques, *pilulæ æthiopicæ*, *E.* tous les ſoirs à l'heure du coucher & tous les matins un gros ou un gros & demi de ſel polychreſte, fondu dans une pinte d'eau *. Le ſel n'a pas ſeulement l'avantage de contribuer à la guériſon du mal principal ; il tient encore le ventre libre, & il empêche qu'il ne ſurvienne de ſalivation ; accident que les pilules éthiopiques produiſent quelquefois. On continue ce traitement juſqu'à ce que les dartres, gales, éruptions lépreuſes ſoient entiérement diſparues. Si l'opiniâtreté du mal exige

* J'ai fait boire quelquefois de l'eau de mer au lieu de ſel polychreſte.

que

que l'on emploie de plus grandes forces pour le vaincre, je preſcris ces pilules ſoir & matin.

Quoique le vrai ſcorbut, ou le ſcorbut acompagné des ſymptomes ordinaires, ſoit une maladie aſſez rare parmi ceux qui ne vont pas ſur mer, & qui n'habitent point des places de guerre, cependant nous rencontrons fréquemment des malades dont le ſang eſt infecté d'un vice ſcorbutique à un degré plus ou moins conſidérable, ce qui ſe reconnoît aux gencives gonflées, à la laſſitude & à divers autres maux ou ſignes. J'ai eu à traiter pluſieurs malades dont la conſtitution étoit altérée par un pareil vice ſcorbutique, & qui en même temps ſouffroient beaucoup des maux de nerfs ou de la maladie hypocondriaque. Les principaux ſymptomes qu'ils éprouvoient étoient le découragement, l'abattement, la mélancholie, l'inſomnie, les

vents, le continuel crachotement, les mauvaises digestions, les douleurs vagues, le serrement des parties antérieures de la poitrine, la couleur plombée, noirâtre, la vue diminuée, trouble. Je ne suis jamais parvenu à guérir parfaitement ces malades ; mais il m'a paru que le traitement qui leur convenoit le mieux & qui leur procuroit le plus de soulagement, étoit de faire tous les jours de l'exercice, & de prendre pendant long-temps la teinture faite avec le quinquina & les amers, où il entroit aussi de l'élixir de vitriol. Je prescris à ceux qui ont de la constipation autant de tartre soluble qu'il en faut pour leur tenir le ventre libre ; & ils prennent ce laxatif une fois en deux ou trois jours.

§. CLI. Lorsque les maladies de nerfs sont occasionées par une matiere morbifique retenue dans le sang, & qui a pour origine une pré-

cédente maladie aiguë ou chronique qu'on n'a pas guérie parfaitement, nous devons pour lors employer les remedes les plus efficaces qui ſe trouvent indiqués par le genre de la maladie originelle, & les circonſtances où eſt le malade.

Quand une humeur de nature à produire des dartres, des boutons ou une éruption miliaire, eſt dépoſée ſur des parties internes, au lieu d'être portée à la peau, elle cauſe, pour l'ordinaire, beaucoup d'abattement, d'angoiſſes, de foibleſſes, des défaillances, des urines pâles, l'inſomnie, quelquefois même du délire & des convulſions. Les remedes qui, ſous mes yeux, ont eu le plus de ſuccès en pareil cas, ſont le bain de pieds chaud & les fomentations chaudes appliquées ſur les pieds & les jambes, les véſicatoires, le vin, le petit-lait, les bols de camphre, le ſafran & le ſel de corne de cerf. Lorſque les malades

attaqués de fiévre miliaire ſentent une peſanteur conſidérable à l'eſtomac ou de l'oppreſſion, & ſe plaignent de difficulté de reſpirer, un doux vomitif, comme l'hypécacuanha ou une infuſion de camomille, diſſipent ſouvent ces ſymptomes, ou du moins les diminuent beaucoup. Le bain de pieds & les fomentations procurent fréquemment du ſommeil, & les malades éprouvent quelque ſoulagement preſqu'auſſi-tôt qu'ils emploient ces remedes externes. En outre ces ſecours favoriſent l'éruption miliaire, en faiſant ceſſer dans les vaiſſeaux cutanés la tenſion & la contraction ſpaſmodique qui, fréquemment, la retardent. Quand on a à traiter une perſonne pléthorique à un certain degré, ou qui a trop de ſang, il convient de ſaigner; & ce ſecours a ſouvent le double avantage de procurer du ſoulagement dès le moment même, & en occaſionnant le relâchement de tout

le ſyſtême vaſculaire, de faciliter l'expulſion de la matiere morbifique par les pores de la peau.

*Traitement. Lorſque les ſymptomes nerveux hypocondriaques ou hyſtériques ont pour cauſe la diminution de quelque écoulement ou évacuation habituelle*; il faut employer les remedes les plus propres à rétablir l'écoulement ou l'évacuation.

§. CLII. Si les régles ſont ſupprimées, ou ſeulement moins abondantes qu'elles ne doivent être, il faut travailler à les rétablir; & juſqu'à-ce qu'elles le ſoient, on ne peut que pallier ou guérir pour un temps les ſymptomes nerveux les plus incommodes. Il y a peu de cas dans leſquels nos ſoins ſoient auſſi ſouvent infructueux que quand nous agiſſons pour faire reparoître les regles qui ſont ſupprimées depuis long-temps; & le remede que nous voyons réuſſir

dans un cas, peut devenir ou inutile ou même nuiſible dans un autre.

Lorſque les régles ne ſont ſuppri mées, en tout ou en partie, qu parce qu'il n'y a pas dans le ſuje une quantité ſuffiſante de ſang d bonne qualité, les meilleurs remede qu'on puiſſe employer ſont le quin quina, les amers & le fer; mais i faut y joindre un régime nourriſſant & l'exercice du corps. Quand la malade aura, par ces moyens, fait plus de ſang & un ſang de meilleure qualité, il faudra déterminer ce fluide à ſe porter à la matrice, en donnant fréquemment à la malade de la teinture ſacrée, & en lui faiſant expoſer tous les ſoirs, au-deſſus de la vapeur de l'eau chaude, les parties externes qui approchent le plus de la matrice.

Dans les cas où la trop grande abondance du ſang empêche les régles de couler, la ſaignée, principalement

celle du pied, & les purgatifs doux, ſeront le traitement le plus sûr de rétablir cette évacuation.

Quand l'épaiſſiſſement ou la viſcoſité du ſang l'empêche de pénétrer dans les petits vaiſſeaux de la matrice, les fréquens vomitifs & les pilules mercurielles laxatives, *pilulæ mercuriales laxantes L*, ou d'autres purgatifs doux, joints avec le calomelas, réuſſiront très-bien à faire reparoître les régles.

Enfin, la ſuppreſſion des régles a-t-elle pour cauſe un reſſerrement ou une contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux de la matrice occaſionée par le froid, quelque paſſion vive ou autrement? les remedes les plus efficaces ſont alors le demi-bain chaud, le bain de pieds chaud, les potions huileuſes, les pilules d'aloës, l'*aſſa-fœtida*, l'extrait d'ellébore noir & le ſafran. On peut encore donner le ſoir, vers le temps où les régles doivent

revenir, un lavement d'eau chaude, dans lequel on aura mis trente ou quarante gouttes de *laudanum*.

Des ſuppreſſions de régles qui étoient anciennes, & n'avoient pas cédé aux remedes ordinaires, ont été quelquefois guéries par le moyen de l'électricité. On avoit ſoin en électriſant ces malades de leur tirer les étincelles des cuiſſes principalement. Le Dr Clerk m'a dit avoir obſervé que ce remede réuſſiſſoit mieux chez les perſonnes dont le pouls étoit petit & languiſſant.

Il y a des jeunes femmes qui, vers le temps du retour de leurs régles, ſont ſujettes à éprouver de violentes douleurs au dos & au ventre, des pâmoiſons, du délire, & quelquefois des convulſions. En pareil cas, le demi-bain chaud eſt d'une grande utilité; mais comme il arrive ſouvent que ce remede ne peut s'em-

ployer dans le moment, je conſeille, en général & avec ſuccès, de prendre un lavement d'eau chaude, où il entre cinquante gouttes de *laudanum*, & d'appliquer ſur le ventre un cataplaſme d'herbes émollientes enfermées dans de la flanelle, après qu'on a exprimé le tout de façon qu'il n'en découle point d'eau. Si la malade n'a pas le ventre libre, il faut au moyen d'un lavement laxatif fait avec l'*aſſa-fœtida*, lui procurer une ſelle avant qu'elle prenne le lavement anodyn.

On ne doit pas reſter dans l'inaction durant l'intervalle des périodes des régles, après que l'on a fait ceſſer une ſuppreſſion, ſur-tout ſi la malade y eſt ſujette. Pour prévenir le retour de cet accident, & rendre moins ſuſceptible des maux qu'il occaſione, j'ai preſcrit avec beaucoup d'avantage le fréquent uſage du bain de pieds chaud, quelques priſes de

pilules de Rufus, avec les potions huileuſes que le Dr Hamilton * a ſi fort recommandées en pareil cas, & que j'ai auſſi éprouvé être très-utiles contre les douleurs des inteſtins ou tranchées que ſouffrent les perſonnes dont les régles ſont ſupprimées.

J'ai vu quelquefois des filles ſujettes à avoir des ſyncopes & des convulſions, après que chaque période des régles étoit paſſée. Je ſuis porté à croire que ces maux dépendoient de ce que l'évacuation avoit été moins abondante qu'elle ne devoit être ou qu'elle n'avoit été précédemment. Dans un cas de cette eſpece les remedes ſuivans, continués durant deux ou trois mois, ont eu tout le ſuccès poſſible.

* Hamilton, *de Praxeos Regulis*, cap. iij. *Voyez* ces potions à la fin du livre, à la ſuite des autres médicamens.

*Prenez* aloës ſuccotrin,
*Aſſa-fœtida*,
Extrait d'ellébore noir,
de ſel de Mars,
de ſafran. } de chaque un gros.

Elixir de propriété, ce qu'il en faut pour faire du tout des pilules ; elles ſeront du poids de quatre grains. On en prend cinq ou ſix de deux ſoirs l'un en ſe couchant.

*Prenez* racine de gentiane,
de *calamus aromaticus*, } de chaque une once.

De ſommités de petite centaurée, ſix gros ; de fleurs de romarin, deux gros : mêlez : verſez ſur le mêlange quatre livres d'eau bouillante ; laiſſez infuſer pendant ſix heures : paſſez : ajoutez à la colature :

Teinture de quinquina, dix onces. Mêlez.

On prendra trois onces de ce médicament deux fois par jour.

Pendant qu'on fait uſage de ces remedes, il eſt à propos de prendre un bain de pieds tous les ſoirs à l'heure du coucher.

Quand les régles ne paroiſſent plus, parce que l'on eſt parvenu à l'âge où cette évacuation doit ceſſer naturellement, les divers ſymptomes nerveux, vaporeux ou hyſtériques qui ſurviennent pour lors ſont en général diminués, & quelquefois ſe diſſipent entierement, par le moyen des petites ſaignées répétées fréquemment, des doux purgatifs ſtomachiques, & des cauteres ou autres écoulemens artificiels.

§. CLIII. Le flux hémorrhoïdal venant à manquer, ou ne ſe renouvellant plus de temps en temps chez les perſonnes qui y ont été habituées; nous devons travailler à le rappeller par les fomentations émollientes & des médicamens internes où il entre de l'aloës. Lorſque c'eſt ſans ſuccès

qu'on a employé ces remedes ou d'autres du même genre, Hoffman conſeille d'appliquer des ſang-ſues autour de l'anus, une fois par mois.

§. CLIV. Les maux de nerfs ſont-ils occaſionés par le deſſéchement trop prompt de vieux ulceres ou des abſcès trop tôt cicatriſés? il n'y a pas de moyen plus puiſſant pour faire abandonner à cette humeur déplacée le lieu où elle produit de l'irritation, que de purger fréquemment; & ce qui procure un ſoulagement encore plus sûr & plus prompt, d'établir un écoulement artificiel par le moyen d'un cautere ou d'un ſéton, placé dans la partie du corps ou, ſelon les circonſtances, il doit devenir le plus utile.

§. CLV. Si l'on a fait rentrer tout-à-coup, par quelque topique appliqué mal-à-propos, des dartres, des boutons ou d'autres éruptions qui étoient ſur le viſage, ſoit nou-

vellement, ſoit depuis long-temps ; les douleurs de tête violentes, les vertiges, les maux d'eſtomac, les palpitations & les autres ſymptomes nerveux ſont fort ſouvent la ſuite de ces humeurs répercutées ou rentrées. En pareil cas, ſi on ne peut pas rappeller l'humeur morbifique au viſage, il faut eſſayer de la faire ſortir du corps en l'attirant à l'extérieur par des véſicatoires entretenus, ou des cauteres appliqués à la tête ou à la nuque, & par des purgatifs mercuriaux.

*Traitement. Lorſque les maux nerveux ou hyſtériques viennent de ce qu'il ne ſe trouve pas dans le corps une ſuffiſante quantité de ſang.*

§. CLVI. Lorſque le manque de ſang a pour cauſe une évacuation immodérée de ce fluide par les hémorrhoïdes, les régles ou les vuidanges ; le traitement conſiſte premiérement à diminuer ces évacuations, ſecondement, à remplir les vaiſſeaux

ſanguins, en faiſant prendre au malade des alimens légers & nourriſſans, mais qui n'échauffent point. On doit en même temps calmer la violence des ſymptomes nerveux, par le moyen des remedes anodyns, du vin ou d'autres médicamens cordiaux. La ſituation horizontale du malade eſt encore très-utile en pareils cas.

Les remedes que j'ai vu le mieux réuſſir à arrêter les pertes ou régles immodérées, ſont la teinture de roſes, le cachou, l'alun, l'*opium* & l'élixir de vitriol.

J'ai fait prendre quelquefois l'alun joint avec le cachou, comme il ſe trouve dans la poudre ſtyptique, *pulvis ſtypticus E*; mais depuis quelque temps, j'ai preſcrit plus fréquemment l'alun ſous la forme ſuivante, parce qu'il eſt moins déſagréable à l'eſtomac étant pris de cette maniere :

*Prenez* de lait nouvellement tiré & bouillant, une livre ;

D'alun de roche pulvériſé, depuis un gros juſqu'à un gros & demi.
Mêlez : pour faire cailler le lait : paſſez & ajoûtez dans le petit-lait, de ſucre blanc, une once.

Le malade boira quatre fois le jour trois onces de ce petit lait aſtringent.

Si le petit lait fait avec l'alun cauſe des aigreurs & des maux d'eſtomac, on prend avec ſuccès, deux ou trois fois le jour, un ſcrupule d'yeux d'écreviſſes, ou d'écailles d'huitres préparées. J'ai vu un cas dans lequel le petit lait d'alun a diminué une hémorrhagie de la matrice, quoique précédemment la malade eût pris trois fois par jour, pendant un certain temps & ſans aucun fruit, quarante gouttes de teinture anti-phthiſique, *tinctura anti-phthiſica E.* Le même remede a auſſi guéri des fleurs blanches qui duroient depuis pluſieurs années.

Je n'ai jamais eu de preuves bien

marquées de la vertu que quelques praticiens attribuent au quinquina pour arrêter les hémorrhagies. Qui plus eſt, j'ai vu une perte utérine que le quinquina pris en ſubſtance pendant près de quinze jours n'avoit pu faire ceſſer, céder en deux ou trois jours à la mixture ou potion ſuivante.

*Prenez* d'eau de menthe, ſix onces ;
de cannelle ſans vin, deux onces ;
de confection de cachou, ſix gros ;
de ſyrop de limon, deux onces.
Mêlez.

On prend deux cuillerées de la mixture toutes les quatre ou toutes les ſix heures.

Pour remédier à la conſtipation que cette mixture occaſione communément, il eſt néceſſaire de faire prendre une fois en deux ou trois jours, ſoit

un peu de rhubarbe, ſoit un lavement laxatif.

Le quinquina, dont la vertu fortifiante eſt plus marquée que la vertu aſtringente, paroît auſſi moins propre à arrêter les hémorrhagies qu'à augmenter les forces de ceux qui ont été affoiblis par des pertes de ſang exceſſives : néanmoins il eſt ſouvent très-utile, non-ſeulement de faire prendre ce médicament lorſque le ſang a ceſſé de couler, mais même de le donner dans l'hémorrhagie, en l'aſſociant à de plus puiſſans aſtringens.

§. CLVII. Quand les régles immodérées, ou les pertes après les fauſſes couches, ſont accompagnées ou précédées d'une douleur aiguë, non inflammatoire, dont le ſiége eſt à la partie inférieure du dos ou du ventre, & que le ſang ſort avec plus de violence, toutes les fois que les dou-

leurs ſe renouvellent ou augmentent, l'*opium* eſt un remede beaucoup plus efficace qu'aucun aſtringent ; c'eſt ce que prouve l'obſervation ſuivante.

Une femme qui avoit trente ou quarante ans, étant ſortie trop tôt après une fauſſe couche faite dans le quatrieme mois de ſa groſſeſſe, reſſentit de violentes douleurs aux reins & à la partie inférieure du ventre. Elles ſe renouvelloient une fois en huit ou douze heures, & étoient toujours accompagnées d'une hémorrhagie exceſſive qui laiſſoit la malade très-foible, quand les douleurs la quittoient. Lorſque je fus appellé auprès de cette femme, elle avoit déja fait uſage, mais avec peu de ſuccès, de pluſieurs médicamens aſtringens & fortifians. Je lui ordonnai un lavement compoſé de ſix onces d'une infuſion de roſes rouges ſéches, faite dans l'eau bouillante, & de cinquante gouttes de

*laudanum*, qu'elle prenoit tous les soirs à l'heure de son coucher. Quand les circonstances le demandoient, on lui donnoit de deux jours l'un un lavement laxatif. Dès qu'elle eut pris le premier lavement anodyn, la douleur & l'hémorrhagie se trouverent bien moins considérables ; & après le troisieme, il ne lui resta plus rien de ces maux.

§. CLVIII. Louis Septal *, & depuis lui David Hamilton **, ont recommandé une forte décoction d'*écorce d'oranges aigres* ou *bigarades*, comme le meilleur remede qu'on puisse employer contre les pertes ; & un habile praticien m'a dit avoir prescrit ce médicament plusieurs fois & avec succès sous la forme suivante.

---

* Septalii *Animadvers. med.* lib. viij, §. 144.

** Hamilton, *de Praxeos Regulis*, cap. iij.

*Prenez* l'écorce de ſept oranges aigres ou ameres, qui ne ſoient pas tout-à-fait mûres; faites bouillir dans trois livres d'eau de fontaine, & réduire à deux livres: paſſez: faites fondre dans la colature une once de ſucre; ajoûtez ſoixante gouttes d'élixir de vitriol. La malade prendra, toutes les trois heures, ſix cuillerées de cette décoction aſtringente.

§. CLIX. J'ai ſçu que des fleurs blanches ont été guéries, en grande partie, par pluſieurs *bains de mer* pris après que les malades avoient inutilement fait uſage de nombre de remedes très-actifs. Le bain de mer, employé dans les intervalles que laiſſoit une perte, a beaucoup contribué à diminuer cette maladie. Une femme âgée de quarante à cinquante ans, & dont j'étois le médecin, alloit rarement à la ſelle ſans perdre une très-grande quantité de ſang, quoiqu'elle fût fort

affoiblie par plusieurs saignées. Le bain de mer lui fut plus utile que tous les autres remedes qu'elle avoit essayés : celui-ci non-seulement diminua l'écoulement du sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux; mais il donna à cette femme un meilleur appétit, plus de force & une carnation plus animée.

Voilà quelles sont les méthodes que l'on peut employer pour le traitement des diverses causes occasionnelles générales des maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques ; je vais maintenant exposer les moyens dont on doit se servir pour écarter les causes occasionelles particulieres ou diminuer leur action quand on ne peut pas empêcher qu'elles n'ayent lieu ; ces causes particulieres sont :

### 1° *Les vents dans l'estomac & les intestins.*

§. CLX. Comme les vents qui sont dans l'estomac & les intestins

dépendent ou de la foibleſſe ou de l'affection ſpaſmodique du canal alimentaire, ou d'alimens de mauvaiſe qualité, les remedes qui doivent opérer une guériſon radicale, ſont ceux qu'on trouve dans le chapitre précédent, §.CXXV & ſuiv. où j'ai donné le traitement des maux de nerfs cauſés par les fautes contre la tempérance, & le régime convenable à chacun. Quant aux remedes propres à procurer un prompt ſoulagement dans les accidens qu'occaſione l'abondance des vents, & auxquels il eſt néceſſaire de porter remede auſſi-tôt, je les indiquerai dans la ſuite de cet ouvrage, en donnant le traitement des principaux ſymptomes nerveux, vaporeux ou hyſtériques.

### 1° *Les glaires ou phlegmes épais, engendrés dans l'eſtomac & les inteſtins.*

§. CLXI. Le traitement propre à détruire les glaires qui ſe trouvent

dans l'eſtomac & les inteſtins, eſ ſouvent long & difficile. Il ſe ren- contre même des cas ou on n'y peu réuſſir par aucun moyen. Car, quoi- qu'à l'aide des vomitifs répétés, nous venions à bout de nettoyer l'eſtomac des glaires qui y ſont pour lors; ſi cet organe n'eſt pas encore fortifié d'une maniere ſuffiſante, & que ſes vaiſſeaux ſécrétoires ne ſoient pas rétablis dans leur état naturel & ſain, les humeurs morbifiques continueront de s'y reproduire. C'eſt pourquoi outre les fréquens vomitifs, nous devons faire prendre le quinquina, les amers, les martiaux, des alimens tirés du régne animal, & recommander l'exer- cice du corps, principalement l'équi- tation & les voyages ſur mer *. La teinture amere de rhubarbe, *tinctura rhei amara, E*, ou l'élixir ſacré, *elixir*

* Celſus, *de Medicinâ*, lib. iv, cap. v.

*ſacrum*

*ſacrum E*, ſont très-utiles, non-ſeulement pour fortifier l'eſtomac & les inteſtins, mais encore pour détacher & expulſer une partie des glaires qui empêchent ces viſceres de remplir leurs fonctions. Il m'a ſemblé quelquefois que l'emplâtre ſtomachique, *emplaſtrum ſtomachicum E*, appliqué ſur la région de l'eſtomac, produiſoit un bon effet.

Les perſonnes dans l'eſtomac deſquelles il s'engendre habituellement beaucoup de glaires, ſe trouvent communément obligées de prendre un *vomitif* une fois en dix ou en quinze jours, & quelquefois plus ſouvent. Lorſqu'on prend pour vomitif de l'hypecacuanha, il faut boire une infuſion de raifort, ou ajoûter à chaque verre d'eau chaude un peu d'eau-de-vie ou de la graine de moutarde en poudre, parce que ces boiſſons étant un peu échauffantes & legérement irritantes, contribuent à fortifier l'eſto-

mac, en même temps que les glaire
qui l'incommodoient en ſont chaſſées
Comme l'*eau de chaux* diſſout l
colle de poiſſon & les autres ſubſtance
glutineuſes, viſqueuſes, j'ai penſ
qu'il ſeroit à propos d'éprouver que
effet elle auroit ſur les glaires formée
dans l'eſtomac. Pour le découvrir, j'a
mis douze onces d'eau de chaux ſu
quatres onces de glaires qui venoien
d'être rendues par le vomiſſement; &
j'ai mêlé avec ſoin ces deux liqueurs.
Dès ce moment les glaires me ſem-
blerent avoir été rendues un peu plus
fluides ou moins épaiſſes par l'eau de
chaux; mais au bout de cinq ou ſix
heures que le mêlange eut été en
repos, les glaires parurent entiére-
ment diſſoutes & fondues. Après que
j'eus fait cette expérience, un de mes
amis mêla, parce que je le lui deman-
dai, des glaires qu'il avoit rendues le
ſoir par le vomiſſement, avec le double
d'eau de chaux; & en examinant ce

mêlange le lendemain matin, il trouva que les glaires avoient entiérement perdu leur viſcoſité. Cette perſonne mit en même temps des glaires avec de l'eau commune ; mais lorſque le tout eut été en repos pendant vingt-quatre heures, les glaires avoient encore la plus grande partie de leur viſcoſité, quoiqu'elles fuſſent devenues moins épaiſſes par leur mêlange avec l'eau.

Quand on fait uſage d'eau de chaux dans la vue de détruire les glaires de l'eſtomac, il faut en boire près d'une chopine tous les matins à jeun, & ne rien prendre enſuite pendant deux heures. On en prendra encore un demi-ſeptier une demi-heure avant le dîner, & autant avant le ſouper.

En outre, toutes les fois qu'on aura preſcrit un vomitif pour atténuer & faire ſortir les glaires, le malade boira quelque temps après ſon opération, mais avant toute autre

choſe, un verre d'eau de chaux, qui, dans ce moment, agira bien plus puiſſamment pour diſſoudre les glaires reſtées dans l'eſtomac, ainſi que pour donner du reſſort aux vaiſſeaux & en reſſerrer l'orifice.

Quand, aux glaires qui ſont dans l'eſtomac, il ſe trouve joint des aigres ou une acidité conſidérable, j'ai vu de bons effets de dix grains de *ſel d'abſinthe* ou de *ſel de tartre*, pris deux fois le jour. Mais ſi l'eſtomac eſt entiérement exempt d'humeurs acides, on peut employer l'élixir de vitriol pour fortifier les vaiſſeaux de ce viſcere, quoiqu'un tel remede n'ait pas la vertu de fondre les glaires.

### 3° *Les vers dans l'eſtomac & les inteſtins.*

§. CLXII. Lorſqu'il y a des vers dans les premieres voies, nous devons, en même temps que nous employons des

remedes palliatifs pour faire ceſſer les ſymptomes incommodes qu'ils cauſent; nous devons, dis-je, travailler à détruire ces animaux par les médicamens anthelmintiques ou vermifuges qui paroiſſent convenir le mieux à l'état où ſe trouve le malade. Je dirai en paſſant que j'ai été témoin pluſieurs fois des bons effets de l'infuſion de la racine d'une plante que les habitans de la Caroline nomment en leur langue *œillet d'Inde* * ; mais ce remede eſt certainement beaucoup moins efficace ici qu'en Amérique ; & il me ſemble perdre une grande partie de ſa vertu à être gardé long-temps.

J'ai fait prendre avec ſuccès à pluſieurs enfans, ſix gros ou une once de *ſavon blanc* par jour. Il cauſe la mort aux aſcarides auſſi-bien qu'aux

* Eſſais & obſervations phyſiques & littéraires d'Edimbourg, t. 1, p. 398.

vers ronds & aux vers plats. On a beaucoup vanté l'*eau de chaux* comme un anthelmintique ou médicament propre à faire périr les vers du corps humain ; cependant rarement eſt-elle de quelque utilité, ſi ce n'eſt lorſque les vers ſont dans l'eſtomac ou la partie ſupérieure du canal inteſtinal; car quand ils ſe trouvent dans l'inteſtin *ileum*, ou dans la partie inférieure du *jejunum*; l'eau de chaux ne leur fait pas de mal, les vaiſſeaux abſorbans qui la pompent dans ſon cours ne la laiſſant pas parvenir juſqu'où ſont ces animaux.

4° *Les alimens nuiſibles par leur qualité ou leur quantité.*

§. CLXIII. Lorſque les maux nerveux hypocondriaques ou hyſtériques ſont occaſionés par des alimens pris en trop grande quantité & des alimens de mauvaiſe qualité ; ou qu'ils ſont augmentés par l'une de ces cauſes ; le principal remede qu'on y doit apporter eſt de faire vivre le malade de la

maniere qui convient le plus à ſon état & à ſa conſtitution.

[a] Si par une ancienne habitude de prendre trop peu de nourriture, les agens de la digeſtion ſont devenus très-foibles, le malade doit augmenter par des degrés preſque inſenſibles la quantité de ſes alimens.

[b] Quand au contraire les maux de nerfs ont pour cauſe les excès que le malade a faits dans le boire & le manger, il doit diminuer peu-à-peu la quantité de l'un & de l'autre, juſqu'à ce qu'il ſoit rentré dans les bornes d'une étroite tempérance; c'eſt-à-dire qu'il ne faut jamais qu'il mange aſſez fort à dîner, pour ſe trouver, en ſortant de table, incapable de s'occuper de quelque affaire ou de s'appliquer à l'étude; il ne fera qu'un léger ſouper, ou même il ne mangera pas du tout le ſoir, s'il ſent que ſon dîner n'eſt pas entiérement digéré.

[c] J'ai connu des perſonnes qui,

ayant beaucoup ſouffert de la goutte, tandis qu'elles mangeoient trop, & étant enſuite obligées, par la pauvreté, de manger peu, ſe ſont trouvées entiérement guéries de cette maladie. Auſſi eſt-il certain que la privation de nourriture, ou plutôt la tempérance dans le boire & le manger, eſt d'une très-grande importance pour la guériſon des maladies nerveuſes occaſionées par l'intempérance ou par une humeur goutteuſe contenue dans le ſang.

§. CLXIV. Quant au choix des alimens par rapport à leur qualité, les malades doivent éviter tout ce qui eſt peſant, gras, de difficile digeſtion, en général, & pour eux en particulier.

[*a*] Si l'eſtomac & les inteſtins ont beaucoup ſouffert par l'uſage des alimens qui produiſent des vents, tels que ſont certaines graines, les racines & les fruits, il faut éviter ſcrupuleu-

ſement d'en manger, ainſi que de tout ce qui peut engendrer des vents en aſſez grande quantité pour faire du mal; & alors on vivra de pain, de riz, d'alimens tirés du régne animal; & on boira quelques verres d'un vin qui ait de la qualité, qui ne ſoit pas nouveau & qui ne puiſſe pas s'aigrir facilement.

[c] Dans le cas où les alimens peſans, les ragoûts ou aſſaiſonnemens échauffans, âcres, de haut goût, & le trop grand uſage du vin ou d'autres liqueurs fortes, ont offenſé l'eſtomac & les inteſtins; le malade doit ſe réduire à une petite quantité de vin, & ne manger que des ſubſtances animales, apprêtées le plus ſimplement qu'il eſt poſſible, & ceux des végétaux qui ſont le moins propres à donner des vents. Il peut quelquefois être très-utile en pareil cas de vivre de lait & de végétaux ſeulement. Mais il ne faut pas ſe mettre tout-à-coup à ce

régime : on le prendra par degrés. Je dois faire obſerver ici que comme il y a eu des perſonnes qui, quoique habituées à boire du vin & à ne manger que des alimens tirés du régne animal, ſe ſont trouvées très-bien de s'abſtenir de leur uſage, & n'ont pas perdu beaucoup de leur force par ce changement de vie ; on en a vu auſſi d'autres d'une conſtitution différente, qui n'ont pas pu ſupporter ce régime moins nourriſſant que l'autre ; celles-ci étant réduites au lait & aux végétaux pour toute nourriture, non-ſeulement avoient de la foibleſſe, des défaillances, de l'abattement, du découragement, mais encore beaucoup de vents & d'autres maladies des premieres voies. Il paroit, par cette différence, des effets que produit le changement de nourriture, combien ſe ſont trompés ceux qui ont recommandé, ſans reſtriction ou exception, le régime du lait & des végétaux

dans la plus grande partie des maladies de nerfs.

On doit encore remarquer que beaucoup de gens qui ont l'eſtomac foible & venteux, mais principalement ceux qui ſont ſujets à la goutte, éprouvent que les végétaux & même le lait leur reuſſiſſent beaucoup mieux, lorſque pendant ce régime ils font uſage d'un peu de poivre ou de quelqu'autre épice. J'ai connu quelques perſonnes ſujettes à de violentes attaques de goutte dans l'eſtomac, qui ſe ſont trouvées très-bien d'avaler tous les matins douze ou ſeize grains de poivre blanc, avec le gruau préparé qu'ils prenoient pour leur déjeûné.

Il ne ſuffit pas de s'abſtenir de vin & d'alimens tirés du régne animal, & de ne vivre que de lait & de végétaux pour ſe préſerver de tous les maux de nerfs; nous en avons une grande preuve dans le pauvre peuple du nord de l'Angleterre, qui, même en ne

vivant que de lait, de petit lait, d'orge, de pois, de gruau d'avoine, de chou, de pommes de terre & d'autres végétaux, ſans prendre preſqu'aucun aliment tiré des animaux, ni liqueurs fermentées, eſt néanmoins très-ſujet à des douleurs dans l'eſtomac & les inteſtins, aux vents & aux autres ſymptomes hypocondriaques & hyſtériques qui accompagnent les premiers.

Qui plus eſt, quoique le lait & le régime végétal puiſſe devenir très-avantageux dans certains cas, pour diminuer ou diſſiper les maux qui ont été occaſionés par l'intempérance ou l'uſage des alimens de haut goût, néanmoins il eſt certain, en général, que le lait & les végétaux ſont plus propres à produire des vents dans les premieres voies & tous les ſymptomes incommodes & douloureux qui en dépendent, qu'un régime dans lequel on uſeroit également des végetaux &

des animaux. Le lait même qui tient pour ainſi dire le milieu entre les végétaux & les ſubſtances animales, eſt ſelon Hippocrate, nuiſible aux perſonnes ſujettes à être incommodées de vents dans l'eſtomac *.

L'obſervation que l'on a faite qu'un mêlange de viandes, de végétaux & d'eau tenu à un degré de chaleur égal à celui du corps humain, fermente plutôt & avec plus de force que ces mêmes végétaux avec l'eau ſeule, a fait conclure à quelques phyſiciens que les alimens fournis par le régne animal & le régne végétal, produiſent, quand on en fait uſage au même repas, beaucoup plus de vents dans les premieres voies que les végétaux pris ſeuls. Mais qu'on faſſe bien attention que la digeſtion des alimens eſt très différente du

* Hippoc. *Aphor.* ſect. v, ℣. 64.

changement qui arrive à ces mêmes ſubſtances ſoumiſes à de pareilles expériences. En ſecond lieu, comme la production des vents dans l'eſtomac & les inteſtins eſt dûe principalement à la foibleſſe de ces parties, à l'état contre nature de leurs nerfs & aux contractions ſpaſmodiques qu'ils éprouvent; une certaine quantité de nourriture tirée des animaux peut être cauſe qu'il ſe forme moins de vents pendant la digeſtion, qu'il ne s'en formeroit ſi l'eſtomac ne contenoit que des végétaux; & cela parce que les alimens que fournit le regne animal fortifient davantage le canal alimentaire, affecte agréablement ces nerfs, & les rend moins ſuſceptibles de ſpaſmes & de mouvemens irréguliers.

[c] Lorſque les maux de nerfs ſont cauſés par la matiere de la goutte, il ſe peut faire que le régime du lait & des végétaux, quand l'eſtomac peut

en ſupporter l'uſage continu, opere la guériſon de pareils maux, en détruiſant ou plutôt en ne fourniſſant pas de quoi entretenir cette matiere goutteuſe. Mais quand la foibleſſe de l'eſtomac, ou la diſpoſition particuliere de ſes nerfs ne lui permet pas de ſupporter la plus grande partie des alimens du régne végétal, le régime du lait & des végétaux ne conviendra nullement, au lieu que les alimens les plus légers, tirés du régne animal, & pris en telle quantité qu'ils puiſſent ſe digérer facilement, non-ſeulement nourriront & fortifieront le corps plus que le régime oppoſé; mais ils produiront l'effet des remedes anodyns, en préſervant de pluſieurs ſymptomes nerveux de l'eſtomac & des inteſtins, ou en les adouciſſant.

[*d*] Au reſte, on ne peut pas donner de régle conſtante pour décider quelle

eſpece de nourriture eſt ſalutaire à chaque malade. En effet ſi ce ſont principalement les nourritures animales qui conviennent à quelques-uns, d'autres ſe trouvent mieux de vivre de lait & de végétaux ſeulement ; enfin il y en a qui, en uſant du lait & des végétaux doivent prendre un peu de nourriture animale. Il en eſt de même pour le choix de la boiſſon la plus utile. Quelques malades ne peuvent ſe paſſer de vin, tandis que d'autres ne boivent que de l'eau ; & on en voit quelques-uns auxquels il eſt néceſſaire de mêler à leur eau un peu d'eau-de-vie ou d'autre liqueur forte. Chaque malade doit donc s'en tenir à l'eſpece d'aliment & de boiſſon qu'il a éprouvé être la plus agréable à ſon eſtomac, & la plus légere. Mais quel que ſoit l'aliment & la boiſſon que l'on a adoptés, il faut obſerver conſtamment la tempérance dans leur uſage, & n'en

jamais paſſer les bornes que l'expérience indique à chacun, parce qu'en général les malades ont bien moins à redouter des effets produits par la mauvaiſe qualité des alimens & de la boiſſon qu'ils prennent, que de ceux qu'occaſione leur trop grande quantité.

[e] Lorſque l'eſtomac & les inteſtins ont beaucoup ſouffert des excès dans le boire & le manger, ou ont été affoiblis par les alimens venteux; ce n'eſt pas ſeulement d'un régime convenable, de l'uſage du quinquina, des amers, des martiaux & de l'exercice qu'on doit attendre la guériſon: ſouvent il eſt encore néceſſaire de donner de nouvelles forces au canal alimentaire. Des vomitifs doux & des purgatifs ſtomachiques peuvent auſſi être utiles pour nettoyer les premieres voies, exciter & favoriſer leurs ſecrétions naturelles.

5° *Les obſtructions indolentes formée dans quelqu'un des viſceres du bas-ventre, & principalement celles qui ſont du genre des ſquirrhes.*

§. CLXV. Les obſtructions indolentes ou qui ne font pas de douleur, & dont il s'agit ici, ſont ſituées ou dans les canaux ſécrétoires des glandes, ou dans d'autres vaiſſeaux plus petits que ceux qui portent la partie rouge du ſang dans les follécules glanduleux, ou dans les interſtices du tiſſu cellulaire, dans leſquels les arteres exhalantes dépoſent un fluide qui devient bientôt trop épais pour être repris par les veines abſorbantes; & ces dépôts augmentent tous les jours par l'addition d'une nouvelle matiere du même genre. Il y a des cas où les vaiſſeaux de la partie obſtruée ſont tellement altérés & dans un état ſi

différent de celui qui leur eſt naturel, que les fluides qu'ils ſéparent & dépoſent dans les follécules des glandes & les interſtices du tiſſu cellulaire deviennent en y ſéjournant & par leur état de ſtagnation, preſque cartilagineux.

C'eſt une choſe difficile en général que de s'aſſurer ſi les maux nerveux & hypocondriaques ſont occaſionés par des ſquirrhes ou d'autres tumeurs indolentes, formées dans les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, ou dans d'autres viſceres de l'abdomen, à moins qu'on ne puiſſe les découvrir, par le toucher, ce qui n'arrive pas ſouvent. Mais quand j'entends ſe plaindre, principalement des femmes dont les régles ſont ceſſées, de dégoût, de manque d'appétit, d'indigeſtion, de vomiſſement, de vents, de douleurs dans le ventre; ſi j'apprends que ces ſymptomes ſubſiſtent depuis longtemps, ſans avoir laiſſé des inter-

valles un peu conſidérables de relâche & que l'uſage des médicamens augmente ces maux au lieu de les diminuer ; dès-lors je préſume qu'il y a quelqu'obſtruction dans l'eſtomac, les inteſtins ou les parties voiſines, ſur-tout quand le malade a le pouls vif ou fréquent ſans éprouver ni ſoif incommode, ni chaleur remarquable.

Lorſque les maux hypocondriaques ou hyſtériques dépendent d'obſtructions indolentes, nous devons tout faire pour réſoudre ces obſtructions par degrés ; & en même temps il faut faire ceſſer, ne fût-ce que pour un temps, les ſymptomes les plus difficiles à ſupporter qu'elles occaſionent.

[a] Il y a peu de remedes d'une plus grande efficacité pour guérir les obſtructions indolentes & froides que les *frictions douces*. Non-ſeulement les frictions renouvellent & contribuent à entretenir la circulation du ſang dans les petits vaiſſeaux ; mais elles

ervent encore à atténuer les humeurs
paiſſies & à augmenter l'abſorption
e la matiere qui eſt en ſtagnation
ans les follécules des glandes & les
nterſtices du tiſſu cellulaire. J'ai vu
lusieurs exemples de tumeurs enky-
ées, guéries par les ſeules frictions
épétées pendant long-temps. Une
e ces tumeurs ſituée à la paupiere
upérieure, avoit la groſſeur d'une
eriſe ordinaire, & étoit du genre de
elles qui contiennent une matiere
ſſemblante à du ſuif. Une autre tu-
eur placée dans la membrane adi-
euſe du côté gauche de l'abdomen
oit plus groſſe que la premiere,
ez molle & approchant un peu de
elles qui contiennent une matiere ſem-
able à du ſuif ou à de la bouillie.
n ne fit autre choſe à cette derniere
meur que de la frotter deux fois
jour avec de l'huile camphrée. Il
t vrai que les quatre premiers mois
le ne parut pas céder; mais bientôt

après ce temps, elle commença à diminuer, & se dissipa fort promptement. La petite tumeur de la paupiere ne fut frottée qu'avec de la salive.

[*b*] Les *fomentations chaudes* sont très-utiles dans le traitement de ces obstructions ; non seulement elles relâchent les vaisseaux & atténuent la matiere qui forme l'obstruction, mais par leur chaleur elles renouvellent & entretiennent la circulation des fluides dans les parties qui étoient obstruées. Ces remedes externes operent souvent la résolution des tumeurs indolentes ; ou ils les amenent à suppuration, lorsque les médicamens internes ne le font point sans le secours des premiers. Les fomentations doivent être appliquées matin & soir durant près de deux heures : on doit prendre garde qu'elles ne soient point assez chaudes pour qu'il y ait à craindre qu'elles causent de l'inflammation à

la peau ou qu'elles la rendent trop tendre. Je me ſers pour l'ordinaire de flanelle trempée dans l'eau chaude ſeulement & exprimée. Je preſcris quelquefois au lieu d'eau, une décoction d'abſinthe, de fleurs de camomille ou de ſommités de ciguë, avec un peu de vinaigre.

Il n'eſt pas beſoin de dire que quand les obſtructions ſont ſituées profondément dans le bas-ventre, ni les frictions, ni les fomentations ne peuvent avoir un effet auſſi marqué que lorſqu'elles ſe trouvent dans le tiſſu cellulaire immédiatement ſous la peau.

[c] Les *vomitifs* & les *purgatifs* *

---

* Je regarde les bons effets que produit l'uſage interne de l'eau de mer dans le traitement des tumeurs glanduleuſes, comme appartenans à ſa qualité purgative. Quand cette eau ne tient pas le ventre libre, & que le malade reſſent de la chaleur & de l'altération, on ne doit pas s'attendre qu'elle réuſſiſſe.

doux, fréquemment répétés, ſont en particulier très-efficaces contre les obſtructions indolentes des viſceres du bas-ventre quand elles commencent. Mais lorſqu'une obſtruction ſituée dans l'eſtomac eſt formée depuis ſi longtemps qu'elle ne peut plus ſe réſoudre, les vomitifs, & ſur-tout les vomitifs violens deviennent très mal-faiſans, en cauſant de l'irritation dans les parties engorgées, obſtruées, ou même en faiſant rompre quelques-uns de ſes petits vaiſſeaux *. C'eſt ici l'occaſion de faire remarquer que beaucoup des médicamens échauffans & âcres qu'on preſcrit communément dans les maladies nerveuſes, ſont egalement déplacés & nuiſibles en pareil cas, parce que leurs qualités irritantes les rend plus propres à cauſer de l'inflammation, & à hâter les progrès d'une

* *Voyez* ci-deſſus, tom. 1, pag. 541.

obſtruction

obſtruction ſquirrheuſe, qu'à la diminuer ou à la réſoudre.

[*d*] Quant à ceux des remedes internes, qu'on nomme communément *remedes déſobſtructifs*, ils ne peuvent produire que peu d'effet; ou même ils en manquent tout-à-fait lorſque la matiere qui forme l'obſtruction eſt amaſſée dans les interſtices du tiſſu cellulaire; mais ces remedes ſont principalement utiles pour guérir les obſtructions qui occupent les follécules des glandes ou les petits vaiſſeaux lymphathiques.

§. CLXVI. Les médicamens déſobſtructifs internes dont j'ai fait uſage avec le plus de ſuccès, ſont le tartre ſoluble, le ſel polychreſte, le mercure & le ſavon.

Je donne le *tartre ſoluble*, depuis un gros & demi juſqu'à trois gros, ou même une demi-once; & le ſel polychreſte, depuis deux ſcrupules juſqu'à un gros & demi. On fait fondre

ces sels dans une chopine d'eau que l'on boit en trois ou quatre verres tous les matins pendant deux mois ou davantage.

Quand j'emploie le *mercure* comme remede désobstructif, je fais prendre les pilules mercurielles laxatives, *pilulæ mercuriales laxantes E*, ou la dissolution du mercure sublimé corrosif. Pour empêcher que ces médicamens ne se portent trop à la bouche, je ne donne les pilules qu'une fois en deux ou trois jours; & pendant l'usage du sublimé, je prescris un purgatif doux tous les quatre ou cinq jours.

[*a*] Dans les cas où les tumeurs glanduleuses du cou sont plutôt du genre des *écrouelles* que de vrais squirrhes, je n'ai rien vu qui ait autant de succès que l'usage du *quinquina*, soit en substance, soit en décoction, continué pendant plusieurs mois. On donnera en même temps

tous les quatre ou cinq jours, à l'heure du coucher, une priſe de *calomelas* & de rhubarbe ou de pilules mercurielles laxatives, aſſez forte pour procurer le lendemain matin au malade deux ou trois ſelles. Ce traitement m'a toujours paru également efficace, lors même qu'avec les tumeurs indolentes & un vice écrouelleux il y avoit une fiévre conſidérable, comme dans le cas ſuivant.

Une fille agée de ſept ans qui avoit la fibre lâche & un vice écrouelleux, commença au mois de Mars à voir ſe former des tumeurs dures à ſon poignet gauche & à une de ſes jambes: il lui ſurvint auſſi une enflure molle, œdémateuſe aux pieds & aux mains. Cette petite fille avoit la langue chargée, le pouls fréquent & la peau plus chaude que dans l'état naturel. Au mois de Juin ſuivant, lorſque je fus appellé pour la premiere fois, tous les ſymptomes étoient augmentés; la

malade étoit très-maigre, & ſon pouls battoit plus de cent trente fois par minute. Comme on avoit déja mis beaucoup de remedes en uſage ſans en avoir retiré aucun fruit, elle prit d'abord par mon ordre un vomitif & un purgatif doux; enſuite je lui preſcrivis une décoction de quinquina avec un peu d'élixir de vitriol, pour en boire quatre fois par jour, à la doſe de deux ou trois cuillerées à bouche chaque fois; ſecondement une purgation de *calomelas* avec de la rhubarbe à prendre une fois en cinq ou ſix jours. Il n'y avoit pas encore quatre ſemaines que ce traitement étoit commencé, que la petite fille avoit déja le pouls moins fréquent, la peau plus fraîche, & un meilleur appétit; & au bout de deux mois elle ſe trouva entiérement guérie de tous ſes maux.

[*b*] Quand les tumeurs glanduleuſes ſont ſituées ſous la peau

immédiatement, les onguens mercuriels dont on a frotté ces parties, ou un emplâtre mercuriel fort actif qu'on y a appliqué, en ont quelquefois opéré la guériſon.

Un homme âgé de vingt-un an avoit eu une des glandes conglobées du côté gauche du cou enflée par le froid. Cette tumeur, qui n'étoit pas accompagnée de douleur augmenta, par degrés, de maniere qu'au bout de trois mois, ſon volume égaloit celui d'un œuf de poule coupé en long par le milieu. Lorſqu'on eut fait uſage durant ſix ſemaines de purgatifs mercuriaux, de fomentations, & des emplâtres diſcuſſifs ordinaires, mais ſans aucun ſuccès; on appliqua ſur la tumeur l'emplâtre mercuriel avec le triple de mercure, *emplaſtrum mercuriale cum triplici mercurio E.* Au bout de deux ou trois jours le malade commença à ſaliver; & pendant une ſemaine il continua de rendre environ

une chopine de salive par jour, après quoi la salivation diminua par degrés; & la tumeur fut réduite à un tiers du volume qu'elle avoit eue précédemment. La chaleur de l'été, qui survint bientôt, emporta le reste de cette tumeur que l'emplâtre mercuriel n'avoit pas pu fondre.

§. CLXVII. *Le savon blanc* mérite une place distinguée parmi les médicamens désobstructifs : les tumeurs glanduleuses opiniâtres ont cédé quelquefois à son usage, même dans des cas où précédemment on avoit employé le mercure inutilement; j'en vais rapporter tout-à-l'heure deux exemples. Le savon se prendra tous les jours, depuis une demi-once jusqu'à une once & davantage, si l'estomac du malade peut le supporter en aussi grande dose.

[1.] Un homme âgé de plus de vingt ans, me consulta au mois d'Avril 1752, pour une tumeur qu'il avoit à la région

épigaſtrique un peu au-deſſous du cartilage xiphoïde. Cette tumeur étoit preſqu'auſſi groſſe que le poing & dure, mais ſans douleur. On ne pouvoit douter qu'elle ne fût ſous les muſcles & le péritoine ; & comme elle changeoit de place ſelon que le malade ſe tournoit d'un côté ou d'un autre, je préſumai qu'elle étoit ſituée dans l'épiploon, principalement parce qu'elle n'étoit accompagnée d'aucun mal à l'eſtomac ni aux inteſtins.

Je conſeillai au malade de faire tomber d'une hauteur conſidérable de l'eau chaude ſur ſa tumeur ; de la couvrir tout le jour avec un morceau de flanelle ; de prendre des pilules ſcillitiques, & de boire en même temps au moins une pinte de petit-lait de vache par jour. Quelque temps après il prit des pilules compoſées avec la gomme ammoniac, le *galbanum* & l'aloës ; mais ce fut ſans ſuccès. La tumeur devint plus conſi-

dérable ; & comme cet homme ſouffroit beaucoup quand il étoit aſſis pour écrire, ce que ſa profeſſion l'obligeoit de faire, je l'envoyai à la campagne à la fin de Juillet ; & je lui conſeillai de prendre chaque jour depuis une demi-once juſqu'à une once de ſavon d'Eſpagne, ſans interrompre l'uſage du petit-lait. Vers la fin du mois d'Octobre il revint à la ville, ſa tumeur étant ſenſiblement diminuée ; il y continua le ſavon juſqu'au commencement de Janvier ; comme dans ce temps-là on avoit peine à la ſentir, pour lors il ceſſa tous les remedes ; & depuis ce moment il a joui d'une bonne ſanté, ſans qu'il ait paru d'enflure ſenſible ni de dureté à la partie qui a été le ſiége du mal.

(2.) Un homme âgé de trente-trois ans, qui avoit été ſujet pendant pluſieurs années à des douleurs de rhumatiſme, remarqua au mois de Mars 1752, qu'il lui étoit ſurvenu

au côté droit du cou, immédiatement au-deſſus de la clavicule, une tumeur glanduleuſe indolente, ni molle ni très dure. L'automne ſuivant, cet homme ayant été expoſé toute une journée au froid & à l'humidité, ſa tumeur devint bientôt après beaucoup plus groſſe. On lui tira alors du ſang qui étoit très-viſqueux. Au mois de Novembre il fit uſage de quelques fomentations diſcuſſives chaudes, & de pilules mercurielles laxatives. Ce dernier remede mercuriel, qu'il prit tous les deux jours pendant environ trois ſemaines, le fit ſaliver un peu, mais ne diminua pas le volume de la tumeur. Environ quinze jours après qu'il eut diſcontinué l'uſage des pilules; il commença à prendre trois gros de ſavon par jour, & il ne tarda pas à doubler la doſe. Au bout de trois ſemaines, la tumeur étant ſenſiblement diminuée, il fut encouragé par-là à continuer l'uſage de ce

remede ; mais vers le milieu de Janvier, cet homme ayant ſouffert du froid, il lui ſurvint un dévoiement, & il fut obligé d'interrompre le ſavon pendant plus de quinze jours. La diarrhée étant ceſſée, il recommença au mois de Février à être tourmenté de demangeaiſons vives par toute la peau, principalement quand il étoit dans le lit. Comme cette incommodité alloit toujours en augmentant, je lui conſeillai vers la fin du mois de diſcontinuer encore une fois le ſavon. La tumeur avoit pour lors perdu au moins la moitié de ſon volume depuis le milieu de Décembre.

L'augmentation des démangeaiſons & divers autres maux empêcherent dans la ſuite ce malade de ſe remettre à l'uſage du ſavon ; & après avoir inutilement eſſayé de beaucoup de remedes, ainſi que de l'air de différens pays, il mourut au mois d'Août 1754.

Puiſque les perſonnes qui ſont at-

taquées de la pierre dans la veſſie ou dans les reins prennent ſouvent une plus grande quantité de ſavon que n'a fait ce malade, ſans cependant qu'elles ſe plaignent de démangeaiſons, je penſe qu'on ne peut pas attribuer avec fondement un tel ſymptome à ce médicament, ſur-tout puiſque le malade n'en a rien reſſenti durant les cinq premieres ſemaines qu'il a fait uſage du ſavon, & que d'ailleurs ce ſymptome n'eſt venu qu'après un dévoiement occaſioné par le froid. Je ne puis croire non plus que la tumeur du cou ait été un dépôt critique, ni que les démangeaiſons & les autres mauvais ſymptomes aient eu pour cauſe la matiere de la tumeur fondue par l'action du ſavon, & portée dans le ſang. En effet, lorſque la tumeur commença à ſe faire ſentir, au mois de Mars 1752, cet homme n'avoit aucun autre mal; & au mois de Novembre, quand elle eut acquis aſſez

de volume pour être auſſi large, quoique moins groſſe que le poing, ſa ſanté étoit dès-lors mauvaiſe, & ſon ſang paroiſſoit viſqueux.

J'ai fait prendre le ſavon dans pluſieurs autres cas, ſans en retirer autant de fruit que je l'eſpérois; parce que beaucoup de tumeurs glanduleuſes ſont incurables, comme celles de l'obſervation précédente ; cependant ſi ce médicament ſe trouve réuſſir dans deux cas ſur dix, on doit le juger utile, & il faut l'eſſayer dans le traitement de tous les maux de ce genre.

Si on objecte contre la vertu réſolutive attribuée au ſavon, que des tumeurs ſquirrheuſes tirées du corps humain & miſes dans de l'eau où on a fait diſſoudre du ſavon, ne ſont point amollies & fondues par ce remede. Je réponds que le ſavon n'a, pour fondre ou diſſoudre les concrétions urinaires ou pierreuſes que l'action & le ſuccès des autres men-

ſtrues chymiques; au lieu que quand il opere la réſolution des glandes obſtruées dans le corps humain vivant, il eſt certainement aidé dans ſon action par le mouvement que communiquent aux fluides le cœur & les arteres dans leſquels il fait naître, ſelon toute apparence en les irritant, de fortes contractions; & c'eſt par-là ſans doute, auſſi-bien que par ſes qualités réſolutives que le ſavon contribue à la guériſon des maladies. D'ailleurs je ne penſe pas que le ſavon puiſſe jamais fondre un vrai ſquirrhe, ſoit dans le corps, ſoit hors du corps; je crois ſeulement qu'il détruira quelquefois les engorgemens & les obſtructions des glandes qui ne ſeront pas confirmées, & qui auront encore de la molleſſe.

§. CLXVIII. *Le mercure* & ſes préparations ſont regardés avec raiſon comme les plus puiſſans remedes déſobſtructifs; mais quand ils manquent

de fondre les tumeurs dures, il arrive ſouvent qu'ils y cauſent de l'irritation & de l'inflammation. C'eſt ſans un fondement ſuffiſant qu'on a attribué en général cet effet du mercure & des médicamens où il entre à la peſanteur de ce minéral. En effet lorſque dix grains de *calomelas* ont excité & entretenu chez quelques ſujets la ſalivation pendant deux & trois ſemaines de ſuite; & quand un grain & demi de mercure ſublimé corroſif diſſous dans de l'eau-de-vie & pris en quatre jours, a occaſioné un crachotement, il eſt évident que l'addition de la peſanteur du mercure à la maſſe du ſang, doit en pareils cas avoir été trop petite pour qu'elle ait pu produire un changement ſenſible dans la circulation des fluides de ces malades.

§. CLXIX. *Le ſavon* a non-ſeulement cet avantage ſur le mercure, qu'on peut en faire uſage dans la

plûpart des cas, ſans qu'on ait à craindre de ſa part ni irritation ni inflammation, & par conſéquent ſans courir le riſque que la tumeur ſquirrheuſe devienne cárcinomateuſe ; mais en outre il n'atténue pas les fluides & ne diminue pas les forces comme les mercuriaux.

Il ſemble que le ſavon agiſſe principalement par ſa vertu déterſive ; & peut-être eſt-il dans pluſieurs cas un vrai diſſolvant. Tout le monde connoît la propriété de cette ſubſtance fondue dans l'eau pour nettoyer la peau, la déterger. Si un malade prend une once de ſavon par jour, ſon ſang devient alors ſi ſavonneux, qu'en circulant dans les petits vaiſſeaux à demi-obſtrués d'une glande tuméfiée, il peut détacher & entraîner avec lui cette matiere viſqueuſe, qui par ſon adhérence aux parois des vaiſſeaux bouche la plus grande partie de leur cavité.

§. CLXX. On a beaucoup vanté l'*extrait de ciguë* * comme un excellent remede déſobſtructif; mais quoique je l'aie mis en uſage auſſi-bien que la poudre de la même plante pour détruire pluſieurs tumeurs dures dont les unes étoient externes & les autres ſituées dans le bas-ventre, je ne l'ai vu réuſſir que dans deux cas; l'un étoit une large tumeur ſquirrheuſe à la mammelle gauche, & l'autre une glande du cou endurcie. La derniere tumeur fut diſſipée en huit mois par l'extrait de ciguë. L'uſage continu ſoit de l'extrait, ſoit de la poudre de ciguë, non-ſeulement a empêché la premiere d'augmenter pendant près de quatre ans, mais aujourd'hui elle eſt réduite au quart du volume qu'elle a eu.

---

* *Voyez* Obſervations ſur l'uſage interne de la ciguë, par M. Storck.

§. CLXXI. Dans le traitement des obſtructions des viſceres, outre quelques-uns des remedes que j'ai indiqués, il ſera néceſſaire de preſcrire un régime convenable, comme l'uſage des *végétaux* les moins ſujets à produire des vents, les bouillons & les alimens légers. Quand les fruits bien mûrs ne cauſent pas aux malades des vents capables de leur faire du mal à l'eſtomac & aux inteſtins, ils peuvent devenir ſalutaires par leur qualité ſavonneuſe & leur vertu réſolutive. On donnera auſſi avec fruit le petit-lait de vache ou de chévre, ſurtout au commencement de l'été, lorſqu'il contient le plus de ſucs & qu'il participe davantage aux vertus des plantes graminées & des autres herbes. Il faut que la boiſſon du malade ſoit plutôt tiéde que froide; & la meilleure eſt l'eau ſeule ou l'eau mêlée avec un peu de vin du

Rhin, ou quelqu'autre vin blanc léger.

§. CLXXII. *L'exercice*, & principalement celui qu'on prend à cheval, eſt extrêmement utile, non-ſeulement pour préſerver des obſtructions, mais encore pour guérir celles qui ne ſont que commencer. Il eſt à propos, à ce que je crois, d'obſerver ici que les perſonnes qui menent une vie ſédentaire, & principalement celles dont l'étude eſt l'occupation, (& qui ſe tiennent aſſiſes pour écrire ou pour lire, de maniere que leur corps eſt courbé en devant), ſont très-ſujettes aux maux de nerfs ou vapeurs, à la maladie hypocondriaque & aux obſtructions. Il ſeroit très-utile à ces perſonnes de donner chaque jour quelque temps à un exercice du corps; & ſi elles ne le peuvent pas abſolument, au moins doivent-elles lire & écrire debout

le plus long-temps qu'il leur eſt poſſible, les viſceres du bas-ventre n'étant point gênés & comprimés dans cette poſture comme quand on eſt aſſis.

§. CLXXIII. Si le malade que l'on a guéri d'obſtructions conſidérables dans les viſceres eſt en embonpoint & a beaucoup de ſang, il convient de commencer le traitement par *la ſaignée*, qui, en déſempliſſant les vaiſſeaux, non-ſeulement contribue à diminuer le volume de l'obſtruction, mais encore favoriſe l'action des médicamens déſobſtructifs.

§. CLXXIV. Tandis que nous travaillons à opérer la guériſon radicale des obſtructions par l'uſage des médicamens indiqués ci-deſſus, nous ne devons pas négliger de faire ceſſer, du moins en partie ou pour un temps, les ſymptomes difficiles à ſupporter qui accompagnent ſi ſouvent les obſtructions. Pour cette cure

palliative on emploiera principalement l'*opium*, les compoſitions où il en entre, & les médicamens nervins & carminatifs les moins échauffans; mais en voici aſſez ſur ce ſujet.

### 6° *Les paſſions ou affections vives de l'ame.*

§. CLXXV. Lorſque les maladies nerveuſes ou hyſtériques & les vapeurs ſont occaſionées par les paſſions vives ou les fortes affections de l'ame, le traitement conſiſte principalement dans l'obſervation des régles ſuivantes.

[*a*] Il faut prendre garde que le malade ne voie ni n'entende rien de ce qui peut lui déplaire ou le fâcher, & ne ſe trouve dans toutes les occaſions propres à faire naître chez lui des paſſions vives & à donner de violentes commotions à tout le ſyſtême nerveux.

(*b*) On augmentera la force du genre nerveux au point que l'ame ſoit moins ſuſceptible d'être vivement affectée par les impreſſions des objets extérieurs & par les idées que fait naître la réflexion ſeule, ou la méditation. Les médicamens, qu'on peut employer avec le plus de ſuccès pour remplir cette indication, ſont le quinquina, les amers, les martiaux, le bain froid, l'exercice & les alimens appropriés. Voyez dans le chapitre précédent, §. cxxvj & ſuiv. la maniere de mettre en uſage ces divers moyens.

[*c*] Souvent pour prévenir, diminuer & même guérir les maladies de nerfs ou vapeurs occaſionées par les fortes impreſſions faites ſur l'eſprit, il ſuffit d'exciter des ſenſations ou des paſſions qui aient plus de force ou d'intenſité que les premieres. Nous avons une preuve bien ſenſible de l'efficacité de ce moyen dans la ma-

niere dont Boerhaave guérit de l'épilepsie les enfans des deux sexes de l'hopital d'Harlem *. On a encore fait cesser des accès épileptiques en employant le fouet **. Les vésicatoires ont dissipé des convulsions causées par le mal aux dents. On a arrêté le vomissement en plongeant subitement les mains dans de l'eau froide. Enfin tout ce qui cause de la surprise ou attire une grande attention, met fin au hoquet ordinaire.

[*d*] Les affections nerveuses ou hystériques occasionées par des passions qu'on a cachées ou qui ont été contrariées, se guérissent par la jouissance de l'objet, bien mieux que

---

* *Voyez* tom. 1. pag. 554.

** Kaau-Boerhaave, *impet. fac.* §. 406.

On lit dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1752, qu'une fille fut guérie de l'épilepsie par un coup de canon tiré à ses côtés, au moment où un de ses accès finissoit.

de toute autre façon *. Si ce moyen efficace eſt interdit, on réuſſit à les guérir par un régime convenable, la diſſipation, l'amuſement & par l'*opium* ou ſes compoſitions que le malade prend principalement à l'heure du coucher pour ſe tranquilliſer l'eſprit & ſe procurer du ſommeil; on réuſſit, dis-je, à les guérir de cette façon bien mieux qu'en employant toute la claſſe des médicamens nervins.

---

* Nous avons dans Tulpius un exemple remarquable en ce genre. Le mariage d'une jeune fille ayant ſouffert quelque difficulté, elle fut tout-à-coup attaquée de catalepſie, de façon qu'elle reſta un jour entier ſur ſa chaiſe ſans le moindre mouvement, & ſans paroître faire la moindre attention à ce qui ſe paſſoit autour d'elle; qui plus eſt, tout ſon corps devint auſſi roide que s'il eût été glacé: cependant on ne lui eut pas plutôt dit à voix haute qu'elle alloit être mariée à celui qu'elle aimoit, que ſortant de ſon profond ſommeil elle ſauta de ſon ſiége & ſe trouva guérie. *Voyez* Tulpii, *Obſervationes medicæ*, lib. j, obſ. 22.

Juſqu'ici j'ai expoſé le traitement des diverſes cauſes des maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques; je terminerai ces obſervations par l'expoſition des remedes les plus propres à guérir, ou du moins à pallier les plus fâcheux ſymptomes de ces mêmes maladies.

CHA-

# CHAPITRE VIII.

## Traitement des Symptomes nerveux ou vaporeux, hypocondriaques & hyſtériques les plus remarquables.

### [1.] *Les mouvemens convulſifs, ou les ſpaſmes des muſcles & des parties muſculaires.*

§. CLXXVI. LEs mouvemens convulſifs, & les ſpaſmes des muſcles, ſont, ou généraux, c'eſt-à-dire qu'ils affectent preſque tout le corps; ou particuliers, c'eſt-à-dire qu'ils n'affectent qu'un ou pluſieurs des muſcles ou organes du corps. Comme ces convulſions & ces ſpaſmes naiſſent ſouvent de cauſes très-différentes, leur traitement radical, & leur traitement prophylactique ou pré-

ſervatif doivent conſiſter à prévenir, écarter, ou du moins affoiblir ces mêmes cauſes. Si on juge que les ſymptomes, dont il s'agit, puiſſent dépendre d'une matiere viciée ou morbifique, mêlée au ſang, de phlegmes ou glaires, d'humeurs âcres, de vers ou de vents qui ſont dans l'eſtomac & les inteſtins, d'une perte de ſang conſidérable, d'une ſuppreſſion de régles, ou des paſſions & affections de l'ame, on trouvera, dans le chapitre précédent, le traitement pour les guérir radicalement. Mais la cauſe immédiate étant la même dans chaque cas, c'eſt-à-dire, étant toujours quelque choſe qui irrite le cerveau ou les nerfs, ou qui leur occaſionne une ſenſation déſagréable, les remedes les plus capables d'opérer la cure palliative ou momentanée, ſont les ſuivans.

1° Les médicamens qui, par leur qualité ſtupéfiante ou narcotique,

diminuent la ſenſibilité du cerveau & du ſyſtême nerveux *.

Quand on a à traiter les ſpaſmes continus, auſſi-bien que les contractions convulſives alternatives de l'eſtomac & des inteſtins, il n'y a rien qui procure un ſoulagement auſſi prompt & auſſi marqué que l'*opium* & ſes préparations : ſouvent ces médicamens réuſſiſſent également bien, lorſque les autres muſcles ſont affectés d'une maniere ſpaſmodique. L'*opium* eſt le principal ou le plus puiſſant remede dans cette eſpece de *tétanos* qu'on nomme *opiſtothonos;* état ſpaſmodique des muſcles extérieurs qui renverſent le corps en arriere, ainſi que dans le *tétanos* qui n'affecte que la mâchoire inférieure **. Comme la rage, ou l'hydrophobie, n'eſt autre choſe qu'une violente con-

---

* *Voyez* ci-deſſus, t. ij. §. CXXXVI. p. 196.
** *Voyez* Recherches & obſervations médicales, vol. 1.

vulsion du gosier & de l'estomac, &c. produite par la sensation désagréable que fait naître, ou un liquide qui touche le gosier, ou l'effort du malade, pour l'avaler, l'*opium* pris à grande dose, sur-tout s'il est employé en lavemens, & répété à des intervalles convenables, se trouvera, selon toute apparence, être au moins le meilleur remede palliatif dont il soit possible d'user en pareil cas *. De légers accès con-

* Quoique la justesse de mon raisonnement paroisse démontrée par la guérison du malade de M. Nugent, *voyez* ses Observations sur la rage; néanmoins comme dans ce cas-là on a employé le musc & d'autres remedes, ainsi que l'*opium*, on peut douter si le musc, par exemple n'a pas eu une part plus considérable à cette guérison. C'est pourquoi l'auteur conseille à tous ceux qui rencontreront des occasions favorables, de faire des essais avec l'*opium* seul, sur des hommes ou des animaux enragés.

Vers le 20 d'Août 1761, un domestique d'un fermier demeurant près de Norham, au comté de Northumberland, qui avoit été mordu par un chien, trois semaines auparavant,

vulsifs, qui revenoient, tous les jours, à un temps fixe, ont été guéris par le moyen de l'*opium* que le malade prenoit, une heure, ou même davantage, avant le moment du retour. Un épileptique, qui avoit, tous les matins, deux accès d'épilepsie, a pris jusqu'à quarante ou cinquante gouttes de *laudanum*, chaque jour, environ deux heures avant le retour de ses accès; mais le médicament ne le préservoit pas du retour, ni ne diminuoit pas la force de l'accès d'une maniere sensible.

---

fut attaqué de délire, eut des spasmes violens, l'horreur de l'eau & les autres symptomes ordinaires en pareils cas. Ce malade fut traité par M. Damson, chirurgien à Coldstream, suivant la méthode de M. Nugent; & il fut guéri si promptement, qu'il se trouva en état avant le milieu de Septembre de travailler à la moisson des grains.

Ce malade fut saigné; il prit tous les trois jours du musc & du cinnabre avec du miel, sous la forme de bol, & une pilule d'*opium*. On lui appliqua encore à la poitrine & au cou un emplâtre de *galbanum*, où il entroit une demi-once d'*opium*.

Il eſt à propos de remarquer que, dans le traitement curatif ou palliatif des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs violens, on doit donner l'*opium* & ſes préparations en plus grande doſe que dans les cas ordinaires, & que l'uſage en doit être répété plus fréquemment; car, en pareils cas, ainſi que quand il y a des douleurs aiguës, les malades ſupportent ces médicamens beaucoup mieux qu'en ſanté.

Dans quelques circonſtances, & c'eſt principalement lorſque les vaiſſeaux ſanguins ſont trop pleins, que la ſaignée & les autres évacuations doivent précéder le grand uſage de l'*opium*.

2° Le ſecond genre de remedes utiles dans le traitement des ſymptomes nerveux remarquables, n'a pas la vertu narcotique; mais l'expérience en a démontré l'efficacité contre les ſpaſmes & les convulſions des muſcles. On eſt porté à croire que ces remedes produiſent leurs ſalutaires effets par

ce *ſtimulus*, cette légere irritation qu'ils font ſur les nerfs, principalement ſur ceux de l'eſtomac & des inteſtins. Dans cette claſſe de médicamens ſe trouvent le camphre, le *caſtoreum*, le muſc, l'*aſſa-fœtida*, l'eſprit æthéré, *ſpiritus æthereus E*, l'eſprit de corne de cerf, &c.

La valeur d'un gros d'eau-de-vie diminue preſque toujours, au moment même où on vient de le prendre, le tremblement des mains; &, dans certains cas, il rend le pouls plus lent; ce qu'il fait, en ſtimulant les nerfs de l'eſtomac. Il n'y a pas, je penſe, d'autre médicament ſtimulant, de quelque maniere qu'on l'emploie, qui puiſſe, comme ceux que je viens de nommer, faire ceſſer la palpitation de cœur & les autres convulſions, ainſi que les ſpaſmes des muſcles? De tels effets peuvent avoir également pour cauſe, ou une ſenſation agréable, ou une ſenſation déſagréable & même douloureuſe que ces médicamens font naî-

tre. C'eſt ainſi qu'un verre de vin chaud, avec de la cannelle & de la muſcade, & une mixture avec l'eau de pouliot ou de rhuë, la teinture de *caſtoreum* & celle d'*aſſa-fœtida* auront ſouvent des effets ſemblables dans les affections venteuſes & ſpaſmodiques du canal alimentaire. Le lecteur aura occaſion de voir, dans la ſuite de cet ouvrage, que les emplâtres véſicatoires, & les autres topiques qui cauſent de la douleur, ſont quelquefois utiles pour faire ceſſer les ſpaſmes & les mouvemens convulſifs.

3° Le troiſieme genre de remedes, qu'on peut employer dans le traitement des ſymptomes nerveux les plus remarquables, comprend les remedes qui, en même temps qu'ils relâchent, font ſur les fibres muſculaires & les nerfs une ſenſation agréable qui rend ces organes moins ſuſceptibles d'irritation. Les remedes de cette claſſe ſont le bain chaud, le demi-bain, le bain de

pieds, les lavemens émolliens, & les fomentations chaudes, appliquées sur les pieds, les jambes ou les autres parties du corps *.

C'est peut-être encore à cette classe qu'il faut rapporter la saignée qui, en désemplissant les vaisseaux, a pour principal effet de produire du relâchement dans tout le corps. Mais, quoi qu'il en soit de son action méchanique en pareil cas, nous sommes instruits par l'expérience, & à n'en pas douter, que la saignée a eu souvent les succès les plus prompts & les plus marqués, soit en diminuant, soit en dissipant entiérement les spasmes & les convulsions.

On lit dans Olaus Borichius l'histoire d'une jeune femme sujette à un hoquet périodique qui revenoit régulièrement, vers le même tems, une

* *Voyez* ci-dessus, tom. ij, pag. 203.

fois par an, & dont elle fut guérie par une grande saignée au bras qu'on fit, après avoir employé inutilement plusieurs autres remedes. Il est à remarquer que ce hoquet ne diminuoit point, même quand les régles de cette femme se trouvoient très-abondantes, au temps où elle en étoit attaquée *.

Le bain chaud agit sur les nerfs d'une maniere qui leur est agréable ; & par cette sensation, il fait cesser les spasmes des petits vaisseaux, entretient dans le corps une circulation égale, cause une expansion ou raréfaction modérée des fluides, & remplit par-là tous les vaisseaux du corps. Mais, de quelque maniere que le bain chaud & les fomentations agissent, la vertu ou le pouvoir qu'ils ont souvent de procurer, au moment même de leur usage, du soulagement dans les vio-

---

* *Acta Hafniensia*, 1671 & 1672, §. LXXIII.

lentes douleurs, & de prévenir ou de modérer les ſpaſmes & les convulſions ont été ſuffiſamment démontrés par l'expérience. Cependant comme l'uſage & l'efficacité du bain de pieds chaud & des fomentations appliquées aux pieds & aux jambes dans les fiévres accompagnées de délire, de tremblement & de convulſions *, ne ſont pas auſſi généralement connus, je rapporterai quelques exemples des effets ſalutaires de ces remedes externes.

[a] Une femme âgée de 23 ans, fut attaquée, le ſamedi troiſieme jour d'une premiere couche, de friſſon

* Mon célebre ami M. Pringle, m'a communiqué il y a environ ſept ans les heureux ſuccès que des fomentations faites ſur les jambes, ont eu ſous ſes yeux, dans un cas de cette eſpece. Il y avoit un huitieme de vinaigre dans l'eau dont on ſe ſervoit par ſon ordre pour les fomentations, au lieu que je n'ai jamais employé que l'eau pure.

& de tremblement, auxquels succéderent une grande chaleur & des sueurs. Le lendemain elle se trouva mieux ; mais après avoir été tranquille la nuit du dimanche au lundi, sa peau devint chaude, séche, & son pouls plus fréquent. Les urines, qui précédemment n'avoient eu que leur couleur naturelle, étoient limpides & en trop grande quantité. Le mardi, la fréquence du pouls augmenta encore ; il avoit cent trente-six pulsations par minute, mais il n'étoit pas plein. La malade commença à avoir peur de mourir ; & à la suite de quelques accès de difficulté de respirer, elle tomba dans une espece de pâmoison hystérique qui ne lui changea pas le pouls, quoique la respiration fût à peine sensible. Pendant cet accès, qui dura environ une heure & un quart, elle soupiroit fréquemment & se plaignoit. Vers minuit, elle étoit dans une grande agitation ; ses bras & sa tête étoient en convulsions, & elle

paroiſſoit dans un délire complet. Une éruption ſurvenue le lundi, ſe trouvoit alors diſſipée en grande partie. Durant ce temps-là les lochies continuoient à couler, mais à la vérité moins abondamment qu'à l'ordinaire. Juſqu'ici les délayans, les diaphorétiques, les lavemens, les véſicatoires aux jambes, & les ſinapiſmes à la plante des pieds n'avoient produit aucun bon effet. Le mercredi le délire étant augmenté, on mit vers midi deux ſangſues à chaque tempe de la malade. Bientôt après ſon état changea; elle recouvra ſa raiſon & dit qu'elle ſe ſentoit beaucoup mieux. Mais ſur les huit heures du ſoir le délire devint plus violent qu'il n'avoit encore été; elle jettoit des cris affreux, & avoit de ſi fortes convulſions que ce n'étoit qu'avec peine que deux perſonnes vigoureuſes pouvoient la retenir dans ſon lit. J'ordonnai pour lors qu'on lui entourât les pieds & les jambes avec de

grands morceaux de flanelle trempés dans de l'eau chaude & exprimés. Ce topique, que l'on renouvella toutes les quinze ou vingt minutes pendant près de trois heures, eut le plus heureux ſuccès. En effet, le délire & les efforts violens que cette femme faiſoit pour ſe lever commencerent à diminuer ; elle s'endormit même à onze heures, & ne ſe réveilla point juſqu'à deux heures du matin, qu'elle parut tout-à-fait tranquille & dans ſon bon ſens ; enſuite elle repoſa encore près de trois heures, & elle eut la tête aſſez libre & nette tout le jeudi juſqu'au ſoir, que le délire recommença ; mais il fut bien moins violent. Ce ſymptome ayant été promptement diſſipé par de nouvelles fomentations, la malade eut une bonne nuit, & recouvra la ſanté peu-à-peu, ſans éprouver dans la ſuite aucun retour de délire, de pâmoiſon ou de convulſions.

[b] Un jeune homme âgé d'onze

ans avoit un mal de tête & la fiévre. Le lundi il ſe plaignit d'une douleur aiguë au côté droit ; ce qui fit qu'on lui tira près de huit onces de ſang. Le mardi ſa tête étoit plus libre, mais la douleur de côté ſubſiſtoit encore, & ſon pouls avoit cent vingt pulſations par minute. Le ſoir même on lui appliqua un emplâtre véſicatoire au côté droit. Le lendemain la douleur étoit beaucoup diminuée, mais il lui ſurvint un léger délire qui augmenta ſur le ſoir ; ſon pouls avoit alors cent trente pulſations par minute, mais il ne paroiſſoit point du tout plein. On lui mit des ſang-ſues aux tempes, & des cataplaſmes aux pieds. Le jeudi matin le délire & la fiévre ſubſiſtant toujours, on lui raſa la tête, & on la couvrit de flanelles trempées dans l'eau chaude. Ce topique donna au malade un peu d'aſſoupiſſement & de tranquillité pendant quelque temps ; mais vers le milieu du jour, ſon pouls devint plus fréquent,

plus dur, plus petit ; & le délire augmenta. A trois heures après-midi, il étoit abſolument ſans ſentiment ni raiſon ; il avoit des ſoubreſaults des tendons avec des ſpaſmes ; & ſon pouls qui étoit petit, battoit près de cent cinquante fois en une minute. Pour lors j'ordonnai qu'on lui fît des fomentations ſur les jambes & les cuiſſes, comme dans le cas précédent ; voici quel en fut l'effet. Le malade s'endormit bientôt ; & il s'éveilla à quatre heures un peu plus tranquille, ayant une petite ſueur générale. On renouvella les fomentations qui lui procurerent une ſeconde fois du ſommeil ; vers ſix heures du ſoir, le délire étoit bien moins conſidérable & il n'y avoit pas plus de cent vingt-quatre pulſations par minute. A huit heures on appliqua de nouvelles fomentations, & elles reſterent fort long-temps. Le malade eut pluſieurs bons ſommes durant cette nuit ; le vendredi matin

il étoit dans ſon bon ſens, & ſon pouls n'avoit plus que quatre-vingt-ſeize pulſations par minute. A compter de ce jour-là, le jeune homme recouvra de jour en jour la ſanté, ſans éprouver dans la ſuite aucun retour de fiévre ni de délire.

[c] Un homme d'un âge moyen, qui étoit attaqué d'une fiévre continue, eut au bout de peu de jours de cette maladie du délire, le pouls vif & très-petit, la langue ſéche, des rougeurs ou feux au viſage & des démangeaiſons; ſes urines couloient ſans qu'il le ſentît. Il fut traité avec les remedes ordinaires, & on lui appliqua un emplâtre véſicatoire entre les épaules; mais tout cela eut peu de ſuccès. Ayant été conſulté le huitieme ou neuvieme jour de la maladie, j'ordonnai qu'on fît au malade des fomentations ſur les pieds & les jambes, en entourant ces parties avec de la flanelle trempée dans l'eau chaude & exprimée. Au

bout de peu de temps ce remede lui procura du ſommeil : dès le lendemain le pouls étoit plus plein & moins fréquent, le délire ne ſubſiſtoit point, la langue étoit humide, & le malade avoit une ſueur douce générale. Après cela la fiévre diminua par degrés ; & cet homme recouvra la ſanté.

§. CLXXVII. L'avantage que j'ai recueilli des fomentations chaudes dans le traitement des fiévres accompagnées de délire, de tremblement & de ſpaſmes, m'a fait juger qu'il étoit important d'éprouver quels ſeroient les effets du bain de pieds chaud dans des cas ſemblables, & j'ai été bientôt aſſuré par l'expérience, que ce dernier remede externe a les mêmes effets que les fomentations, mais qu'il agit beaucoup plus puiſſamment. En effet dans certains cas où les fomentations ont manqué de diminuer l'agitation, les convulſions, le délire, le bain de pieds chaud a réuſſi parfai-

tement, non-ſeulement en procurant du ſoulagement au malade dans le moment même de l'uſage du remede, mais parce que ſes effets ſubſiſtoient encore long-temps après ; & lorſqu'ils étoient ceſſés, on les obtenoit de nouveau, en recommençant le bain de pieds. Il y a eu des cas où j'ai fait mettre les pieds & les jambes dans l'eau chaude quatre ou cinq fois en vingt-quatre heures, en y faiſant reſter depuis une demi-heure juſqu'à une heure à chaque fois, à moins que les malades ne tombaſſent en foibleſſe.

[*a*] Une dame âgée de vingt ans, commença le quatrieme jour de ſa premiere couche à avoir de la fiévre & de l'inſomnie : enſuite le délire ſurvint, elle parloit ſans diſcontinuer, avoit quelquefois des tremblemens, & étoit tellement agitée que pendant l'eſpace de deux jours elle ne garda pas durant une minute la même poſture ; deux ou trois gardes avoient peine à

la retenir dans le lit. Le dixieme jour de ſa couche, temps auquel je fus appellé pour voir cette femme, tous les ſymptomes dont je viens de parler étoient augmentés, avec cette ſeule différence qu'elle ne parloit point & ſembloit ne rien entendre de ce qu'on lui diſoit. Son pouls, dont la force étoit modérée avoit plus de cent cinquante pulſations en une minute : & dans un moment où elle ſe trouvoit encore plus agitée qu'à l'ordinaire, le nombre des pulſations alla juſqu'à cent quatre-vingt par minute : le pouls étoit alors extrêmement petit. Comme la malade avoit été ſaignée, qu'on lui avoit appliqué les véſicatoires & qu'on s'étoit ſervi de pluſieurs autres remedes, le tout ſans aucun ſuccès ; j'ordonnai qu'on lui mît auſſi-tôt les pieds & les jambes dans l'eau chaude, ce qui fut exécuté en la faiſant aſſeoir ſur le bord du lit. Dans le premier moment il fallut deux perſonnes pour lu-

tenir les pieds dans l'eau ; mais en moins d'un quart d'heure elle devint plus tranquille ; & elle ne fit plus que peu de mouvement, ſoit des jambes, ſoit des autres parties du corps. Lorſquelle eut été une demi-heure dans le bain, on la remit au lit. Cependant l'agitation étant bientôt après revenue comme auparavant, on appliqua de nouveau ſur les jambes & les pieds des fomentations qui furent renouvellées de temps en temps pendant près de deux heures. Ce dernier remède n'ayant eu aucun ſuccès, je penſai qu'il valoit mieux recommencer l'uſage du bain de pieds, dans lequel on la tint cette fois durant une heure entiere ; elle ne tarda pas à y être aſſiſe tranquillement ; après quoi on la recoucha. Elle ne s'endormit pas pour lors ; mais elle reſta pluſieurs heures dans la même ſituation ſans être agitée, & ſon pouls n'avoit plus que cent trente-ſix pulſations par minute. Dès que l'agitation

commençoit à ſe renouveller, on avoit recours au bain de pieds. Quand on l'eut ainſi employé quatre fois, elle fit pluſieurs ſommes de peu de durée. Elle avoit pour lors moins de délire, & ſon pouls ne battoit que cent vingt fois en une minute. Depuis ce moment qui étoit le onzieme jour de ſa couche, le bain de pieds, que l'on ne répétoit cependant pas plus de deux fois en vingt-quatre heures, procura à la malade de plus longs ſommeils, & fit diminuer tous les ſymptomes graves ; de façon qu'au bout de deux jours au plus, elle ſe trouva entiérement exempte de délire, & ſon pouls n'avoit plus pour lors que quatre-vingt-dix pulſations par minute.

[*b*] Un homme âgé de quarante ans, qui étoit attaqué depuis ſept ou huit jours d'une fiévre continue, commença à avoir du délire ; & ce ſymptome augmenta de maniere que vers le onzieme jour de ſa maladie on ne pou-

voit plus le retenir au lit, ni lui faire des fomentations, ni lui appliquer des véſicatoires ou des ſinapiſmes aux pieds ou aux jambes. Les choſes étoient dans cet état lorſque je conſeillai de tenir cet homme hors du lit, auſſi ſouvent qu'il feroit des efforts pour ſe lever, & de lui mettre les pieds & les jambes dans l'eau chaude pendant qu'il ſeroit debout. Entre ſept heures & demie & onze heures du ſoir, il ſortit ſept fois du lit; & il eut autant de fois les pieds dans l'eau pendant environ un quart d'heure ou même plus. Avant minuit la grande agitation de ſes eſprits commença à diminuer, il parloit moins & paroiſſoit aſſoupi. Dans la premiere partie de la nuit, il fit quelques ſommes courts, mais vers le matin, il dormit trois heures de ſuite. De cent vingt pulſations que ſon pouls avoit eu par minute, il étoit réduit à cent. Depuis ce temps-là le délire diminua par degrés

de jour en jour ; & cet homme recouvra ſa ſanté.

[c]Ayant été appellé pour un homme âgé de trente ans, qui avoit une fiévre continue, les yeux enflammés, & un délire ſi violent qu'on ne pouvoit pas le tenir au lit ; j'ordonnai qu'on le levât & qu'on lui mît les pieds & les jambes dans l'eau chaude pendant vingt minutes ; ce qui fut fait trois fois dans l'eſpace de treize heures. Le bain de pied diminua chaque fois le délire, rendit le malade plus tranquille ; & il lui procura du ſommeil à la ſortie de l'eau. Le lendemain il fut dans un état comateux, & ſes yeux parurent plus enflammés ; mais le jour ſuivant il eut plus de raiſon & le regard meilleur ; le nombre des pulſations ſe trouva réduit de cent ſoixante-dix, qui étoit ſa plus grande fréquence dans le fort de la maladie, à cent vingt-huit en une minute ; enſuite cet homme ſe rétablit peu-à-peu.

[d]

[*d*] Un autre malade âgé de vingt-cinq ans, qui avoit une fiévre continue, les yeux enflammés, dont le pouls battoit cent quarante fois en une minute, & dont le délire étoit si violent qu'il falloit deux hommes vigoureux pour le garder au lit, fut guéri de tous ses maux après avoir pris trois fois le bain de pieds, & s'être tenu les pieds & les jambes dans l'eau chaude, pendant plus de vingt minutes chaque fois. L'eau chaude diminuoit toujours le délire; & lorsque le malade étoit rentré dans le lit, elle lui procuroit du sommeil.

Au lieu de rapporter un plus grand nombre d'observations en faveur de l'efficacité du bain de pieds, j'observerai seulement que j'ai guéri plus de malades qui paroissoient être dans un grand danger, & qui avoient de la fiévre & du délire par le moyen des fomentations, & sur-tout par l'usage des bains de pieds, que par tout autre remede; & dans les cas même où ces

remedes externes ne ſuffiſoient pas pour rendre la guériſon parfaite, ils procuroient preſque toujours du ſoulagement pour le moment, en rendant les malades un peu plus tranquilles & en les diſpoſant au ſommeil.

Les fomentations & les bains de pieds chauds ſont principalement utiles dans les fiévres, où le cerveau & le ſyſtême nerveux éprouvent une grande irritation. Lorſqu'il y a une forte inflammation aux yeux, ces remedes externes auront encore plus de ſuccès, ſi, avant d'en faire uſage, on a tiré du ſang par l'application des ſangſues aux tempes. Quand le malade ne peut ſe tenir droit pendant le bain de pieds, je le fais mettre de façon que ſes jambes ſoient pendantes à un des côtés du lit ; & par ce moyen tandis qu'il eſt couché, ſes jambes peuvent tremper dans l'eau chaude. La chaleur du bain de pieds doit être telle

qu'elle faſſe monter à cent degrés le thermometre de Farenheit, & celui de M. de Reaumur à trente-cinq degrés.

J'ajoûterai encore ſur le même ſujet que j'ai éprouvé que le *demi-bain* ou le *bain de pieds* eſt le meilleur remede pour faire ceſſer les convulſions qui précedent quelquefois l'éruption de la petite vérole, & le tremblement général qui ſurvient ſouvent à la fin de cette maladie, lorſque les boutons ſont d'une mauvaiſe eſpece. Je reviens à mon objet principal.

§. CLXXVIII. Le quatrieme genre de remedes utiles dans le traitement des convulſions & des ſpaſmes, renferme ceux qui, en cauſant de la douleur, de l'irritation à quelque partie ſaine du corps, diminue en grande partie, ou même fait ceſſer en entier le ſentiment d'irritation qu'éprouve un autre endroit du corps, & qui eſt la

cauſe de ces ſymptomes * ; de tels remedes ſont ſouvent efficaces. On peut mettre dans cette claſſe les *véſicatoires, les cataplaſmes irritans, les ventouſes ſéches, les frictions & le bain froid.*

Il y a environ dix-ſept ans qu'une femme âgée de vingt ans fut attaquée de mouvemens alternatifs ou convulſions dans les muſcles du bas-ventre. Pendant la nuit, tandis qu'elle étoit au lit, ce ſymptome ne ſubſiſtoit point ; mais durant le jour les muſcles du bas-ventre étoient preſque toujours en mouvement, & la malade n'avoit pas le pouvoir de le diminuer le moins du monde. Lorſqu'elle eut inutilement eſſayé de pluſieurs médicamens, j'ordonnai qu'on lui appliquât ſur le bas-ventre un emplâtre véſicatoire rond qui eût environ huit

* Hippoc. *Aphor.* lib. xj, ℣. 46.

pouces de diametre. Ce remede fit ceſſer les convulſions durant pluſieurs jours ; & lorſqu'elles revinrent enſuite, elles furent beaucoup moins fortes & moins fréquentes ; enfin au bout de peu de temps elles ceſſerent entiérement, ſans qu'on eût employé d'autre médicament que quelques priſes de camphre.

Dans les cas où des convulſions épileptiques étoient occaſionées par une ſenſation incommode faite ſur quelque partie du bras ou de la jambe, j'ai éprouvé que les véſicatoires étoient le meilleur remede qu'on pût employer pour les diſſiper. Cependant il eſt à propos d'obſerver que chez les perſonnes dont les nerfs ſont extraordinairement délicats & ſenſibles, il vaut ſouvent mieux ſe ſervir pour guérir les convulſions & les ſpaſmes, de l'*opium* & des compoſitions où il en entre, du muſc, du camphre, & du bain chaud ou du bain de pieds, que des véſica-

toires, qui ſont quelquefois préjudiciables par les violentes douleurs qu'ils occaſionnent.

L'expérience m'a appris que les ventouſes ſéches * ſont utiles, non-ſeulement pour diſſiper les contractions convulſives des muſcles, mais encore pour emporter les nouvelles douleurs de rhumatiſmes cauſés par le froid, lorſqu'elles ne ſont pas accompagnées de fiévre. Qui plus eſt, dans des cas où les douleurs de ce genre étoient fort anciennes, j'ai vu des malades recevoir du ſoulagement de ce remede, du moins pour quel-

* Un homme âgé d'environ cinquante ans, qui, pendant pluſieurs années avoit continuellement éprouvé un mouvement alternatif des muſcles de la tête & du cou, s'eſt trouvé beaucoup mieux des ventouſes ſéches appliquées derriere le cou & aux épaules, que de tous les autres remedes : il eſt vrai que les bons effets de ce topique ne durerent que peu de jours ; mais ſi le mal eût été moins enraciné, les ventouſes répétées auroient pu opérer une guériſon complette.

que temps. Je fais appliquer les ventouſes ſur la partie qui eſt le ſiége de la douleur & ſur celles qui l'environnent ; elles y reſtent chaque fois pendant trois ou quatre minutes, ou juſqu'à ce qu'elles ſe détachent. La ſuction ou action des ventouſes ſe trouve ſouvent aſſez forte pour occaſioner de petits épanchemens de ſang ſous l'épiderme. Les bons effets de ce remede chirurgical ne viennent pas ſeulement de la douleur qu'il cauſe & qui n'eſt pas conſidérable, mais encore plus du changement qu'il occaſione dans la circulation du ſang des parties couvertes par la peau. En effet tandis que les ventouſes demeurent attachées à la peau, le ſang qui a coutume de ſe diſtribuer aux parties que couvre la portion de la peau où ſont les ventouſes eſt attiré, pour la plus grande quantité, dans les vaiſſeaux de la membrane graiſſeuſe & de la peau ; & quelque temps même encore après

les fluides continuent à ſe porter vers ces mêmes parties plus abondamment qu'à l'ordinaire, à cauſe de l'irritation & de la légere inflammation qui en général eſt occaſionée par les ventouſes.

Le *bain froid* eſt ſouvent utile pour guérir ces convulſions qui portent le nom de *danſe de S. Wit.* L'eau froide dans laquelle on a tenu une perſonne malade de la rage, l'a mis en état pendant quelque temps, de boire aſſez facilement *. Ces effets ne dépendent-ils point d'une forte impreſſion faite ſur le ſyſtême nerveux par l'eau froide qui alors diminue ou même détruit en quelque façon la ſenſibilité contre nature du goſier & de l'œſophage? Car la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité d'avaler des liquides qu'éprouvent ceux qui ſont attaqués de la rage, ne pro-

* *Voyez* Mead, *de venenis*, & Van-Swieten, *Comment. in aphor Boerh.* t. iij, p. 576.

vient point d'une paralyſie de l'œſophage, comme l'ont cru quelques auteurs de réputation, mais uniquement de la ſenſation déſagréable excitée dans la gorge & dans l'œſophage par l'attouchement de l'eau & des autres fluides ; ſenſation qui fait naître des ſpaſmes & des contractions convulſives violentes dans ces parties & dans l'eſtomac, ainſi qu'il arrive aux muſcles de la reſpiration, quand il tombe par hazard dans la trachée-artere quelque choſe de ce qu'on avale.

§. CLXXIX. On voit aſſez ſouvent la peur, les ſurpriſes, l'attention profonde, ou toute autre *affection de l'ame*, faire ceſſer des convulſions & des ſpaſmes ; quelquefois ces ſeules affections de l'ame ont eu du ſuccès dans des cas où les autres remedes indiqués ont été inutilement mis en uſage, comme dans le cas ſuivant.

Une fille âgée de huit ans, fut attaquée, au mois de Septembre 1759,

d'un mouvement alternatif du muſcle maſſeter & des muſcles des tempes, ſans qu'on ait pu en découvrir la cauſe. Ce mouvement imitoit exactement les pulſations du cœur, avec cette différence que les muſcles entroient en contraction & ſe relâchoient plus de cent quarante fois en une minute, tandis que les battemens du cœur n'alloient pas à plus de quatre-vingt-dix dans le même temps. Toutes les contractions ſe faiſoient avec une égale force; & les intervalles de temps qu'elles laiſſoient entr'elles étoient auſſi égaux. Lorſque la malade ſerroit fortement les dents de la mâchoire inférieure contre celles de la mâchoire ſupérieure, ce qui arrivoit par la contraction involontaire du muſcle maſſeter & des muſcles temporaux, les mouvemens convulſifs de ces muſcles étoient beaucoup moins ſenſibles. Quand elle tiroit en bas la mâchoire inférieure autant qu'elle le pouvoit, & que par

l'action continue des muscles de cette partie, elle tenoit la mâchoire dans cette situation, le muscle masseter & les muscles temporaux n'éprouvoient aucune convulsion. Avant que j'eus vu cette malade, on lui avoit appliqué des vésicatoires sur le trajet que font ces muscles; ce qui diminua les mouvemens convulsifs tant que les vésicatoires furent sur ces parties; mais leur effet ne dura pas plus long-temps. J'ordonnai qu'aux mêmes endroits où avoient été les vésicatoires, on mit l'emplâtre anti-hystérique, *emplastrum anti-hysstericum*, *E.* avec un peu d'*opium*. Ces topiques n'y resterent que deux jours, durant lesquels les convulsions furent moins fortes & moins fréquentes, ne se renouvellant pas plus de cinquante ou soixante fois par minute. Un ou deux jours après que l'on eut ôté les emplâtres, les contractions convulsives devinrent aussi fortes & aussi fréquentes qu'elles

avoient été. Pour lors on frotta de soufre en poudre les tempes & les joues; mais ce fut sans aucun succès sensible. Ayant soupçonné que cette maladie convulsive pouvoit être occasionée par la présence des vers, je prescrivis un bol de rhubarbe, avec le *calomelas;* mais la petite fille ayant refusé opiniâtrement de le prendre, son pere alla chercher un fouet de poste pour la battre; & la crainte de cette correction l'affecta tellement que sans qu'elle eût pris le bol, les convulsions du muscle masseter & des muscles temporaux cesserent dans le moment; elles ne sont même revenues, depuis ce temps-là, qu'une seule fois, ayant été occasionées par une peur qu'eut l'enfant; pour lors elles durerent près d'une heure, après quoi elles se dissiperent sans qu'on eut employé pour cela aucun remede.

A l'article où Celse traite du rire sardonique, il recommande de verser sur

la tête du malade de l'eau de mer chaude & du ſoufre*. C'eſt auſſi une pratique très-commune aujourd'hui que de faire tenir dans la main un morceau ou canon de ſoufre, comme un remede contre les crampes ou ſpaſmes des muſcles; & j'ai vu ce moyen réuſſir dans pluſieurs occaſions. Il arrive ſouvent que le morceau de ſoufre ſe rompt. Quelques-uns attribuent ce phénomene au feu électrique qui ſort du corps & ſe décharge en grande quantité ſur la ſubſtance minérale; mais on n'a pas démontré cette opinion d'une maniere ſatisfaiſante. A la vérité, un canon de ſoufre pur tenu dans la main, lorſqu'elle eſt chaude, ſe rompt fréquemment, que la perſonne qui le tient ſoit attaquée de crampes ou non. Il arrive la même choſe au ſoufre quand on le met près du feu, de maniere à

* Celſus, *de Medicinâ*, lib. iv, ch. 11.

éprouver une chaleur égale à celle du corps humain, ou un peu plus considérable. C'eſt pourquoi je penſe que le ſoufre ne guérit point les ſpaſmes par aucune vertu médicinale qui lui ſoit particuliere, mais que les heureux ſuccès qui accompagnent cette pratique populaire doivent être attribués à l'attention * du malade & à ſa confiance, ou plutôt à la ſurpriſe que lui occaſione le bâton de ſoufre en ſe rompant dans la main. Ce qui m'autoriſe à penſer ainſi, c'eſt que j'ai connu quelques perſonnes ſujettes aux crampes, qui, ayant entendu dire que la chaleur de la main fait ſeule rompre

* Je me ſuis ſouvent guéri d'un hoquet léger, en regardant conſtamment pendant deux ou trois minutes ce que repréſente un ſcheling, ou une autre piéce de métal monnoyé. Je connois auſſi une dame qui, quoique très-ſujette à des accès hyſtériques, n'en eſt jamais attaquée, & n'en a pas les plus petits ſymptomes, tandis que quelqu'un de ſes enfans eſt dangereuſement malade.

le bâton de soufre, ne reçurent plus de soulagement de cette pratique.

§. CLXXX. On empêche, ou même on guérit souvent les convulsions & les spasmes par le moyen de la *compression*, qui joint & rend plus fermes les parties du corps les plus sujettes à ces maux. Serrer fortement la jambe avec une jartiere, est un moyen d'empêcher les crampes de cette partie; & lorsque les convulsions sont occasionées par la distension des intestins que produisent les vents, ou quelles dépendent des spasmes qui naissent dans ces organes; on peut souvent diminuer ces convulsions ou les guérir, en faisant une assez forte compression sur le bas-ventre, par le moyen d'une large ceinture. M. Van-Swieten * parle

* Van-Swieten, *Comment. in Aph. Boerh.* tom. 1.

d'une jeune dame dont on a tenu les jambes, les cuiſſes & le ventre étroitement emmaillotés pendant pluſieurs mois, pour empêcher les convulſions auxquelles la délicateſſe extraordinaire de ſes nerfs la rendoit très-ſujette. On peut préſerver des accès d'épilepſie, qui dépendent d'une ſenſation particuliere qu'éprouve quelque partie des jambes ou des bras, en faiſant autour des membres affectés une forte ligature, dès le premier inſtant auquel cette ſenſation commence, ou du moins avant qu'elle ait gagné les parties ſupérieures du corps.

§. CLXXXI. Aux remedes que j'ai indiqués juſqu'ici contre les ſpaſmes & les convulſions, on peut ajoûter le *quinquina*, qui a guéri des convulſions périodiques, quelquefois même après que les remedes ordinaires avoient été employés ſans ſuccès *.

* *Voyez* les Tranſact. philoſoh. n° 174.

Je crois devoir encore obſerver que quand les ſpaſmes ou les mouvemens convulſifs viennent d'humeurs de mauvaiſe qualité, ou irritantes, contenues dans l'eſtomac ou les inteſtins, il n'y a point de remede qui procure un ſoulagement ou une guériſon durable, que ceux qui ſont propres à corriger cette humeur, ou à la faire ſortir du corps.

[*a*] Un jeune homme, au-deſſous de vingt ans, qui étoit attaqué d'une fievre continue, avoit un délire violent, & des convulſions au viſage, à la poitrine, à preſque toutes les parties du corps, mais principalement aux bras & aux jambes, & ſe plaignoit en même temps, de beaucoup d'altération & d'une grande chaleur interne. Il y avoit deux ou trois jours qu'il étoit dans cet état, quand on lui donna une orange douce, qu'il mangea avec grand plaiſir; & comme il en demandoit continuellement, il en man-

gea près de deux douzaines en deux jours. Dès-qu'il eut commencé à manger des oranges, les convulsions diminuerent; & il s'en trouva entiérement exempt au bout de trois jours.

Je suis redevable à M. Gardiner, médecin de cette ville, de l'observation suivante, qui prouve que de violens mouvemens convulsifs peuvent être guéris par des vomitifs répétés.

[*b*] Une jeune femme, âgée de dix-sept ans, & d'une complexion délicate, s'étant beaucoup fatiguée, elle fut attaquée le 20 de Juillet, de convulsions dans presque toutes les parties du corps : ces convulsions duroient environ cinq minutes, après quoi la malade tomboit en foiblesse, & les convulsions cessoient. Quand elle étoit revenue de cette syncope, les mouvemens convulsifs des bras & des muscles de la respiration, se renouvelloient. Les convulsions

ayant toujours ſubſiſté juſqu'au 22, excepté durant le temps où la malade dormoit, ce fut alors qu'on m'appella. Je preſcrivis un bol de dix grains de muſc, à prendre toutes les trois ou quatre heures, avec deux cuillerées à bouche de julep muſqué, *julepus moſchatus*, *E*. Le 22, le 23 & le 24, elle fut pluſieurs fois exempte de convulſions pendant une demi-heure, & quelquefois une heure; mais le plus petit bruit que l'on faiſoit dans ſa chambre, & tout ce qui lui occaſionoit quelque ſurpriſe, déterminoit le retour des convulſions. Lever le rideau de ſon lit ou lever le loquet de la porte, produiſoit communément le même effet. Qui plus eſt, quoique la malade vît ſes ſœurs aller ouvrir ou fermer la porte de ſa chambre, ou prendre les taſſes à thé, & par conſéquent qu'elle s'attendît à entendre un petit bruit, l'impreſſion

que ces bruits légers faiſoient ſur ſes nerfs, étoit ſi forte que cette femme ne pouvoit, par aucun effort, empêcher les convulſions que de telles impreſſions occaſionoient.

Pour diminuer cette ſenſibilité extraordinaire du genre nerveux, on ajoûta du camphre au bol de muſc ; & la malade prit douze gouttes de *laudanum* dans une taſſe d'infuſion de valériane, cinq à ſix fois en vingt-quatre heures. Après l'uſage de ces remedes, elle ſe trouvoit fort ſouvent exempte des convulſions ; & lorſque celles-ci revenoient, elles étoient moins violentes. Le 27e jour, quoique cette femme eût ſes régles auſſi abondamment qu'à l'ordinaire, néanmoins les ſymptomes ne diminuerent pas. Quand les régles furent ceſſées, on lui appliqua un emplâtre véſicatoire entre les épaules ; elle prit une diſſolution *d'aſſa-fœtida*, & le *lauda-*

*num* fut augmenté au point que la malade en prenoit cent gouttes par jour.

Le 31 de Juillet, cette femme commença à avoir des pâmoiſons qui duroient cinq à ſix minutes chacune. Peu de temps après, les convulſions devinrent générales; elles la prenoient douze à dix-huit fois par jour, chaque accès étant de deux à trois minutes. Il n'y en avoit preſque jamais pendant la nuit. Je preſcrivis pour lors à la malade une once de quinquina, une demi-once de valériane & un gros de *caſtoreum*, que l'on mit avec du ſyrop de pavot blanc, ſous la forme d'électuaire. Elle en prenoit trois ou quatre fois le jour la groſſeur d'une muſcade; mais elle ne diſcontinua pas l'uſage du *laudanum* & des bols de muſc. Le 3 du mois d'Août, cette dame fut attaquée de violens accès d'aſthme, qui, en comptant les ſyncopes & les con-

vulſions, lui faiſoient ſouvent trois accès par jour. Les convulſions ayant diſcontinué, au bout de quelques jours, elle fut attaquée de ſpaſmes dans les bras, les jambes & les cuiſſes; après quoi elle ſe plaignoit quelfois d'une petite douleur & d'un peu de trouble dans le cerveau.

Pendant que tous ces maux durerent, le pouls eut rarement plus de quatre-vingt pulſations par minute. Il n'y avoit rien qui indiquât que l'eſtomac fût dérangé. Cependant je crus devoir lui preſcrire le 9 d'Août, un vomitif compoſé d'ipecacuanha, qui fit que la malade rejetta par enhaut une grande abondance de bile d'un noir verdâtre & très-amere : environ une heure après l'opération de ce remede, elle eut un accès de convulſion; mais ce fut le dernier du jour. Le 10 d'Août, elle eut douze accès, & le 11 elle en eut quatorze. Le 12 au matin, on lui donna

un ſecond vomitif, ce qui fut répété encore le 13 : elle rendit chaque fois une grande abondance de bile, & elle n'eut point d'accès ces deux jours-là. Le quatorzieme jour, elle prit une décoction de tamarins avec le ſéné, ce qui lui procura cinq ou ſix ſelles ; & le ſoir elle eut ſix accès de convulſions & de ſyncopes. Le 15, le nombre de ſes accidens étoit preſque doublé ; mais le ſeizieme jour le vomitif ayant encore été répété, elle n'eut aucun ſymptome. J'appris alors qu'un cautere que la malade portoit depuis long-temps à un bras, s'étoit ſéché près d'un an avant le commencement des accidens qu'on a rapportés. J'ordonnai qu'on lui fît à chaque bras un cautere aſſez grand, pour recevoir deux ou trois pois. En outre, elle prit de deux jours l'un durant une ſemaine, un vomitif compoſé de cinq grains d'ipecacuanha, & d'un grain de tartre émétique ; & le

ſoir on lui donnoit quelquefois une petite priſe d'élixir ſacré. Au moyen de ce dernier traitement, la malade ſe trouva, au commencement du mois de Septembre, entiérement exempte de convulſions & de pâmoiſons.

On a remarqué, durant la maladie de cette dame, que ſouvent elle étoit gaie & même quelquefois plaiſante dans les intervalles que ſes maux lui laiſſoient; mais lorſqu'elle fut guérie, elle devint grave, rêveuſe, & un peu chagrine; ce qui étoit ſon caractere naturel.

### 2° *Les ſyncopes ou pâmoiſons hyſtériques, avec des convulſions.*

§. CLXXXII. Si la perſonne qui eſt ſujette aux ſyncopes hyſtériques avec convulſion, a le pouls plein; ou ſi elle eſt d'une conſtitution pléthorique, ſanguine, on doit lui tirer du ſang; après quoi, nous pouvons travailler à l'animer & à la faire ſortir de cet

état, par le moyen de la fumée *d'aſſa-fœtida* ou de plumes qui brûlent, ou avec de l'eſprit de corne de cerf, dont on imbibe du coton qui ſe met dans les narines. Ces remedes, en faiſant une forte & ſubite impreſſion ſur les nerfs très-ſenſibles du nez, non-ſeulement excitent les divers organes, avec leſquels ces nerfs ont quelque ſympathie à entrer en action; mais ils contribuent auſſi à diminuer ou à détruire la ſenſation déſagréable qu'éprouve la partie du corps, qui, par ſes ſouffrances, a occaſioné la pâmoiſon. C'eſt encore pour produire le même effet, qu'on peut appliquer des briques chaudes aux plantes des pieds, & frotter avec force les jambes, les bras & le ventre; au reſte, il n'y a pas de remede que j'aye trouvé auſſi efficace pour diſſiper les ſyncopes hyſtériques accompagnées de convulſions, que

le bain de pieds chaud. Dans beaucoup de cas ou où avoit inutilement employé différens traitemens, j'ai vu les malades recouvrer l'uſage des ſens, preſqu'au même inſtant où on leur mettoit les pieds & les jambes dans l'eau un peu plus chaude que le ſang. On a ſouvent remarqué que quand le malade ne reſte pas aſſez long-temps dans le bain, les ſyncopes & les convulſions ou ſpaſmes ſe renouvellent, mais avec moins de force, à la vérité; & le pouls devient petit & irrégulier. Il s'eſt trouvé quelques occaſions où les malades ayant beaucoup trop de ſang & de très-fortes convulſions, le bain de pieds n'a pas eu de ſuccès.

L'eau chaude ainſi employée à l'extérieur, eſt & le plus prompt & le plus ſûr moyen de diſſiper les ſyncopes hyſtériques; au lieu que les eſprits volatils que l'on met dans le nez, ſont capables de cauſer à certaines

femmes très-délicates & très-ſenſibles les plus violentes convulſions.

Quand le malade ſe trouve conſtipé, il eſt à propos de lui faire prendre un lavement avec de l'*aſſa-fœtida*; & dès qu'il pourra avaler, on lui donnera deux cuillerées à bouche de ſolution d'*aſſa-fœtida*, ou quelque julep cordial.

Lorſque l'accès eſt terminé, il faut travailler au traitement radical qu'on doit varier ſuivant les différentes cauſes qui ont occaſioné la maladie. Les médicamens, qu'on obſerve communément être les plus efficaces, ſont ceux qui fortifient le canal des alimens, & tout le ſyſtême nerveux. Il a été quelquefois utile d'appliquer une emplâtre anti-hyſterique ſur le bas-ventre, ainſi que de faire prendre de doux vomitifs & des purgatifs ſtomachiques.

3° *Les douleurs violentes dans l'eſtomac, qui ſont accompagnées de ſpaſmes ou crampes.*

§. CLXXXIII. Le traitement que j'ai trouvé le plus efficace pour faire ceſſer les douleurs vives d'eſtomac, avec ſpaſmes ou crampes dans ce viſcere, eſt de donner au malade quelques verres d'eau chaude, afin de nettoyer ſon eſtomac, ſur-tout s'il a quelque diſpoſition à vomir; après quoi, j'ordonne un lavement compoſé de ſix onces d'eau & de cinquante à quatre-vingt gouttes de *laudanum*. Il vaut mieux preſcrire le *laudanum* de cette maniere, que de le faire prendre par la bouche, parce que ſon effet eſt plus ſûr en lavement, & qu'on le rejette ſouvent, quand on l'avale. Il y a même des cas où, donné par la bouche, il augmente la douleur & les ſpaſmes de l'eſtomac.

Si les douleurs & les ſpaſmes reviennent avec une grande violence, j'ordonne après que le lavement anodyn a eu le temps d'agir, un ſecond lavement avec une quantité de *laudanum*, égale ou même plus forte; & une fois en quatre heures, le malade prend deux cuillerées à bouche d'un julep tel que le ſuivant.

*Prenez* de muſc, deux ſcrupules;
Broyez & mêlez-le avec deux gros de ſucre blanc:
Ajoûtez enſuite,
De mucilage de gomme arabique, une demi-once;
D'eau de cannelle ſans vin, } de chaque
D'eau de menthe, } deux onc.
D'eau aromatique, ſix gros.
Mêlez ſelon l'art.

Si précedemment à la maladie, le ſujet étoit conſtipé, il eſt à propos de lui faire prendre un lavement laxatif,

avant de lui donner les lavemens anodyns.

Souvent il eſt utile d'appliquer le baume anodyn en liniment, ſur l'eſtomac, & de ſe ſervir du demi-bain chaud. Lorſque les douleurs & les ſpaſmes ſont diſſipés, l'emplâtre antihyſtérique appliqué ſur la région épigaſtrique, a quelquefois contribué à empêcher leur retour.

Dans toutes les douleurs d'eſtomac, très-violentes, & qui durent long-temps, il faut tirer du ſang, à moins que la foibleſſe exceſſive du malade n'y ſoit un obſtacle. Cette évacuation aura toujours l'avantage certain de diminuer le danger de l'inflammation; & il eſt rare qu'elle puiſſe faire un tort conſidérable.

Quand la douleur & les ſpaſmes de l'eſtomac viennent d'une ſuppreſſion de régles, la ſaignée eſt extrêmement utile & néceſſaire. S'ils ont

pour cauſe la goutte proprement dite, on emploiera le *laudanum*, le muſc, les épices & les eaux cordiales les plus fortes, ou un grand verre d'eau-de-vie, de vin, ou d'eau-de-vie de ſucre. En outre, il eſt néceſſaire d'appliquer en même temps, des véſicatoires aux chevilles des pieds.

4° *L'indigeſtion & le vomiſſement accompagnés de douleur dans l'eſtomac.*

§. CLXXIV. Lorſque les indigeſtions & les vomiſſemens ont pour cauſe des humeurs nuiſibles qui ſéjournent dans l'eſtomac, les meilleurs remedes ſont les vomitifs, & de doux purgatifs ſtomachiques, à quoi il eſt bon de joindre l'élixir de vitriol, ou des poudres abſorbantes, ſelon la différente nature de l'humeur morbifique.

§. CLXXXV. Quand les indigeſtions & les vomiſſemens dépendent d'obſtructions ſquirrheuſes, qui ſont dans

le canal alimentaire, nous ne pouvons guères mieux faire que de pallier ces maux, ou diminuer leur violence, pour le moment, par le moyen de médicamens ſtomachiques agréables, & de l'*opium*. Il y a eu cependant quelques cas de ce genre, dans leſquels un petit verre d'eau de Spa ou de Pyrmont, répété fréquemment, eſt reſté dans l'eſtomac, tandis que cet organe rejettoit toute autre choſe.

Lorſqu'il y a une obſtruction ſquirrheuſe dans les membranes de l'eſtomac, près le pylore, ce paſſage ſe trouve ſouvent tellement rétréci, qu'il n'y a que les parties les plus fluides des alimens, ou celles qui ont le moins de volume, qui puiſſent paſſer dans l'inteſtin duodénum. Et après que les parties plus ſolides des alimens ont ſéjourné quelques heures dans l'eſtomac, on y reſſent du mal, une chaleur brûlante ; & ce viſcere

ne tarde pas à ſe débarraſſer par le vomiſſement. Les malades, qui ſont dans cet état, ſe trouvent toujours mieux de faire uſage des alimens les moins ſolides, tels que les bouillons légers, le lait, la panade, le ſagou, le ſalep & les ſubſtances ſemblables.

§. CLXXXVI. Quand le mal d'eſtomac, & les douleurs de ce viſcere, qui ſont accompagnées de vomiſſemens, bientôt après avoir mangé, ont pour cauſe une trop grande délicateſſe, ou une ſenſibilité contre nature des nerfs de l'eſtomac; & que ces vices ſont occaſionés par le dérangement des régles, ou par la préſence de quelque humeur âcre, que le ſang, auquel elle étoit mêlée, a dépoſé ſur ces nerfs; en pareil cas, dis-je, nous devons à la fois pallier ou diminuer les ſymptomes, par le moyen de cordiaux convenables, de ſubſtances aromatiques, &c. & travailler à fortifier l'eſtomac, avec

le quinquina, les amers, les martiaux, & par l'exercice. Dans des cas de cette eſpece, je n'ai rien trouvé de plus propre à produire très-promptement de bons effets, que le *laudanum*, pris une heure ou un peu plus, avant le dîner & le ſouper.

[*a*] Une fille âgée de quarante-quatre ans, & mal réglée, fut attaquée d'une douleur dans l'eſtomac; après quoi, elle ne tarda pas à ſentir du mal à cette partie, à la ſuite de chaque repas : elle vomiſſoit alors tout ce qu'elle avoit mangé. Depuis huit ou dix jours, elle étoit dans cet état, lorſqu'on lui fit prendre un vomitif d'ipecacuanha, pluſieurs doſes d'élixir ſacré & de la teinture amere de rhubarbe; elle fit auſſi uſage d'un peu de vin rouge chaud, où il y avoit de la cannelle & de la muſcade; enfin elle prit un julep compoſé avec l'eau de menthe & l'eſprit volatil huileux; mais ce fut ſans ſuccès. Comme cette fille ne

dormoit pas bien, je lui conseillai de prendre vingt gouttes de *laudanum*, à l'heure de son coucher; ce qui la fit reposer beaucoup mieux la nuit suivante; mais le vomissement du lendemain ne parut pas diminué. Ce jour-là, je lui fis prendre le *laudanum*, non pas à l'heure du coucher, mais une heure avant souper; la premiere dose de *laudanum*, qui fut prise de cette maniere, empêcha qu'il ne vînt de vomissement après le souper, & le lendemain après le déjeûné; mais le dîner fut rejetté comme à l'ordinaire. Cependant le *laudanum* qu'elle prenoit avant le souper, ayant été augmenté jusqu'à vingt-cinq gouttes; au bout de trois ou quatre jours de ce traitement, cette fille se trouva exempte de douleur & de mal d'estomac; & elle n'eut plus de vomissemens après ses repas.

[*b*] Une femme mariée, âgée d'environ trente ans, dont les régles avoient

été irrégulieres pendant quelque temps; & qui mangeoit beaucoup de presque toute sorte d'alimens, mais spécialement de ceux qui sont pesans pour l'estomac, étoit sujette à des maux d'estomac, à des pâmoisons, à de légers mouvemens convulsifs accompagnés d'un pouls un peu irrégulier, fréquent, & d'un froid qui se répandoit dans tout le corps. Lorsque cette malade eut fait usage de vomitifs, de quinquina, d'amers, d'élixir sacré, & de divers autres médicamens stomachiques, mais avec peu de succès; je lui conseillai de prendre chaque jour un peu de *laudanum*, une heure ou deux avant son dîner: comme elle avoit été précédemment habituée à ce médicament, elle commença par trente-cinq gouttes, & l'augmenta bientôt jusqu'à cinquante ou soixante. Non-seulement le *laudanum* ne lui procura pas de sommeil; mais il l'anima encore plus

qu'elle ne l'étoit, & il la mit en état de manger à dîner autant qu'elle avoit coutume, ſans qu'elle reſſentît après ce repas, ni mal d'eſtomac, ni défaillance. Cette femme continua l'uſage du *laudanum*, de la même maniere, pendant cinq à ſix ſemaines, aſſez exactement. Ayant oublié ou négligé quelquefois de prendre le *laudanum* avant ſon dîner, ſi elle y avoit recours auſſi-tôt qu'elle commençoit à ſe ſentir incommodée après avoir mangé, ce remede ne tardoit pas à diminuer le mal d'eſtomac, & empêchoit les défaillances & les convulſions.

[c] Une autre femme mariée, âgée d'environ trente ans, qui avoit été ſouvent incommodée de douleur d'eſtomac, d'aigreurs, de vents & d'accès d'aſthme, ſe plaignit, lorſque ces premiers maux la quitterent, de ſentir une boule dans la gorge, des vents, une foibleſſe d'eſtomac & une

difficulté de digérer ſi grande, que toute eſpece de nourriture lui occaſionnoit mal à l'eſtomac, de la douleur à ce viſcere & des vomiſſemens, à l'exception cependant du pain du vin, & d'un peu de poulet bouilli ou rôti. Après avoir employé preſque ſans ſuccès le quinquina, les vomitifs, l'élixir ſacré & l'exercice du corps, je lui ai conſeillé de prendre un peu de *laudanum* une heure avant le dîner. Quoique la malade n'en prenne pas plus de ſeize gouttes, néanmoins elle mange toujours ſon dîner avec plus d'appétit qu'auparavant, & le digere auſſi facilement que quand elle étoit en parfaite ſanté; elle n'éprouve aucun inconvénient de l'uſage du *laudanum*, ſi ce n'eſt qu'il lui donne de l'altération dans l'après-dîner.

§. CLXXXVII. J'ai vu dans certains cas la douleur d'eſtomac accompagnée de vomiſſemens après les repas, ſe guérir avec le ſavon pris tous les

jours à la doſe de deux gros ; d'autres fois trois demi-ſeptiers d'eau de chaux qu'on boit tiede chaque jour, en trois fois, ont mieux réuſſi que le ſavon.

Quand l'ardeur & les aigreurs dans l'eſtomac viennent d'un amas d'humeurs acides, on doit prendre des poudres abſorbantes en ſuffiſante quantité. Le même médicament a encore guéri, du moins pour quelque temps, des perſonnes qui, en buvant un verre de vin, ſentoient dans l'eſtomac une chaleur brûlante, laquelle ſe répandoit en un inſtant preſque par tout le corps.

Pluſieurs malades ſe ſont trouvés très-ſoulagés de douleurs d'eſtomac qu'ils reſſentoient, ſoit avant, ſoit après avoir mangé, en prenant un grand verre d'eau chaude, où ils mettoient un peu de vin ou d'eau-de-vie.

Il y a dans le ſecond volume des Recherches & Obſervations médi-

cales, l'hiſtoire d'une douleur vive qui avoit ſon ſiége dans la région du rein droit, & celle d'une douleur d'eſtomac, dont les malades furent guéris auſſi-tôt après avoir bu une potion contenant parties égales d'eau de fontaine bouillante, & d'eau de Pyrmont ou de Bath. Je crois que l'avantage que les malades ont retiré de ce mêlange en pareil cas a été plutôt l'effet de la chaleur de cette liqueur, que d'aucune vertu particuliere des eaux de Pyrmont ou de Bath. En effet, un homme dont je ſuis le médecin depuis près de huit ans, qui, après avoir été long-temps ſujet à rendre du ſang par les urines, s'eſt trouvé attaqué d'un ulcere à la veſſie, a éprouvé que ſes douleurs diminuent toujours beaucoup, & quelquefois ſe paſſent entiérement, quand il boit en abondance ou une émulſion faite avec la gomme arabique, le thé, le lait & l'eau, ou des bouillons légers,

un peu plus chauds que le ſang. Le bon effet de ces liqueurs chaudes s'étant toujours manifeſté dans le moment même de leur uſage, il y a toute apparence qu'il ne dépend que de leur action ſur les nerfs de l'eſtomac. Qui eſt-ce qui ignore que l'eau chaude appliquée extérieurement fait ſouvent ceſſer les douleurs internes ? Il n'eſt donc pas étonnant que des liqueurs chaudes venant à entrer dans l'eſtomac, organe qui a beaucoup plus de ſenſibilité que la peau, & dont les nerfs ont une ſympathie remarquable avec la plûpart des autres parties du corps, aient une égale vertu ou même plus d'efficacité pour diminuer les douleurs, même dans les parties du corps qui ne paroiſſent pas avoir une connexion immédiate avec l'eſtomac.

### 5° *Les coliques hyſtériques, ou les coliques venteuſes.*

§. CLXXXVIII. Lorſqu'une perſonne

qui a une colique hyſtérique ou venteuſe eſt en même temps très-reſſerrée, comme il arrive le plus ſouvent en pareil cas, on doit lui tenir le ventre libre par des lavemens laxatifs, auxquels on peut ajoûter un ou deux gros d'*aſſa-fœtida*. Si les douleurs ſont accompagnées de vomiſſemens violens, on fera d'abord boire pluſieurs verres de panade ; après quoi on donnera une potion compoſée de ſel d'abſinthe, de jus de limon & d'eau de menthe *,

---

* On remarque la plûpart du temps que les potions compoſées de ſel d'abſinthe & de ſuc de limons, manquent leur effet ou n'arrêtent pas le vomiſſement, parce qu'elles n'ont point été avalées dans le moment même où ſe faiſoit leur efferveſcence. La vertu anti-émétique ou contre le vomiſſement que ces potions paroiſſent avoir au plus haut degré dans le moment de l'efferveſcence, ne dépend-elle pas de ce qu'elles font une beaucoup plus forte impreſſion ſur les nerfs de l'eſtomac, pendant le temps où l'air ſe dégage de ces ſubſtances, & tandis que toutes leurs parties ſont dans un violent mouvement, que quand la ſatura-

avec du *laudanum*. On voit assez souvent que ces potions n'ont aucun succès ; quelquefois même le *laudanum* semble augmenter le vomisse-

---

tion est faite & le mêlange tranquille ; ces médicamens n'agissant plus pour lors que par leur qualité saline ou irritante. Pendant que les nerfs de l'estomac sont affectés par ce stimulant vif & extraordinaire, la sensation désagréable qui occasione le vomissement est diminuée ou même détruite. Lorsque ces mêmes potions ont empêché le retour d'une fiévre intermittente, n'a-t-on pas dû attribuer cet effet salutaire uniquement à leur action sur les parties très-sensibles des nerfs de l'estomac, & non point à aucun des changemens qu'on puisse supposer produits par ces remedes dans la nature des humeurs que contiennent les premieres voies, lors des attaques des fiévres intermittentes ? En outre, n'avons-nous pas beaucoup d'eaux minérales, qui contiennent une assez grande quantité d'air fixé, lesquelles pétillent dans le verre, & sont beaucoup plus agréables à l'estomac & plus capables d'augmenter les forces, étant bues à la source, qu'après qu'elles sont restées pendant quelque temps dans un vaisseau ouvert, parce que dans le dernier cas elles ont perdu, avec leur air l'action qui fait leur vertu, cette faculté de produire sur les nerfs de l'estomac une irritation légere & utile.

ment. Il m'a toujours réuſſi en pareil cas de faire prendre un lavement compoſé de ſix onces d'eau & de cinquante, ſoixante ou même quatre-vingt gouttes de *laudanum*. Quand on ne réuſſit pas par-là à rendre libre le canal des inteſtins, je fais prendre à la faveur de ce *laudanum*, quelques pilules d'aloës avec le *calomelas* : le purgatif étant parvenu dans les inteſtins avant que le vomiſſement revienne, procure en général une évacuation abondante par les ſelles ; ce qui diſſipe entiérement, ou du moins en grande partie la maladie.

Si les pilules purgatives ne rendent pas le ventre libre, & que la douleur & les vomiſſemens ſe renouvellent, on doit donner au malade un ſecond lavement anodyn, & bientôt après une forte doſe de pilules. Quelques momens avant le temps où il y a lieu de croire que ces pilules feront leur effet, il eſt à propos de mettre le

malade dans le bain chaud. Quand les malades ont de l'embonpoint & ſont pléthoriques ou ſanguins, il faut leur tirer du ſang, ſur-tout ſi la douleur eſt très-vive.

Pour ſe garantir des fréquens retours de la colique hyſtérique, il eſt utile de porter un emplâtre anti-hyſtérique ſur le bas ventre, de prendre une fois par ſemaine de la teinture ou élixir ſacré, & de faire de l'exercice, principalement à cheval. Le lait pris pour toute nourriture a guéri pluſieurs perſonnes qui avoient beaucoup ſouffert de ce mal. Les eaux ſulfureuſes de Moffat, bues pendant deux ou trois mois dans l'été, ont rendu les retours de la colique hyſtérique moins fréquens chez quelques ſujets.

### 6° *Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins.*

§. CLXXXIX. Les remedes les plus propres à remédier aux vents qui ſe

trouvent fréquemment dans l'eſtomac & les inteſtins en aſſez grande quantité pour incommoder, ſont ou les remedes qui peuvent procurer promptement du ſoulagement, en chaſſant les vents, ou ceux qui, en fortifiant davantage le canal alimentaire, empêchent que les vents ne s'engendrent en ſi grande quantité. Parmi les médicamens de la premiere claſſe, ou qui ſont propres à chaſſer les vents, je n'en ai point trouvé de plus efficaces que l'eſprit éthéré, *ſpiritus æthereus terebinthinæ E*, & le *laudanum*. Je preſcris pour l'ordinaire le *laudanum* dans une mixture faite avec l'eau de menthe & la teinture de *caſtoreum* ou l'eſprit de nître dulcifié. Il y a des cas où au lieu de mixture j'ordonne l'*opium* en pilules avec l'*aſſa-fœtida*. C'eſt une choſe qui mérite d'être remarquée ici que les bons effets des narcotiques ou de l'*opium* ſont également ſenſibles, lorſque les vents ſe

trouvent dans l'eſtomac ou dans les inteſtins ; au lieu que ceux des remedes échauffans, qu'on nomme communément *carminatifs*, ne procurent ſouvent un prompt ſoulagement que quand les vents ſont dans l'eſtomac.

§. CXC. Quant *à l'eſprit éthéré*, j'en ai vu fréquemment de très-bons effets dans des maladies venteuſes : qu'on me permette d'en rapporter un ſeul exemple. Une femme âgée de quarante à cinquante ans, s'apperçut, au temps où ſes régles ceſſerent naturellement, d'une telle augmentation de ſon ventre, que durant quelque temps elle ſe crut groſſe. Dans la matinée, il y avoit ſouvent une ſi forte enflure vers l'eſtomac, qu'elle ne pouvoit pas mettre ſon corps, ni reſpirer facilement. Elle fit uſage de divers remedes ; mais rien ne lui procura un auſſi prompt ſoulagement qu'une cuillerée à caffé d'eſprit éthéré, mêlée avec deux cuillerées à bouche d'eau

ſimple. Ce remede lui faiſoit toujour
rendre une grande quantité de vents
& diminuoit le reſſerrement qu'elle
éprouvoit, & l'enflure des environs d
l'eſtomac.

Dans les cas où les vents ſont occa-
ſionés par l'action d'une humeur d
goutte, l'eſprit éthéré, un gros d'eau
de-vie de France, ou d'eau aromati
que, *aqua aromatica E*, & le gin-
gembre pris en ſubſtance ou en infu-
ſion dans l'eau bouillante, doivent ſe
mettre au nombre des médicamens
les plus propres à chaſſer les vents.

§. CXCI. Lorſque les circonſtan-
ces où ſe trouve une perſonne attaquée
de coliques venteuſes, ſont telles qu'on
ne peut ſans danger lui faire prendre
de médicamens échauffans, on appli-
que avec ſuccès ſur l'eſtomac ou le
ventre un emplâtre compoſé de parties
égales de l'emplâtre anti-hyſtérique &
de l'emplâtre ſtomachique; ou bien,
à l'heure du coucher, on frotte le
ventr

ventre avec quatre ou cinq cuillerées à caffé du liniment ſuivant.

*Prenez* de baume anodyn de Batéus, une once ;
D'huile de Muſcade, tirée par expreſſion, une demi-once ;
D'huile de menthe, deux gros.
Mêlez.

§. CXCII. Les remedes les plus propres à fortifier l'eſtomac & les inteſtins, & par conſéquent à diminuer la formation des vents, ſont le quinquina, les amers, les martiaux & l'exercice. Dans le cas où le malade eſt ſujet aux vents, j'ajoûte à la teinture faite avec le quinquina & les amers, & que j'ai ſi ſouvent recommandée dans cet ouvrage, j'ajoûte dis-je, de la noix muſcade ou du gingembre ; & quand je preſcris la limaille d'acier, je la joins avec la poudre *diaromaton*. Lorſque les maux cauſés par les vents ſont accompagnés

de conſtipation, il n'y a rien qui réuſſiſſe mieux que quatre ou cinq des pilules ſuivantes, qu'on prend de deux jours l'un, à l'heure du coucher.

*Prenez* d'*aſſa-fœtida*, deux gros.
D'aloës ſuccotrin,
De ſel de Mars,
De racine de gingembre,
} de chaque un gros.
D'élixir de propriété, la quantité ſuffiſante pour faire des pilules de quatre grains.

Si au contraire le ventre eſt trop lâche, on donnera avec beaucoup de de ſuccès, de deux ſoirs l'un, douze ou quinze grains de rhubarbe avec un demi-gros ou deux ſcrupules de confection de cachou.

Dans les maladies venteuſes qui ſurviennent vers l'âge où les régles ceſſent naturellement, les petites ſaignées répétées procurent ſouvent plus de ſoulagement que tout autre remede,

Quant au régime que l'on doit obſerver lorſqu'on eſt ſujet aux coliques hyſtériques & venteuſes, je me contenterai d'obſerver qu'il faut éviter le thé & tous les alimens venteux, & que pour la boiſſon, l'eau où on a mis un peu d'eau-de-vie de vin ou d'eau-de-vie de ſucre eſt préférable non-ſeulement aux liqueurs tirées du grain, mais encore dans la plûpart des cas au vin même.

### 7°. *L'aſthme nerveux ou ſpaſmodique.*

§. CXCIII. Dans l'aſthme vraiment ſpaſmodique qui n'eſt point accompagné d'obſtruction aux poumons, ni cauſé par le poids des phlegmes ou de la pituite ſur ce viſcere, on ne peut rien employer de plus utile que la ſaignée & l'*opium* pour en adoucir les accès. Quand le malade eſt ſanguin & replet, on peut lui tirer beaucoup de ſang: s'il a une conſtitution oppoſée,

il faut ou ne lui tirer que peu de sang, ou même ne le point saigner du tout.

On peut faire prendre l'*opium* ou sous la forme de l'élixir parégorique, ou dans une potion telle que la suivante.

*Prenez* d'eau de menthe, une once & demie;

De *laudanum* liquide, } De chaque
D'esprit volatil huileux, } vingt-cinq gouttes.

D'un syrop commun, deux gros.

Mêlez.

Richard Blackmore parle d'un médecin qu'un asthme sec faisoit beaucoup souffrir pendant l'hiver, & qui tous les matins prenoit trente gouttes de *laudanum* sans se trouver hors d'état de vaquer à ses affaires.

Les médicamens où il entre de l'*opium* ne réussissent pas moins bien lorsqu'un asthme vraiment spasmodique est occasioné par la sympathie de l'estomac, que quand les nerfs des

poumons ſont eux-mêmes affectés primitivement, ou comme l'on dit, idiopathiquement *.

Cette ſenſation de foibleſſe ou de défaillance qu'on rapporte à l'eſtomac, qui eſt accompagnée de ſoupirs fréquens & d'une difficulté de reſpirer, ſymptomes qu'éprouvent quelquefois les femmes après

* Un homme âgé de vingt-cinq ans qui prenoit du mercure depuis pluſieurs ſemaines pour ſe guérir d'une maladie vénérienne, devint chagrin de ſe trouver ainſi gêné & renfermé, & il ne voulut pas prendre de nourriture pendant plus de vingt-quatre heures, mais il but abondamment du petit lait & de l'eau de gruau. Dans l'après-dîner, il commença à ſentir de la difficulté à reſpirer, ſans cependant touſſer ni cracher. La teinture de *caſtoreum*, l'eſprit de corne de cerf & d'autres médicamens qu'on lui ordonna, procurerent peu de ſoulagement. L'accès d'aſthme étant devenu beaucoup plus fort vers minuit, le malade prit une potion où il entroit vingt gouttes de *laudanum*. Ce remede diminua bientôt la difficulté de reſpirer au point que le malade s'endormit; & le lendemain matin il ſe réveilla déja guéri en grande partie de ſes maux, qui le quitterent en entier quand il eut mangé un peu de poulet grillé.

leur acouchement, lorſque l'éruption miliaire ne ſe fait pas comme il convient; cette ſenſation, dis-je, peut être diminuée ou même entiérement diſſipée par une priſe d'élixir paregorique, ou un bol compoſé de *caſtoreum*, de ſel de corne de cerf & d'*opium*.

Dans l'aſthme vraiment ſpaſmodique, principalement lorſqu'il eſt occaſioné par des vents renfermés dans l'eſtomac & les inteſtins, ou qu'il eſt ſeulement augmenté par ces vents, une diſſolution d'*aſſa-fœtida*, la teinture de *caſtoreum* & l'eſprit de corne de cerf ſont ſouvent utiles, quoique leur vertu anti-ſpaſmodique ſoit à un bien moindre degré que dans l'*opium*.

§. CXCIV. Lorſqu'un aſthme ſpaſmodique a pour cauſe des obſtructions confirmées dans les poumons, ou un amas conſidérable d'humeurs de mauvaiſe qualité qui s'eſt fait dans ce viſcere, ainſi que quand ces obſtruc-

tions & cet amas d'humeurs ſe trouvent chez un aſthmatique, nous devons ſuivre un traitement un peu différent de celui qu'on a indiqué ci-deſſus. En effet quoique la ſaignée ſoit également utile & ſouvent plus néceſſaire ici que dans l'aſthme vraiment ſpaſmodique; néanmoins on ne doit pas preſcrire les narcotiques ou l'*opium* pour diminuer les accès du mal juſqu'à ce que les poumons ayent été ſuffiſamment débarraſſés & nétoyés par les évacuations & les médicamens atténuans. Un large emplâtre véſicatoire appliqué entre les épaules eſt extrêmement utile pour exciter l'expectoration & rétablir les forces des poumons. Les vomitifs ne conviennent pas moins en pareil cas; mais on ne peut en faire prendre ſans danger qu'après que l'accès d'aſthme a commencé à diminuer. Il y a des malades auxquels une purgation compoſée de manne, de ſel Glauber ou de tartre ſoluble diminue preſque toujours

ou même fait disparoître l'accès ; tandis que chez d'autres malades qui ont les intestins plus délicats & plus sensibles, tout ce qui purge vivement, soit aliment, soit médicament, est capable de causer un accès, ou au moins de l'augmenter quand il existe pour lors.

Pour procurer du soulagement aux malades durant le temps même de l'accès, je prescris communément l'esprit de corne de cerf ou la teinture de *castoreum* composée, à prendre dans une suffisante quantité d'eau. On peut se trouver également bien, en pareil cas, d'avaler cinq ou six fois en vingt-quatre heures une cuillerée à bouche de la solution de parties égales de gomme ammoniac & d'*assa-fœtida*, faite avec l'eau de pouillot.

Un verre d'eau où on a mêlé un huitieme de vinaigre, & que l'on a adouci avec du miel ou du sucre, donne souvent un soulagement considérable

dans les cas d'asthme : cependant il y a une si grande différence entre les constitutions, que j'ai rencontré quelques personnes auxquelles tous les acides rendoient constamment la respiration plus difficile.

Les personnes asthmatiques, dont l'estomac & les intestins sont foibles & sensibles & que les vents font beaucoup souffrir, se trouvent mieux de vivre de viandes légeres & d'un peu de vin que de se nourrir de lait & de végétaux. La solution de gomme ammoniac dans le vinaigre scillitique ou les pilules scillitiques ne leur réussissent pas aussi-bien que l'*assa-fœtida* & les sels alkalis volatils.

Lorsque des personnes âgées ont eu un accès d'asthme occasioné par une humeur de goutte qui s'est portée sur les poumons, il m'a parfaitement réussi de faire appliquer les vésicatoires entre les épaules ou aux jambes, & de donner deux ou trois fois par jour des

bols compoſés de gomme ammoniac, de ſel volatil ammoniac & de camphre.

§. CXCV. Pour empêcher le retour de l'accès chez ceux qui ſont ſujets à l'aſthme vraiment ſpaſmodique, il faut travailler à fortifier les poumons & tout le ſyſtême nerveux par le moyen du quinquina, des martiaux, de l'élixir de vitriol, d'un régime convenable, de l'air de la campagne & de l'exercice à cheval.

Une camiſole de flanelle portée ſur la peau, ou une large piéce de flanelle tenue ſur la poitrine a contribué à empêcher les accès d'aſthme de ſe renouveller fréquemment.

Les malades doivent par-deſſus toute choſe éviter de manger & de boire à un ſeul repas en aſſez grande quantité pour charger leur eſtomac.

Dans l'aſthme mixte, c'eſt-à-dire qui tient de l'aſthme humide & de l'aſthme ſec, il ne faut faire uſage de quin-

quina qu'avec beaucoup de précaution, ſur-tout s'il y a dans les poumons quelqu'obſtruction conſidérable, ou que les phlegmes y ſoient amaſſés en aſſez grande quantité pour former un poids qui gêne ce viſcere. Les remedes qu'il eſt le plus utile d'employer en pareil cas ſont le cautere au dos, aux bras & aux jambes, ou un ſéton au côté; & les médicamens qui peuvent réſoudre les obſtructions des vaiſſeaux pulmonaires, ou diminuer l'abord des humeurs aux poumons. On doit mettre dans cette claſſe les pilules ſcillitiques, priſes à la doſe néceſſaire pour tenir toujours le ventre libre; les pilules d'ail & de ſavon; le jus de quarante ou cinquante cloportes dans deux ou trois cuillerées à bouche de vin blanc de France, de vin du rhin ou de cidre, ce qui ſe prend deux fois par jour; enfin le mercure crud ou les pilules de mercure qui ont guéri quelquefois les ſymptomes de l'aſthme

après que les autres remedes avoient été pris ſans ſuccès.

Ce ne ſont pas ſeulement divers malades qui reçoivent du ſoulagement de différens remedes ; mais il faut auſſi faire des changemens conſidérables dans le traitement & le régime des mêmes malades, à cauſe du changement qu'éprouve leur conſtitution ou la nature de leur maladie. C'eſt pourquoi il devient utile d'ajoûter l'obſervation ſuivante, dont le ſujet eſt une perſonne qui a ſouffert pendant long-temps de violens accès d'aſthme.

Un homme âgé d'environ quarante ans, d'une complexion fluette, jouiſſant d'une bonne ſanté, vif, & prenant beaucoup d'exercice, commença après un exercice trop violent, à ſentir une douleur à la poitrine vers le *ſternum*. Deux ans après la naiſſance de ce mal, il éprouvoit de temps en temps de la difficulté de reſpirer : elle continua d'augmenter pendant pluſieurs

années ; & pour l'ordinaire elle se trouvoit accompagnée d'une évacuation abondante d'humeurs qui sortoient de la poitrine ; le malade rendant par l'expectoration une grande quantité de phlegmes ou de pituite épaisse. Ce qui lui procuroit le plutôt du soulagement durant les accès très-violens, c'étoit la saignée & l'application des vésicatoires. Il fit encore usage avec succès de divers vomitifs tels que l'ipécacuanha, l'oxymel scillitique, & les pilules scillitiques, ou une dissolution de gomme ammoniac avec le vinaigre scillitique. Cet homme s'abstint pendant plusieurs années de boire du vin, des liqueurs tirées du grain, de manger de la viande, excepté du poulet, & il faisoit souvent son dîner avec du pain & du lait de beurre seulement. Plusieurs fois il s'apperçut qu'il respiroit avec plus de facilité quand il buvoit pendant le jour, & à

diverſes repriſes, de l'eau où il mêloit un peu de vinaigre.

Lorſque cet homme eut beaucoup ſouffert de pluſieurs violentes attaques d'aſthme, il commença à ſe plaindre de vents dans l'eſtomac ; il rendoit alors par les vomiſſemens une grande quantité de phlegmes épais ou de pituite. Son ventre devint en même temps un peu libre ; & tous les alimens, ainſi que les remedes qui augmentoient ou favoriſoient la formation des vents, lui étoient très-nuiſibles. Les pilules ſcillitiques & le lait ammoniacal avec le vinaigre ſcillitique ne convenoient plus autant à ſon état ou ne lui étoient pas auſſi ſalutaires que la teinture compoſée de *caſtoreum*, ou qu'une ſolution d'*aſſa-fœtida* dans de l'eau de pouillot ou de menthe avec un peu de ſel volatil ammoniac : un morceau de viande grillée & deux ou trois verres de vin rouge après ſes

repas lui réuſſiſſoient mieux que la nourriture végétale ou les boiſſons d'eau ſeule ; & il s'eſt très-bien trouvé de manger peu à la fois & ſouvent. L'uſage du quinquina lui a encore été très-avantageux, non-ſeulement dans l'intervalle que les accès lui laiſſoient libre, mais encore ſur la fin des accès. Il a pris ce médicament en décoction, dans laquelle on ajoûtoit quatre onces de teinture par chaque livre, & la doſe étoit de deux cuillerées à bouche quatre fois par jour. Bien loin de s'appercevoir que ce remede augmentât ſon enrouement & ſa difficulté de reſpirer, il étoit perſuadé qu'il les diminuoit ſouvent, & qu'on devoit lui attribuer la vertu de rendre les accès plus courts & moins forts.

Cet homme devint bientôt après ſujet au dévoiement ; dès-lors il commença à cracher moins qu'il n'avoit fait pendant les années précédentes ; & j'ai remarqué derniérement que les

véſicatoires qui étoient accompagnés d'une plus forte ſuppuration chez lui que chez la plûpart des gens, lui ſont moins utiles qu'auparavant, lorſqu'il n'avoit pas une ſi abondante expectoration & tant de diſpoſition au dévoiement. Pendant la violence des plus forts accès, il perd quelquefois la vue preſqu'en entier; & il ne lui eſt pas poſſible de touſſer juſqu'à ce que les accès commencent à diminuer. D'abord il rend quelques phlegmes épais, très-difficilement; mais à meſure que la conſtriction des vaiſſeaux ou de la ſubſtance des poumons devient moindre, il expectore avec plus de facilité.

Durant quelques années, le retour des accès a été plus fréquent dans l'été & l'automne, que dans l'hyver; les changemens ſubits dans la température de l'air, le froid, & la fatigue ramenoient ces accès, qui étoient ſouvent annoncés par des urines pâ-

les. Les alimens venteux, & tout ce qui purge beaucoup cet homme, lui occaſionnent maintenant, même dans ſa meilleure ſanté, de légers accès d'aſthme. Quoiqu'il ait ſouvent été exempt d'accès violent, durant deux ou trois mois, cependant, rarement a-t-il, pendant la nuit, la reſpiration auſſi libre qu'une perſonne en parfaite ſanté. Il a ſouvent le pouls petit, les extrémités froides & le viſage livide ou plombé, pendant les violens accès de ſa maladie. Après la ſaignée, le pouls devient plus plein & plus fréquent ; & il ne recouvre ſa lenteur naturelle, que quand la reſpiration eſt redevenue libre, aiſée. Les accès durent, pour l'ordinaire, deux ou trois jours, & quelquefois huit ou dix ; & lorſqu'un acccès eſt tombé en partie, il en recommence un ſecond plus violent. L'accès eſt communément plus fort le jour que pendant la nuit, & il y a

quelquefois des redoublemens ſoir & matin. Durant ces violentes attaques, les accès ſont preſque toujours accompagnés de vents dans l'eſtomac ; & le malade ſe trouve un peu ſoulagé toutes les fois qu'il rend des vents par en-haut. Les remedes qui, en pareilles circonſtances, ont fait le plus de bien à l'eſtomac, ſont le quinquina, une ſolution *d'aſſa-fœtida*, l'emplâtre anti-hyſtérique appliqué ſur la région épigaſtrique, & de vivre de viande, en buvant un peu de vin rouge. Une côtelette de mouton lui a ſouvent procuré du ſoulagement dans les moindres attaques de difficulté de reſpirer. L'obſervation ayant appris que, même durant les intervalles que laiſſent entr'eux les accès, la reſpiration ſe fait ſouvent avec plus de peine, vers trois ou quatre heures après-midi ; le malade mange un peu de mouton, de tranche de bœuf, ou de poulet grillé, entre huit & neuf heu-

res du matin; & il dîne entre une & deux heures, avec de la panade, un peu de vin rouge, ou quelque autre choſe, qui eſt également léger pour ſon eſtomac. Il trouve qu'en ſuivant ce régime, l'enrouement & la difficulté de reſpirer ſont beaucoup moindres dans l'après-dîner; & quelquefois le régime ſeul empêche tout-à-fait les ſymptomes dont il s'agit ici. Le malade boit ſouvent près des deux tiers d'une bouteille de vin rouge chaque jour; mais rarement en prend-il plus d'un quart de chopine, ou roquille, à un repas. Après avoir vécu de cette maniere, & continué conſtamment l'uſage du quinquina, pendant plus de deux mois, d'abord en teinture & en décoction, puis en ſubſtance, non ſeulement il s'eſt trouvé reſpirer avec plus de facilité en tout tems; mais il a été exempt d'accès d'aſthme beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire, n'ayant pas eu une ſeule attaque vio-

lente, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril ou de Mai de l'année suivante; quoiqu'il ait eu plusieurs fois, pendant les mois d'hyver, de la toux & une expectoration abondante de pituite ou phlegmes épais.

### 8° *Les palpitations de cœur.*

§. CXCVI. Quand, à l'occasion de la foiblesse ou du dérangement de l'estomac, le cœur acquiert par sa sympathie avec l'estomac une si grande irritabilité que les causes les plus légeres suffisent pour produire de fortes palpitations; les remedes qui se trouvent suivis du plus grand succès sont la teinture de quinquina, les amers & un exercice modéré. S'il y a quelque humeur nuisible amassée dans l'estomac, les vomitifs seront utiles; & si le malade n'a pas toujours le ventre libre, on peut lui donner avec fruit, une fois en deux ou trois jours, une cuillerée

à bouche d'élixir ſacré. Quant aux moyens de procurer du ſoulagement pour le moment, ce qui réuſſit le mieux, eſt ordinairement l'eſprit de corne de cerf, la teinture de *caſtoreum* compoſée, l'eſprit étheré, l'*opium* & les compoſitions où il en entre.

§. CXCVII. Lorſque les palpitations ſont occaſionnées par une matiere gouteuſe qui affecte le cœur, nous devons recourir par préférence aux médicamens laxatifs, qui ſont en même temps échauffans & ſtomachiques, au camphre, aux ſels volatils, au bain de pieds chaud, aux véſicatoires appliqués ſur les jambes, aux ſinapiſmes mis à la plante des pieds, & à la ſaignée, ſi le malade eſt d'une complexion pléthorique ou en embonpoint.

§. CXCVIII. Quand les palpitations de cœur ont pour cauſe la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle; ſi on ne peut pas rétablir cette évacuation, il

faut emporter les humeurs surabondantes par de petites saignées, des purgations douces, des diaphorétiques, & les écoulemens artificiels.

§. CXCIX. Enfin, lorsque les palpitions dépendent de polypes qui sont dans le cœur même, ou dans les gros vaisseaux qui y communiquent, ou viennent de l'adhérence du péricarde au cœur, de l'ossification des valvules ou d'autres causes pareilles; on peut regarder la maladie comme incurable, puisque nous ne connoissons pas jusqu'à ce jour de remede assez puissant pour détruire ces causes morbifiques. Cependant il est possible de procurer quelque soulagement par de petites saignées répétées, des purgatifs doux & des alimens légers, rafraîchissans & atténuans. En même temps il faut éviter tout aliment visqueux, échauffant, épaississant, & toute espece d'exercice qui rend le mouvement du sang trop vif.

### 9° *Une évacuation excessive d'urines pâles.*

§. CC. Comme j'ai observé ci-dessus * que la cause prochaine de cette évacuation excessive d'urine, pâle à laquelle les personnes hystériques & vaporeuses sont très-sujettes, est l'effet de l'augmentation du mouvement des vaisseaux sécrétoires des reins, on en doit conclure qu'il n'y a point de médicament qui, en général, apporte autant de diminution dans ces maux, & qui le fasse aussi promptement & d'une maniere aussi marquée que l'*opium* **.

---

* *Voyez* chap. vj.

** Il y a des symptomes venteux ou spasmodiques dans lesquels l'*opium* est un des meilleurs diurétiques; mais ce remede produit un effet opposé, lorsque la sécrétion trop abondante de l'urine a pour cause une irritation extraordinaire du genre nerveux. Je connois une femme âgée qui, pendant la nuit, se sent fréquemment brûlante, éprouve un mal-aise, & rend une grande quantité d'urine pâle; une prise de *laudanum*, à l'heure de son coucher, la préserve toujours, du moins en grande partie, de cette incommodité: à la vérité, elle a trouvé que ce remede lui procure du sommeil,

Mais comme ce médicament ne fortifie pas les reins, & ne diſſipe pas pluſieurs des cauſes de l'augmentation de la ſécrétion de l'urine, il faut employer d'autres remedes pour empêcher les fréquens retours.

Les remedes, qui m'ont le mieux réuſſi en pareil cas, ſont le *quinquina*, ſoit en ſubſtance, ſoit en décoction, auquel on ajoûtoit un peu de cannelle; la teinture de rhubarbe avec le vin, *tinctura rhabarbari amara cum vino*, *E*, priſe à petite doſe, une fois en trois ou quatre jours; l'exercice modéré à cheval ou en chaiſe; & un régime conſiſtant principalement en riz, ſagou, ſalep, & viandes rôties des plus légeres, avec quelques verres de vin rouge ou du vin d'Oporto, après le repas.

Dans les cas où le flux d'urines pâles eſt accompagné d'une ardeur hétique, j'ajoûte aux médicamens indiqués ci-deſſus, la teinture de roſes, ou l'élixir de vitriol.

Si cette augmentation de la sécrétion de l'urine dépend, en grande partie, d'une foiblesse particuliere des reins, une camisole de flanelle suffira quelquefois pour diminuer la quantité de l'urine, en augmentant la transpiration.

Une ceinture serrée autour des reins, & un emplâtre fortifiant appliqué sur ces parties ont été accompagnés d'effets remarquables, comme il paroîtra par les observations suivantes.

[*a*] Un homme âgé de près de quarante ans qui étoit tourmenté de vents dans l'estomac, & de douleurs de goutte aux pieds, fut attaqué, au mois d'Août 1753, de maux d'estomac qui se faisoient sentir par accès, & étoient accompagnés d'un pouls vif; pour se guérir, il se mit au lit, & se fit suer durant plusieurs jours. Ensuite il commença à rendre une grande quantité d'urine pâle; de maniere que dans la

nuit, il en ſortoit communément une chopine toutes les deux heures. Quand cet homme étoit levé, la quantité commençoit à diminuer, ce qui continuoit à meſure que le jour avançoit. Malgré l'uſage du quinquina, de la conſerve de roſes, de l'alun, & de pluſieurs autres médicamens, ce flux d'urine fut exceſſif pendant près de quinze jours; & les deux derniers jours il a été preſqu'auſſi abondant pendant le jour que durant la nuit. Comme on ſoupçonna que cette ſécrétion trop conſidérable d'urine pouvoit venir ou du relâchement ou de la foibleſſe des vaiſſeaux des reins, ou de ce qu'ils étoient agités par un mouvement alternatif extraordinaire; vers deux heures après midi, on mit autour du ventre & des reins du malade une large ceinture de poſte que l'on ſerra auſſi fort qu'il lui fut poſſible de le ſupporter; quoique durant la matinée

précédente, & le jour précédent, il eût rendu, toutes les deux heures au moins, huit onces d'urine, qui, preſque toute, étoit auſſi claire que de l'eau de roche, néanmoins depuis qu'il eut mis la ceinture, il n'urina point du tout dans un eſpace de plus de quatre heures; & au bout de ce temps, il ne rendit pas un demi-ſeptier d'urine. Vers dix heures du ſoir, les urines furent plus abondantes de beaucoup. Le malade ne pouvant pas ſupporter ſa ceinture lorſqu'il étoit au lit, on la lui ôta; le flux d'urine revint pendant la nuit, mais cependant il ne fut pas auſſi exceſſif qu'il avoit été durant pluſieurs nuits précédentes. A compter de ce temps-là, le malade ayant gardé ſa ceinture ſe promenant ſouvent en chaiſe, & s'étant remis à l'uſage des viandes légeres dont il s'étoit preſque toujours abſtenu à cauſe de la fréquence de ſon

pouls & d'une grande altération, le flux d'urine diminua de jour en jour, & la ſanté revint parfaitement.

[*b*] Un homme âgé de plus de trente ans, après avoir eu pendant dix ou douze jours une fiévre lente accompagnée de douleurs de rhumatiſme, commença, au mois de Novembre 1745, à rendre une quantité conſidérable d'urine pâle, & principalement pendant la nuit. On lui fit faire uſage du quinquina, de la teinture de roſes & d'autres médicamens; mais malgré cela la maladie ſubſiſta ſans aucune diminution ſenſible juſqu'au 24 de Décembre. Un large emplâtre fait avec l'*emplâtre défenſif*, *emplaſtrum defenſivum* E., qu'on appliqua pour lors ſur l'os ſacrum & les lombes eut un ſi heureux effet que dès la nuit ſuivante, le malade n'urina qu'après avoir été trois heures au lit, lui qui, peu de temps aupara-

vant, étoit rarement couché une heure & demie ſans en ſentir le beſoin. La ſeconde nuit il fut plus de quatre heures au lit avant que de ſe réveiller ; & la quantité d'urine qui ſortit pendant toute la nuit, n'excéda pas une chopine & quelques onces ; au lieu que précédemment les urines avoient été durant pluſieurs ſemaines à une pinte & chopine par nuit, & quelquefois à une plus grande quantité. En moins d'une ſemaine, à compter du temps où on avoit commencé à appliquer l'emplâtre, l'urine reprit ſa couleur & ſa quantité naturelle ; & le malade recouvra ſes forces en peu de temps.

Le même homme après avoir eu de la fiévre & de la toux, eut au mois de Novembre 1750, une nouvelle attaque de ſon ancien mal pour lequel il mit auſſi-tôt en uſage l'emplâtre défenſif. Mais quoique ce re-

mede ait paru diminuer un peu le flux d'urine durant la premiere nuit, cependant il a été tout-à-fait inutile dans la ſuite. Il eſt à remarquer que dans cette rechute, ni le quinquina, ni les autres fortifians n'avoient été employez avant l'emplâtre.

[c] M. J. P. âgé de plus de cinquante ans, commença au mois de Juillet 1758, à la ſuite d'une longue fiévre, à rendre pendant la nuit une grande quantité d'urine pâle; ce qui retarda beaucoup ſon rétabliſſement. Après qu'il eut fait uſage de quinquina, de vin rouge, & d'autres medicamens, je lui conſeillai d'appliquer ſur ſes reins le même emplâtre fortifiant que j'avois vu ſi bien réuſſir aux malades dont je viens de parler; & au moyen de ce topique, le flux d'urine diminua en peu de jours à un point ſenſible; mais le malade n'en fut entiérement quitte que pluſieurs

ſemaines encore après cette diminution.

10° *Les maux de tête périodiques.*

§. CCI. Lorſque les maux de tête périodiques ont pour cauſe le dérangement de l'eſtomac, les meilleurs remedes ſont les vomitifs, les laxatifs ſtomachiques & les amers. S'il y a quelqu'acide dans l'eſtomac, les poudres abſorbantes, la magnéſie blanche, ou l'eau de chaux ſeront d'une très-grande utilité.

§. CCII. Quand les maux de tête périodiques dependent d'une humeur de rhumatiſme ou de goutte qui affecte les petits vaiſſeaux ou les nerfs du péricrâne, ou toute autre partie de la tête; je ne connois rien de mieux à faire que d'appliquer des véſicatoire à la tête ou aux jambes, de faire des cauteres à la tête ou à la nuque, d'employer le bain de pieds chaud, & des frictions ſéches ſur les jambes &

les pieds, enfin de prendre fréquemment de la *teinture sacrée* E*. Dans une violente douleur de tête occasionée par une humeur de rhumatisme & à laquelle divers remedes n'avoient point apporté de soulagement, j'ai vu d'heureux effets produits par quinze ou vingt grains de gomme de gaïac & dix grains de sel volatil ammoniac, pris en un bol à l'heure du coucher, & répétés plusieurs jours de suite.

La poudre de feuilles d'*asarum* ou cabaret, employée comme sternutatoire a quelquefois guéri des maux de

* Un médecin de réputation m'a communiqué l'observation suivante, sur l'effet d'une dose extraordinaire de teinture sacrée. Une dame attaquée d'une douleur de rhumatisme à la tête, but par mépriſe, pendant la nuit en une seule fois près d'une chopine de teinture sacrée. Le lendemain elle alla sept fois à la selle; &, durant les trois jours suivans, elle saliva comme si elle eût pris du mercure; mais aussi elle se trouva parfaitement guérie de sa douleur de tête.

tête opiniâtres, en occasionant une abondante évacuation par les vaisseaux du nez, qui font la sécrétion de l'humeur muqueuse.

§. CCIII. Lorsque les douleurs de tête périodiques ou sujettes à de fréquens retours dépendent d'une foiblesse ou délicatesse singuliere des nerfs de cette partie; & que ce vice les rend plus susceptibles d'être affectés par les causes les plus légeres, nous devons essayer de guérir les malades avec le quinquina, les martiaux, l'exercice modéré, & en lavant tous les jours la tête avec de l'eau froide. On peut encore faire usage de quelques-uns des médicamens qu'on nomme *nervins*, tels que le musc, le camphre & la valériane. Cette derniere plante a été recommandée come une espece de spécifique dans les migraines opiniâtres *.

* *Voyez* Fordyce, *de Hemicraniâ.*

J'ai encore trouvé ce remede très-utile pour diſſiper le trouble du cerveau qu'une perſonne ſujette à l'épilepſie & qui avoit les nerfs très-délicats & très-ſenſibles reſſentoit preſque toujours, ainſi que pour diminuer ou prolonger les retours des accès convulſifs; je lui faiſois prendre la valériane ſous la forme d'électuaire, & à la doſe de trois gros par jour.

§. CCIV. Lorſque les maux de tête ſont réguliers dans leurs périodes, on doit donner des vomitifs une heure & demie ou deux heures avant le retour de l'accès, & faire prendre le quinquina entre les accès.

J'ai vu une violente migraine qui revenoit réguliérement à un certain temps du jour, que l'on a diſſipée en grande partie en faiſant prendre la potion ſuivante une heure avant le retour de la douleur.

*Prenez* de *laudanum* liquide, quarante gouttes ;

De teinture d'ipécacuanha, quarante-cinq gouttes ;

D'eſprit de *Mindererus*, une demi-once ;

De ſucre blanc, deux gros ;

D'eau de roſes, une once ;

Mêlez.

En même temps que ce médicament diminue la douleur, il occaſione le plus ſouvent une ſueur abondante.

§. CCV. Si les maux de tête, ſoit ceux qui ont des périodes régulieres, ſoit ceux dont les périodes ne le ſont pas, dépendent d'une ſuppreſſion de régles, il faut travailler à rétablir cette évacuation ; mais lorſqu'on ne peut y réuſſir, les meilleurs remedes à employer ſont la ſaignée, principalement celle du pied, les véſicatoires entretenus ou les cauteres à la tête ou à la nuque, & les médicamens laxatifs.

§. CCVI. Quand les douleurs d
tête périodiques ont été occompagnée
de l'enflure de cette partie, on a v
réuſſir les pilules mercurielles laxatives
après même que l'on avoit employ
inutilement d'autres médicamens *.

§. CCVII. Les remedes les plus effi
caces pour ſoulager à l'inſtant mêm

---

* Une dame âgée de vingt-cinq à trente
ans, d'une complexion fluette & d'une conſti
tution délicate, étoit depuis pluſieurs année
ſujette à une migraine qui, le plus ſouven
revenoit après dîner; pour lors la partie d
ſon front qui étoit le ſiége de la douleu
devenoit enflée d'une maniere ſenſible Elle porta
pendant pluſieurs mois à la tête un véſicatoire
entretenu; elle fit uſage de la teinture ſacrée, d
l'élixir ſacré, de la poudre d'*azarum* ou ca
baret, comme ſternutatoire, & de pluſieur
autres remedes, mais ſans aucun ſuccès; d
maniere qu'après un an de ſouffrance, l
malade ſe plaignoit d'être plus mal que jamais
Je lui conſeillai de prendre depuis douze juſqu'
dix-ſept grains de pilules mercurielles laxative
tous les ſoirs. L'uſage de ces pilules lui cauſa
une douce ſalivation qui ſubſiſta environ douze
jours, & qui diſſipa entiérement le mal d
tête, ſans qu'il ſoit revenu depuis.

dans les violentes douleurs périodiques ſont le bain de pieds chaud, les morceaux de flanelle trempée dans l'eau chaude, ou une décoction chaude de romarin, que l'on applique ſur la tête raſée ; l'eſprit éthéré de térébenthine tenu dans le creux de la main, que l'on applique ſur la partie douloureuſe en l'y gardant durant quelques minutes ; de fortes doſes d'*opium*, & dans certains cas les ſang-ſues miſes aux tempes.

L'eau froide procure du ſoulagement dans quelques maux de tête, tandis que les topiques chauds ſont très-utiles à d'autres perſonnes. Se faire raſer la tête ſoulage également certains malades & eſt nuiſible à d'autres.

Il eſt je crois à propos d'obſerver que dans tous les violens maux de tête, nous devons commencer le traitement par la ſaignée, ſoit en appliquant des ſang-ſues aux tempes, ſoit en ouvrant l'artere temporale. Si le

malade eſt pléthorique ou ſanguin, il convient de lui faire une forte ſaignée de la veine jugulaire.

Un exercice modéré eſt en général utile pour diſſiper les maux de tête, quelle que ſoit celles des cauſes précédemment indiquées qui les occaſionne, mais le temps qui eſt le plus convenable pour prendre de l'exercice c'eſt l'intervalle des accès.

11° *L'abbatement, le découragement.*

§. CCVIII. Les perſonnes vaporeuſes, hypocondriaques & hyſtériques ont communément plus ou moins d'abbatement & de découragement. En général l'exercice & le bain froid ſont du nombre des plus excellens remedes contre ces ſymptomes; mais voyons le traitement qui convient le plus ſelon leur origne.

[1.] Lorſque l'abbatement & le découragement ſont occaſionés par la foibleſſe des nerfs de l'eſtomac & des

inteſtins, la teinture de quinquina, les amers, les martiaux, les aromatiques, un régime convenable & l'exercice du cheval ſont très-ſalutaires.

[2.] Quand l'abbatement & le découragement ont pour cauſe des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, ou des humeurs de mauvaiſe qualité amaſſées dans l'eſtomac & les inteſtins, les remedes les plus convenables ſont les purgatifs où il entre de l'aloës, les eaux minérales d'Harrigate, & le tartre ſoluble. Je preſcris communément le tartre ſoluble de la maniere ſuivante :

*Prenez* de tartre ſoluble, depuis deux gros juſqu'à une demi-once ;
Faites fondre dans huit onces d'eau de fontaine ;
Ajoûtez d'eau de cannelle ſans vin & de ſyrop de violettes, de chaque une once.
Mêlez.

On prend deux ou trois verres de ce médicament ſoit tous les matins, ou ſeulement une fois en deux jours; ce qui ſe continue pluſieurs ſemaines.

Le Dr Muzzel a publié depuis quelques années pluſieurs exemples des bons effets du tartre ſoluble contre la folie & la mélancolie. Dans les cas d'abbatement, de découragement, j'ai trouvé qu'il rafraîchit les malades, les diſpoſe au ſommeil & calme l'agitation de leurs eſprits; mais ce médicament devient quelquefois nuiſible, en augmentant les vents & occaſionant de la langueur, des défaillances; & autant que je l'ai remarqué le tartre ſoluble eſt plus utile dans les affections maniaques ou mélancoliques, dépendantes d'humeurs nuiſibles amaſſées dans les premieres voies que dans celles qui ſont produites par un vice dans le cerveau.

§. CCIX. Lorſque l'abbatement & le découragement ſont occaſionés par

une ſuppreſſion, ſoit des régles, ſoit des hémorrhoïdes, ſi on ne peut pas rétablir ces évacuations, il faut leur en ſubſtituer quelqu'autres; mais il n'y a rien qui produiſe un auſſi bon & auſſi prompt effet que la ſaignée *.

---

* Une femme âgée de cinquante ans, ſe trouva, peu de temps après que ſes régles furent ceſſées naturellement, attaquée d'une toux; elle crachoit même un peu de ſang. Ce dernier accident ne dura que quelques mois; mais la toux ſubſiſta plus de trois ans; & quand au bout de ce temps elle vint à ceſſer la malade fut tourmentée de vents dans l'eſtomac, eut de l'abattement, du découragement; la tête embarraſſée & de l'inſomnie. Cet état dura pluſieurs mois, pendant leſquels les douleurs augmenterent, malgré le grand uſage de divers médicamens échauffans, carminatifs, aromatiques, des martiaux & des anti-hyſtériques. Un véſicatoire appliqué à la tête diminua le trouble du cerveau & procura quelques bonnes nuits. Dans l'idée que cette toux étoit un effet de la ceſſation des régles, & que les vents dans l'eſtomac, l'abbatement, le découragement, avoient pour cauſe le dérangement de ce viſcere produit & entretenu par la matiere qui avoit coutume de ſortir par l'expectoration; j'ordonnai, quoique le pouls ne fût ni plein ni vif, qu'on

§. CCX. Enfin lorſque l'abbatement, le découragement ou la mélancolie ont été occaſionés par de longs chagrins, des idées triſtes, inquiétantes ou d'autres peines d'eſprit, il n'y a rien qui ait été plus utile au malade que de jouir d'une ſociété agréable ; de prendre tous les jours de l'exercice, ſur-tout de voyager ; & de varier ſes amuſemens.

---

tirât dix onces de ſang du bras ; dès que la ſaignée fut faite, la malade ſe trouva beaucoup mieux ; la confuſion du cerveau, l'inſomnie, la langueur & tous les ſymptomes cauſés par les vents ſe diſſiperent.

Cette femme ayant dans la ſuite reſſenti les mêmes ſymptomes, la ſaignée fut encore le remede qui lui réuſſit le mieux de tous ceux qu'elle mit en uſage.

*Fin des maladies nerveuſes.*

# EXAMEN

## D'UN POINT DE PRATIQUE IMPORTANT.

*Doit-on croire, avec Boerhaave, que Sydenham se soit trompé sur la nature & la cause de la maladie qu'il a nommée Colique hystérique ou vaporeuse ?*

MALGRÉ l'ancienneté de l'art de guérir, & le nombre considérable d'excellens observateurs que l'on compte parmi ceux qui l'ont exercé, il reste encore des maladies dont on n'a pas pu déterminer la cause & la nature avec une certitude évidente : Faut-il mettre dans cette classe celle qui fait l'objet de cet examen, & sur laquelle deux des plus célebres praticiens de l'Europe ont pensé très-différemment ? ou l'opinion de l'un des deux est-elle tellement établie sur

l'expérience & l'observation qu'on ne puisse refuser de l'adopter ? Ecoutons d'abord Sydenham.

Il y a des femmes sujettes à une espece d'affection hystérique qui approche si fort de la colique bilieuse, soit par la violence de la douleur dont cette affection est accompagnée soit par le lieu où elle se fait sentir, & par les humeurs jaunes & vertes qui sont évacuées pour lors par les vomissemens, que je me crois obligé d'écrire en passant sur cette maladie, de peur qu'on ne la prenne pour une colique bilieuse.

Cette colique hystérique attaque principalement les femmes qui ont une constitution lâche, des humeurs qui ne sont pas suffisamment travaillées ; celles qui ont eu précédemment quelque affection hystérique d'un autre espece, ou ce qui arrive fréquemment, celles qui ont eu peine à se tirer d'un accouchement difficile & laborieux, occasionné par la grosseur trop considérable de l'enfant, qui a épuisé les forces & altéré la constitution de la mere. Le malade commence à ressentir à la région de l'estomac & quelquefois un peu plus bas une douleur aussi aiguë que celle qui accompagne la colique &

la paſſion iliaque : ce ſymptôme eſt bien ſouvent ſuivi de vomiſſemens très-conſidérables dans leſquels on rend tantôt une matiere verte & tantôt une matiere jaune. Ajoûtez a cela, & c'eſt une obſervation que j'ai ſouvent faite, que les malades ont plus d'abbatement & de découragement que dans toute autre maladie. Au bout d'un ou deux jours la douleur ceſſe, mais quelques ſemaines après, elle revient avec la même violence qu'elle avoit avant la fin du premier accès, quelquefois elle eſt accompagnée d'une jauniſſe aſſez marquée qui ſe paſſe en peu de jours ſans qu'on faſſe rien pour cela. Tous les ſymptomes étant diſſipés, & au moment même où il ſemble à la malade qu'elle ſe porte aſſez bien, il ſuffit, pour renouveller ſes douleurs, qu'elle éprouve le plus léger trouble de l'eſprit, occaſionné par la colere ou le chagrin ; paſſions qui, dans ces diſpoſitions, ſurviennent chez les femmes avec la plus grande facilité. Marcher ou faire quelqu'autre exercice un peu trop tôt eſt capable de cauſer une rechute, cela étant ſuffiſant pour faire naître des vapeurs dans une conſtitution fort lâche & foible ; je me ſers du terme

de *vapeurs* avec le public ; que ce ſoient des vapeurs ou bien des convulſions de certaines parties en quoi conſiſte cette maladie, les phénomenes ſont tels qu'on vrent de les lire. Lors donc que ces vapeurs ou convulſions attaquent telle ou telle partie du corps, elles y produiſent les ſymptomes propres à cette partie : c'eſt pourquoi quoique toutes ces variétés ne forment qu'une ſeule & même maladie, quelque part qu'elle ſe montre, elles imitent la plûpart des maux auxquels le genre humain eſt ſujet & en prennent l'apparence ; c'eſt ce qui s'obſerve dans cette affection hyſterique. Quand elle attaque les parties voiſines de l'inteſtin colon, elle reſſemble parfaitement à la colique bilieuſe ; on obſerve la même choſe dans beaucoup d'autres parties du corps, lorſque cette maladie les attaque ; par exemple, elle cauſe quelquefois dans l'un des reins la douleur la plus aiguë, qui eſt accompagnée de vomiſſemens très-violens. Se jette-t-elle ſur les ureteres ? on croit que les ſymptomes qu'elle produit ſont occaſionnés par la préſence d'une pierre ; & comme ils augmentent par l'uſage des lavemens & des autres remedes lithontriptiques

& par tous les moyens qu'on emploie pour faire ſortir la pierre, elle continue très-long-temps avec la même violence, & quelquefois elle cauſe la mort, ce qui arrive alors contre ſa nature; car cette maladie eſt par elle-même ſans danger. Il y a quelque temps que je fus appellé la nuit chez une comteſſe qui avoit été attaquée tout à coup d'une douleur violente dans la région de la veſſie & bientôt après d'une ſuppreſſion d'urine; étant bien inſtruit que cette femme étoit ſujette à diverſes affections hyſtériques, & ſoupçonnant dès-lors qu'elle n'avoit pas réellement la pierre dans la veſſie comme elle le croyoit, j'empêchai qu'on ne lui donnât un lavement qu'on préparoit & des émolliens, tels que le ſyrop de guimauve, &c. qu'apportoit un apothicaire; je lui preſcrivis un narcotique qui fit ceſſer ſubitement la ſuppreſſion d'urine. Il n'y a pas une partie du corps tant parmi les parties internes que parmi les parties externes, qui ſoit entiérement exempte des attaques de cette maladie, elle cauſe des douleurs inſupportables à la gorge, aux cuiſſes, aux jambes; & quand elle eſt diſſipée, il reſte dans les parties qui ont été attaquées une ſi grande

ſenſibilité qu'on ne peut les toucher ; il leur arrive la même choſe qu'aux parties charnues auxquelles on a fait des contuſions en les frappant.

Ayant rapporté par forme de digreſſion des phénomenes qui ſont partie de l'hiſtoire de la colique hyſtérique, afin qu'on ne la prît pas pour une colique bilieuſe, je dirai encore quelques autres particularités qui peuvent ſervir à aider dans le traitement du ſymptôme le plus urgent, ou de la douleur qui accompagne cette colique. Quant au traitement radical, qui, en détruiſant la cauſe, diſſipe la maladie, il y a bien d'autres réflexions à faire, & ce n'eſt pas ici le lieu.

La ſaignée & les purgations repétées qui ſont clairement indiquées dans la colique bilieuſe ne doivent pas être miſes en uſage ici, ſi ce n'eſt dans le cas que nous ſpécifierons plus bas. L'expérience nous apprend que ces remedes augmentent la douleur ainſi que tous les autres ſymptomes qui reçoivent de nouvelles forces du trouble que ceux là jettent dans l'œconomie animale ; & j'ai remarqué que de réitérer ſeulement des lavemens les plus doux avoit renouvellé les ſymptomes. Si nous conſidérons les circonſ-

tance

tances qui pour l'ordinaire donnent naiſſance à cette affection, le raiſonnement s'accorde avec l'expérience, pour faire rejetter la ſaignée & les purgatifs, en nous apprenant qu'une telle affection dépend plutôt du vice des eſprits & de leur mouvement déréglé que d'un vice dans les humeurs. En effet ces cauſes ſont des pertes de ſang conſidérables & qui n'étoient pas néceſſaires, des mouvemens ou exercices du corps & des travaux de l'eſprit trop violens ou aſſez longs pour épuiſer, & d'autres choſes ſemblables. On doit en pareil cas éviter avec ſoin les remedes qui peuvent exciter un plus grand trouble dans les eſprits; & il faut à leur place faire uſage de calmans ou anodyns, quoique la couleur verte ou toute autre couleur morbifique de la matiere rejettée par le vomiſſement ſemble contre-indiquer ces médicamens, car ce que l'on obſerve des couleurs de ces matieres, ſont des phénomenes trop peu conſidérables, trop peu importants pour nous obliger à contribuer à des évacuations que l'experience nous montre nuiſibles dans ces affections, & je ne fais aucun doute que cette maladie, qui cauſe à la vérité les plus cruelles douleurs, ſans que par elle-même elle mette la vie en danger, ne devienne

ſouvent mortelle par les mépriſes que ces fauſſes indications occaſionnent dans le traitement ; ajoûtez à cela que ſi quelqu'un preſcrit aujourd'hui un émétique, même le plus violent, penſant par-là détruire le foyer de la maladie en évacuant les humeurs de mauvaiſe qualité, le lendemain la malade vomira une matiere auſſi verte où de toute autre auſſi mauvaiſe couleur qu'elle en avoit rendu avant le vomitif.

Il faut cependant obſerver qu'il ſe trouve quelquefois une aſſez grande quantité d'humeurs ou de ſang pour empêcher l'effet du narcotique, & quoi qu'on le réitere ſouvent, il ne peut appaiſer l'orgaſme des eſprits qu'après qu'on a ſaigné ou purgé, ce que j'ai principalement remarqué chez les femmes pléthoriques & robuſtes. Quand on a à traiter de ſemblables ſujets, il faut préparer la voie aux remedes anodyns par la ſaignée ou par la purgation, & quelquefois par tous les deux. Après l'uſage de l'un de ces remedes, le narcotique qui avoit été inutile, quoique donné à grande doſe, étant pour lors adminiſtré en petite doſe aura l'effet qu'on en attendoit, mais une telle exception a rarement lieu, & même en pareil

cas il ne faut pas réitérer les calmans. Si après cela la colique hyſtérique continue à ſe faire ſentir, on preſcrira le *laudanum* liquide, à la doſe de ſeize gouttes ou davantage dans une eau cordiale, en ne laiſſant que l'intervalle néceſſaire pour s'aſſurer de ſon effet, ſi la douleur eſt vive & continue, ſans quoi on le donnera ſeulement ſoir & matin, en augmentant ou diminuant les doſes ſelon l'état de la douleur. Ce traitement n'eſt employé que pour diſſiper le ſymptome ſi urgent d'une douleur des plus aiguës, car je ne parlerai point ici de celui qu'on doît ſuivre pour attaquer & détruire la cauſe de la maladie.

Cette colique qui attaque également les perſonnes hypocondriaques que les hyſtériques ſe terminant très-ſouvent par une jauniſſe, & ayant la même marche que la maladie qui porte ce nom, il eſt à propos de remarquer ici que dans le traitement de cette jauniſſe, il faut bannir tous les purgatifs, ou ſi on ſe croit obligé d'en employer, on ne doit ſe ſervir que de rhubarbe ou de tout autre purgatif doux. En effet il y a à craindre que les purgatifs irritans n'excitent de nouveaux déſordres & que tous les ſymptomes ne ſe renouvellent. Le mieux eſt

de ne rien faire pour diſſiper la jauniſſe ; que les vives douleurs de colique ont occaſionnée ; elle diminue peu-à-peu ſans ſecours, & au bout de quelque tems il n'en reſte plus de traces. Si cette jauniſſe dure long-tems ou qu'elle paroiſſe ne s'en aller qu'avec peine, on aura recours aux remedes ſuivans. Prenez de racines de garance & de curcuma, de chaque une once ; de grande chélidoine feuilles & racines, & de ſommités de petite centaurée, de chaque une poignée : faites boullir dans parties égales d'eau & de vin du Rhin, & réduire à une pinte : paſſez : ajoûtez dans la colature deux onces de ſyrop des cinq racines, pour un apozème, dont le malade prendra une demi-livre ou un demi-ſeptier chaud, matin & ſoir, juſqu'à ce qu'il ſoit gueri. Si la jauniſſe ſurvient ſans qu'il ait précédé de colique, on fera prendre une ou deux fois au malade des purgatifs qui évacuent la bile par-bas avant de le mettre à l'uſage de l'apozéme précédent, & pendant ce tems-là on lui donnera une fois la ſemaine un bol compoſé de deux gros d'électuaire de roſes, un demi-gros de rhubarbe en poudre, un ſcrupule de crême de tartre & une ſuffiſante quantité de ſyrop de chicorée compoſé ; ſi l'uſage de ces

remedes ne suffit pas pour détruire entiérement la jauniſſe, le malade fera uſage des eaux minérales ferrugineuſes, juſqu'à ſa parfaite guériſon. SYD. *cap. vij. Sect.* 4.

On trouve encore, ce qui ſuit, dans le même auteur, à l'article *de Colica hyſtericâ* de l'Ouvrage intitulé *Proceſſus integri de morbis.*

La colique hyſtérique eſt une eſpece d'affection hyſtérique, ou plutôt un ſymptome remarquable & très-commun de cette affection, qu'accompagnent une douleur des plus aiguës qui a ſon ſiége vers le creux de l'eſtomac, & des vomiſſemens d'humeurs verdâtres. Le traitement recommandé dans ce dernier Ouvrage eſt le même que celui du précédent à très-peu de choſe près. Enfin Sydenham conſeille dans l'Epître à G. Cole *de affectione hyſtericâ*, l'uſage du lait pour toute nourriture pendant quelque tems, comme le remede le plus efficace contre la colique hyſtérique qui n'a pas cédé aux autres remedes.

Le ſoin particulier que Sydenham a pris de décrire cette maladie dans le plus grand détail & l'exactitude que l'on admire dans ſa deſcription, quand on la compare avec la maladie même, ſont des témoignages authentiques de l'expérience

qu'il avoit sur ce sujet, de l'étude qu'il en avoit faite; qu'il en jugeoit la connoissance extrêmement nécessaire, & la maladie facile & dangereuse à confondre avec d'autres. Quand un aussi habile praticien que Sydenham, dont on place les ouvrages à côté de ceux d'Hippocrate, a mis une telle importance à une maladie, son opinion doit avoir le plus grand poids; & si elle étoit adoptée généralement, la colique, dont il s'agit, seroit, sans doute, celle des maladies nerveuses, que l'on auroit le mieux décrite; mais le sentiment de Sydenham a des contradicteurs qui méritent qu'on suspende son suffrage, quand ils refusent le leur, parce qu'ils lui trouvent de grandes difficultés. Je n'opposerai pas au fameux Anglois plusieurs auteurs dont l'autorité réunie puisse contre-balancer la sienne, je ne lui en opposerai qu'un; mais c'est Boerhaave. Sans doute, que ce grand homme se sera refusé d'abord à condamner un aussi célébre médecin que Sydenham, car on ne soupçonnera jamais, que la jalousie y ait eu la moindre part: l'amour de la vérité & de l'humanité, ne lui a pas permis de laisser régner un sentiment qu'il croyoit pouvoir être funeste à quelqu'un. Voici donc ce que Boerhaave disoit, pour prouver que le

praticien Anglois n'a pas connu la cauſe de la maladie, qu'il nomme *colique hypocondriaque* ou *hyſtérique*, & comment il a, lui-même, reconnu l'erreur.

Ce qui prouveroit, s'il en étoit beſoin, que l'envie de contredire, n'a pas été le motif de Boerhaave, c'eſt ce qu'il racontoit à ſes diſciples ſur la maniere dont il avoit fait cette eſpece de découverte, nous allons le répéter, d'après M. Coe, qui l'a appris dans un manuſcrit des leçons de ce grand homme; c'eſt ce dernier qui parle. J'ai ignoré pendant long-temps quelle pouvoit-être la cauſe d'une jauniſſe qui vient à la ſuite de violentes anxiétés ou angoiſſes, de vomiſſemens, de douleurs, de convulſions & pourquoi tous ces ſymptomes diſparoiſſent & reviennent enſuite, juſqu'au tems où les ouvertures de cadavres m'apprirent que dans ces cas-là les conduits biliaires ſont obſtrués par des pierres. Cet obſtacle empêchant que la bile ne trouve d'iſſue pour vuider les vaiſſeaux où elle aborde, elle s'y amaſſe en aſſez grande quantité pour produire ces angoiſſes; mais quand, par de violens vomiſſemens, la bile venant à forcer les obſtacles de ſes conduits & refluant dans la veine cave, d'où elle ſe répand par tout le corps, eſt telle-

ment diminuée, qu'elle ſe trouve réduite à ſa quantité ordinaire, tous les ſymptomes morbifiques ceſſent.

Entendons maintenant Boerhaave s'expliquer préciſément ſur le ſentiment de Sydenham. La deſcription de Sydenham, que l'on vient de lire, repréſente parfaitement un ictere, dont l'origine ou les commencemens datent de plus loin que les premiers ſymptomes qu'il décrit; car preſque toujours les premieres attaques ſont moins violentes & ne cauſent qu'une jauniſſe legere qui colore le blanc de l'œil & ne ſe remarque que durant le jour, le jaune leger paroiſſant blanc aux lumieres, mais les urines ont toujours une teinte jaune aſſez remarquable, même dès les premieres attaques de cette maladie. Ayant eu de fréquentes occaſions d'obſerver des ictheres de cette eſpece, j'ai cru qu'il ſeroit utile de donner une hiſtoire un peu plus exacte de la maladie. L'ictere, dont il s'agit ici, s'obſerve rarement dans la jeuneſſe, & attaque plus fréquemment les adultes, ceux qui avancent vers la vieilleſſe, & principalement les perſonnes qui ont éprouvé des peines de longue durée, ou qu'un eſprit de jalouſie ou de vengeance tient continuellement dans un état violent, & encore

plus ſouvent, ceux qui menent une vie ſédentaire, tels que les gens de lettres & ceux qui vivent ſplendidement, parce que ces gens-là, ſe tenant aſſis & courbés en devant, près d'une table, auſſitôt après leur repas, & tandis qu'ils ont l'eſtomac très-rempli, tous les viſceres du bas-ventre ſe trouvent fort comprimés. Les malades ſe plaignent d'abord d'éprouver une eſpece de tenſion incommode & de ſentiment de peſanteur aux parties antérieures de la poitrine, pluſieurs ont quelques heures après le repas, une douleur aſſez aigüe à l'orifice de l'eſtomac; & j'ai vu quelquefois cet accident ſe renouveller durant pluſieurs mois avant la premiere attaque de l'ictere périodique, dont nous parlons. On obſerve alors quelquefois une legere teinte de jaune, dans le grand angle de l'œil: les urines ſont un peu plus colorées & il s'évacue par les ſelles des excrémens bilieux; enſuite tout-à-coup, & ſans qu'il y ait aucune autre cauſe procatharctique, il ſurvient une angoiſſe inexprimable, une douleur inſupportable vers l'orifice de l'eſtomac, & même dans tout le bas-ventre, que l'on prend pour une colique ou paſſion iliaque; il s'y joint de la fievre, des vomiſſemens violens: après que ces ſympto-

mes ont duré quelque temps, ils ceſſent, & il ſe répand par tout le corps une jauniſſe. J'ai vu chez quelques ſujets le viſage & la poitrine jaunir ſeuls à la premiere attaque, tandis que les autres parties ne changoient pas de couleur. L'urine devient auſſi d'un jaune très-foncé; pour lors les malades ſe trouvent aſſez bien; quelques-uns ſe plaignent de douleurs à la région des lombes & aux côtes de la poitrine, ce qu'Hippocrate avoit obſervé, puiſqu'il dit: Ceux qui éprouvent, ſans cauſe manifeſte, des douleurs à la région des lombes & aux côtes de la poitrine deviennent jaunes au bout de vingt-quatre heures, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard; ces malades ſe ſentent aſſez bien, & quand ils n'éprouvent plus ce ſentiment de peſanteur qui gêne la reſpiration, ils s'attendent à recouvrer bientôt leur ſanté: peu-à-peu les urines deviennent moins foncées, la couleur jaune de la peau ſe diſſipe par degré & en peu de jours, il ne reſte aucunes traces de la maladie. J'ai vu encore quelques perſonnes ſe plaindre d'une démangeaiſon inſupportable par tout le corps, tandis que la bile leur jauniſſoit la peau. Au bout de quelques ſemaines ou de quelques mois les mêmes maux revien-

nent dans un ordre pareil ; & quand les malades ont éprouvé ainſi pluſieurs accès, la jauniſſe ne ſe diſſipe plus ; elle augmente de tems en tems. Pour lors les accès ne ſont pas accompagnés de ſymptomes ſi violens. Il ſe répand par tout le corps une couleur jaune très-foncée ; la ſalive même devient amere ; à la vérité ce dernier ſymptome eſt rare ; preſque tout le corps prend une teinte noirâtre ; les pieds enflent peu-à-peu & de plus en plus, enſuite le bas-ventre ; enfin ces malades paroiſſent hydropiques... On voit quelquefois, pluſieurs jours avant l'accès, les ſelles blanches, griſâtres, argilleuſes ; d'autres fois dès les premieres attaques de la maladie, les ſelles ſont jaunes dans le même tems où cette couleur ſe montre à la peau & dans les urines.

Tous ces ſymptomes montrent que la cauſe de cette maladie eſt un obſtacle qui empêche que la bile de la véſicule du fiel ne paſſe dans l'inteſtin duodénum. La bile étant ainſi retenue & ſa quantité augmentant tous les jours, elle diſtend de plus en plus la véſicule du fiel, juſqu'à ce que ou par ſon volume, ou par l'âcreté qu'elle acquiert, ou par les efforts qu'elle fait pour paſſer à l'endroit de l'obſtruction, il naiſſe des douleurs, des ſpaſ-

mes dans le bas-ventre, des vomiſſemens violens, & toute l'agitation que cauſe une angoiſſe inſupportable. Les ſecouſſes conſidérables & fréquentes, & ſur-tout la forte preſſion du diaphragme & des muſcles de l'abdomen forcent l'obſtacle qui arrête le cours de la bile, où cette humeur reflue dans le ſang ; dès-lors la cauſe de tant de ſymptomes, c'eſt-à-dire la diſtenſion de la véſicule du fiel ne ſubſiſte plus, ou du moins elle eſt beaucoup diminuée ; mais s'il ſurvient de la jauniſſe & ſi la cauſe qui empêchoit l'écoulement de la bile n'a pas été détruite, la bile venant à s'amaſſer de nouveau, ramene les mêmes accidens : ainſi tout ce qui empêche la bile de ſortir de la véſicule du fiel, ſoit ſa trop grande viſcoſité ou ſon épaiſſiſſement, ſoit des concrétions ou pierres bilieuſes, & cette derniere cauſe eſt la plus fréquente, peut la maladie dont il s'agit ici. *Van Swieten, comm.* §. 950.

Je crois devoir ajoûter ici une obſervation que tous les phenomenes rapprochent de la maladie décrite par Sydenham & qui eſt une vraie colique hépatique ; c'eſt dans les ouvrages du célebre Duverney qu'elle ſe trouve, tome ij, pag. 24.

Une perſonne âgée de ſoixante & onze ans, fut attaquée, trois ou quatre

mois avant ſa mort, d'une jauniſſe univerſelle & d'une colique dont les accès revenoient de cinq en cinq jours; ainſi elle pouvoit être appellée *colique quinteuſe*: les accès de cette colique commençoient par un friſſon intérieur qui ſe répandoit par tout le corps, le malade ſentoit enſuite, dans l'hypocondre droit, des douleurs fort grandes qui s'étendoient vers la région de l'eſtomac & étoient ſuivies, de grands ſoulevemens d'eſtomac & de nauſées, le malade ne rendoit pourtant que quelques glaires après de violens efforts; tout ce déſordre ſe paſſoit ſans qu'on pût remarquer aucune altération dans le pouls; l'accès finiſſant il ſe répandoit de la bile par tout le corps, ce qui cauſoit cette jauniſſe, laquelle diminuoit avant un nouvel accès. Ces accès furent un peu calmés par l'uſage des remedes; le malade parut ſe mieux porter; mais quelques que tems après il eut une fluxion de poitrine avec une fiévre aiguë, dont il mourut en peu de jours; on l'ouvrit & on trouva dans le poumon un abſcès qui étoit la cauſe de ſa mort, mais voici celle de ſa colique & de ſa jauniſſe. On trouva que la véſicule du fiel étoit entiérement dilatée, enſorte qu'elle deſcendoit trois travers de doigt au deſſous de

l'extrémité du foie. Le canal cyſtique n'étoit guères plus gros qu'à l'ordinaire, mais le canal hépatique étoit de la groſſeur du pouce, depuis ſa ſortie du foie juſqu'à l'inteſtin ; toutes les branches de ce conduit au dedans de la ſubſtance du foie étoient ſi dilatées que leur diametre ſurpaſſoit celui des branches de la veine-porte. La cauſe de cette dilatation étoit une pierre placée au-dedans du conduit cholédoque à l'endroit ou il vient percer l'inteſtin ; elle étoit ronde, jaune, & groſſe comme une petite prune, médiocrement dure, car en la preſſant il s'en détachoit de petits grains ; tout le reſte du corps étoit ſain.

Il eſt aiſé, ajoûte M. Duverney, de reconnoître par cette obſervation la cauſe de la jauniſſe & du retour périodique de la colique, car comme la pierre qui étoit vers l'inſertion du canal cholédoque empêchoit l'entrée de la bile dans l'inteſtin, cette liqueur refluoit abondamment dans la véſicule & dans tout le conduit hépatique, ce qui cauſoit une grande dilatation, laquelle ne ſe remarquoit point dans le canal cyſtique, peut être à cauſe de quelque embarras qui étoit à l'entrée de ce conduit.

Il y a lieu de croire que de cinq en

cinq jours il ſe faiſoit un amas ſi conſidérable de bile que tous les vaiſſeaux en étant remplis autant qu'ils le pouvoient être, cette liqueur, tant par ſon abondance que par ſon acrimonie, les obligeoit à ſe reſſerrer plus fortement qu'à l'ordinaire, d'où il arrivoit que la bile ſe préſentant en plus grande quantité que de coutume forçoit la réſiſtance que lui faiſoit la pierre & s'ouvroit par ce moyen un paſſage dans l'inteſtin, ce qui cauſoit la colique & diminuoit la jauniſſe. Le débordement ceſſé, la pierre refermoit ſi exactement l'extrémité du conduit cholédique, que rien ne pouvoit plus paſſer juſqu'à-ce qu'il ſe fît une nouvelle décharge pareille à la premiere.

Cette colique commençoit par des friſſons, à cauſe de l'irritation des tuniques des vaiſſeaux biliaires & des autres membranes, la douleur dans l'hypocondre étoit produite par le gonflement & la tenſion extraordinaire de ces conduits & de la véſicule.

Le vomiſſement & les nauſées venoient ou par la tranſpiration de la partie la plus ſubtile de cette bile qui s'inſinuoit dans les tuniques du pylore & du ventricule, ou par la communication de cette même bile qui montoit dans le

ventricule. Le pouls ne s'altéroit pas beaucoup, parce que tout ce désordre se passoit dans l'hypochondre & que le sang étoit d'ailleurs dans une assez bonne disposition.

Il seroit superflu de rapporter un plus grand nombre d'observations ; on est persuadé que les concrétions bilieuses qui se trouvent dans tous les vaisseaux ou viscères destinés à la bile, peuvent occasionner tous les symptomes que Sydenham attribue à la colique qu'il nomme *hystérique* & *vapeurs*. A la vérité les anciens paroissent avoir méconnu cette cause de différens maux, du moins M. Coe n'en a pas trouvé de traces dans leurs ouvrages (*a*), ce que l'on doit attribuer à la rareté des ouvertures de cadavres. Les premiers auteurs qui ont parlé de concrétions bilieuses, sont Fernel & Kentmannus ; depuis eux tous les

(*a*) M. Coe n'a pas remarqué le passage suivant d'Alexandre de Tralles. *Ex interpret. Guinterii, lib.* 8, *cap.* 2, *de obstructione jecoris*.

*Humores nimium exsiccati assatique lapidum instar concreverunt adeò ut non ampliùs discuti potuerint. Dicamus igitur .... qualia ad obstructionem conveniant, & quæ indurescentia dissolvere & emollire queant.*

anatomiſtes ont remarqué des pierres biliaires, & ceux qui ont écrit ſur les maladies regardent ces pierres comme une des cauſes principales & les plus fréquentes de la jauniſſe. Enfin, il n'y a point aujourd'hui de praticien qui ne ſoit convaincu par ſa propre expérience qu'elles occaſionnent des douleurs ſoudaines & aiguës ſituées un peu profondément, ſoit au creux de l'eſtomac ou un peu plus du côté droit, qui ſont quelquefois de longue durée, mais qui le plus ſouvent ont des redoublemens & des rémiſſions comme il arrive dans le travail de l'accouchement, & cela ſans fiévre, ſans apparence d'inflammation, & ſans qu'on puiſſe les attribuer à aucune autre cauſe connue qu'aux pierres bilieuſes, qui ſont accompagnées de grands maux d'eſtomac ou de cœur & de vomiſſemens avec des foibleſſes, la reſpiration courte, une grande agitation; ceux qui en doutent, le verront ſuffiſamment prouvé dans les utiles Recueils d'ouvertures de cadavres faits par Bonet, Morgagni, Lieutaud. Les angoiſſes peuvent être cauſées par des concrétions bilieuſes, & le ſont en effet fort ſouvent, mais ſur-tout quand il y a en même tems conſtipation plus ou moins opiniâtre, des ſelles blanchâtres ou qui approchent de la craie par leur cou-

leur & leur tenacité, des urines pâles d'abord, puis d'un jaune foncé comme ſi elles étoient teintes de ſafran, du jaune aux yeux, puis par tout le corps, enfin lorſque la maladie revient au bout de plus ou moins de tems. Ces ſymptomes & pluſieurs autres encore fort fréquens, mais moins conſtans que les précédens, accompagnent auſſi divers autres états morbifiques; & on les a vu en particulier attaquer des perſonnes chez qui il ne s'eſt pas trouvé de pierres bilieuſes (*a*), quoiqu'il ſe fût paſſé peu de tems entre leurs accès de colique & leur mort, & ſans qu'on put croire que les remedes euſſent fondu les pierres; on répondra qu'une bile trop épaiſſe, trop viſqueuſe, trop âcre ou putride, compoſée de trop de parties groſſieres ou terreuſes, diſtendoit les vaiſſeaux où elle ſe trouvoit, & y occaſionnoit de l'irritation. J'ai vu, dit M. Van-Swieten, rendre par le vomiſſement de la bile viſ-

(*a*) M. Coe ajoûte même que de toutes les douleurs qu'on reſſent au bas-ventre ou aux environs, il n'y en a point qui portent plus ſouvent le nom de *colique*, que celles qui ſont occaſionnées par les pierres biliaires.

queuſe comme de la colle, & la jauniſſe n'a plus reparu..... Les excrémens ſont quelquefois couverts d'une matiere bilieuſe, groſſiere, terreuſe, aſſez rude pour écorcher l'anus en paſſant.

Mais ſi les ſymptomes qui accompagnent la colique hyſtérique de Sydenham ſont occaſionnés par la trop grande quantité, la ſtagnation, l'épaiſſiſſement, la viſcoſité, l'âcreté de la bile, & plus fréquemment par les pierres bilieuſes; peut-on aſſurer que ces ſymptomes n'ont jamais de cauſes d'un autre genre? Je ne parle point de la fiévre, de l'inflammation du foie ou des parties voiſines, de certains poiſons pris intérieurement, de la morſure de bêtes venimeuſes, ce ſont là ſans doute des cauſes ſuffiſantes pour produire les ſymptomes dont nous parlons; alors la nature de la maladie eſt aſſez connue; elle a des ſignes qui empêchent de la confondre avec celle que cauſent les concrétions & engorgemens bilieux; mais n'y a-t-il jamais lieu de croire qu'un ſpaſme nerveux occaſionne tous les mêmes ſymptomes que les obſtacles au cours de la bile, & notamment la jauniſſe & les ſelles blanchâtres; ne ſçait-on pas, à n'en pouvoir douter que les affections nerveuſes attaquent toutes les

parties du corps & ſe montrent ſous l'apparence de nombre de maladies diverſes.

Outre l'habileté & l'expérience conſommée de Sydenham, & la vraiſemblance que donne à ſon opinion la multitude & la variété des formes que prennent les affections hyſtériques ou nerveuſes ; n'eſt-ce pas un préjugé favorable que cette opinion ne paroiſſe pas généralement contredite ou abandonnée à Londres ? M. Swan qui a donné en 1742, une nouvelle traduction Angloiſe des ouvrages de Sydenham, à laquelle il a ajoûté des notes, paroît adopter l'opinion de ce célebre praticien ; en effet, loin de le critiquer dans cet endroit, loin d'avertir que ce ſentiment eſt généralement abandonné, liberté qu'il prend quand de bonnes-raiſons, ou la pratique générale l'y autoriſent, il ajoûte l'obſervation ſuivante. J'ai moi-même vu un exemple de cette eſpece de douleur dans une femme qui avoit pris par la bouche & en lavemens des médicamens laxatifs, carminatifs & huileux, ſans aucun ſuccès. Ayant appris qu'elle étoit ſujette à des affections hyſtériques, je lui preſcrivis une potion anti-hyſtérique à réitérer toutes les ſix ou huit heures, ſi les ſymptomes

le demandoient, ce qui la guérit en vingt-quatre heures ; de pareils accidens étant revenus au bout de quelques mois, elle prit le même remede avec un égal succès ; voici cette potion : prenez d'eau distillée de pouilliot & de rhue, de chaque six gros ; d'eaux de bryone & de camomille composée, de chaque trois gros ; teinture de *castoreum* & de myrrhe, de chaque quinze gouttes ; syrop de pavot blanc, deux gros ; mêlez.

On trouveroit aisément un nombre considérable d'observations semblables ; mais ceux qui adoptent le sentiment de Boerhaave, répondront que la potion anti-hystérique & les premiers remedes de Sydenham ont toujours été des palliatifs ; que la colique a cessé, parce que la bile a reflué dans le sang ou qu'elle s'est ouvert un passage dans l'intestin en forçant l'obstacle ; enfin que le traitement qu'il recommande contre la jauniſſe opiniâtre, est celui qui convient aux engorgemens & aux concrétions bilieuses. Le recueil de M. Brookes, publié en 1764, sert encore à prouver qu'il n'y a point à Londres de réclamation générale contre ce sentiment. Le seul ouvrage Anglois que je connoisse où on l'ait combattu par des

raisons, est celui de M. Coe (*a*); on jugera, par ce qui suit, s'il le fait avec succès.

Le spasme nerveux ne me paroît pas aussi capable que les autres causes, d'occasionner tous les symptomes de la colique hystérique de Sydenham, & spécialement la jauniſſe avec les selles blanches ou grisâtres. En effet, il est difficile de supposer que les spasmes durent assez long-temps pour empêcher la bile de couler dans ses canaux excrétoires, au point qu'elle soit forcée de rentrer dans les vaisseaux sécrétoires ou autres vaisseaux voisins & qu'elle colore toute la masse du sang, peut-être est-il encore moins aisé de concevoir que ces spasmes soient capables d'empêcher entiérement la bile d'entrer dans les intestins pendant un temps assez long pour que les selles deviennent blanches. Quoiqu'il soit vrai que les affections nerveuses attaquent presque toutes les parties du corps & paroissent sous les apparences de presque toutes les maladies auxquelles le corps est sujet, néanmoins la plûpart des spas-

(*a*) Ce Livre a pour titre, *Traité des concrétions bilieuses ou des pierres de la véſicule du fiel & de ses conduits*; on dit qu'il paroîtra incessamment en françois.

mes ou affections nerveuſes portent des caracteres particuliers, tels qu'avec un examen attentif on diſtingue les coliques bilieuſes des ſpaſmes nerveux, qui en ont l'apparence & ſont produits par d'autres cauſes. Si nous étudions, comme il convient, la conſtitution du malade, que nous conſidérions l'irrégularité & les fréquens changemens des affections nerveuſes; enfin que nous obſervions & le concours des circonſtances qui accompagnent les maux de ce genre & le défaut d'autres accidens qui ſont inſéparables des maladies dont il s'agit, quand elles proviennent de cauſes dont la nature eſt différente, nous ne riſquerons pas ſouvent de confondre les cas purement nerveux ou ſpaſmodiques avec les autres maladies. A la vérité, on voit pour l'ordinaire dans les conſtitutions très-diſpoſées aux affections nerveuſes des ſymptomes de ce genre qui accompagnent preſque toutes les autres maladies & auxquelles il faut quelquefois avoir égard dans leur traitement; mais cependant la vraie maladie originale ſe peut diſtinguer parfaitement par les ſignes qui lui ſont propres. Cette opinion que les ſpaſmes nerveux peuvent occaſionner la jauniſſe, a peut-être été trop ſoutenue par Sydenham,

dans ſa lettre à M. Cole, ſur les affections hypocondriaque & hyſtérique ; car il décrit la maladie qu'il nomme *colique hyſtérique*, de maniere qu'elle reſſemble beaucoup à un accès de colique cauſée par une pierre retenue dans les conduits de la bile ; mais comme Sydenham paroît n'avoir eu aucune connoiſſance de ces ſortes de concrétions, puiſqu'il n'en fait mention dans aucun endroit de ſes ouvrages, il me ſemble très-probable qu'il a confondu deux maladies différentes, & que toutes les fois qu'il a vu un malade attaqué d'un accès de colique, cauſé par une pierre arrêtée dans les conduits de la bile, il l'a attribuée uniquement à une cauſe nerveuſe ou ſpaſmodique ; il dit en parlant de la jauniſſe, qu'elle ſe joint quelquefois aux autres ſymptomes, c'eſt-à-dire, qu'elle ne les accompagne pas toujours ; & en rapportant un cas particulier d'un homme attaqué d'une colique hypocondriaque, il ne fait pas mention de la jauniſſe comme d'un ſymptome qui eût lieu dans ce cas-là ; mais d'un autre côté, il dit qu'il reconnut que cette maladie étoit hypocondriaque par le grand *criterium* ou diagnoſtic des affections nerveuſes, la grande quantité d'urine limpide & pâle ; & il auroit été difficile

que

que cela fût arrivé, ſi le ſang eût été ſurchargé de bile. Sydenham parle trop ſuperficiellement de la jauniſſe qui accompagne les autres ſymptomes qu'il décrit, & comme d'une circonſtance qui n'eſt pas fort importante, ou plutôt comme d'un bon ſigne qui indique que bientôt le malade ſe trouvera mieux : d'ailleurs, ſelon lui, la jauniſſe ſe diſſipera probablement d'elle-même, ou ſans ſecours ; ce que nous ſçavons qui arrive ſouvent, lorſque des pierres ſont déplacées du lieu où elles formoient obſtruction & ſont deſcendues dans l'inteſtin. Quand cela n'arrivoit pas, il traitoit ces maladies avec les médicamens ictériques. Lorſque le malade ſe trouve ſoulagé, dès qu'il ſurvient de la jauniſſe, il paroît que cela dépend de ce que la bile s'eſt ouvert un paſſage dans le ſang, & de ce que la diſtenſion de la véſicule du fiel eſt détruite en grande partie, & conſéquemment les violentes douleurs diſſipées, celles-ci venant uniquement de la diſtenſion : ce ſoulagement même a lieu, quoique la pierre ne ſoit pas ſortie du conduit biliaire. Ainſi les ſpaſmes nerveux paroiſſent être une cauſe poſſible de la jauniſſe plutôt qu'une cauſe toujours probable, ſi ce n'eſt chez les perſonnes qui ont certainement des pierres

dans la véſicule du fiel. Dans les cas où cette derniere cauſe a lieu, les ſpaſmes peuvent indubitablement agir comme cauſe éloignée, en faiſant paſſer une pierre de la véſicule du fiel dans le conduit cyſtique. Peut-être ne ſera-t-il pas fort facile de trouver un exemple bien décidé d'une colique vraiment ſpaſmodique ou nerveuſe, ſemblable à celle que décrit Sydenham & qu'on ne puiſſe nullement ſoupçonner d'obſtruction plus ſolide & fixe, ſoit dans la véſicule du fiel, ſoit dans ſon conduit, ſoit dans le duodénum. Mais lorſqu'on a une fois ſuppoſé une pareille obſtruction, c'eſt une cauſe qui ſeule peut ſervir à expliquer la jauniſſe & tous les autres ſymptomes. C'eſt pourquoi ſi l'on voit tous les ſymptomes réunis de la maniere que nous les avons décrits, on ne ſe trompera jamais, ou du moins que très-rarement dans leur diagnoſtic, en les attribuant à ce que la bile eſt arrêtée dans ſon paſſage, par des concrétions bilieuſes ou par ſon épaiſſiſſement; d'ailleurs il eſt difficile que l'on trouve une autre cauſe, dont tous ces ſymptomes puiſſent venir, ou au moyen de laquelle on en rende aiſément raiſon. COE, *Pref. chap. ij, iij.*

L'épaiſſiſſement de la bile & ſa qua-

lité viſqueuſe ſont des cauſes ſur leſquelles peu d'auteurs ont inſiſté ; cependant rien n'eſt ſi commun que les legéres attaques de jauniſſe, qui en viennent. Les enfans, les jeunes gens foibles, les femmes, toutes les perſonnes fort ſédentaires, & ſpécialement les gens appliqués à l'étude, y ſont très-ſujets. Mais ces jauniſſes ſe guériſſent ſouvent ſeules, parce qu'il ſurvient un devoiement ou, comme l'on dit, un débordement de bile qu'occaſionne, ou un exercice plus violent qu'à l'ordinaire, ou la bile même devenue irritante par ſon ſéjour. Souvent auſſi le degoût ou d'autres legers accidens qui accompagnent ces jauniſſes, engagent à prendre un purgatif, qui rend aux vaiſſeaux biliaires trop diſtendus leur reſſort, & détermine l'évacuation de la bile épaiſſie : plus rarement on eſt obligé d'employer, avant de purger, des délayans, des apéritifs, des fondans, pour la rendre plus fluide. M. Coe a vu des corps rendus par les ſelles, qui ne lui ont paru être que de la bile épaiſſie ſans aucune apparence de particules terreuſes. Une femme qui avoit ſouffert de violentes douleurs durant quelques jours, rendit dans ſes ſelles pluſieurs corps jaunes, mous, reſſemblans à de la gomme de ceriſier épaiſſie, mais opa-

que & uniquement formée ſans doute de bile qui avoit pris cette conſiſtance.... Des gens qui avoient la jauniſſe, ont rendu quelquefois de la bile très-épaiſſe & preſque auſſi viſqueuſe que de la glue à prendre les oiſeaux.... On a vu des perſonnes attaquées des mêmes maux cauſés par une eſpece de lie ou marc de bile qui obſtruoit & diſtendoit les conduits, comme s'il y eût eu des pierres. Les ouvertures de cadavre ont fourni une infinité d'exemples de différens degrés de dégénéraſcence & de coagulation de la bile, avant qu'il ſe fût formé des pierres biliaires. Veſale dit qu'il ſeroit trop long de rapporter les divers états dans leſquels on a vu la bile, & ſpécialement, quant à ſa conſiſtance; elle a été trouvée épaiſſe au point de former un corps gras & mou, ou comme un onguent fait avec de la farine, du miel & de la térébenthine.... Nombre d'auteurs ont écrit avoir vu à la véſicule du fiel un volume prodigieux qu'elle ſembloit ne tenir que de la quantité de bile qui s'y étoit amaſſée, ſans calcul, ni aucune autre cauſe ſenſible qui l'y retînt. Hoffman a vu de la bile épaiſſe & noire comme de la poix, & une autre fois, comme le rob de ſureau. Il eſt parlé, dans les Ephémérides des curieux de la nature, de

bile noire & épaiſſe comme du rob de meriſes ; elle s'y trouve, dans d'autres obſervations, comparée tantôt à du blanc d'œuf, tantôt à du fray de grenouilles, tantôt à du riz bouilli. Bartholin rapporte qu'un homme étant mort d'une longue jauniſſe, on ne trouva pas, dans la véſicule du fiel, de bile avec ſes qualités ordinaires, mais un peu de marc ou de lie de bile, *amurca*, formant une maſſe ſemblable à une argille blanchâtre, de la forme & de la groſſeur d'un fort noyau de datte. M. Haller a obſervé de la bile viſqueuſe, jaune & noire. Cet état d'épaiſſiſſement de la bile eſt ſans doute une diſpoſition prochaine à la formation des concrétions ; auſſi en a-t-on vu ſouvent de ſemblable avec celles qui n'occupoient pas toute la véſicule du fiel ; mais on l'a très-ſouvent remarqué épaiſſie, ſans qu'il y eût aucune pierre. Je n'ajoûte plus qu'un témoignage en faveur de ce dernier ſentiment ; c'eſt celui de M. Donald Monro (*a*).

La jauniſſe vient, dit-il, le plus ſouvent de calculs engagés dans les conduits de la bile, & quelquefois d'une mucoſité

(*a*) Traité des Maladies des troupes de terre & des gens de mer, *in*-8°, qui paroîtra à Paris, au mois de Janvier, 1767.

ou pituite visqueuse qui obstrue les passages de cette humeur.... Les jauniſſes qu'on a observées dans les fiévres intermittentes & dans quelques maladies bilieuſes, me paroiſſent avoir eu quelquefois pour cauſes les ſpaſmes des conduits biliaires, ou la trop abondante ſécrétion de bile & le paſſage de cette humeur dans le ſang : il me ſemble évident que ce ſont-là les cas dans leſquels nos malades de fiévres rémittentes & intermittentes, ont rendu par haut & par bas une grande quantité de bile, ſon évacuation prouvant que les conduits biliaires étoient ouverts & exempts d'obſtruction. .... Au commencement de la jauniſſe qui n'étoit pas une ſuite d'autres maladies, les malades ſe plaignoient communément de mal d'eſtomac, d'envies de vomir, de chaleur, d'altération & d'autres ſymptomes febriles ; quelques-uns avoient des vomiſſemens & douleurs d'eſtomac, pendant un jour ou deux, avant que la jauniſſe ſe montrât. L'urine paroiſſoit toujours d'une couleur foncée, dès le premier jour ; & vers le ſecond ou le troiſieme jour, la peau & le blanc des yeux commençoient à devenir jaunes ; ce qui étoit accompagné des ſymptomes ordinaires à cette maladie. Perſonne ne penſera que cette jauniſſe dont M.

Monro a parlé comme d'une des maladies les plus fréquentes dans la derniere guerre parmi les troupes Angloiſes, fût cauſée chez tant de ſujets à la fois, par des calculs ou des obſtructions des viſceres. L'épaiſſiſſement ou la viſcoſité de la bile & les ſpaſmes des vaiſſeaux biliaires ont été les ſeules cauſes vraiſemblables de ces jauniſſes, ſoit chez ceux qui l'ont eu après la fiévre, ſoit chez ceux qui l'ont eu ſans maladie précédente, deux choſes le prouvent aſſez; premiérement le traitement que l'on employoit avec ſuccès, c'étoit les évacuans continués pendant douze ou quatorze jours; ſecondement l'ouverture des cadavres: on lit dans les Maladies des armées de M. Pringle, qui avoit également obſervé de fréquentes jauniſſes durant les guerres précédentes, qu'un chirurgien ayant ouvert le cadavre d'un ſoldat mort avec la jauniſſe, n'y avoit découvert ni pierre, ni aucune autre eſpece d'obſtruction dans la véſicule du fiel ou dans les conduits biliaires.

La claſſe des jauniſſes qui ne dépendent pas de concrétions ou pierres bilieuſes, ne doit-elle pas être augmentée de celles que produiſent les coliques vives, cauſées par une pituite vitrée ou des glaires. Hippocrate parle d'une jauniſſe com-

mune, pendant l'hyver & causée par la pituite. Que cette humeur visqueuse soit capable de causer de vives coliques, on ne peut en douter, je n'en rapporte qu'un exemple qui me paroît se placer ici naturellement, il est dans les observations de Riviere avec ce titre, *Affectio hysterica æmula*. Madame de Salgues eut durant plusieurs jours une douleur vers la région du foie ; elle étoit accompagnée de lypothymie, de resserrement à la gorge, de vomissement pituiteux ; la douleur se faisoit sentir par intervalles, & quelquefois à d'autres parties du bas-ventre ; elle éprouvoit des syncopes si grandes que l'on croyoit quelle alloit mourir. Comme on prenoit ce mal pour une affection hystérique, on lui donnoit des remedes appropriés qui lui ont plusieurs fois procuré du soulagement ; mais ensuite tous les symptomes se renouvelloient. Enfin avec le secours des bains, fomentations, lavemens, la malade rendit par les selles une espece de matiere pituiteuse compacte, applatie, comme une bande, & de la largeur de la main ; & ensuite dans quelques autres selles une matiere muqueuse, après quoi elle se trouva parfaitement guérie. Enfin M. Van-Swieten a vu des jauniſſes qu'il attribue à ces glai-

res. Voici ſes termes : *Imo & in adultis pituitoſa colluvies in primis viis hærens icteri cauſa fuit , &c.*

Il me paroît réſulter des diverſes deſcriptions ou obſervations & des opinions précédentes, 1° Que la maladie décrite par Sydenham & Boerhaave, & dans laquelle il ſurvient de la jauniſſe, eſt accompagnée d'obſtacles qui empêchent pendant un certain tems la bile de couler librement de la véſicule du fiel dans le duodénum. 2° Que cette maladie a été occaſionnée par des pierres engagées dans le col de la véſicule du fiel, le conduit cyſtique, le conduit hépatique, les pores biliaires & le canal cholédoque. 3° Que la bile épaiſſie juſqu'à ne plus couler, en s'amaſſant en aſſez grande quantité pour diſtendre ſes vaiſſeaux ou en contractant de l'âcreté ou de la putridite, fait naître les mêmes accidens que les calculs dans les mêmes parties. 4° Que la même maladie a quelquefois pour cauſe des ſpaſmes vaporeux ou hyſtériques, car les obſervations que Boerhaave a faites dans ſa pratique, ne peuvent, quelque certaines qu'elles ſoient, convaincre quiconque a comparé Sydenham avec la nature, que ce praticien ſe ſoit trompé auſſi longtemps ſur une maladie aſſez commune,

n'ait pas reconnu l'inutilité d'un traitement auſſi inſuffiſant qu'eût été le ſien dans beaucoup de cas de calculs biliaires, & n'ait pas vu les ſuites funeſtes de ce mal. Nombre d'auteurs aſſez anciens encore plus de modernes, & notamment Morton, ſon contemporain & ſon émule à Londres, l'euſſent mis ſur la route, ſi les vices du foie ne lui euſſent pas été préſens. 5° Qu'il y a encore quelques cas où la maladie dont il s'agit ici, eſt produite par la préſence d'une mucoſité ou pituite viſqueuſe, qui rempliſſant les conduits de la bile & étant attachée aux parois, empêche qu'elle ne s'évacue ; dès-lors la bile s'amaſſe dans la véſicule du fiel & dans tous ſes conduits, juſqu'à les diſtendre avec douleur, ou y contracte par ſa ſtagnation de l'âcreté, de la putridité ou toute autre qualité, capable d'irriter vivement : il eſt même vraiſemblable que la partie la plus tenue, la plus fluide de cette humeur tranſude à travers ſes membranes. Dailleurs on ne peut pas douter que cette humeur pituiteuſe ne devienne irritante. 6° Que les eſpeces de cette maladie que Sydenham, a obſervées étant la plûpart du genre des ſpaſmodiques, elles ont été facilement guéries par des remedes nervins. Que pour celles qui étoient cauſées par l'épaiſſiſſement de la bile ou

# TABLE DES MÉDICAMENS DE LA PHARMACOPÉE D'ÉDIMBOURG,

## Qui ſont recommandés dans l'Ouvrage de M. Whytt.

*LA difficulté que l'on éprouve ſi ſouvent à guérir parfaitement, ou même à diminuer ſeulement les maux de nerfs, eſt une raiſon puiſſante pour que nous n'obmettions dans cet ouvrage rien de ce qui peut rendre leur traitement plus facile & plus heureux. La plûpart des remedes que l'on voit qui ont réuſſi, étant adminiſtrés par M. Whytt, ſont ceux de la Pharmacopéee d'Edimbourg, édition de 1744. Quoiqu'il y ait nombre de médecins qui connoiſſent ces compoſitions & qui poſſedent le livre qui les renferme, on ne peut douter qu'il ne s'en trouve encore davantage auxquels ces remedes ſont inconnus & cette Pharmacopée man-*

*que : or un livre d'une utilité auſſi grande que celui de M. Whytt doit être fait pour le plus grand nombre. Ce n'eſt pas que nous croyons qu'on ſoit obligé d'employer préciſément les mêmes remedes que cet habile praticien ; mais pour leur en ſubſtituer d'autres qui ayent le même effet, il faut avoir une parfaite connoiſſance de ceux qu'on veut remplacer. D'ailleurs je n'héſiterai pas à dire que pour pratiquer heureuſement, il faut ſuivre les méthodes qui ont réuſſi à d'autres le plus exactement qu'il eſt poſſible, ainſi que pour juger de leur mérite. On doit à plus forte raiſon obſerver cette régle quand on traite des maladies opiniâtres & qu'il s'agit de ſubſtituer à des remedes qui n'ont pas eu de ſuccès, d'autres remedes dont les effets ont été ſalutaires. Je crois que dans les cas preſſans, on peut leurs ſubſtituer quelques uns des remedes de la Pharmacopée de Parïs.*

*Aqua cinnamomi ſine vino.* Eau de cannelle ſans vin.

*Prenez* de cannelle, une livre ;
D'eau commune, douze livres.

Laiſſez en macération pendant deux jours ; diſtillez juſqu'à ce que la liqueur, qui s'éleve blanchiſſe.

On peut ſubſtituer *aqua cinnamomi ſimplex*, de la Pharmacopée de Paris.

*Calomelas.*

C'eſt un mercure doux qui a éprouvé juſqu'à ſept ſublimations.

On peut ſubſtituer la panacée mercurielle de la Ph. de P.

*Confectio Japonica.* Confection Japonoiſe.

*Prenez* de cachou, deux onces;
De gomme adragant, une demi-once;
De ſucre, une livre;
D'eau de roſes, une quantité ſuffiſante.

On peut ſubſtituer les tablettes de cachou de la Ph. de P.

*Elixir paregoricum.* Elixir parégorique.

*Cette compoſition appartient à la Pharmacopée de Londres, édition de* 1747.

*Prenez* de fleurs de benjoin, } de chaque un gros;
D'*opium* purifié, }
De camphre, deux ſcrupules;
D'huile eſſentielle d'anis, un demi-gros;
D'eſprit-de-vin, deux livres;
Mettez le tout en digeſtion; paſſez.

*Elixir ſacrum.* Elixir ſacré.

*Prenez* d'aloës ſuccotrin en poudre, } de chaque une once.
De rhubarbe concaſſée, }
De baies de laurier concaſſées, }
D'eau-de-vie, deux livres.

Laiſſez en digeſtion pendant deux jours: paſſez.

On peut ſubſtituer l'élixir de Garus, de la Ph. de P.

*Elixir vitrioli.* Elixir de vitriol.

*Prenez* d'eſprit de vitriol dulcifié, deux livres;
Verſez peu-à-peu;

D'huile essentielle de menthe, une demi-once ;
D'écorce de limons, } de chaque deux gros.
De noix muscade, }
Mêlez.

On peut substituer l'élixir de vitriol de la Ph. de P.

*Emplastrum anti-hystericum.* Emplâtre anti-hystérique.

*Prenez* de *galbanum*, douze onces ;
De gomme tacamahaca, } de chaque six
De cire jaune, } onces.
D'*assa-fœtida*, }
De semence de cumin, } de chaque qua-
De térébenthine de Venise, } tre onces.
Mêlez : pour un emplâtre.

On peut substituer l'emplâtre de mucilages de la Ph. de P.

*Emplastrum defensivum.* Emplâtre défensif.

*Prenez* du suc des feuilles
de bourse-à-berger,
de renouée,
de prêle,
de mille-feuille, } de chaque une demi-
de plantain, } livre.
de petite joubarbe,
de *solanum* commun,
de grande consoude,
D'huile d'olives, trois livres ;
De graisse de porc, deux livres ;
De litharge d'or, deux livres & demie.
De *minium*, une demi-livre.
Faites cuire ce mêlange jusqu'à ce qu'il ait à-peu près la consistance d'un emplâtre, & faites-y fondre :

De cire jaune, } de chaque quatre onces.
De poix-réſine, }

Ajoûtez :

D'oliban, } de chaque
De térébenthine de Veniſe, } quatre onc.

Et enſuite les poudres ſuivantes :

De bol d'Arménie, une livre ;
De racine de grande conſoude, }
D'écorce de grenade, }
De balauſtes, } de chaque
De maſtic, } deux onc.
De ſang-dragon, }
De ſantal rouge, }

Mêlez pour un emplâtre.

On peut ſubſtituer l'emplâtre ſtyptique de la Ph. de P. ou l'empl. Opodeltoc.

*Emplaſtrum mercuriale cum triplici mercurio.* Emplâtre mercuriel avec le triple mercure.

*Prenez* d'emplâtre diachilon avec les gommes, une demi-livre.

Faites fondre ; éloignez du feu ; ajoûtez :

De mercure, huit onces ;
De térébenthine de Veniſe, une once ;
De ſtyrax liquide, une demi-once ;

Pour un emplâtre.

On peut ſubſtituer l'emplâtre de *viga cum mercurio*.

*Emplaſtrum ſtomachicum.* Emplâtre ſtomachique.

*Prenez* de cire jaune, huit onces ;
De tacamahaca, quatre onces ;

Faites liquéfier ; ajoûtez :

De térébenthine de Veniſe, ſix onces ;
De baies de laurier, deux onces ;

De cubebes, une once ;
D'huile de macis, tirée par expreſſion, une demi-once ;
D'huile eſſentielle de menthe, deux gros.
Pour un emplâtre.

On peut ſubſtituer l'emplâtre ſtomachal de la Ph. de P.

*Julepus moſchatus, vel è, moſcho.* Julep muſqué, ou de muſcade.

*Prenez* d'eau de roſes de Provins, ſix onces ;
De muſc, douze grains ;
De ſucre, un gros.
Pour un julep.

*Laudanum liquidum.* Laudanum liquide.

*Prenez* d'*opium*, deux onces ;
De ſafran, une once ;
De vin de canaries, } de chaque dix onces.
D'eau-de-vie, }
Mettez ce mêlange en digeſtion au bain-marie ; paſſez.

*Lac ammoniacale.* Lait ammoniacal.

*Cette compoſition appartient à la Pharmacopée de Londres.*

*Prenez* de gomme ammoniaque, deux gros ;
D'eau de pouliot, une demi-livre ;
Mêlez exactement.

*Mars ſaccharatus.* Mars ſucré.

*Prenez* de limaille de fer, une quantité ſuffiſante ;
Mettez dans un vaiſſeau de cuivre ſur un feu très-doux : verſez peu-à-peu ;
De ſucre épaiſſi par la cuiſſon, le double de la limaille ;
Agitez le vaiſſeau, pour que la limaille ſe re-

couvre de sucre & qu'il ne se forme pas de masses.

*Pilulæ Æthiopicæ.* Pilules Æthiopiques.

*Prenez* de mercure purifié, } De chaque
De soufre doré d'antimoine, } une demi-
De résine de gayac, } once.
Mêlez exactement & ajoûté,
De savon d'alicante, uen demi-livre ;
De syrop balsamique de Totu, une quantité suffisante.
Formez une masse de pilules.

*Pilulæ mercuriales laxantes.* Pilules mercurielles laxatives.

*Prenez* de mercure purifié, une once ;
De miel, une quantité suffisante :
Mêlez exactement, puis ajoûtez :
De gommme ammoniac, } De chaque une
D'extrait dhellebore noir, } demi-once.
De rhubarbe, }
Formez une masse.
On peut substituer les pilules mercurielles de la Ph. de P.

*Pilulæ scilliticæ.* Pilules scillitiques.

*Prenez* de savon d'alicante, une once ;
De gomme amoniac, } de chaque une demi-
De cloportes, } once.
De scille, }
De baume de Copahu, une quantité suffisante :
Formez une masse.

*Pulvis diaromatôn.* Poudre aromatique.

*Prenez* de cannelle blanche, }
De petite cardamome, } de chaque parties
De macis, } égales.
Da gingembre, }

Mêlez pour une poudre.

On peut ſubſtituer la poudre Diambra de la Ph. de P.

*Pulvis ſtypticus.* Poudre ſtyptique.

*Prenez* d'alun de roche, une demi-once;
De ſang-dragon, deux gros:
Mêlez pour une poudre.

*Spiritus lavendulæ compoſitus.* Eſprit de lavande compoſée.

*Prenez* d'eau-de-vie, huit livres;
Verſez peu-à-peu en remuant:
D'huile eſſentielle de lavande un gros & demi;
de romarin trois gros;
de marjolaine, deux gros;
d'écorce de citron, un gros & demi;
de muſcade, un gros;
de girofle, deux ſcrupules;
de cannelle, un ſcrupule:
Retirez par la diſtillation au bain-marie les deux tiers de la liqueur, dans laquelle vous ſuſpendrez un nouet qui contiendra:
De ſantal rouge, trois gros;
De cochenille, } de chaque deux ſcrupules.
De ſafran, }
Si on veut que cet eſprit ait beaucoup de parfum.
Ajoûtez:
D'ambre gris, ſix grains;
De muſc, quatre grains.

On peut ſubſtituer l'eau thériacale, ou l'eau impériale de la Ph. de P.

*Tinctura anti-phtiſica.* Teinture anti-phtiſique.

*Prenez* de ſucre de Saturne, une demi-once;
De vitriol de Mars, une once;
D'eſprit de-vin rectifié, une livre;
Faites une teinture à froid.

*Tinctura caſtorei compoſita*, édit. 1735. Teinture de *caſtoreum* compoſée.

*Prenez* de *caſtoreum*, une once & demie;
De ſel de tartre, deux gros;
D'eſprit-de-vin, une chopine;
Tenez le mêlange en digeſtion à une chaleur douce pendant quatre jours, & enſuite ſéparez cette teinture du reſte du mêlange.

On peut ſubſtituer la teinture royale de la Ph. de P.

*Tinctura rhabarbari amara.* Teinture de rhubarbe amere.

*Prenez* de rhubarbe, une once;
De gentiane, un demi-gros;
De ſerpentaire de Virginie, un gros;
De cochenille, un ſcrupule;
D'eau-de-vie, une livre:
Laiſſez en digeſtion pendant deux jours; paſſez:

On peut ſubſtituer à l'eau-de-vie du vin d'Eſpagne blanc.

On peut ſubſtituer la teinture ſtomachique amere de la Ph. de P.

*Tinctura roſarum.* Teinture de roſes.

*Prenez* de roſes rouges, une once;
D'eſprit de vitriol, un gros;

D'eau boullante, quatre livres ;
Mettez infuſer pendant quatre heures : paſſez :
Ajoûtez à la colature quatre onces de ſucre.

*Tinctura ſacra.* Teinture ſacrée.

*Prenez* d'aloës ſuccotrin, une once ;
De petit cardamome, } de chaque un
De ſerpentaire de Virginie, } gros.
De cochenille, un ſcrupule ;
De vin d'Eſpagne blanc, une demi-livre ;
Mettez en digeſtion pendant deux jours à un feu très-doux : paſſez.

On peut ſubſtituer l'élixir de propriété de la Ph. de P.

Les potions huileuſes recommandées par David Hamilton, ſont compoſées d'huile d'amandes douces avec du ſyrop de violette. Il employoit auſſi l'huile de lin & même l'huile de térébenthine.

On peut ſubſtituer aux eaux de Pyrmont des eaux ferrugineuſes & acidules, & à celles de Bath d'autres eaux thermales.

Pour préparer l'extrait de ciguë & celui de juſquiame, on conſultera les ouvrages de Storck, dont la traduction ſe trouve à Paris.

*Fin de la table des Médicamens.*

# TRAITÉ
# DES NERFS.
## *TROISIEME PARTIE.*

# EXTRAITS

## *Des principaux Ouvrages ſur la nature & les cauſes des Maladies nerveuſes, hyſtériques & hypocondriaques.*

LA difficulté de guérir les maladies graves, eſt en proportion avec l'incertitude où l'on eſt de leur nature & de leur ſiége. Tant que ceux qui ont exercé la médecine, ſe ſont contentés d'agir par empiriſme, ils n'ont pu avoir de ſuccès que dans un petit nombre de cas qu'il a été facile d'aſſimiler à ceux dont l'expérience avoit appris le traitement. Des hommes de génie, frappés de l'inſuffiſance d'une telle pratique, ont cherché dans la connoiſſance des cauſes, & ſur-tout de la nature des maladies, des regles plus ſûres pour les traiter. Mais comme il eſt une multitude de phénomenes dont nous ne connoiſſons que l'exiſtence, ſans ſçavoir comment & pourquoi ils ſont produits, on a formé des ſyſtêmes dans leſquels ces faits trouvent des cauſes, & une maniere de s'exécuter vraiſemblable; pluſieurs même les ont publiés comme des découvertes. Quelques contemporains de ces auteurs, & un plus grand nombre de leurs ſucceſſeurs, les ont adoptés, les uns par enthouſiaſme ou par pareſſe d'eſprit; les autres, parce qu'ils n'avoient pas fait attention, ou avoient oublié que ces ſyſtêmes n'étoient faits que pour ſatisfaire l'eſprit avide de connoître les cauſes; inſenſiblement on a pris le vraiſemblable pour le vrai, & le roman de la nature pour ſon hiſtoire. En outre ces ſyſtêmes ſatisfaiſoient

la vanité de ceux qui ne ſçavent pas avouer qu'ils ignorent les ſecrets de la nature, & les gens ſuperficiels auprès deſquels on paſſe pour ne rien ſçavoir quand on ne leur explique pas tout. Ce défaut dans la maniere dont on a écrit ſur les ſciences, en particulier ſur la médecine, & dont on les étudioit depuis long-tems, a été reconnu : on a oſé examiner les opinions des hommes les plus célébres au flambeau de l'expérience, & beaucoup ont paru fauſſes ou inſuffiſantes, les uns partant de cauſes qui n'exiſtent pas, d'autres faiſant faire à celles qui exiſtent plus qu'elles ne peuvent ; par-là on a détruit une infinité d'idées qui étoient autant d'erreurs, ſouvent funeſtes dans la pratique de la médecine, & toujours préjudiciables aux progrès de nos connoiſſances, parce qu'on prenoit des ſuppoſitions pour des découvertes. Voyons ces divers états des ſciences, & en particulier de la médecine, dans ce qu'on a penſé juſqu'à ce jour ſur les maladies ou affections nerveuſes qui, par leur fréquence, la qualité des malades & la difficulté de la guériſon, ont dû attirer preſque de tout tems & par-tout l'attention des médecins. Quoique nous ayons préféré dans cette recherche les auteurs qui ont traité la matiere *ex profeſſo*, parce qu'il eſt à croire que celui qui travaille ſur un ſujet, le voit ſur plus de faces, & le médite davantage que les auteurs qui traitent de toutes les maladies, cependant nous donnons les ſentimens particulier des derniers. Dans la plûpart des extraits, on ne trouvera que les diverſes opinions ſur la nature & la cauſe des maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques. Nous n'avons pas jugé qu'il fût néceſſaire de rapporter le traite-

traitement que recommandent chacun de ces auteurs, tantôt parce qu'il eſt fondé ſur des idées trop peu exactes, tantôt parce qu'il ne peut convenir qu'à un petit nombre d'eſpeces d'un mal qui en a tant de différentes. Nous ne nous ſommes pas non plus propoſé d'expoſer ce qu'ont penſé ſur les maladies que nous nommons *nerveuſes*, tous les anciens médecins Grecs, Arabes, Latins, la plûpart attribuant à l'atrabile, humeur morbifique peu exactement déterminée, la ſeule partie de ces maladies nerveuſes cauſées par les vices & ſur-tout par les obſtructions des viſceres du bas-ventre, qu'ils nommoient *affectus mirachialis*, car il ne me paroît pas, qu'on puiſſe reconnoître la mobilité ou l'irritabilité & l'irrégularité du cours du fluide nerveux, dans ces paſſages de Galien & d'Aretée, *ex ſtomacho imbecilli vertigo. Spiritus infirmior quàm qui poſſit ſuſtinere motum; ad minimam mutationem non manet idem.* Il ne nous eſt pas permis de garder le même ſilence ſur Hippocrate & Galien, dont les ſçavans écrits ſont le dépôt des connoiſſances de leurs prédéceſſeurs, des obſervations & des réflexions de deux grands génies, & qui ont fourni la plûpart des idées ſur leſquelles la plûpart de de ceux qui ſont venus après eux, ont formé des ſyſtêmes & des méthodes en médecine. Il y a plus que de l'apparence qu'Hippocrate & ſes prédéceſſeurs n'avoient pas enviſagé les maladies nerveuſes, ſous le même point de vue que nous le faiſons; & on ne voit pas qu'elles ſoient exactement & ſéparément décrites dans ſes ouvrages. Mais il étoit preſque impoſſible qu'avec autant de ſagacité, il ne reconnût pas

des eſpeces qui ne pouvoient ſe rapporter à aucun genre qu'il eût nommé : auſſi a-t-il raſſemblé, dans le ſecond livre *de Morbis*, quelques cas que la plûpart des auteurs ont reconnu pour appartenir à la claſſe des maladies qu'on a appellées depuis *hypocondriaques*, & maintenant *nerveuſes* : voici un de ces cas.

» Neque ſine cibo eſſe, neque cibum ac-
» ceptum tolerare poteſt : verùm ubi quidem
» ſine cibo manet, viſcera ſugunt, & os ven-
» triculi dolet, & aliàs alia vomit, & bilem
» & ſalivam & pituitam & acria; & poſtquam
» vomuit aliquantiſper, meliùs habere ſibi
» videtur. At ubi cibum accepit, ructus adſunt,
» & cum rubore exardeſcit, & ſemper multum
» ſe cacaturum eſſe putat; ubi verò ea gratia
» deſederit, flatus prodit & dolor caput habet,
» totum corpus velut aciculis pungi videtur,
» aliàs alia parte, & crura gravia ſunt ac de-
» bilia, & conſumitur ac debilis fit. Huic me-
» dicamentum bibendum dato, primum deor-
» ſum purgans, poſtea ſupernè, & caput pur-
» gato, & à cibis abſtineat dulcibus ac oleoſis
» & pinguibus, & ab ebrietatibus. Vomat autem
» à ſuccis & à cibis, & pro anni tempore lac
» aut ſerum aſininum bibendum præbens; phar-
» macum inſuper bibendum dato; utro tandem
» magis opus eſſe tibi viſum fuerit. Æſtate &
» vere frigida cavet. Autumno autem & hyeme
» unguento utatur, & deambulet, & modicè
» ſe exerceat. Si verò debilior ſit quàm ut
» exerceri poſſit, iter faciat. Et cibis frigidis
» ac alvum ſubeuntibus utatur. Et ſi venter non
» egerat, molle infuſum per clyſterem injicito.
» Morbus hic diuturnus eſt; & conſeneſcentes,

» si ita futurum est relinquit, sin minus com-
» moritur (a).

Nous croyons devoir ajoûter ici la traduction de cette citation d'Hippocrate, qui a été faite par le célébre le Clerc.

Ceux qui sont atteints de cette maladie, ne peuvent demeurer sans manger, ni supporter la nourriture qu'ils prennent. Lorsqu'ils sont sans manger, leurs entrailles font du bruit, & l'orifice de l'estomac leur fait de la douleur. Ils vomissent, tantôt d'une sorte d'humeur, tantôt d'une autre. Ils rendent de la bile, de la salive, de la pituite, des matieres âcres; & après avoir vomi, il leur semble qu'ils sont mieux; mais lorsqu'ils ont pris de la nourriture, ils sont travaillés de rapports & de rots. Ils ont le visage rouge, & une chaleur brûlante. Il leur semble qu'ils doivent beaucoup aller du ventre; mais le plus souvent ils ne rendent que des vents. Ils ont mal à la tête, ils sentent des piquures par tout le corps, tantôt en une partie, tantôt en l'autre, comme si on les piquoit avec des aiguilles. Ils ont les jambes pesantes & foibles, & ils se consument enfin & s'affoiblissent peu-à-peu. Cette maladie, ajoute-t-il, est longue; elle ne quitte que dans la vieillesse, supposé que l'on n'en meure pas avant ce tems-là.

Si l'on examine avec attention plusieurs autres endroits d'Hippocrate, où il est parlé de l'atrabile & des atrabilaires, des vents ou flatuosités, on y reconnoîtra encore des especes ou du moins des symptomes de la maladie

(a) Hippocratis *opera omnia. Venetiis*, 1736, *in-folio*, tom. 1, pag. 164.

hypocondriaque ; *dolores circa umbilicum palpitatorii*, ne ſont-ils pas, par exemple, un des ſymptomes les plus fréquens des vaporeux ou hypocondriaques ?

Galien a fait un bien plus grand uſage qu'Hippocrate, de l'atrabile pour l'explication des maladies. Il lui attribue, ainſi qu'aux vents & à la pituite, d'occaſionner un grand nombre de maux, dans leſquels on reconnoît facilement pluſieurs eſpeces de maladies de la claſſe des hypocondriaques & hyſtériques ou nerveuſes. Je n'en rapporterai qu'un exemple, & dans le choix que je ferai, je donnerai la préférence à une affection hypocondriaque, que Galien a tirée de Dioclès Caryſius, parce que la deſcription eſt plus étendue, plus complette.

» Oritur alius à ventriculo morbus qui ab » aliis melancholicus, ab aliis flatuoſus nom- » inatur, quem ſumpto cibo maximè coctu diffi- » cili & cauſtico, ſputum humidum idemque » multum comitatur ; item ructus acidiſſimi, » flatus, æſtus in hypochondriis ; fluctuatio » non illicò, ſed cum retinuerint ; interdum » ventriculi quoque vehementes dolores, qui » nonnullis ad dorſum uſque procedunt ; con- » coctis deinde cibis quieſcunt. Mox aliis cibis » ingeſtis eadem revertuntur accidentia quæ » interdum jejunos, interdum etiam à cœnâ » moleſtant ; atque evomunt crudos cibos & » phlegmata ſubamara & calida adeò ut dentes » torpedine afficiantur ; flatuoſas vocant affec- » tiones. Suſpicandum eſt plus caloris quàm » decet habere in venis quæ alimentum à ven- » triculo excipiunt, ſanguinemque in ipſis craſ- » ſiorem factum. Quippe conſtat has venas » obſtructas eſſe, vel hoc argumento quod ali-

» mentum corpori non distribuitur ; sed ven-
» triculo manet incoctum, cum ipsum meatus
» prius susciperent, magnamque ipsius partem
» in crassum ventrem excernant, tum quod
» postero die vomitu rejiciatur utpote non
» digestus per corpus cibus, & quòd calor id
» quod secundùm naturam est excedat facilè
» intelliges, tum ab æstu qui ipsis accidit, tum
» ab his quæ ingeruntur. Si quidem juvari vi-
» dentur à refrigerantibus cibis qui videlicet ca-
» lorem refrigerare extinguereque solent. Aiunt
» nonnulli os ventriculi quod intestinis conti-
» nuatur in hujusmodi passionibus inflammari,
» ac ob inflammationem ipsam & obstrui &
» prohibere ne alimenta statuto tempore ad
» intestina descendant, quamobrem diutiùs
» quàm decet in ventriculo morantur, & tumo-
» res & æstus ac reliquia quæ prædicta sunt
» efficiunt. GALENUS, *de Locis affectis*, *lib.* 3,
» *cap.* 7. « Le clerc a traduit ainsi ce passage.

Il y a une maladie que quelques-uns appellent *maladie mélancolique* ; d'autres, *maladie flatueuse* ou *venteuse*, dans laquelle on rend de la salive claire & en quantité, lorsque l'on a pris de la nourriture difficile à se digérer. On a encore des rapports aigres, des vents & de la chaleur dans les hypocondres, avec un murmure ou grand bruit, non pas d'abord, mais quelque tems après avoir mangé. L'on a aussi quelquefois de grandes douleurs d'estomac, qui à quelques-uns s'étendent jusqu'au dos. Ensuite les viandes étant digérées, tout cela s'arrête pour revenir après que l'on a repris de la nourriture ; & les mêmes accidens attaquent quelquefois à jeun, & quelquefois après le repas ; ensorte que l'on vomit les

viandes crues, & ſouvent des phlegmes amers & chauds, ou des phlegmes aigres dont les dents ſont agacées. On peut ſoupçonner que ceux qui ſont atteints de ces maladies, ont plus de chaleur qu'il ne faut dans les veines qui reçoivent l'aliment de l'eſtomac, & que le ſang qu'elles contiennent s'eſt épaiſſi; car on a une preuve ſenſible que ces veines ſont obſtruées ou bouchées, en ce que la nourriture ne ſe diſtribue pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule ſans ſe cuire, & au lieu de paſſer dans les canaux qui doivent la recevoir, & d'aller, pour la plus grande partie, dans le bas-ventre, on la rend le jour ſuivant par le vomiſſement. Une autre preuve qu'il y a plus de chaleur qu'il n'y en doit avoir naturellement, c'eſt que les malades ſont effectivement fort échauffés, & qu'ils ſe trouvent d'ailleurs ſoulagés, quand ils prennent des choſes rafraîchiſſantes. Quelques-uns diſent que dans ces maladies l'oriſice du ventricule qui eſt joint aux boyaux, s'enflamme; que cette inflammation fait l'obſtruction, & empêche que les alimens ne deſcendent dans les boyaux au tems accoutumé; enſorte que leur ſéjour dans le ventricule cauſe le gonflement, la chaleur & les autres accidens dont on a parlé.

Galien ayant attribué les affections hypocondriaques, ainſi que la mélancolie, maladie dont il paroît ne faire qu'un ſeul genre, à la bile & au ſang épaiſſi, viſqueux, à l'atrabile, ce ſyſtême a été ſuivi par un grand nombre d'auteurs pendant pluſieurs des ſiécles ſuivans; d'autres les ont cru occaſionnées par la pituite ſeule ou par les vents; elles dépendent, ſelon quelques-uns, de la ſaburre ou des reſtes des mau-

vaises digestions amassées dans l'estomac & le canal intestinal, d'un acide prédominant dans tous les fluides, de toutes les humeurs qui ne circulent pas, sur-tout de celles qui sont excrementitielles, brûlées & d'un prétendu tartre des hypocondres. Enfin, presque tous les auteurs accusent le foie & la rate, ou les vapeurs qui s'élevent de ces visceres, d'être la cause prochaine ou éloignée des affections nerveuses; mais ces opinions étant peu développées, & ne convenant qu'à un petit nombre d'especes ou de degrés des maux que nous nommons *nerveux*, les connoissances que nous en retirerions pour le diagnostic & le traitement, ne nous seroient pas fort utiles, c'est pourquoi nous nous hâtons de passer au tems qui a suivi le renouvellement des lettres. S'il y a eu, dans les auteurs plus anciens, quelque opinion bonne ou mauvaise, on l'apprendra dans les modernes qui l'auront adoptée & étendue.

Quant à l'affection hypocondriaque des femmes en particulier : nous ne voyons pas avant le dix-septieme siécle, d'auteur qui en parle. Il paroît qu'on la confondu, avec l'affection hystérique, jusqu'au tems où nous commençons nos Extraits des opinions sur la nature des Maladies nerveuses hypocondriaques & hystériques, & qu'on a regardé la matrice comme la cause de toutes les affections chroniques, chez les femmes.

CAROLI PISONIS (LE POIS) *Doct. Paris. Selectionum observationum & consiliorum de præterviſis hactenùs Morbis Affectibuſque præter naturam ab aquâ ſeu ſeroſâ colluvie & diluvie ortis. Li-*

*ber singularis. Ponte ad Musson*, 1618, *in*-4°.

Charles Pison, médecin de la faculté de Paris, nous paroît être un des premiers auteurs qui ait rejetté l'ancienne opinion, suivant laquelle on regardoit les maladies hystériques comme occasionnées uniquement par la matrice. Nous croyons, dit-il, être en droit de conclure que tous ces symptomes auxquels on donne mal-à-propos le nom de *symptomes hystériques*, ou dépendans de la matrice, sont attribués, sur de mauvaises raisons, à la matrice, à l'estomac ou à un autre viscere. Tous ces symptomes, ajoûte-t-il, viennent de la tête; c'est cette partie qui, étant affectée non sympathiquement, mais idiopathiquement, produit les mouvemens qui se font sentir dans tout le corps.

Cette sérosité, cette pituite épaissie à laquelle il attribue tant de maladies, est aussi, selon lui, la cause de l'affection du cerveau qui fait naître les symptomes hystériques & hypocondriaques; j'ajoûte hypocondriaques, parce que Pison dit dans le même ouvrage, que les symptomes que l'on nomme *hystériques*, sont communs aux hommes & aux femmes. Ce qui prouve, dit-il encore, que l'abondance ou la stagnation de la sérosité est la cause de ces maladies, c'est qu'elles augmentent avec cette humeur, & diminuent à mesure qu'on l'évacue.

DANIELIS SENNERTI, *Institutiones medicæ. Vitebergæ*, *in*-8°, 1620.

On peut, dit Sennert, décrire l'affection hyponcondriaque, un amas d'humeurs viciées

où de mauvaiſe qualité, mais ſur-tout mélancolique ou atrabilaire, ſouvent auſſi pituiteuſe & bilieuſe, qui s'eſt formé dans les rameaux de la veine-porte, de l'artere cœliaque & méſentérique, dans les hypocondres, & principalement dans le gauche entre l'eſtomac & la rate, ſur-tout aux endroits où il ſe joint à la rate pluſieurs gros vaiſſeaux de la veine-porte & de l'artere cœliaque & méſentérique; c'eſt le défaut de coction du foie, & ſes fonctions imparfaites, qui ſont la principale ſource de ce vice des humeurs, qui n'eſt pas accompagné de pûtréfaction : il s'éleve de ces humeurs des vapeurs de la même nature, ainſi que des parties des humeurs même, qui ſe portant ſur d'autres organes, font naitre divers ſymptomes morbifiques.

Voici le ſentiment du même auteur, un peu différemment expoſé dans un autre enndroit. Lorſque les premiers ſymptomes d'une maladie ont leur ſiége à l'eſtomac, qu'il ſurvient une affection mélancolique quand ils augmentent, & que le malade éprouve du ſoulagement après qu'il a évacué par haut ou par bas, qu'il a fait une bonne digeſtion, & rendu des vents, c'eſt ce qu'on appelle *affection hypocondriaque venteuſe;* cet état eſt accompagné de triſteſſe & de crainte ou timidité habituelles; la cauſe de ce mal eſt une eſpece d'inflammation dans l'eſtomac même, & un ſang épais ſemblable à l'atrabile renfermé dans la partie enflammée, duquel il s'éleve au cerveau des vapeurs qui en attirent les fonctions. Si on ne trouve pas plus de lumieres ſur ce ſujet dans Sennert, doit-on s'attendre à être mieux inſtruit par les

auteurs dont nous ne parlons pas, parce qu'ils ont copié presque servilement les anciens ?

*The Anatomy of Melancholy what is whitt all the kinds causes, symptomes, prognostics & several cures of it, philosophically, medicinnally & historically opened, &c. By* DEMOCRITUS *junior. Oxford*, 1632, *in-folio*, *de* 800 *pages.*

Le titre de cet ouvrage, dont le vrai auteur nous est inconnu, ne se trouve ici que pour indiquer un recueil qui comprend la plûpart des opinions & observations philosophiques, historiques & médicinales sur la mélancolie, publiées jusqu'au tems où le livre a été écrit. On y traite séparément de trois especes de mélancolie, celle de la tête, celle des hypocondres, & celle du reste du corps ; ces divisions sont fondées sur le lieu où l'auteur croit que réside la cause de ces mélancolies. Donner un extrait de ce qu'il dit sur la mélancolie hyponcodriaque & les autres, seroit répéter une partie de ce qui a été dit, ou des choses qui regardent d'autres maladies que les affections nerveuses, telles que nous les considérons.

PAULI ZACCHIÆ, *de Mali hypochondriaci, l.* III. *Romæ*, 1639, *in-4°.*

Les affections hypocondriaques sont l'effet de l'excessif échauffement, *incalescentia*, des parties que contiennent les hypocondres ; elles ont principalement leur siége dans l'estomac, les in-

teſtins, & ſur-tout les inteſtins grêles, dans le méſentere, le pancréas, les vaiſſeaux lactés, la veine-porte, & les vaiſſeaux ſanguins du méſentere, le foie, la rate, les arteres, & les nerfs du bas-ventre. Dès que la chaleur de ces parties ſe trouve à un degré trop foible ou trop fort, les fonctions auxquelles elles ſont deſtinées ſe font mal ou imparfaitement, & l'économie animale ſouffre plus ou moins ſelon que chacun de ces organes a plus ou moins d'influence ſur les autres, & ſelon l'importance de celles-ci. L'eſtomac eſt la partie qui ſe trouve le plus affectée dans les maladies hypocondriaques, tant parce qu'elle eſt très-voiſine de celles qui ſont le ſiége du mal que par la grande ſympathie qu'a l'eſtomac, avec tous les organes des hypocondres: la fréquence de ſes fonctions, & la néceſſité dont il eſt pour tout le corps, qu'elles ſe faſſent bien, ſont cauſes que ce viſcere eſt le premier qui indique ſon état morbifique par les vents, les mauvaiſes digeſtions. Ces vents & ces humeurs viciées acquierent, par la chaleur extraordinaire qu'ils éprouvent, des qualités encore plus nuiſibles; les vents, les vapeurs, les fumées qui s'en ſéparent ſont âcres, irritantes, &, pour ainſi dire, des poiſons: lorſqu'elles ſe portent, tantôt ſur une partie du corps, tantôt ſur une autre, elles occaſionnent divers ſymptomes, & ſont une cauſe continuelle de déſordre dans l'économie animale. Toutes les parties des hypocondres, ou ſeules, ou pluſieurs enſemble, peuvent être le ſiége des affections hypocondriaques; mais le méſentere, le pancréas, les rameaux de la veine porte me paroiſſent être plus ſujets à éprouver cette chaleur extraordinaire à laquelle j'attribue les ſymptomes hypocondriaques.

GASPARI MARCUCCII, *Quadripartitum Melancholicum, quo variæ quæstiones de melancholiæ Morbo, & plura de morbo hypochondriaco. Romæ*, 1645, *in*-4°.

*Pars secunda, cap. ix.* Marcucius rapporte la réponse d'Augustin Pincetus, médecin de Geneve, qu'il avoit consulté sur le siége de la mélancolie hypocondriaque. Dans cette maladie, dit Pincetus, il se trouve nécessairement des obstructions ; & elle dépend de la chaleur extraordinaire, soit du fond de l'estomac, soit d'une autre partie : selon lui, cette cause ne doit pas être appellée *inflammation*, comme a fait Galien, mais seulement *phlogose* ou *ardeur ;* & elle est produite par une obstruction à laquelle la trop grande abondance ou l'épaississement de l'humeur mélancholique a donné lieu. A ce sentiment de Pincetus, Marcucius ajoûte qu'il n'est pas besoin qu'il y ait obstruction, & qu'il suffit, pour que la maladie hypocondriaque ait lieu, que l'humeur mélancolique soit noire, acide, ou ait quelqu'autre mauvaise qualité, comme dans ceux qui ont jeûné long-tems ; l'estomac attirant alors du foie, & d'ailleurs, des serosités acides qui se portent à son orifice & l'irritent, & dont il s'éleve des fumées jusqu'au cerveau. L'affection hypocondriaque momentanée n'a pas besoin de traitement, il ne faut que remédier aux symptomes ; mais celle qui est ancienne, est toujours accompagnée d'obstruction & de phlogose. Dans le premier cas, & au commencement du second, il est possible que l'estomac ne soit pas affecté ; mais quand le mal est confirmé, il y a presque sûrement un vice à l'estomac, & l'ardeur de ce vis-

cere donne lieu à la formation de l'humeur mélancolique, ou de l'atrabile. Il arrive la même choſe quand la rate, le foie & les autres viſceres ſont obſtrués.

NATHANAELIS HYGHMOR, *Exercitationes duæ, prior de Paſſione hyſtericâ, altera de Affectione hypochondriacâ. Oxonii*, 1660, *in*-12.

NATHANAELIS HYGHMOR, *de Paſſione hyſtericâ & Affectione hypochondriacâ. Reſponſio epiſtolaris, ad Williſium. Londuni*, 1670, *in*-4°.

.... La paſſion hyſtérique eſt occaſionnée par la grande abondance d'un ſang trop fluide, & d'une ténuité exceſſive qui contient beaucoup d'air. Ce ſang éprouvant dans les vaiſſeaux des poumons, les ventricules & les oreillettes du cœur un mouvement d'effervescence plus ou moins violent, il s'y raréfie à proportion, & y forme bientôt des engorgemens ſanguins. L'état de ſtagnation du ſang empêche la libre action du poumon. Il ne peut pas, dans ſa dilatation & ſa contraction, ſuivre l'élevation & l'abbaiſſement de la poitrine & du diaphragme; & les pulſations ou battemens, quoique répétés, du cœur, neſuffiſent pas pour vuider tout le ſang que contiennent ſes cavités; de-là viennent l'oppreſſion, la ſuffocation, la difficulté de reſpirer, la ſuppreſſion totale de la reſpiration, les ſyncopes. Le diaphragme eſt forcé par l'augmentation de volume des poumons engorgés, & par les efforts que fait la nature dans cet état violent, pour ſuppléer à leur action, eſt forcé, dis-je,

de se porter en bas ; & par ce mouvement, il comprime les intestins, qui s'étendant sur les côtés, forment le gonflement des hypocondres, & produisent par leur déplacement cette sensation que le malade & le médecin reconnoissent également, & qui imite une boule qui roule en tout sens dans le bas-ventre. La respiration & le mouvement du cœur étant ainsi gênés, la faculté animale vient à leur secours pour augmenter leurs forces, les aider à vaincre tout obstacle, & à rétablir les diverses fonctions de l'économie animale, qui dépendent de leur action ; elle porte çà & là avec beaucoup d'impétuosité une grande quantité d'esprits animaux qui produisent ces mouvemens irréguliers qu'on nomme *spasmes* & *convulsions*.

Quant à l'affection hypocondriaque, voici comment il l'explique. L'estomac étant devenu foible, sans élasticité, & ses fibres étant trop relâchées, la digestion des alimens ne se fait que difficilement & imparfaitement. La partie du chyle la plus tenue & la plus spiritueuse se mêlant top tôt au sang, elle le rend âcre & trop chaud. En outre, le résidu de la digestion ou les parties grossieres des alimens, séjournant dans l'estomac, plus qu'il ne faut, y dégénerent en un phlegme visqueux & pesant, qui devient ensuite aigre ou acide. Cette sabure des premieres voies occasionne le gonflement de l'estomac, des hypocondres, les vents, les rots ou rapports, le crachotement. Le sang devenu trop sereux & & trop fluide, est sujet à cette effervescence dont nous avons rapporté les effets dans l'article précédent. Ainsi ce n'est ni la rate, ni la matrice qui cause les affections hystériques & hypocondriaques.

THOMÆ WILLIS, *Pathologiæ cerebri & nervosi generis specimen, in quo agitur de Morbis convulsivis, &c. Oxonii*, 1667, *in*-12.

THOMÆ WILLIS, *affectionum quæ dicuntur hysthericæ & hypochondriacæ Pathologia spasmodica, vindicata contra Responsionem epistolarem Nathanaëlis Highmor, &c. Londin.* 1670, *in*-8°.

. . . . Les principaux symptomes de l'affection hypocondriaque sont spasmodiques, & dépendent immédiatement de l'irrégularité du cours des esprits animaux, & du suc nerveux plutôt que du mauvais état des viscères qui servent à la digestion. Lorsque la rate est obstruée, elle ne fait pas ses fonctions, c'est-à-dire, ne contribue pas à la perfection du sang, & des esprits animaux: son obstruction fait regorger le sang dans les rameaux de l'artere cœliaque & l'estomac, l'épiploon, le mésentere étant affectés, leur vice ou leur souffrance fait naître plusieurs des symptomes hypocondriaques. La masse du sang se trouvant privée par cette obstruction des bonnes qualités que lui procure le mêlange de celui qui sort de la rate, elle est âcre, irritante, se porte çà & là avec rapidité & irrégularité, causant divers symptomes. En outre, le suc nerveux n'ayant pas les qualités qu'il doit posséder, parce qu'il ne les a pas reçues de la rate ni du sang dont il est formé, porte dans les esprits animaux, & au cerveau, des substances hétérogenes & explosives; & en leur causant une

espece d'irritation, il les excite à produire des spasmes fréquens.

L'affection hystérique est principalement & primitivement convulsive ; c'est sur-tout des affections du cerveau & du genre nerveux que dépendent tous les dérangemens & les irrégularités qui arrivent au mouvement du sang, à l'occasion de cette maladie ; enfin ce n'est que secondairement que l'affection hystérique est causée par les spasmes des viscères ; elle est produite, ainsi que les autres mouvemens convulsifs, par les explosions des esprits animaux. Souvent son origine est dans la tête ; & la matrice ne l'occasionne que comme les autres viscères, quelquefois, & quand elle est affectée. La maladie étant formée par telle ou telle autre cause, elle attaque surtout les nerfs internes, c'est-à-dire ceux qui vont aux viscères, à la poitrine & leurs prolongemens ; & elle agit sur les esprits animaux qu'ils contiennent : les esprits qui préfident aux nerfs extérieurs, & au cerveau, se trouvent également affectés, mais plus rarement.

THOMÆ A MURILLO, *novissima, verifica & particularis hypochondriacæ Melancholiæ Curatio & Medela. Lugduni*, 1672, *in*-12.

CHAP. IX. La mélancolie hypocondriaque est une maladie chaude & séche, causée par des humeurs de même qualité, qui approchent de l'atrabile. On peut regarder le cerveau comme la partie la plus affectée, & principalement le fluide nerveux. Le cerveau n'est pas seulement affecté, comme étant lui-même vicié ;

mais encore par sympathie; car dans cette maladie, il y a obstruction aux viscères voisins du diaphragme. L'humeur mélancolique ou toute autre de mauvaise qualité, peut s'échauffer par un effet de la chaleur des viscères; & si la transpiration s'arrête, elle se putréfiera; ce qui fera qu'il s'en élevera, & sur-tout de l'humeur mélancolique, des vapeurs chaudes, âcres & brûlées. Il n'y a pas de vraie inflammation ni de fièvre, proprement dite, mais une chaleur capable d'élever par le moyen du *consensus* ou de la sympathie, jusque dans le cerveau, des vapeurs âcres, mélancoliques, brûlées, bilieuses, qui montent des hypocondres par les rameaux de la veine-cave par les arteres & l'orifice de l'estomac. C'est principalement la rate qui produit l'affection hypocondriaque; & les autres viscères des hypocondres sont bientôt affectés par sympathie. Le vice de l'estomac est cause qu'il se forme un chyle aqueux ou sans qualité, d'autres fois trop épais, ou qui n'est pas assez travaillé: s'il est trop aqueux, il est incapable de nourrir, il se résout & se porte à la tête; de-là viennent les rhumatismes, douleurs vagues, fluxions, insomnies. La partie la plus grossiere demeure en stagnation, s'épaissit, se brûle; il se forme des obstructions, & s'engendre une humeur mélancolique. La rate ne pouvant corriger cette humeur, ni la chasser, parce qu'elle est trop refroidie, elle s'y amasse; mais comme ce viscere ne peut pas contenir toute celle ce qui se forme, elle regorge dans les autres viscères; elle occasionne de l'obstruction, de l'engorgement & de l'inflammation: on peut dire la même chose des vices du foie, du mésentere & des autres viscères des hypocondres dont les fonctions sont dérangées par quelque vice considéra-

ble & permanent ; mais la premiere cauſe de toutes ces maladies eſt l'eſtomac.

NICOLAI CHESNEAU, *Obſervationum medicarum libri quinque. Pariſiis*, 1672.

*Lib. iij, cap. xiv, de hyſtericâ Paſſione.*

. . . . Quand je réfléchis ſur l'origine & tous les phénomenes de l'affection morbifique à laquelle on donne le nom de *paſſion hyſterique*, je ne puis être du ſentiment commun ſur pluſieurs points de doctrine relatifs à cette maladie. . . . . Voici donc mon opinion. Je dis que la paſſion hyſtérique n'eſt pas une affection ſimple, mais qu'on comprend ſous ce nom pluſieurs maux occaſionnés par une vapeur maligne qui s'éleve d'une matiere quelconque qui eſt corrompue, & qui éprouve une efferveſcence extraordinaire, ainſi qu'il arrive dans la maladie hypocondriaque; matiere dont le ſiége eſt aux environs de la matrice, & quelquefois dans la matrice même. Cette vapeur occaſionne divers ſymptomes ſelon la nature de la malignité & ſa quantité, & ſelon la nature des parties ſur leſquelles elle ſe porte. Si elle attaque le cœur, il ſurvient des palpitations, des ſyncopes, des angoiſſes, de l'interruption dans les pulſations : ſe jette-elle ſur les organes de la reſpiration ? Le malade a des ſerremens de poitrine, de la difficulté de reſpirer. . . . .

MICHAELIS ETMULLER. *Diſſertatio de Malo hypochondriaco*, 1676. *Ejuſdem Opera medica Francf.* 1688, *in-fol.*

. . . . L'affection hypocondriaque eſt une douleur accompagnée d'un ſentiment de peſan-

teur & de reſſerrement qui a ſon ſiége, principalement à l'eſtomac, au diaphragme & à tout le méſentere : elle eſt occaſionnée par une convulſion des nerfs de ces parties que produit une humeur viſqueuſe, acide, qui irrite les premieres voies, & en particulier les parties nerveuſes de l'eſtomac. La cauſe prochaine de l'affection hypocondriaque eſt la crudité acide de l'eſtomac : le chyle étant acide, la qualité du ſang devient mauvaiſe ; il ne fournit plus d'eſprits ; la lymphe eſt acide, & la bile ſans vertu ; le genre nerveux éprouve de l'irritation ; le levain digeſtif vicié eſt moins volatil & trop acide ; les alimens forment une pâte acide, dont le mêlange avec la bile occaſionne des phlogoſes, des vents, des borborygmes, des douleurs lancinantes : un acide auſtere épaiſſit les excrémens, ce qui cauſe la conſtipation ; il coagule le ſang, de-là les palpitations de cœur ; il irrite les hypocondres, & les membranes de la tête, & par-là occaſionne la douleur dans ces parties. Enfin, ſelon Etmuller, le ſcorbut eſt le dernier degré de la maladie hypocondriaque.

THOMÆ SYDENHAM, *Diſſertatio epiſtolaris ad Guilleminum Cole.... de Affectione hyſtericâ, Londini*, 1681, *in*-12.

.... Quoique les anciens ayent attribué les ſymptomes que produiſent les affections hyſtériques au vice de la matrice ; néanmoins ſi l'on prend la peine de comparer les maladies hypocondriaques que l'on croit être cauſées par certaines obſtructions de la rate ou des autres viſceres, avec les ſymptomes qu'on

remarque dans les femmes hyſtériques ; on verra que ces affections ſe reſſemblent beaucoup. Il faut cependant avouer que les femmes ſont plus ſujettes à cette maladie que les hommes, non que la matrice ſoit plus ſouvent indiſpoſée que les autres parties, mais pour d'autres cauſes que nous indiquerons plus bas. Les affections que l'on nomme *hypocondriaques*, quand elles attaquent les hommes, & *hyſtériques* dans les perſonnes du ſexe, viennent de l'ataxie, ou irrégularité du cours des eſprits animaux, ces eſprits ſe portant avec trop d'impétuoſité, ou en trop grande quantité dans certaines parties, & dans d'autres, en trop petite quantité, ou trop lentement, ou ne s'y portant point du tout; les unes & les autres ſouffrent plus ou moins de cette diſtribution inégale, qui étant entiérement oppoſée à l'économie de la nature, conſtitue l'état maladif: ainſi ſont produits les ſymptomes auſſi variés que multipliés & bizarres des affections hyſtériques & hypocondriaques, les douleurs les plus aiguës & de toute eſpece, les tumeurs, les gonflemens, les convulſions, les ſpaſmes, les vomiſſemens, les palpitations, & preſque tous les maux dont les diverſes parties du corps, tant internes qu'externes, peuvent être le ſiége. Ces accès hyſtériques ou hypocondriaques ſont déterminés ou excités par les douleurs longues, les peines qui troublent l'ame, les fatigues exceſſives du corps & de l'eſprit, le défaut de nourriture ou d'alimens aſſez fortifians, les évacuations trop abondantes, ſoit de ſang, ſoit des autres humeurs du corps. L'origine ou la cauſe prochaine antécédente de l'irrégularité dans la diſtribution des eſprits animaux, qui produit

les ſymptomes nerveux, eſt la conſtitution trop foible de ce fluide animal, ou le défaut des qualités qui lui ſont néceſſaires; & ce vice eſt naturel, ou il s'acquiert par la longue influence des cauſes occaſionelles indiquées ci-deſſus, qui deviennent cauſes éloignées prédiſpoſantes. Outre l'homme que l'on peut appeller extérieur, & qui eſt compoſé de parties qui tombent ſous les ſens; il y a un homme intérieur formé du ſyſtême des eſprits animaux, & qui ne ſe peut voir que des yeux de l'eſprit. Ce dernier, étroitement joint, &, pour ainſi dire, uni avec la conſtitution corporelle, eſt plus ou moins aiſément dérangé de ſon état, ſelon que les principes qui forment la machine, ont reçu plus ou moins de fermeté de la nature. C'eſt pourquoi cette maladie attaque beaucoup plus d'hommes que de femmes, parce qu'elles ont une conſtitution plus délicate, moins ferme, qu'elles menent une vie plus molle, & ſont plus accoutumées aux voluptés ou commodités de la vie, & à ne pas ſouffrir. Un ſymptome particulier à l'affection hyſtérique & hypocondriaque, eſt une urine abondante & limpide: il diſtingue ces maladies de toutes les autres; il annonce l'accès, ſubſiſte pendant qu'il dure, & il ne ceſſe qu'après que l'urine a repris ſa couleur naturelle. De tous les ſymptomes dont ces maladies ſont accompagnées, il n'y en a point de plus fréquent que la douleur qu'elles cauſent dans le dos; & quel que ſoit le ſiége des douleurs, elles laiſſent après elle une ſenſibilité dans la partie, qui la met hors d'état de pouvoir ſouffrir qu'on la touche, mais qui ſe diſſipe peu

à-peu. L'excrétion exceſſive de ſalive claire, & les ſueurs nocturnes ſont encore des ſymptomes très-fréquens. Les ſymptomes ſont ſouvent précédés d'un froid conſidérable, qui communément ne ceſſe qu'avec l'accès, & approche de celui des cadavres : cependant le pouls paroît conſerver ſon état naturel. La plûpart des hyſtériques que j'ai vues, ſe ſont plaintes d'abbatement, de foibleſſe ; elles me montroient leur poitrine comme le lieu d'où il leur ſembloit que venoit cet accident.

L'eſprit eſt, pour ainſi dire, encore plus affecté que le corps dans les affections hyſtériques & hypocondriaques ; le malade perd toute eſpérance de guérir, ſe croit menacé de tous les maux qui peuvent attaquer le corps humain ; la cauſe la plus légere excite en lui la terreur, la colere, la jalouſie, la méfiance, & toutes les autres paſſions propres à attriſter ; il fuit & hait tous les plaiſirs, la diſſipation même ; ſon eſprit dans la perplexité change à chaque inſtant de réſolution.

Je ne parcourrai pas avec Sydenham les principales eſpeces d'affections hyſtériques & hypocondriaques ; ce ſeroit répéter une partie de ce qu'a dit M. Whytt ; mais la célébrité de l'Hippocrate Anglois, & l'approbation qu'a reçue la diſſertation ſur l'affection hyſtérique, ne nous permettent pas d'obmettre le traitement qu'il conſeille. La principale indication à remplir eſt de donner de la force, de la qualité au ſang qui fournit les eſprits animaux ; & comme l'irrégularité de ceux-ci dans leur cours, a pu par ſa durée altérer les autres humeurs,

il convient avant tout d'en diminuer la quantité par la ſaignée & la purgation, ſuppoſés que les forces le permettent. S'il y a des ſymptomes qu'on ne puiſſe négliger ſans danger, on emploiera d'abord un remede calmant ou anodin; puis on travaillera à régler le cours des eſprits par l'uſage des anti-hyſtériques. J'ordonne donc la ſaignée du bras, & je fais prendre un purgatif pendant trois ou quatre matinées; je preſcris, durant les trente jours ſuivans, l'uſage du fer en ſubſtance; c'eſt même par ce remede que je commence lorſque le malade eſt très-foible. On doit, pendant ce traitement s'abſtenir de tout purgatif qui, dans les maux hyſtériques & hypocondriaques, détruit les effets ſalutaires du fer. Durant l'uſage de ce dernier médicament, il faut faire prendre des remedes anti-hyſtériques ſous la forme la plus agréable aux malades, pour donner plus de qualité au ſang & aux eſprits animaux; & ils ſont plus efficaces en ſubſtance, qu'en infuſion ou décoction. Voici les remedes que Sydenham préféroit. Pour purgation: quatre pilules compoſées de pilules cochées majeures, deux ſcrupules; de caſtoréum en poudre, deux grains; de baume du Pérou, quatre gouttes. Pour remedes anti-hyſtériques: un julep compoſé des eaux de ceriſes noires, de rhue, de bryone, de chaque trois onces; de caſtoreum, demi-gros, dont on devoit faire un nouet qui ſe ſuſpendoit dans la liqueur; de ſucre, la quantité ſuffiſante: pour un julep à prendre à la doſe de quatre cuillerées dans les ſyncopes, en y ajoûtant à la premiere doſe, ſi l'accès étoit violent, vingt-cinq gouttes d'eſprit de corne de cerf. Pour

remede martial, deux pilules compoſées de limailles de fer, huit grains; & d'extrait d'abſinthe, la quantité ſuffiſante. Sydenham donnoit quelquefois le fer ſous les formes de ſels & d'électuaire; mais ce que j'ai rapporté ſuffit pour faire connoître ſa méthode : il faiſoit encore appliquer ſur le ventre, après la ſaignée, un emplâtre compoſé de galbanum diſſous dans la teinture de caſtoreum & paſſé, trois gros; de gomme tacamahaca, deux gros. Quand la maladie eſt légere, la purgation & les pilules martiales, ou ſeulement les pilules, ſuffiſent pour la guérir. Lorſque la maladie ne cede pas à ces remedes, il faut faire un long uſage des eaux minérales ferrugineuſes qu'on diſcontinue pendant les accidens pour les reprendre enſuite. Enfin ſi ce médicament ne réuſſit pas, on aura recours aux eaux chaudes ſulfureuſes, juſqu'à une parfaite guériſon. J'ai vu, dit-il, de bons effets de la thériaque de Veniſe; des infuſions de gentiane, d'angélique, d'abſinthe, de centaurée, d'écorce d'oranges, & autres fortifians dans du vin de Canarie ſeul, priſes à la doſe de quelques cuillerées, trois fois le jour; ainſi que du quinquina à la doſe d'un ſcrupule, matin & ſoir. Si ces remedes ne conviennent pas au tempérament du malade, on emploiera le lait par l'uſage duquel pluſieurs femmes ont été guéries de maladies hyſtériques, opiniâtres, ſur-tout de la colique hyſtérique que l'on ne peut appaiſer que par des doſes réitérées de narcotiques, la douleur revenant auſſi-tôt après que l'effet du calmant eſt paſſé. Sydenham recommande beaucoup l'exercice à cheval, principale-

dalement aux hommes : il leur rend, dit-il, la ſanté en très-peu de tems. L'accès ne donne-t-il aucun relâche ? on preſcrira l'*aſſa-fœtida*, le *galbanum*, le *caſtoreum*, l'eſprit de ſel ammoniac, & tout ce qui a une odeur déſagrable. S'il y a des douleurs vives, des vomiſſemens, de la diarrhée, on joindra aux anti-hyſtériques précédens le *laudanum*, mais après les évacuations convenables, ſur-tout chez les perſonnes robuſtes, pléthoriques ; mais quand le malade eſt foible, maigre, & que les douleurs aiguës durent depuis pluſieurs heures, on peut adminiſtrer, le *laudanum* avant la ſaignée & les purgations ; & ſa doſe doit être aſſez forte & aſſez réitérée pour faire ceſſer le ſymptome : on ſe gardera de procurer, auſſi-tôt après, aucune évacuation ; un lavement ſeul détruiroit l'effet du calmant.

LANGE : *Traité des Vapeurs, où leur origine, leurs effets & leurs remedes ſont méchaniquement expliqués. Paris*, 1689, *in*-12.

.... Les vapeurs ſont un tranſport de corpuſcules écartés par quelque fermentation intérieure allumée hors des vaiſſeaux ſanguins, au moyen de laquelle ces corpuſcules ſont tranſmis vers une partie éloignée de celle où eſt le foyer, ce qui en trouble & interrompt les fonctions naturelles. Pour déterminer les lieux d'où s'élevent ces vapeurs, il ne faut que s'attacher à connoître ceux où il ſe peut faire des fermentations ; & comme il ne s'en

peut faire en aucun lieu, s'il n'y a des fermens élaſtiques, on doit aſſurer que les endroits de notre corps qui ſont deſtinés pour en être le réceptacle, ſont auſſi la ſource des vapeurs. Ces fermens ſont ou entiérement contre nature, ou ce ſont les fermens propres de notre corps, mais qui ſont exaltés, & qui ont dégénéré de leur configuration naturelle. Quand ils ſont contre nature, on eſt aſſuré qu'ils ſe ſont formés par un abſcès, ou par un dépôt d'humeurs ſuperflues. Les fermens, les ſels, les acides, les corps élaſtiques (& ſous tous ces noms je ne comprends que la même choſe) ſont ordinairement diviſés en volatils, en fixes, & en eſſentiels qui tiennent le milieu. Le cerveau eſt le réceptacle des ſels volatils, & ils ſervent à former les eſprits animaux. Le ferment fixe a ſon ſiége dans la rate, c'eſt la partie groſſiere du ſang qui modere ſon activité; le ferment moyen ou eſſentiel, ſe forme & ſe conſerve dans toutes les glandules: un quatrieme ferment eſt le ferment ſéminal. De ces quatre fermens il ſe forme des vapeurs différentes par les différens caracteres qu'elles reçoivent de leurs cauſes. Les vapeurs cauſées par les fermens volatils du cerveau, ſont l'épilepſie: les vapeurs élevées par les fermens de la rate, ſont les vapeurs mélancoliques: les vapeurs élevées par les fermens ſéminaux, ſont les vapeurs hyſtériques. Les vapeurs ſe communiquent par les nerfs. Ce mal arrive par le mêlange des fermens naturels dépravés avec ceux des vaiſſeaux lymphatiques qui viennent s'y mêler, ou par le mêlange des fermens naturels ſains avec des fermens lymphatiques dépravés. De la legere fermentation viendront

des altérations legeres, les étourdiſſemens, la chaleur d'entrailles. Les ſels pouſſés dans différentes parties du corps, en diverſe quantité & force, fermentent dans ces parties avec les humeurs qui s'y trouvent, naturelles ou accidentelles, & produiſent tous les phénomenes des vapeurs.

CHASTELAIN: *Traité des convulſions & des mouvemens convulſifs, qu'on appelle à préſent* vapeurs. *Paris*, 1691, *in*-12.

*Page* 130. Dans la convulſion & les mouvemens convulſifs, les fibres motrices des muſcles ſont raccourcies par une matiere qui les remplit & les dilate; cette matiere qui les dilate ſans relâche dans une convulſion qui dure des mois & des années, doit être craſſe, ſéche & endurcie: au contraire, dans une convulſion qui ne dure pas long-tems, & qui a des retours, elle doit être fluide & mobile. Le ſang & les eſprits doivent être cette matiere fluide & mobile, qui fait immédiatement toutes les convulſions & tous les mouvemens convulſifs paſſagers ou périodiques, puiſque de tous les vaiſſeaux qui aboutiſſent aux fibres motrices, il n'y a que les arteres & les nerfs qui y diſtribuent leurs liqueurs, qui ſont le ſang, les eſprits & le ſuc nerveux. Le ſang & les eſprits font immédiatement cette convulſion & ces mouvemens convulſifs, lorſqu'ils ſont diſtribués en plus grande quantité qu'auparavant dans les fibres motrices, ou qu'ils y fermentent plus qu'il ne faut. La diſtribution inégale du ſang dans les fibres motrices, vient ou de la conſiſtance inégale de ſes parties, ou de la facilité

qu'il trouve à passer plutôt par une artere que par une autre, ou de la différente compression que les arteres souffrent par les parties qui les environnent, comme tumeurs, gonflemens, &c. ou de la différente disposition des fibres qui les reçoivent, celles-ci ayant trop de tension ou de relâchement, en un mot, de tout ce qui est cause qu'il y a des secousses & des ébranlemens considérables dans les nerfs.

Les convulsions & les mouvemens convulsifs se font aussi immédiatement par le vice du sang ou des esprits, & indépendamment de la distribution irréguliere de ces deux substances. Le sang & les esprits peuvent être distribués régulierement dans les fibres motrices, & peuvent pourtant causer des convulsions & des mouvemens convulsifs. Il suffit pour cela qu'ils fermentent irréguliérement dans les fibres motrices; ils font la convusion par leur fermentation irréguliere, quand elle demeure la même durant quelque tems; ils font, au contraire, des mouvemens convulsifs, quand elle est tantôt plus forte, tantôt plus foible dans des muscles antagonistes. Cette fermentation irréguliere dépend d'un certain vice, où du sang ou des esprits, ou des deux ensemble; de toutes les causes des convulsions, & des mouvemens convulsifs, l'irritation est la plus fréquente, & elle agit par l'ébranlement qu'elle cause aux nerfs: or un nerf fortement ébranlé, communique son ébranlement aux autres, à cause de l'union & de la connexion qu'ils ont ensemble, lorsque l'ébranlement d'un nerf donne occasion à l'ébranlement de quelques autres nerfs, il cause des convulsions ou des mouvemens convulsifs dans toutes les parties où les nerfs

ébranlés aboutiſſent ; & les effets de l'ébranlement ſont proportionnés à ſa violence, à ſa connexion plus ou moins étroite, avec tels ou tels nerfs, telle ou telle partie ; la cauſe des convulſions & des mouvemens convulſifs roule quelquefois dans le ſang, quelquefois dans les eſprits, dans les nerfs ou les fibres du cerveau ; elle eſt quelquefois arrêtée dans la tête dehors du cerveau, ou dans les parties voiſines, & quelquefois dans d'autres parties. Les cauſes particulieres des maladies dont il s'agit, ici ſont une matiere hétérogene, mêlée avec le ſang qui circule dans les fibres motrices ; & elle cauſe de la douleur quand elle excite une grande fermentation ; ou elles procedent de quelqu'irritation des nerfs & des parties nerveuſes, ou de quelque exploſion que les eſprits font avec une matiere étrangere dans le cerveau ou les nerfs : ſi cette cauſe eſt idiopathique au cerveau, c'eſt une ſanie du pus ou une ſéroſité âcre qui agit ſur cet organe, & l'irrite. Les convulſions & les mouvemens convulſifs, ſympathiques, dépendent néceſſairement des mêmes cauſes. Dans le ventre moyen ou inférieur, les viſceres glanduleux, & les glandes qu'ils contiennent ſont les parties les plus propres à ſervir de minieres aux maladies, à cauſe de leur uſage & de leur tiſſure, ſervant principalement à la ſéparation des matieres hétérogenes qui ſont contenues dans le ſang par filtration ou par cribration. Comme les glandes du méſentere reçoivent le chyle encore plein d'impuretés groſſieres, elles ſont plus ſujettes à s'embarraſſer que les autres glandes ; auſſi les convulſions & les mouve-

mens convulsifs sont très-souvent produits par des vices du mésentere ; & une lymphe aigrie est la cause la plus fréquente des tumeurs qui s'y forment, sur-tout quand elles se forment peu-à-peu, & sont d'une longue durée.

DUMOULIN : *Nouveau Traité du Rhumatisme & des Vapeurs. A Paris*, 1703, *in*-12.

*Seconde Partie : Traité des Convulsions, & principalement de celles qui sont comprises sous le nom de* Vapeurs ; *par M. B.*

Les convulsions qui consistent en des mouvemens déréglés & involontaires des parties, produits par des dérangemens, ou des agitations extraordinaires des fibres musculeuses de différens organes, sont toujours des maladies très-pressantes, souvent des plus incurables, & aujourd'hui des plus communes aux deux sexes.

Quand les fibres charnues dont sont composées presque toutes les parties organiques, éprouvent quelque changement, relativement à leur situation, à leur dégré de tension & de ressort : on voit paroître un nombre plus ou moins grand des symptomes qui constituent les vapeurs ou l'état vaporeux. Selon cet auteur, la maladie dont il s'agit, ou ses symptomes, ne sont point occasionnés primitivement par la corruption de quelque humeur que ce soit ; quand il y en a une ou plusieurs de vitiées, c'est le plus souvent l'effet du dérangement arrivé dans les fonctions ou l'action des fibres mouvantes. C'est l'ébran-

lement des fibres motrices, causé par des secousses ou des irritations qui se transmettent d'une fibre à l'autre : or, considérant les vapeurs sous ce point de vue, c'est avec raison que M. Dumoulin met dans le genre de cette maladie les effets de la piquûre des nerfs, des tendons, ceux de la morsure de certains animaux.

M. Dumoulin prouve qu'il ne peut pas s'élever des vapeurs du bas-ventre à la tête par les parties interposées, les solides étant trop compactes, & les vaisseaux trop pleins pour cela ; ce qui est suivi de la traduction libre de la Dissertation de Sydenham sur les maladies hystériques.

Lorsque, par une contexture de fibres organiques, qu'on ne peut encore bien déterminer, ou par l'action d'un levain dont on connoît aussi peu la nature, il se forme un sang épais, lent, acrimonieux & chaud qu'on a nommé *mélancolique*, parce qu'on a cru que ce n'étoit que de la bile condensée & noircie par un excès de chaleur ; la personne est ordinairement triste & rêveuse, ayant les humeurs plus pénétrantes & plus massives : elle réfléchit fortement, sur-tout quand les objets extérieurs ne la dissipent pas, & si les humeurs, venant à fermenter davantage que de coutume, les filamens changent par leurs tensions extraordinaires la situation ou la flexibilité qui leur convient ; il se forme cette disposition où l'on est capable de faire mille folies, par rapport à ceux qui n'ont pas de semblables affections ; c'est ainsi que les mélancoliques & les hypocondriaques passent à la manie. Les contorsions violentes, & les enlevemens de tout

le corps au-deſſus de la terre, que l'on raconte des énergumenes & des perſonnes extaſiées, nous pouvons les expliquer en faiſant remarquer que dans preſque toutes les parties du corps il y a des fibres mouvantes de la contraction deſquelles il ſe peut faire mille différentes compoſitions de mouvemens capables de tirer les membres ſelon toutes ſortes de directions, & ſi vous joignez à tous ces efforts des parties ſolides, les diverſes altérations que les humeurs peuvent recevoir, vous concevrez facilement que tout le volume du corps agité par le mouvement de tant de reſſorts, & par la raréfaction des ſucs dont il eſt pénétré, pourra perdre beaucoup de ſa péſanteur, & reſter, durant quelque tems plus léger que l'air groſſier dans lequel on le verra enlevé comme de lui-même.

Dans le traitement des maladies convulſives, il faut commencer par la deſtruction des cauſes manifeſtes quand on la peut procurer promptement : ainſi, lorſqu'on ſçaura que quelque corps pique une partie membraneuſe charnue, dont l'irritation produit les convulſions qui ſont la maladie ; il n'y a point de guériſon à eſpérer, à moins qu'on ne relâche la partie, ſi quelque ulcere s'eſt refermé, que les hémorrhoïdes ayent été ſupprimées ou les régles retenues ; on rouvrira cet ulcere, & on donnera des apéritifs convenables pour l'écoulement des matieres dont le ſéjour cauſe dans le ſang des fermentations & des aigreurs qui mettent tout le genre nerveux & muſculeux en convulſion. Secondement, on tâchera de diminuer la violence des ſymptomes dans leſ-

quels le malade eſt en danger ; mais il faut prendre garde qu'en voulant arrêter tout d'un coup la convulſion, on ne prolonge le paroxyſme, ainſi qu'il arrive quand on donne d'abord aux malades des mouvemens tout contraires à ceux de la maladie, au lieu de les changer peu-à-peu, de les ralentir par degrés, & de remettre inſenſiblement les parties dans leur diſpoſition accoutumée & la plus commode ; quant aux remedes, tant palliatifs que curatifs des vapeurs, & convulſions vaporeuſes, l'auteur a traduit Sydenham.

HUMFREDI RIDLEY *Obſervationes quædam medico-practicæ, &c. Londini*, 1738, *in*-8°.

*Obſerv.* 17 . . . . Quiconque examinera avec réflexion la multiplicité des formes ſous leſquelles ſe montre l'affection qu'on nomme *hyſterique*, trouvera la plus grande difficulté à déterminer quelle partie du corps humain eſt le ſiége principal de cette affection. Les nerfs ſont les ſeuls inſtrumens qui lui paroîtront capables de produire des accidens auſſi différens, & qui ſe varient avec tant de vîteſſe : c'eſt par leur moyen ſeulement qu'on peut rendre compte de la nature de ces ſymptomes & de leur différence.

Quant à la cauſe prochaine & immédiate, je penſe que l'on doit regarder comme telle tout ce qui peut empêcher ou pervertir les fonctions des eſprits animaux ; & cet effet vient des humeurs internes, ou des objets externes ; ou bien il dépend d'une humeur acide, alcaline, ou d'une autre nature, mais

certainement de quelque chose qui peut être nuisible selon la force de son action, & la disposition du sujet sur lequel elle agit. Cette cause a ceci de particulier, qu'elle diffère, du moins en très-grande partie, des causes des maladies essentielles auxquelles elle ressemble si fort, soit à raison de son intensité, soit à raison de sa durée: c'est pourquoi on supporte aisément les attaques de cette maladie, parce que leur cause est foible, ou bien ils se dissipent facilement, cette cause étant de nature à être aisément détruite. Peut-être les anciens & les modernes ne se sont-ils accordés à donner à ces maux le nom de *vapeurs*, que parce que leur caractere principal est de différer des maladies essentielles par leurs causes légeres & aisées à dissiper; au lieu que les premieres sont profondément enracinées, & difficiles à détruire.

JOHN PURCELL: *Treatise of vapours, &c. London*, 1707, *in*-8°.

*Chap. II.* . . . . Je ne regarde pas comme cause suffisante des vapeurs, ni les solides du corps, ni le sang, ni les produits des sécrétions, tels que les esprits animaux, la lymphe, la bile, le suc pancréatique, gastrique ou intestinal, ni la matrice, ni le désordre des esprits, ni le chyle; il n'y a que les alimens capables d'occasionner de pareils maux: si par un vice quelconque de coction, les alimens se changent en crudités, & matieres non digérées, ces crudités s'amassent peu-à-peu dans les rides & les plis de l'estomac & des intestins où elles restent quelque tems sans mou-

vement ni fermentation ſenſibles juſqu'à ce que leur ſels groſſiers ſoient diviſés & mis en mouvement par la chaleur des parties voiſines. La fermentation eſt augmentée par les diverſes humeurs que les glandes ſituées dans le bas-ventre, verſent dans les inteſtins ; & par-là les crudités ſont fondues & rendues fluides au point d'entrer par les vaiſſeaux lactés dans le ſang où elles produiſent tous les ſymptomes nerveux. Ce même auteur dit dans un autre endroit, que le déſordre des eſprits eſt la cauſe immédiate de pluſieurs ſymptomes, & que les obſtructions le deviennent auſſi, mais ſecondairement.

GEORG. ERN. STHALII *Theoria medica vera. Halæ*, 1708, *in-4°. Diſſertationes de motu tonico, de motibus ſpaſmodicis, de æſtu maris microcoſmici & aliæ.*

Le mal hypocondriaque hyſtérique eſt une douleur aſſez violente, accompagnée de tenſion & de compreſſion, qui ſe fait ſentir principalement ſous les hypocondres, & à laquelle ſe joignent divers autres ſymptomes ſympathiques cauſés par une congeſtion d'un ſang abondant & trop épais qui ne circule pas avec régularité dans la veine-porte. L'effort qu'elle fait pour ſe procurer une ſortie, ſoit par les parties ſupérieures, ſoit par les parties inférieures ; l'atonie venteuſe en devient la cauſe accidentelle ; enfin ils ont pour cauſe conjointe la diſtenſion ſucceſſive des vaiſſeaux méſaraïques & ſpléniques que produiſent les

ſtaſes qui s'y forment, & les efforts que fait la nature pour les diſſiper. On le nomme *mal hypocondriaque* ſimplement, quand il attaque les hommes chez qui la nature fait effort pour ſe débarraſſer du trop de ſang par le vomiſſement ou les hémorrhoïdes; on l'appelle *mal hyſtérique* quand il attaque les femmes chez qui le cours des régles n'eſt pas tel qu'il doit être. Cependant il n'y a pas de différence eſſentielle dans ces deux affections. Le mal hypocondriaque en particulier conſiſte dans des douleurs qui ſe font ſentir ſous les côtes, & ſur-tout du côté gauche: elles ne ſont pas ſeulement aiguës, lancinantes, & très-vives, mais tenſives, gravatives, compreſſives, conſtrictives, & même ſuffocantes, quelquefois accompagnées d'une ſenſation d'ardeur, de brûlure, ou ſeulement picotantes; il s'y joint fréquemment un gonflement conſidérable & la dureté de l'hypocondre gauche. Les principaux ſymptomes hypocondriaques prennent le caractere & la marche des commotions & directions du ſang, affectant dans la jeuneſſe la poitrine ou les viſceres qui en ſont le plus voiſins, & dans un âge plus avancé les parties inférieures du bas-ventre. Les affections hyſtériques, proprement dites, ſont des affections ſoudaines & violentes, premierement des viſceres qui ſont dans les hypocondres; telle eſt l'origine des angoiſſes anxiétés, oppreſſions, ſuffocations, gonflemens, envies de vomir, dégoûts, appétits dépravés: ſecondement, du milieu de l'abdomen; de-là dépendent les ſenſations vives & ſoudaines de reſſerrement, de preſſion, les divers accidens cauſés par les vents, les coliques vi-

ves, la conſtipation : troiſiémement, des parties qui ſervent à la reſpiration, à la déglutition ; ce qui fait naître la difficulté de reſpirer & d'avaler, les palpitations de cœur, les reſſerremens de la gorge, enfin de la tête, & des ſens internes d'où viennent les douleurs aiguës, les vertiges, le trouble de l'eſprit.

Je crois qu'on peut encore trouver la théorie de diverſes affections nerveuſes dans la doctrine de Sthal ſur le mouvement tonique, ſur les variations toniques contre nature, & les ſpaſmes : on y reconnoîtra en partie ce que Boerhaave nomme la *mobilité* : en effet le mouvement tonique eſt ce mouvement de reſſerrement & de relâchement des parties molles, au moyen duquel le principe vital entretient & favoriſe la circulation des humeurs, & leur direction à telle ou telle partie ; elles augmentent & elles diminuent comme lui, pourvu qu'il ne ſoit dans aucun degré exceſſif ; car alors ſe forment ou les ſtaſes, les engorgemens dans les fluides, ou les ſpaſmes & les convulſions dans les ſolides. Quoique le mouvement tonique ſoit involontaire, il eſt auſſi ſoumis à notre volonté ; ce qui rend ſon action ſi fréquente : or en augmentant ou diminuant ſelon ſa force des ſenſations & de l'imagination, il donne naiſſance à beaucoup d'accidens nerveux : quant à ſa diſpoſition à augmenter ou à diminuer, il la tient de l'état des parties molles, qui lui-même eſt ou naturel, ou acquis par le régime & les maladies.

HERMAN. BOERHAAVE *Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis. Leydæ*, 1715, *in*-8°.

GERARDI VAN-SWIETEN *Commentarii in Aphorismos Boerhaavii. Lugduni Batavorum*, 1745, *in*-4°.

Nous mettons sous le nom de Boerhaave, ce que M. Van-Swieten a donné comme sa doctrine : elle a gagné sans doute à être exposée par un aussi sçavant commentateur ; mais les principes sont ceux de Boerhaave, & on les retrouve expliqués par lui, & de la même maniere, dans un de ses ouvrages auquel on n'a rien ajoûté, qui est, *Prælectiones de Morbis nervorum Lugduni Batavorum*, 1761, *in*-8°.

§. 633. Il y a des personnes dont le genre nerveux est si mobile, si susceptible d'irritation, & la circulation du fluide nerveux, si facile à déranger qu'une légere affection de l'esprit suffit pour leur occasionner une anxiété extrême, des spasmes, des douleurs extraordinaires des convulsions, &c.

*Præl de M. Nerv.*..... On trouve des sujets d'une sensibilité extrême, ou que les choses les plus légeres affectent, & qui cedent facilement à toute impression : chez eux, les solides sont extrêmement délicats, les esprits faciles à irriter & à changer de direction : on sçait que tel est le sang, tel est le *serum* ; tel *serum*, telle lymphe ; telle lymphe, tel esprit : or dans les constitutions foibles, le sang se trouve dissous, à peine se coagule-t-il ; le *serum*, sera donc sans consistance, sans qualité, la lymphe ressemblera au *serum*, & ainsi des au-

tres fluides que fourniſſent ceux-ci ; ce qui ſe voit dans les fluides qui tombent ſous les ſens, arrive auſſi aux liqueurs qui en viennent. Par-là il devient probable que la paſſion hyſtérique, & la maladie hypocondriaque, dites ſans matiere, dépendent de la diſpoſition ou de l'état particulier des fibres. C'eſt à cette ſenſibilité, à cette mobilité que l'on doit attribuer ces angoiſſes, ces ſpaſmes, ces douleurs ſingulieres qu'éprouvent ſi aiſément les filles qui ont les pâles couleurs, les gens trop livrés à l'étude & à la méditation : le plus petit bruit, l'apparence d'un danger les font trembler ; au lieu qu'ils conſerveroient leur ſang froid, s'ils avoient les fibres fortes.

§. 916 & 1098. Lorſque les parties les plus fluides de la maſſe du ſang étant diſſipées par quelque cauſe que ce ſoit, les plus groſſieres & les moins propres au mouvement s'uniſſent, ſe joignent, il ſe forme cette cacochymie du ſang que les anciens médecins ont appellée *atrabilaire*. La cauſe qui a produit ce vice du ſang, ſubſiſte-t-elle long-tems ? l'atrabile s'amaſſe dans les viſceres du bas-ventre, y devient épaiſſe, viſqueuſe ; elle s'y attache & perd ſon mouvement ; c'eſt ce qu'on nomme la *maladie hypocondriaque* qui attaque la rate, l'eſtomac, le pancréas, l'épiploon, le méſentere. Elle diffère de la vraie mélancolie des anciens ; 1° par les ſymptomes, celle-ci en ayant de beaucoup plus graves que la premiere ; 2° par ſa nature, l'atrabile étant dans celle-ci mêlée avec le ſang..... Mais comme cette anxiété ſpaſmodique qu'éprouvent ceux qui ont tout le genre nerveux, facile à irriter, a fréquemment ſon ſiége dans la région

des hypocondres, & que ce ſymptome fait appeller *hypocondriaques* les perſonnes qui l'ont, il ſeroit à propos de donner à la premiere maladie le nom de *mal hypocondriaque, avec matiere;* & à la ſeconde, celui de *mal hypocondriaque ſans matiere;* en effet, dans le dernier cas, ſouvent il ne ſe trouve aucun vice dans les viſceres; & dès que le ſpaſme ou les vents ſont diſſipés, toute l'angoiſſe ſe calme.... Mais cette affection nerveuſe ou ſpaſmodique favoriſe la formation de l'affection atrabilaire, en dérangeant les fonctions des viſceres. On trouve principalement dans ſes *Leçons ſur les Maladies des nerfs*, l'ouvrage le plus conſidérable qui ait été publié ſur cette matiere: on y trouve, dis-je, tous les principes pathologiques propres à expliquer les affections nerveuſes hyſtériques & hypocondriaques; à la vérité, ils y ſont épars, & la plûpart n'y ont pas aſſez d'étendue. Par exemple, on n'y voit que quelques-uns des effets du vice morbifique, que Boerhaave nomme la mobilité dans lequel les eſprits ſont trop faciles à ſe mettre; il n'y eſt parlé qu'en peu de mots, & en paſſant des affections hypocondriaques & hyſtériques qu'il attribue, ſoit à la mobilité, ſoit à l'atrabile accumulée dans les viſceres; mais on y lira avec fruit & avec plaiſir une multitude de faits intéreſſans ſur les maladies des nerfs, telles que nous les conſidérons, avec des explications ingénieuſes de leurs phénomenes: dans l'article des maladies des nerfs, occaſionnées par le vice des humeurs, par le pus, les virus cancéreux, ſcorbutique, vénérien, les eſprits animaux dégénérés comme dans la maladie qu'il nomme *podagra*, dans

l'*arthritis*, & le rhumatiſme leſquels dépendent d'une humeur plus ou moins groſſiere qui irrite les tégumens. Dans l'art. de la pléthore qui fait naître divers ſymptomes nerveux, tels que ceux qu'éprouvent les femmes dont les régles ſont retardées, diminuées ou ſupprimées, les hommes chez leſquels les hémorrhoïdes ne fluent pas, ou ne le font qu'imparfaitement, & toutes les perſonnes chez leſquelles la partie du ſang la plus groſſiere s'amaſſe dans les vaiſſeaux méſentériques ou cœliaques. Dans l'art. du manque de qualité dans le ſang, ou défaut de ſa partie rouge, d'où il eſt évident que de ce vice dépendent les ſymptômes nerveux, ſi communs dans les pâles couleurs, après les fauſſes couches, à la ſuite des grandes pertes de ſang. Les accidens, en ſe diſſipant par l'uſage de tout ce qui contribue à augmenter la partie rouge du ſang, & à rendre aux fibres leur ton, leur élaſticité, prouvent la vérité de cette théorie. Dans l'art. de l'Acrimonie du ſang ſur les vaiſſeaux de la pie-mere, à quoi ſe rapportent naturellement l'effet des liqueurs ſpiritueuſes, & de toutes les ſubſtances qui ont des parties aſſez tenues pour être portées avec le ſang juſques dans le cerveau, telles que le muſc, le *caſtoreum*, les poiſons, les exhalaiſons putrides, les émanations de certains végétaux & minéraux, &c. Dans l'art. des Maladies qui attaquent la ſubſtance même du nerf, on y trouve les léſions des tendons, & celles des nerfs mis à nud, ou des cors calleux; de ce genre ſont les maux de dents, les cors, les verrues, &c. tout ce qui peut ron-

ger, comprimer ou trop étendre les nerfs. Dans l'art. des Paſſions de l'ame & de leurs effets morbifiques, où ſont peints les maux que cauſent les paſſions fortes auxquelles on s'abandonne, & celles que l'on veut réprimer. Dans l'art. des Maladies de l'imagination, qui renferme les effets nuiſibles de l'imagination trop forte ou trop vive, la folie, &c. Dans l'art. du *Senſorium* affecté par ſympathie, où il traite des maladies nerveuſes dans leſquelles le *ſenſorium* commun eſt affecté par une irritation qui ſe fait immédiatement au-deſſous du diaphragme ou au meſentere, ou dans les inteſtins, la veſſie, les reins, la matrice. Dans l'art. des Effets morbifiques que produiſent ſur le *ſenſorium* commun les humeurs de mauvaiſe qualité, que contiennent les premieres voies. Dans l'art. des Effets de l'atrabile à laquelle il attribue l'extaſe, certaines épilepſies & des convuiſions. Dans l'art. de l'Action des nerfs de l'eſtomac, des premieres voies, & même des parties plus éloignées, ſur le *ſenſorium* commun où l'on voit la démence, le vertige, des lypothymies, la paralyſie, dépendre des ſenſations que ces nerfs éprouvent. Dans l'art. de l'Action de tous les autres nerfs du corps ſur le *ſenſorium* commun, à quoi ſe rapportent nombre de maladies de la tête & du genre nerveux, le chatouillement, les effets des plaiſirs de l'amour, ceux des poiſons, comme le tabac, le venin de la vipere. Dans l'art. des Maladies du *ſenſorium* commun, duquel dépendent certaines maladies nerveuſes, par la ſeule influence qu'a ſur le corps cette partie qui eſt la même choſe que l'*impetum faciens* d'Hippocrate, de

ce principe sur le corps dont il dérange toutes les fonctions animales & naturelles. Dans l'art. de la Sympathie, qui renferme l'effet des causes externes sur les nerfs.

L'ouvrage est terminé par des Traités sur les Maladies de la tête, qui dépendent du système nerveux, telles que le vertige, l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie; elles y sont décrites dans toutes leurs circonstances ou leurs phénomenes, pour avoir occasion de faire voir lesquels viennent des arteres ou des membranes, ou de la moëlle même.

Je finirai ces extraits de la doctrine de Boerhaave sur les Maladies des nerfs, par son sentiment sur l'affection hystérique, §. 1075, *comm. in aph.* On ne peut nier, dit-il, que des humeurs corrompues amassées dans la matrice, ou dans les vaisseaux de sa substance, ne puissent causer de très-grands maux, en irritant cette partie qui a beaucoup de nerfs. Cependant lorsqu'il ne coule pas d'*ichor* de la matrice; que rien n'indique qu'il y ait inflammation, ulcere, squirrhe ou un autre mal local, & qu'une passion de l'ame a occasionné cette multitude de symptomes, qui constitue l'affection hystérique; or on sçait que la même chose s'observe quelquefois chez les hommes; il est clair que la matrice ne peut pas passer pour la cause unique & suffisante de la passion hystérique; mais tous les symptomes nous démontrent que c'est dans les nerfs qui se distribuent aux visceres du bas-ventre, que naissent ces mouvemens déréglés qui troublent ensuite le cerveau, & produisent des convulsions.

ARCHIBALDI PITCARN *Elementa Medicinæ physico-mathematica*..... 1717.

*Lib.* 11, *cap.* 22, §. L'affection hypocondriaque dépend de ce que le chyle & le sang ne sont pas suffisamment travaillés, broyés dans l'estomac, le poumon & la rate. Je mets, dit-il, l'intestin colon au même rang que l'estomac, comme cause de l'affection hypocondriaque, parce qu'il a souvent plus d'influence dans cette maladie que la rate. La passion hystérique n'a pas d'autre origine. Selon lui, le défaut de ce broyement produit l'acide que l'on observe quelquefois dans l'estomac & les intestins des hypocondriaques, parce que tout ce qui est broyé par un mouvement continuel, ne donne pas naissance aux acides, mais cela seulement qui est en stagnation, ou devient adhérent par le défaut de mouvement & de broyement; tous les symptomes de l'affection hypocondriaque peuvent être attribués à l'estomac & à la partie du colon, qui occupe le côté gauche, excepté cette violente pulsation, ce battement que l'on observe quelquefois, & qui est occasionné par l'engorgement de l'artere splénique; il y a beaucoup des symptomes qu'éprouvent les hypocondriaques & les hystériques, qui sont convulsifs, & produits par la compression que forment sur le cerveau de petites arteres où il circule un sang qui n'est pas assez broyé.

FRIDERICI HOFFMANNI *Medicina rationalis Systematica*, 1718.

Je pense que la maladie hypocondriaque a

ſon ſiége dans le canal alimentaire membraneux & extrêmement nerveux, qui forme l'eſtomac & les inteſtins. Ce canal qui eſt compoſé de quatre membranes ſéparées par un tiſſu cellulaire, a une eſpece de mouvement vermiculaire ou périſtaltique, qui conſiſte en une contraction & un relâchement alternatifs. Ces mouvemens contribuent à la digeſtion, à la ſécrétion de la bile, du ſuc pancréatique, à la préparation du chyle, à ſa circulation; il chaſſe du corps les crudités, les excrémens, les vents & l'air ſorti des alimens; il facilite la circulation, l'entretient égale; enfin c'eſt le principal moyen que la nature emploie pour que les inteſtins s'acquittent de leurs fonctions. L'affection hypocondriaque conſiſte dans l'état contre nature de ce mouvement périſtaltique, lorſqu'il eſt en partie affoibli ou détruit dans un endroit, & trop fort dans un autre, ou lorſqu'il ſe fait en ſens contraire, c'eſt-à-dire, du bas en haut. Ce relâchement & cette contraction ſpaſmodique qui exiſtent en même tems dans les inteſtins, & ſe ſuccédent l'un à l'autre, conſtituent, étant viciés, l'eſſence de la maladie hypocondriaque, & ſuffiſent pour rendre raiſon de tous ſes ſymptomes. Au moyen de la communication que le ſyſtême nerveux entretient entre toutes les parties du corps, les ſpaſmes des inteſtins en font naître dans d'autres parties; la circulation eſt irréguliere par tout le corps. Les reſſerremens ſpaſmodiques des nerfs du bas-ventre ſont ſuivis d'urines claires, aqueuſes, de difficulté d'uriner; ceux de la poitrine, de palpitations, de ſuffocations, &c. La principale cauſe éloignée eſt la ſtagna-

tion du ſang & des humeurs vitales dans les tuniques membraneuſes & nerveuſes des inteſtins ; & cette ſtagnation dépend ſouvent de ce que la circulation dans le foie eſt trop lente. Un tel ralentiſſement peut venir de la ſuppreſſion d'écoulemens habituels ou néceſſaires, d'une diſpoſition héréditaire, du froid, des alimens groſſiers, venteux, acides, de la vie ſédentaire, des paſſions..... Il n'eſt pas douteux que les affections ſpaſmodiques qu'éprouvent les hypocondriaques & les hyſtériques, n'ayent leur ſiége dans les parties nerveuſes, & ſurtout dans les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, doù elles ſont communiquées par le nerf intercoſtal à la tête, à la poitrine, aux reins, au foie & à tous les organes principaux du corps. Quant à l'affection hyſtérique, c'eſt une maladie du même genre que la précédente ; ſa cauſe eſt dans la matrice ; & on doit regarder comme telle le relâchement, l'affoibliſſement de ce viſcere ; tout ce qui peut l'irriter, ſoit la ſemence, ſoit le ſang vicié ou trop abondant ; mais le ſiége du mal eſt dans l'eſtomac & les inteſtins : les ſuffocations, les douleurs vives de l'eſtomac, du dos, des inteſtins, le gonflement de l'eſtomac, les rots, les envies de vomir, & cette multitude de ſymptomes de toute eſpece qui accompagnent la paſſion hyſtérique, n'indiquent rien autre choſe, ſinon que l'eſtomac, cet organe ſi important & ſi ſenſible, eſt affecté d'une maniere déſagréable.

RICHARD BLACKMORE: *A Treatiſe of the ſpleen, and vapours or hypochon-*

*driacal and hyſterical affections, &c. London*, 1725.

*Sect.* 11. L'affection nerveuſe n'a pas ſon ſiége principal dans l'eſtomac, la rate, les régions inférieures de chaque côté, ou le deſſous des côtes, ou aucune autre partie du corps; mais elle vient tantôt de l'une, tantôt de l'autre; & elle eſt cauſée par les humeurs nuiſibles que ces parties contiennent, ſoit qu'elles y ayent été engendrées, ſoit qu'elles y ayent été dépoſées par les nerfs ou par les conduits lymphatiques diſtribués dans tout le corps. Cette affection paroît conſiſter eſſentiellement en une conſtitution irréguliere morbifique des eſprits, ou dans une diſpoſition à ſortir de leurs réſervoirs, à ſe conſommer; ce qui fait qu'ils ſont, en peu de tems, diſſipés, & qu'ils coulent avec une trop grande activité, & d'une maniere tumultueuſe dans les fibres membraneuſes & muſculeuſes. Par ce déſordre & cette précipitation, ils troublent & accélerent le mouvement du ſang, occaſionnent des ſpaſmes, des convulſions, & changent l'ordre de toutes les fonctions du corps, tandis que les fibres & les mouvemens de l'organe vital ceſſent d'agir de concert & avec harmonie, & que la marche réguliere de la nature eſt interrompue & remplacée par le déſordre & la confuſion.

VIRIDET : *Diſſertation ſur les Vapeurs qui nous arrivent. Yverdon*, 1726, *in*-8°.

.... Je diviſe les vapeurs en générales & particulieres. Les générales ſont des chaleurs

accompagnées de rougeurs qui naiſſent en tout le corps dans le moment, & finiſſent bientôt après. Les particulieres ſe forment dans une partie, puis la chaleur avec la rougeur occupent tout le corps, elles paſſent bientôt. Les générales viennent de la ſuſpenſion du cours des eſprits animaux, qui donne lieu à leur mouvement irrégulier. Les particulieres viennent d'un ferment dans ou auprès des nerfs, ou de la contraction de la cavité des nerfs, par leſquels les eſprits animaux remontent ou deſcendent; les eſprits remontent des capillaires des nerfs à leurs troncs; il eſt rare quand ils deſcendent; il l'eſt encore plus quand ils remontent & deſcendent avec précipitation, ſurtout en ondoyant; il eſt extraordinaire quand ils produiſent le même mouvement dans le nerf oppoſé; on voit des exemples de tous ces mouvemens dans les maladies des nerfs ou vapeurs. Ces eſprits animaux ſont des ſels alkalis qui ont beaucoup de pores, dont les uns ſont remplis par des ſoufres très-déliés, & les autres par le paſſage de l'æther; ils ſe meuvent avec beaucoup de vîteſſe, quand leur mouvement eſt ſuſpendu ou changé; ils cauſent des vapeurs, s'ils ont trop de ténuité; car quand ils ne ſont pas trop ſubtils, leur arrêt ni leur retour ne produit pas des vapeurs. M. Viridet regarde comme cauſant cette ténuité des fibres, tout ce qui irrite les perſonnes devenues ſenſibles à l'excès, & produit chez elles des ſymtomes extraordinaires, ainſi que tout ce qu cauſe à la longue cette ſenſibilité, cette irritabilité; tels ſont les échauffans, les fortes tenſions d'eſprits, l'uſage des liqueurs fortes, du vin, du caffé. Les acides cauſent auſſi les vapeurs

peurs en ſe volatiliſant ; ce qui arrive, parce qu'il ſe forme par les cauſes éloignées des vapeurs des pores dans la ſubſtance des acides, par leſquels l'æther entrant abondamment, leur donne aſſez de mouvement pour les porter dans le cerveau & dans les nerfs, où venant à rencontrer les alkalis, ils cauſent des maux infinis.

Les perſonnes auxquelles la plûpart des acides ont été volatiliſés, ont la conception facile, l'expreſſion aiſée, les termes énergiques, une pénétration prodigieuſe & des penſées à l'infini ; mais cette heureuſe conſtitution qui eſt capable de tout, eſt aſſujettie à de grands maux, quand l'efferveſcence du ſang fait entrer ces acides dans les nerfs avec les alkalis volatils ; les alkalis volatils piquent légérement la ſuperficie intérieure du nerf, & ainſi ne cauſent que des chaleurs & des rougeurs ; au lieu que les acides volatiliſés produiſent en leurs retours, outre les chaleurs, encore des flammes.

Les acides volatiliſés paſſent par les glandes dilatées du cerveau, entrent dans les nerfs où ils font des ratures en deſcendant, & des piquûres dans leurs troncs & à leurs extrémités, & cauſent des flammes par leur retour, occaſionné par les levains qui ſe trouvent dans les nerfs, le cerveau & la moëlle allongée & ſe forme près d'un tendon ou d'un rameau de nerf.

Le mouvement irrégulier des eſprits animaux vient encore par la compreſſion des canaux où ils coulent, leſquels ne pouvant continuer leur route, une partie s'arrête, qui, peu de tems après, cauſe une exploſion, laquelle faiſant remonter les eſprits, produit des vapeurs ; &

tout ce qui preſſe ces canaux par ſon poids, ainſi que ce qui en irritant opere une contraction forte où ils ſe trouvent compris.

NICHOLAS ROBINSON : *A new Syſtem of the ſpleen vapours and hypochondriack melancholy, &c. London*, 1729, *in*-8°.

*Part.* 11, *chap.* 9. Les affections vaporeuſes conſidérées hors du tems où les accès ſe font ſentir, dépendent en général très-certainement de la trop grande dilatation des globules nerveux, au moyen de laquelle s'exécute la contraction qu'operent le cerveau & les nerfs, c'eſt-à-dire, que quand ces globules ſont envoyés à une trop grande diſtance l'un de l'autre, par-là les fibres de chaque muſcle éprouvent un relâchement, & perdent le dégré de tenſion qu'elles ont dans l'état naturel ; c'eſt la raiſon pour laquelle bien des gens ſe plaignent alors d'une ſi grande foibleſſe dans les membres & d'inaptitude au mouvement. Un tel accident ne vient pas tant de l'oppoſition que l'eſprit ou la volonté met à mouvoir le corps, que du défaut de pouvoir de la part du corps même. . . . Ainſi dans tous les cas d'affections de la rate, de vapeurs & de mélancolie hypocondriaque, principalement lorſque ces affections ne ſont pas profondément enracinées dans la conſtitution, les fibres des muſcles & des autres vaiſſeaux ſont tellement relâchées, qu'elles ne peuvent concourir avec la volonté pour exécuter des mouvemens, & qu'elles ſont à peine en état d'aider les vaiſſeaux à entretenir le mouvement naturel des fluides, ce qui

eſt cauſe que les globules de ceux-ci s'attirent l'un l'autre, & forment un ſang épais, viſqueux, mélancolique, incapable des mouvemens néceſſaires à l'œconomie animale & impropres à ſes ſecrétions. De-là il ſe forme des obſtructions dans les nerfs qui embarraſſent leurs fibrilles, diminuent leurs contractions, & excitent par conſéquent une convulſion dans l'organe ou la partie qui eſt le ſiége de l'obſtruction. On peut, dit-il, réduire les ſymptomes nerveux à deux claſſes; ils ſont ou paralytiques ou convulſifs: les cauſes des premiers viennent du relâchement des fibres nerveuſes répandues dans l'organe, les entrailles ou une autre partie qu'occupent les ſymptomes; les cauſes des ſeconds viennent des efforts que fait la nature pour rendre aux nerfs leur état naturel & ſain.

Les cauſes immédiates des ſymptomes particuliers qui établiſſent les diverſes eſpeces & les degrés de cette maladie, ſont la mauvaiſe conſtitution du corps, la foibleſſe des organes digeſtifs, les vents, les obſtructions du foie, de la rate, la lenteur de la circulation cauſée par le peu de force des ſolides externes de la ſurface du corps, & qui cauſe l'obſtruction des glandes & le défaut ou la diminution de la tranſpiration.

CHEYNE, *the English malady, or a treatiſe of nervous diſeaſes of all kinds, &c. London*, 1733.

*Part.* 1, *chap.* 2. Des cauſes générales des maladies des nerfs .... Les ſolides du corps humain, & par conſéquent les fibres & le nerfs qui en ſont formés, ſe trouvent auſſi ſu-

jets aux différens maux qui peuvent interrompre ou empêcher entiérement leurs fonctions, & cela arrive par deux vices principaux des solides, qui deviennent quelquefois ou trop secs & roides, ou trop humides & lâches ; d'où il s'ensuit que ces parties n'ont pas le degré de tension, ou le ton & l'élasticité qui leur sont nécessaires ; les solides sont trop secs ou trop roides, parce que le suc nourricier qui les entretient est trop chaud, trop sec & comme corrosif ; ce qui les rend comme forcés, élastiques à l'excès, & aisés à rompre, & par-là augmente la vîtesse de la circulation, & fait couler les humeurs avec une trop grande force, rapidité & violence, au lieu de ce cours lent & uniforme que doivent avoir les humeurs, pour que les fonctions & les sécrétions animales se fassent d'une maniere naturelle & convenable, & qu'il y ait un équilibre tel qu'il convient entre les forces des solides & des fluides ; & cela a probablement une grande part dans la production des maladies inflammatoires, des fiévres & autres maladies aiguës des fortes constitutions.

Les fibres trop humides ou trop lâches ont pour cause une trop grande quantité des humeurs huileuses & nutritives qui se forment en plus grande abondance que le corps n'en dépense pour les besoins de la vie, relâche & humecte les solides, rend leur action plus foible, & a beaucoup de part à la production des maladies lentes & froides. C'est aussi, selon M. Cheyne, la premiere cause des maladies des nerfs ; il reconnoît un second genre de cause dans des particules impropres, solides, dures & nuisibles, qui circulant dans la substance

des solides, peut, par degrés, altérer, dépouiller & boucher leur tissu naturel, & les fonctions, qu'elles quelles soient, si la vibration, l'action intestinale & la réaction ou la collision de leurs petites parties, ou toutes les fois qu'elles agissent activement ou passivement, pour communiquer & étendre, porter les sensations ou influences des corps externes au *sensorium* commun, qui, lorsque les humeurs sont appauvries, & que le sang a perdu de sa fluidité, de son baume, les humeurs nutritives doivent nécessairement participer de leur nature générale, & devenir pressées & remplies de concrétions dures & considérables d'une nature différente de la vraie & naturelle condition du sang & des humeurs dans l'état de santé: or quelle que soit l'origine de ces concrétions & leurs qualités, je les nomme *sels animaux*.

Les nerfs & les fibres étant ainsi nourris & réparés, pour ainsi dire contre nature, doivent alors être ou entiérement bouchés, ne porter aucune sensation au *sensorium commune*, & ne communiquer aucune action de ce *sensorium* aux muscles non plus qu'aux organes du mouvement animal, ou du moins n'en donner qu'un sentiment faux, imparfait & trompeur. Ces sels, & de semblables particules dures, solides, compactes & angulaires, s'insinueront de plus en plus dans les fibres, ou filets des solides, ayant, à proportion de leurs masses, un plus grand degré d'attraction, que s'ils étoient plus légers, plus moux & spongieux. Un troisieme genre de causes des maladies nerveuses, est l'interruption des vibrations des solides, & de l'action intestine des particules

qui les compoſent, & elle eſt cauſée par la plus forte preſſion d'humeurs trop viſqueuſes contenues ſoit dans les vaiſſeaux ſanguins, ſoit dans les autres vaiſſeaux qui contiennent les ſucs animaux & enveloppent les fibres ou les nerfs. On ſçait que les fluides viſqueux exercent une plus forte preſſion contre les canaux élaſtiques qu'un fluide plus tenu ; ainſi les côtés des canaux gonflés preſſeront les nerfs comme un corps ſolide, & interrompront leur action ; la tuméfaction, l'endurciſſement, le gonflement des glandes qui ſont extrêmement nombreuſes par tout le corps, produiſant le même effet, endommagera fort tout le ſyſtême nerveux.

Le quatrième genre de cauſes eſt la foibleſſe naturelle ou acquiſe, ainſi que la diminution du ton & de l'élaſticité venue, ſoit de la ſtructure ou formation naturelle ou accidentelle de ces fibres nerveuſes & des autres organes du corps, ſoit de quelque cauſe externe : tel eſt le cas de ceux qui ſont nés de parens foibles, vieux, ou qui ont beaucoup ſouffert de la goutte, du ſcorbut, de la lépre, des maladies vénériennes ou nerveuſes ; ceux qui ont eu une contuſion à la tête, à l'épine du dos ou à toute autre partie du corps très-fournie de nerfs, ou enfin ceux qui ſont contrefaits.

De toutes ces maladies, celles que l'on nomme principalement & proprement *nerveuſes*, font connoître par leurs ſymptomes qu'elles dépendent de ce que le ſyſtême des nerfs & leurs fibres ſont trop relâchés & déſunis. Ces affections nerveuſes ſe diviſent naturellement en trois claſſes. La premiere

comprend celles qui, outre leurs autres ſymptomes, ſont accompagnées, pour quelque tems, de la perte totale du ſentiment, ou ſeulement de la ſuſpenſion ou diminution de l'exercice de quelques-uns des ſens. La ſeconde claſſe contient celles où les mouvemens volontaires ſont détruits en tout ou en partie. Dans la troiſieme claſſe ſont les maladies accompagnées de ſpaſmes, de convulſions.

Les ſpaſmes, crampes, convulſions & violentes contractions des muſcles, les accès convulſifs hypocondriaques ou hyſtériques, & les convulſions du genre des épileptiques, juſqu'au bâillement & à la pandiculation, ſemblent être produits par des concrétions dures, par des particules ſalines, par quelques vapeurs nuiſibles, âcres ou acrimonieuſes, par des vents, par la matiere de la tranſpiration, ou arrêtés dans les petits vaiſſeaux, ou portés à quelque partie fournie beaucoup de nerfs comme au canal alimentaire, dans les cavités du cerveau, ſur le tronc, dans les interſtices des muſcles; les nerfs de ces parties, ou leurs membranes étant irrités, il ſe forme dans toutes les fibres nerveuſes ou ſenſibles un dérangement général qui en produit bientôt un ſemblable dans tout e ſyſtême muſculaire. Les accidens contraires depuis le découragement, l'abbatement, les ſyncopes, l'inaction de l'eſprit, l'engourdiſſement léthargique, la mélancolie & la triſteſſe juſqu'à l'apoplexie complette, viennent de la groſſiéreté, de l'épaiſſiſſement & de la viſcoſité des humeurs animales qui obſtruent les glandes, les vaiſſeaux ſéreux, les vaiſſeaux capillaires ſanguins. Ces obſtructions détruiſent, interrompent & affoibliſſent les vibrations: ils nuiſent

en général plus ou moins à l'action du syſtême nerveux. Les paralyſies générales & particulieres, le découragement, l'engourdiſſement, le refroidiſſement des parties, tant internes qu'externes, dépendent de la foibleſſe & du défaut de ton du syſtême nerveux, ou de l'interruption de ſes vibrations, en un mot, de ce que l'ame ne lui communique plus ſon énergie, ou ne met plus en mouvement les fibres muſculaires. On peut naître avec le syſtême des nerfs, foible, lâche, ſenſible; mais le plus ſouvent on acquiert cette diſpoſition; elle eſt alors l'effet ou d'accidens qui demandent les ſecours de la chirurgie, comme les plaies, fractures, &c. ou d'une nourriture peu convenable par ſa qualité, ſa quantité, de travaux exceſſifs, des injures de l'air, de l'intempérance, du défaut d'exercice, de la vie voluptueuſe, des évacuations immodérées, des fiévres, des maladies aiguës mal traitées; toutes cauſes qui rendent les humeurs du corps viſqueuſes, corroſives & détruiſent le ton, l'élaſticité des ſolides, procedent les véritables maladies des nerfs qui ne ſont pas la ſuite de la conformation naturelle. Ce ſont celles-là principalement dont M. Cheyne ſe propoſe de procurer ou la guériſon ou le ſoulagement. Les perſonnes dont les nerfs ſont foibles, délicats ou ſenſibles & relâchés, ont le pouls languiſſant, foible, petit & quelquefois intermittent. L'exercice, les liqueurs fortes, les alimens trop ſucculens, trop aſſaiſonnés, difficiles à digérer, ou leur trop grande quantité, rendent le pouls plus fréquent, la circulation plus difficile; chez elles les cauſes les plus légeres dérangent le cours du ſang; elles

ont les cheveux moins fins & courts, les muſcles & les os petits, la chair molle, le teint blanc-pâle. Cet état des nerfs ſe rencontre fréquemment chez les perſonnes jeunes & fort graſſes, chez celles qui ont eu des évacuations immodérées ; chez celles qui ſont très-ſenſibles au froid, qui ont ſouvent des maladies aiguës ou chroniques, mais froides, qui bégayent, qui ont la voix baſſe, qui la perdent ſans être enrhumés, qui ſont vifs & coleres.

M. Cheyne a trouvé que toutes les perſonnes chez leſquelles les maladies nerveuſes étoient violentes & opiniâtres, avoient un ou pluſieurs des grands & néceſſaires organes ou glandes du bas-ventre obſtrués, endurcis, ſquirrheux ou corrompus ; & quelquefois ces vices ſe trouvent réunis chez le même ſujet. Toutes les affections nerveuſes, habituelles & graves, ſont ou ſcrophuleuſes ou ſcorbutiques. Souvent c'eſt l'eſtomac, plus fréquemment encore le foie, quelquefois la rate, les glandes du méſentere & des inteſtins, qui, par leur état morbifique, produiſent tous les ſymptomes des vaporeux. Ce ſont encore ou des maladies de peau rentrées, ou des humeurs de ce genre, que la nature n'a pas la force de porter au dehors. Sous le nom de *vapeurs*, ou de *mal de rate*, on entend communément l'abbatement, le découragement, le gonflement de l'eſtomac, les rapports fréquens, le bruit dans le bas-ventre, le bourdonnement ou tintement d'oreilles, les bâillemens, le manque d'appétit, l'agitation, l'état inquiet, les anxiétés ou angoiſſes, la mauvaiſe humeur, la mélancolie, la triſteſſe, l'inconſtance, l'aſſoupiſſement ou l'inſomnie exceſſifs ; en un mot,

tous les ſymptomes qui ne forment pas une maladie particuliere ; mais les vapeurs ſont très-ſouvent ſymptomatiques, & dépendent d'un autre mal. M. Cheyne range cette multitude de maux que l'on appelle *vapeurs*, ſous trois claſſes, qui ſont auſſi les trois degrés de cette maladie. Dans le premier degré, la cauſe du mal n'eſt encore qu'à l'eſtomac & aux inteſtins ; & quoique les ſolides ſoient un peu relâchés, le ſang & les humeurs ſont en aſſez bon état : on n'a pour lors que les plus légers ſymptomes des maladies des nerfs ; la cauſe, ainſi que le mal, n'occupe encore que le canal des alimens ; & communément de deux jours il y en a un meilleur que l'autre. Dans le ſecond degré on voit les ſymptomes du premier, mais beaucoup plus violens, & quelques ſymptomes particuliers, comme une profonde mélancolie, le dérangement des opérations de l'eſprit, le déſeſpoir, des vomiſſemens, des convulſions hypocondriaques ou hyſtériques, des ſyncopes, &c. Alors le ſang eſt viſqueux ; & il y a quelque viſcere plus ou moins obſtrué & gâté, ſi l'art ou la nature ne guériſſent pas la maladie dans l'un de ces deux premiers états. Le troiſieme, qui eſt en général mortel, ſe déclare par l'hydropiſie, la conſomption, la paralyſie, &c. Selon Cheyne les vapeurs ſont les premiers ſymptomes de toutes les maladies chroniques négligées qui font du progrès. Pour guérir les affections nerveuſes, il faut 1° délayer, rendre le plus fluides & adoucir les humeurs, afin de détruire leur viſcoſité, de fondre les obſtructions, de rendre libres & telles qu'il convient, pour la qualité & la quantité, la circulation, la tranſpiration

& toutes les ſecrétions. Cette indication ſatisfaite, prépare à remplir plus heureuſement les autres: quelquefois elle y ſupplée & ſuffit ſeule; mais toujours elle diminue la violence des ſymptomes, & rend leurs intervalles plus longs. La ſeconde indication eſt de fondre les concrétions ſalines, dures, âcres dont les petits vaiſſeaux ſont ou incruſtés ou bouchés. La troiſieme indication conſiſte à rétablir l'élaſticité, le ton des ſolides. Les remedes propres à remplir la premiere partie du traitement, ſont les évacuans généraux, auxquels on doit faire ſuccéder les médicamens les plus propres à atténuer, à fondre & à rendre fluides les humeurs viſqueuſes ou épaiſſies, & les concrétions ſalines; tels ſont le mercure, l'antimoine & pluſieurs de leurs préparations, ſur-tout celles où ces métaux agiſſent par leur peſanteur, après qu'ils ſe ſont ſéparés des ſels auxquels ils étoient unis. On ſe ſervira encore avec ſuccès, pour la même fin, du ſaſſafras, du gaïac, de la ſalſepareille, & autres bois ſudorifiques, des ſels alkalis fixes, de tartre, d'abſinthe, &c. enfin toutes les plantes qui ont une ſaveur âcre, auſtere, telles que les anti-ſcorbutiques, & ſur-tout la valériane ſauvage. Pour remplir la ſeconde indication, on joindra aux remedes qui ont été employés pour la premiere, tout ce qui ſera propre à émouſſer les pointes des ſels, corriger l'âcreté des liquides, & diſſoudre les concrétions ſalines. L'eau auroit la plûpart de ces effets dans les gros vaiſſeaux; mais elle n'a pas aſſez d'activité pour pénétrer dans les petits; c'eſt pourquoi il faut ſe ſervir de ſubſtances volatiles ſpiritueuſes, ſavonneuſes, ſalines, telles que la gomme ammoniaque, le

*galbanum*, l'*aſſa-fœtida*, le *ſagapenum*, la myrrhe, la gomme de gaïac, le camphre, le *caſtoreum*, l'ambre, le ſel de corne de cerf, le ſavon, l'ail, le raifort. On remplira la troiſieme indication au moyen des médicamens aſtringens qui augmentent la force & la fermeté des fibres, tels ſont les amers, les aromatiques & les martiaux, le quinquina, le fer, la gentiane, la zédoaire, le *calamus aromaticus*, le *contrayerva*, la cannelle, les fleurs de camomille, les ſommités d'abſinthe, de centaurée, les eaux minérales ferrugineuſes, &c. Quant au régime que doivent obſerver les perſonnes attaquées de maladies nerveuſes, les alimens doivent être légers, tendres, faciles à digérer, oppoſés par leur qualité à la nature de la maladie, ainſi qu'au vice dominant des humeurs, & en petite quantité : ſi le tempérament eſt ruiné, il eſt à propos de ne vivre que de lait & de végétaux. L'exercice proportionné aux forces des malades, eſt très-néceſſaire pour leur guériſon, ainſi que l'amuſement & la diſſipation. Les affections nerveuſes, hyſtériques & hypocondriaques, ſont quelquefois accompagnées de ſymptomes douloureux & preſſans, auxquels il faut porter remede ſur le champ. Les vomitifs ſont le remede palliatif le plus général & le plus univerſel en pareil cas, tant parce qu'ils évacuent les humeurs de mauvaiſe qualité contenues dans les premieres voies, qu'en diſſipant par leurs ſecouſſes les obſtructions de cette multitude de glandes qui s'y trouvent & en favoriſant la circulation & la tranſpiration. En outre il eſt ſouvent à propos de preſcrire fréquemment la rhubarbe, ou quelqu'autre pur-

gatif à petites doſes. La cure palliative de l'agitation, de l'inquiétude, de l'inſomnie, s'opérera avec l'*opium* ou ſes préparations, & les ſubſtances volatiles aromatiques ; celle de l'abbatement, du découragement ſans douleur ni mal d'eſtomac, avec les eſprits volatils, les cordiaux aromatiques, le bon vin, le fer, le quinquina, le cachou, les eaux minérales ; celle des urines trop abondantes, avec les cordiaux, les diaphorétiques, le *diaſcordium*, la thériaque, les gommes fétides & volatiles ; celle de la ſalivation, crachotement, avec les remedes qui favoriſent cette évacuation, quand le malade y eſt habitué, ou avec de doux vomitifs diaphorétiques & purgatifs ; celle de l'aſthme ſymptomatique, du gonflement de l'eſtomac, des inteſtins & de la gorge, avec les doux vomitifs, les purgatifs où il entre de l'aloës, les aromatiques, les amers, les cordiaux. Si certains ſymptomes vaporeux, tels que l'ennui, ou le dégoût de la vie, le découragement, l'agitation, l'inquiétude, l'averſion pour l'exercice, &c. attaquent des gens jeunes, robuſtes, & qui ont toutes les apparences de la bonne ſanté, enfin ſans qu'on puiſſe découvrir de cauſe de ces accidens, on leur preſcrira les alimens ſavoureux, aiſés à digerer, légers ; des boiſſons ſtomachiques, cordiales, échauffantes, propres à fortifier & irriter legérement les ſolides, & à rendre les humeurs plus fluides ; enfin tout ce qui favoriſe la circulation & toutes les ſecrétions, ſur-tout la tranſpiration. Les ſymptomes hypocondriaques & hyſtériques auxquels on eſt le plus ſouvent preſſé de porter remede, ſont les ſpaſmes, les convulſions : pour les faire ceſſer, ou du moins les dimi-

nuer dans l'attaque même, on emploiera la saignée, les vomitifs, les véficatoires, les lavemens, l'*opium* & ſes préparations, les médicamens volatils, les cordiaux, les gommes fetides, & on en réglera l'adminiſtration ſur la force des malades, ainſi que ſur la violence de leurs accès. M. Cheyne traite en particulier des maladies convulſives, des fiévres nerveuſes, des coliques, de la goutte, des rhumatiſmes, de la paralyſie, de la danſe de Saint-Wit, de l'apoplexie & de la paralyſie, comme maladies nerveuſes produites par le relâchement des ſolides & la viſcoſité des humeurs. On a vu dans ce qui précede, les principes du traitement qu'il conſeille dans ces maladies.

MALCOLM FLEMYNG *Nevropathia ſive de Morbis hypochondriacis & hyſtericis libri tres; Poëma medicum an præmittitur diſſertatio epiſtolaris proſaïca ejuſdem argumenti, data anno* 1738. *Amſtelædami*, 1741, *in*-8°.

Je penſe que les affections hypocondriaques & hyſtériques, quand elles ont quelque durée, dépendent de ce que les parties organiques, ou fibres du cerveau & des nerfs, ſont relâchées, foibles, ſans action ni élaſticité; de ce que le fluide des nerfs eſt trop ſéreux, appauvri & ſans vertu: dès-lors la digeſtion des premieres voies ne ſe fait pas ou ſe fait mal, à cauſe de la grande ſympathie du cerveau avec les organes de la digeſtion; le chyle, le ſang & les autres humeurs qui en viennent, ſont, pour ainſi dire, cruës & dégénérées,

ou ſans leurs qualités eſſentielles ; & le vice de ces fluides eſt quelquefois ſi ſubtile, qu'on ne peut le reconnoître ni dans les premieres voies, ni dans les gros vaiſſeaux ; mais ſouvent il ſe manifeſte par l'acrimonie des fluides, le relâchement ou le racorniſſement des ſolides, & les obſtructions : on voit auſſi tous ces vices de l'organiſation & des fonctions cauſer l'appauvriſſement des eſprits animaux ; ainſi le relâchement des fibres du cerveau, la foibleſſe des nerfs, les eſprits trop aqueux, appauvris, ſans vertu, qui ont trop de mobilité, & ſe diſſipent aiſément, les digeſtions imparfaites, la crudité des ſucs, leur acrimonie, les obſtructions des viſceres qui ſervent à la chylification, & celles du cerveau même, ſe produiſant & s'augmentant les uns les autres en proportion de leur intenſité, peuvent occaſionner tous les ſymptomes des maladies hyſtériques & hypocondriaques.

JO. OOTESDYK SCHACHT *Inſtitutiones medicæ. Traj. ad Rhen.* 1747, *in*-8°.

..... Il me ſemble qu'on peut diſtinguer deux eſpeces de mélancolie, dont l'une eſt la mélancolie ſans matiere, que l'on nomme aſſez juſtement *mélancolie nerveuſe* ou *hyſtérique* ; l'autre eſt la mélancolie avec matiere, que l'on diviſe encore en univerſelle, qui s'appelle *mélancolie atrabilaire* & *particuliere*, qui prend le nom de *mélancolie hypocondriaque*.

La mélancolie nerveuſe eſt l'eſpece de délire mélancolique qui exiſte ſans qu'il y ait, dans le corps, de matiere morbifique, & dépend

uniquement du cours déréglé des esprits. Sa cause prochaine réside dans les nerfs ou dans le *sensorium* commun, ou dans tous les deux. Les causes prédisposantes de cette maladie, sont une constitution particuliere du corps, des passions vives, la forte application, la cessation des exercices du corps, les longues veilles, les évacuations trop abondantes. Toutes ces choses mettant le système nerveux dans un état tel qu'il est facilement irrité par la cause la plus légere. A l'égard de cette irritabilité du système nerveux, il me paroît hors de doute qu'il peut être aussi-bien produit par la trop grande tension & roideur, que par le trop grand relâchement & la foiblesse excessive : qui plus est, il me semble plus que probable, que dans les cas de la mélancolie nerveuse, ce dernier état du système nerveux existe très-fréquemment. Si on ne dissipe pas cette espece de mélancolie, elle peut se changer en mélancolie atrabilaire. Le traitement consistera dans l'usage des fortifians, aromatiques, martiaux, nervins, bains froids, auquel on joindra les frictions, l'exercice, sur-tout l'équitation ; & on évitera avec soin les évacuans, les laxatifs, les alimens aqueux, les bains chauds. La mélancolie atrabilaire a pour cause l'humeur atrabilaire, qui est la partie la plus grossiere du sang, privée des parties ténues ou fluides & formée de la réunion des parties terrestres, huileuses, salines les plus fixes. Cet état du sang est produit par les causes éloignées de la mélancolie atrabilaire, par la durée de ce mal, par les travaux ou exercices excessifs, par les alimens incapables de nourrir, visqueux, âcres, desséchans, le défaut d'alimens

ſolides & liquides, l'abus des boiſſons ſpiritueuſes. La mélancolie atrabilaire eſt difficile à guérir ; & on doit employer, pour y réuſſir, les délayans, les ſels fondans, les ſavonneux, les fruits d'été, les anti-ſcorbutiques, le petit lait, les bains. La mélancolie hypocondriaque eſt occaſionnée par la matiere atrabilaire, dépoſée & fixée dans les viſceres des hypocondres ; elle ſuccede néceſſairement à la mélancolie nerveuſe qui dure long-tems. Ses ſignes ſont un ſentiment de peſanteur, de la tenſion, du gonflement dans le bas-ventre, de la douleur quand on le preſſe ; la dureté des hypocondres, la difficulté de reſpirer, l'augmentation des ſymptomes immédiatement après le repas, le crachotement, les urines très-abondantes, les vents, les mauvaiſes digeſtions, la conſtipation, de fréquentes jauniſſes : cette mélancolie ne ſe guérit que fort difficilement. La matiere qui la produit, contractée par le repos & la ſtagnation, par la chaleur qu'elle éprouve & l'action même des fondans, une âcreté très-nuiſible, c'eſt alors de l'attrabile ; & celle-ci irrite, enflamme, ronge, cauſe des ulceres & la gangrene dans les viſceres où elle ſe trouve ; ou ſi elle eſt rendue fluide & portée à toutes les parties du corps, elle les irrite, les offenſe, les détruit ; enfin on ne peut pas imaginer de malades dont nous ne liſions des exemples produits par l'atrabile. La mélancolie hypocondriaque ne ſe guérit que dans ſon commencement ; plus tard on ne peut qu'en diminuer la violence. La guériſon radicale conſiſte à rendre fluide l'atrabile, & à la faire ſortir du corps, à meſure qu'elle eſt fondue, détachée & miſe en mouvement. On em-

ploiera, pour y réuſſir, les médicamens les plus doux, les eaux minérales, le petit lait, le miel, le ſucre, les fruits d'été, les ſucs des plantes ſavonneuſes, enfin les purgatifs doux; tout fondant évacuant, âcre, ou fort actif, augmenteroit le mal.

JOHANNIS DE GORTER *Praxis medicæ ſyſtema Hardervici*, 1750, *in*-8°. *Tome j, lib. iij, titul. ij.*

§. 173. *De la Mobilité.*

Les êtres vivans ſains ont un continuel mouvement dans l'organe vital & l'organe particulier; mais ils n'en ont aucun dans l'organe animal. C'eſt une des loix de l'œconomie humaine, que dès qu'un ſtimulant agit ſur ces premiers organes, le mouvement vital & le mouvement particulier deviennent plus conſidérables & ſont proportionnés à la cauſe ou intenſité de l'irritation; au lieu qu'il faut une force très-puiſſante, pour exciter le mouvement animal. Mais quand la diſpoſition de ces organes eſt changée au point que la cauſe la plus légère, qui ne ſeroit pas capable de faire naître quelque mouvement dans un homme en ſanté, en occaſionne & excite du trouble; quand une cauſe, qui agit habituellement & inſenſiblement ſur lui, y produit plus de dérangement qu'elle n'a coutume, ou enfin, quand, ſans une nouvelle cauſe active, du moins ſenſible pour nous, ces organes éprouvent un mouvement violent & déréglé, cette diſpoſition ou altération des organes, dans leur matiere d'être, s'appelle *mobilité*; d'autres la nomment

*irritabilité*, *orgaſme des eſprits*, *ataxie*, *oſcillation* & *criſpation* trop violente. La mobilité s'obſerve très-fréquemment dans l'organe vital & l'organe particulier, mais rarement dans l'organe animal, à moins qu'il n'ait une délicateſſe exquiſe ou exceſſive. Un tel état eſt naturel ou il s'acquiert : on le voit 1° dans la jeuneſſe ; & ſon intenſité eſt d'autant plus grande, que l'enfant eſt moins éloigné du moment de ſa naiſſance. 2° Chez les gens valétudinaires ou infirmes, principalement après des évacuations conſidérables, de longues maladies, & chez ceux qui ont été épuiſés par l'application de l'eſprit & les paſſions. 3° Chez les perſonnes du ſexe, ſurtout chez celles dont les régles ſont ſupprimées qui ont des pertes ou des fleurs blanches. 4° Chez tous ceux qu'une humeur âcre & pituiteuſe tourmente. 5° Dans toutes les parties du corps, que quelque cauſe que ce ſoit a privé de l'épiderme ou de la mucoſité qui doit les couvrir. 6° Chez ceux qui ſont nés avec cette diſpoſition particuliere.

Les effets de la mobilité ſont différens, ſuivant le tems ou l'état actuel de cette maladie : hors le paroxyſme ou l'attaque, les ſymptomes qu'on obſerve, ſont ceux que peut cauſer une humeur pituiteuſe, plus ou moins âcre & un mouvement trop foible. Durant l'accès, il y a dans le mouvement particulier & vital, des dérangemens & des excès de force. On en voit même dans le mouvement animal, quand le mal eſt à plus haut dégré. De-là viennent les ſyncopes & pâmoiſons, les maux de tête, les maladies catarrhales, les vents, les borborygmes, la douleur de dos, qui, pour l'or-

dinaire, eſt accompagnée de froid, la tenſion, le gonflement des viſceres du bas-ventre, la conſtipation, la tympanite qui diſparoit & revient, les accès d'épilepſie, les vertiges, le bourdonnement d'oreilles, cette ſenſation d'un corps qui ſemble monter du bas-ventre à la gorge & qu'on nomme *boule hyſtérique*, ces commotions ou ſecouſſes qu'on éprouve dans l'hypocondre droit ou gauche, ou dans le bas-ventre, comme ſi le ventre renfermoit un animal vivant ou un fœtus, les palpitations de cœur, les angoiſſes ou anxiétés qu'on rapporte à la poitrine, & qui viennent ſans cauſe connue ou à la plus petite affection. Ceux-ci tombent en défaillance, dès qu'ils ſentent une odeur ou un mouvement un peu extraordinaire; le plus léger médicament, vomitif ou purgatif, dérange ſouvent toute l'économie animale; ils ſont ſenſibles aux plus petites variations de l'atmoſphere. Leur urine eſt d'abord blanche, épaiſſe, enſuite aqueuſe ou limpide, quand la matiere crue eſt encore retenue ou tranſparente, & plus ou moins teinte dans l'état colliquatif. On voit ſouvent dans ces urines de petites particules légeres. Aſſez ſouvent les régles & les urines s'arrêtent; ces femmes accouchent difficilement; elles éprouvent divers ſymptômes morbifiques, pendant l'écoulement des regles; elles gardent difficilement ce qu'elles prennent & pour l'ordinaire elles le vomiſſent.

Il eſt important, quand on entreprend le traitement de cette maladie, d'avoir toujours préſent à l'eſprit, que tous les remedes évacuans l'augmentent & la confirment; que les réſolutifs & les atténuans la rendent plus grave;

que les martiaux, dont la vertu eſt de fortifier, cauſent ſouvent bien du déſordre, dans le commencement de leur uſage ; que les remedes volatils & âcres, donnés à une doſe un peu trop forte, occaſionnent ſouvent des convulſions ; que les relâchans & les anodins pallient & diminuent communément les ſymptomes, ne les guériſſent jamais parfaitement, & que quand on les emploie trop ſouvent, pour calmer les douleurs, ils fixent tellement la maladie, qu'il n'eſt plus poſſible dans la ſuite de la détruire.

Le traitement de la mobilité ſe fait en différens tems & de différentes manieres : en effet, dans le paroxyſme ou l'accès, on ſe propoſe de calmer les mouvemens déréglés, par le moyen des médicamens anodins, volatils & aromatiques, auxquels on ajoûte les réſineux nervins. Hors de l'accès, il faut s'appliquer à diſſiper, par le moyen des fortifians, la foibleſſe qui s'eſt formée peu-à-peu, diminuer par les mêmes remedes la trop grande fluidité, employer les anti-ſeptiques échauffans, de peur que les humeurs ne viennent à ſe corrompre, enfin corriger l'acrimonie. On aura grand ſoin de commencer par les remedes les plus doux, de les preſcrire à petite doſe, & d'en continuer long-temps l'uſage ; mais afin que la nature ne s'accoutume pas tellement à un même médicament, qu'il ne produiſe plus d'effet, il faudra en changer, en lui en ſubſtituant un autre, propre à remplir la même indication. S'il y a en même temps conſtipation, on procurera la liberté du ventre, au moyen des purgatifs auxquels on aſſociera les anodins. Quant aux affections hypocondriaques

& hyſtériques, voici ſur ce ſujet la doctrine de M. de Gorter. Un mouvement extraordinaire, accompagné de vents & d'anxiétés, dont le ſiége eſt dans la région des hypocondres, principalement à l'hypocondre gauche, qui dure depuis long-temps, a différens dégrés d'intenſité, pour l'ordinaire ſans fievre, & auquel il ſe joint quelquefois un dérangement de l'eſprit, eſt l'état que l'on nomme *maladie hypocondriaque*. Ses cauſes éloignées ſont la ſuppreſſion de la tranſpiration & les mauvaiſes digeſtions; la cauſe prochaine paroit être une matiere crue, plus ou moins âcre, qui ſe jettant ſur les parties nerveuſes produit les ſymptomes précédens. Si c'eſt une matiere mélancholique, il n'aît une maladie fort approchante, que l'on nomme *la mélancolie*. Cette matiere crue, étrangere, s'arrête, à ce que l'on préſume, dans la capſule des nerfs, & ſur-tout, de ceux du méſentere, de l'eſtomac, de la rate, des inteſtins & des autres viſceres du bas-ventre, d'où elle gagne les poumons, la gorge & la tête. La cauſe éloignée de cette affection & l'origine de la matiere morbifique, dont il s'agit ici, ſont la ſuppreſſion de la tranſpiration & les mauvaiſes digeſtions. Il naît divers ſymptomes, ſuivant que la matiere eſt plus ou moins échauffante, rafraîchiſſante & âcre, & ſelon le lieu qu'elle occupe. Attaque-t-elle les nerfs de l'eſtomac? on éprouve des cardialgies, des nauſées, des envies de vomir, des flatuoſités, &c. irrite-t-elle les nerfs des inteſtins & du méſentere? on ſe plaint d'anxiétés, de colique, de conſtipation, d'hémorrhoïdes, d'enflure, de tenſion, de battement, de cha-

leur, de douleur au bas-ventre. Quand elle se jette sur les nerfs des reins, on a les symptomes de la nephrétique; les urines s'arrêtent ou elles varient en couleur & consistance. Si elle est déposée dans la capsule des nerfs de la poitrine, il survient bientôt de la difficulté de respirer, de la suffocation, de la toux, des palpitations, des douleurs de côté. Lorsqu'elle se fixe dans la tête, elle produit des douleurs, des battemens, des vertiges, l'insomnie; elle trouble les fonctions du cerveau; elle cause même du dérangement dans l'esprit, sur certains objets, & c'est l'affection qui se nomme proprement *mélancolie hypocondriaque*; elle produit encore des douleurs vagues, des frissons, des tremblemens, de la phlogose, des démangeaisons, de la lassitude, de la foiblesse, soit parce qu'elle parcourt tous les nerfs, soit par la sympathie qui est entre les nerfs & le cerveau; enfin, celle qui est déposée dans les articulations cause l'*arthritis*. Le traitement le plus efficace, dans l'affection hypocondriaque, est celui-ci. Premierement, le malade doit être sans inquiétudes & sans application d'esprit, prendre beaucoup d'exercice & vivre avec tempérance; secondement, on lui prescrira les stomachiques, pour qu'il fasse de bonnes & entieres digestions; troisiémement, il prendra des laxatifs, qui lui procurent une ou deux selles par jour; quatriémement, on corrigera les humeurs âcres, par un long usage de médicamens fortifians, nervins & anti-septiques, sur-tout des martiaux; on les changera souvent, pour que la nature ne s'accoutume pas à leur action, en prenant garde, en même tems, qu'ils n'é-

chauffent ou ne rachaîchiſſent pas trop. L'affection hyſtérique, ſelon M. de Gorter, eſt une eſpece de convulſion qui commence dans le bas-ventre, y produit une contraction & une agitation extraordinaires, attaque ſouvent ſubitement, monte peu-à-peu, juſqu'au cou, cauſe de la ſuffocation, gonfle le cou, occaſionne la conſtriction de ſes muſcles, ou des ſyncopes. Quand l'accès ceſſe, tous les accidens ſe diſſipent, ſi ce n'eſt qu'il reſte ſouvent de la laſſitude. Cette convulſion attaque les perſonnes des deux ſexes, qui ont ſouffert des évacuations trop conſidérables, par les hémorrhagies, les ſaignées, les fleurs blanches, le dévoiement, la ſalivation, la gonorrhée; on en empêche le retour, en arrêtant l'évacuation exceſſive, qui épuiſe, & par l'uſage des alimens nourriſſans, fortifians & ſtomachiques. La forte & longue application d'eſprit, les inquiétudes, la triſteſſe, le chagrin diſpoſent à cette affection; mais la peur, la colere, la joie exceſſive, font naître ſes accès, qui ſe calment par la ſaignée & les anti-hyſtériques internes & externes, ſi l'accès hyſtérique eſt occaſionné par la ſympathie de la partie qui ſouffre, avec d'autres parties; ainſi qu'il arrive chez les femmes groſſes, ou qui ont leurs regles; quand elles ont quelque maladie de la matrice, des ovaires du méſentere, des inteſtins & des reins; on diminuera la ſympathie, au moyen des anti-hyſtériques anodins; on fortifiera tout le corps avec les nervins, les ſtomachiques, les analeptiques; enfin, on guérira le mal qui fait naître les convulſions ou irritations ſympathiques, lorſque chez les perſonnes foibles, cachec-

cachectiques, chlorotiques, dont les régles ſont ſupprimées, qui ont eu de longues maladies & mené une vie trop ſédentaire. Les humeurs qui circulent, & ſur-tout le ſuc nerveux, ſe changent en humeurs acides, âcres ou putrides, qui ſe jettent ſur les nerfs ou leurs ganglions; il leur ſurvient ſouvent des accès hyſtériques, que l'on doit traiter avec les alkalis, les abſorbans, les nervins, les fortifians. Les ſymptomes de l'affection hyſtérique diffèrent ſuivant la partie du corps, qui eſt affectée par elle-même, ou par ſympathie; elles demandent un traitement palliatif, qui faſſe ceſſer l'accès, quand il eſt très-violent & un traitement radical, qui en prévienne le retour.

## RICHARDI MEAD *Monita & Præcepta medica. Londini*, 1751, *in*-8°.

### *Cap. xvij. De la maladie hypocondriaque.*

La maladie hypocondriaque n'a pas ſon ſiége dans une ſeule partie du corps & qui ſoit toujours la même, on peut la regarder comme une maladie de tout le corps. Chez ceux qui en ſont attaqués, il paroît que le mal qui l'occaſionne, eſt principalement un vice des viſceres du bas-ventre, ſoit de l'eſtomac & des inteſtins, ſoit du foie, de la rate, du pancréas ou du méſentere, chacun de ces viſceres ſe trouve différemment affecté, ſelon ſa nature & les uſages auxquels il eſt deſtiné; l'eſtomac eſt tourmenté de vents qui ſortent par en haut ou cauſent des gonflemens; ce qui indique des crudités dans ce viſcere;

la bile trop épaiſſe & viſqueuſe s'arrête dans ſes conduits & les bouche, de-là le gonflement, la dureté du foie. La rate eſt-elle affectée ? Comme il paroît que ſes fonctions ſont de préparer le ſang, pour l'uſage du foie, ce fluide reſte trop épais & preſque ſans mouvement ; ce qui fait que ce viſcere mou, s'enfle & eſt diſtendu. Quand le pancréas eſt affecté, ſes glandes, qui ſont deſtinées à fournir une humeur ſemblable à la ſalive, en donnant beaucoup moins qu'il ne faut, la bile à laquelle cette humeur ſe mêle dans l'inteſtin duodénum, ne ſe trouve pas aſſez délayée & le chyle étant trop viſqueux, circule difficilement dans les vaiſſeaux lactés, & s'arrête, pour ainſi dire, dans ſa route. S'il arrive que l'épiploon, où ſe forme la graiſſe, ſoit vicié, par la préſence de cette maladie, cette huile fluide & ſubtile, qui s'amaſſe dans les cellules de ce viſcere, pour être portée au foie, quand il eſt beſoin, & s'y mêler avec le ſang qu'envoie la rate, vient en moindre quantité dans le foie, ce qui eſt cauſe que ce ſang en ſort ſans être auſſi fluide qu'il faut & que la lymphe n'eſt pas aſſez atténuée ; enfin lorſque le méſentere eſt affecté par la maladie hypocondriaque, les glandes de cette membrane, ſe trouvant obſtruées, & la lymphe qu'elles préparent, ne ſe portant pas, en aſſez grande quantité dans les conduits du chyle ; celui-ci eſt trop épais & moins propre à la nutrition ; ne reconnoît-on pas, par ce qu'on vient de lire, la nature d'une maladie, dans laquelle le ſang & les humeurs s'épaiſſiſſent & deviennent incapables de circuler, & de ſervir aux uſages de la vie. Il eſt facile de découvrir les

cauſes d'un mal, qui ſe diverſifie ſi fort ; & ce ſera avec raiſon, qu'on l'attribuera principalement au trop grand repos du corps & aux paſſions des affections de l'ame. Dans le repos, la circulation des humeurs devient trop lente ; parmi les paſſions, les unes arrêtent le cours du ſang, d'autres l'accélerent ; la ſanté eſt altérée de quelque maniere qu'elles agiſſent. Je viens au traitement dans lequel on doit ſe propoſer, & d'évacuer & de corriger les humeurs viciées. Il ne faut cependant pas employer des purgatifs fort violens : on ſe trouve mieux de preſcrire les plus doux, & ceux-là ſur-tout qui ſont fondans, inciſifs, & également propres à procurer la liberté du ventre & à faire couler les urines ; de ce genre ſont les pilules ecphractiques, les médicamens où il entre un peu d'aloës & de ſavon, la rhubarbe, le ſel de Glaubert & d'autres ſemblables.

Le vice des humeurs, c'eſt-à-dire, leur épaiſſiſſement & leur viſcoſité ſe détruira très-bien au moyen des médicamens que fournit le fer, en leur aſſociant des amers & des aromatiques ; & ſur-tout ſi on les adminiſtre ſous la forme de teinture. Les eaux minérales ferrugineuſes, ſont, de tous les remedes martiaux, les plus efficaces. Enfin toutes les eſpeces d'exercices du corps ſont néceſſaires, & l'équitation eſt le plus ſalutaire. Je finirai ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, par un fait fort comique & propre à montrer la ſingularité de la maladie hypocondriaque. Un homme de collége étoit attaqué de ce mal ; il étoit au dernier degré, & ſon exceſſive indolence l'avoit occaſionné : jugeant par les progrès

que faiſoit tous les jours la maladie, que ſa mort étoit proche, il ordonne que l'on ſonne, ſelon la coutume, les cloches de l'égliſe voiſine de ſa maiſon. Un des exercices de cet homme, dans ſa jeuneſſe, avoit été de ſonner, & ſa ſonnerie étoit harmonieuſe; dès qu'on eut commencé à ſonner, il lui parut qu'on le faiſoit mal; bientôt cela le mit en colere; & s'étant levé de ſon lit, il alla pour montrer lui-même à mieux ſonner; ſa leçon donnée, il revint tout en ſueur ſe remettre au lit, pour y mourir; mais cet exercice lui rendit la vie & la ſanté.

CHARLES PERRY : *A mechanical account and explication of the hyſteric paſſion under all its various ſymptomes and apparances, &c. London*, 1755, *in*-8°.

....La ſtagnation, la circulation trop lente & languiſſante du ſang, & les obſtructions conſtituent l'eſſence des maladies hypocondriaques; & ces différens vices ont pour cauſe principale un ſang groſſier, épais, mélancolique, qui s'arrête, ou du moins coule trop lentement dans les derniers vaiſſeaux capillaires, tant des hypocondres, que de tous les viſceres du bas-ventre, & qui occaſione la formation de beaucoup de vents qui compriment ces mêmes parties. Lorſque la circulation trop lente du ſang, ou ſa ſtagnation & les flatuoſités, viennent à agir en même temps, le cours des eſprits animaux & leur action ſont diminués ou même interceptés dans les hypocondres & les

autres viſceres de l'*abdomen*. En outre, comme les eſprits animaux ſont le moyen par lequel le corps & l'ame agiſſent l'un ſur l'autre, les opérations & les fonctions de l'ame doivent être languiſſantes & déréglées. Quant à l'affection hyſtérique, elle a pour cauſe les vices dans la ſécrétion, la nature & la diſtribution des eſprits animaux ; & ces vices dépendent de la foibleſſe du ſyſtême des ſolides, & en particulier du ſyſtême nerveux ou de la mauvaiſe qualité du ſang ou de celle des autres humeurs.

TISSOT : *Diſcours préliminaire de la Traduction françoiſe des Mémoires que M. Haller a publiés en latin, ſur la nature ſenſible & irritable des parties du corps animal. Lauſanne*, 1755, *in*-8°.

On voit quelquefois des perſonnes chez leſquelles la plus petite cauſe mouvante occaſionne des mouvemens beaucoup plus conſidérables que ceux qu'elle produit chez les perſonnes bien portantes ; elles ne peuvent pas ſoutenir la plus petite impreſſion étrangere. Le moindre ſon, la lumiere la plus foible leur procurent des ſymptomes extraordinaires, qui, ſuivant leurs différences & la partie où l'on place la cauſe premiere du mal, ſont connus ſous le nom de *vapeurs d'hypocondrialgie*, ou quand on ne ſçait pas mieux de maladies bien ſingulieres, l'on en attribue tous les jours la cauſe prochaine à une mobilité exceſſive des eſprits animaux. La véritable, c'eſt une trop grande irritabilité. Ce principe

combiné avec la ſenſibilité, rend raiſon des phénoménes les plus bizarres de ces maux-là & nous conduit en même temps à leur véritable cure, & en effet puiſque l'irritabilité du *mucus* & que ſes différens degrés ſont proportionnels à la conſiſtance de ce corps ſingulier, qu'elle eſt d'autant plus grande qu'il en a moins pour en guérir l'excès, il faut rendre au *mucus* la conſiſtance néceſſaire; les toniques ſont les ſeuls remedes qu'il faille employer; l'âge qui donne la fermeté au *mucus* diminue cette exceſſive mobilité, auſſi l'on voit tous les jours les femmes hyſtériques ceſſer de l'être à un certain âge, ou l'être beaucoup moins.

FRACASSINI (ANTONII) *Opuſcula pathologica. Tractatus ſecundus naturæ Morbi hypocondriacæ, ejuſque curationis mechanica Inveſtigatio. Veronæ* 17... *Lipſiæ*, 1758, *in*-4°.

La maladie hypocondriaque eſt une affection longue & ſpaſmodique dont les nerfs & les membranes des diverſes parties du corps ſont le ſiége; durant laquelle les mouvemens oſcillatoires des nerfs & des membranes ne ſont plus réglés ni d'accord; les différens degrés de compreſſion qu'éprouvent tous les vaiſſeaux de la part des nerfs & des membranes rendent la ſecrétion & le cours du fluide nerveux inégaux, ce qui occaſione le dérangement des fonctions naturelles principalement, quelquefois celui des fonctions animales & même celui des fonctions vitales: cette affection a pour cauſes, ſoit extrinſeques & occaſionelles, ſoit intrinſeques & prédiſ-

pofantes, toutes les choſes qui ont pour effet de détruire le mouvement régulier & oſcillatoire des fibres nerveuſes & membraneuſes.

M. Fracaſſini reconnoit dix eſpeces d'affections hypocondriaques dont quatre ſimples, cauſées par l'excès des quatre tempéramens des anciens. L'affection hypocondriaque chaude & ſéche ou bilieuſe. L'affection hypocondriaque chaude & humide ou ſanguine. L'affection hypocondriaque froide & ſeche ou mélancholique. L'affection hypocondrique froide & humide ou pituiteuſe. Il nomme compoſés les ſix autres affections hypocondriaques que voici : l'affection hypocondriaque hyſtérique ; c'eſt l'affection hypocondriaque, compliquée avec l'affection hyſtérique. L'affection hypocondriaque ſcorbutique ; c'eſt l'affection hypocondriaque, jointe avec le ſcorbut. L'affection hypocondriaque phthiſique ; c'eſt l'affection hypocondriaque, compliquée avec la phthiſie ou conſomption. L'affection hypocondriaque aſthmatique ; c'eſt l'affection hypocondriaque jointe avec l'aſthme. L'affection hypocondriaque calculeuſe ; c'eſt l'affection hypocondriaque attaquant un ſujet qui a la pierre dans les reins. L'affection hypocondriaque venteuſe, ou tympanite ; c'eſt l'affection hypocondriaque jointe à la tympanite ou à l'affection venteuſe. De toutes ces complications, il n'y a que l'affection hypocondriaque hyſtérique que nous devions expliquer pour faire connoître les opinions de M. Fracaſſini ſur les maladies proprement nerveuſes, cette affection particuliere aux femmes eſt la complication de la maladie hypocondriaque avec

la maladie hyſtérique, à laquelle on donneroit à plus juſte titre le nom d'*affection hypocondriaque des femmes*, car l'affection hypocondriaque & l'affection hyſtérique chez les femmes ont à-peu-près la même origine, la même cauſe prédiſpoſante, & l'affection hypocondriaque des femmes ne differre pas de celle des hommes, ſi ce n'eſt dans les ſymptomes qui dépendent de la conſtitution particuliere du corps des femmes, ou plutôt dans le degré d'intenſité de ces ſymptomes, car ce ſont ſur-tout les femmes que l'on voit violemment attaquées de difficulté de reſpirer, de ſuffocation, de ſyncopes, de mouvemens convulſifs & de roideurs dans les membres.

Quoique l'affection hypocondriaque ſoit une maladie dont aucune partie du corps n'eſt exempte, cependant elle a ſon ſiege principal dans les viſceres du bas-ventre; & quelque partie du corps qu'elle attaque, ces viſceres ſe trouvent en même-temps affectés. Comme la plûpart de ceux qu'elle fait ſouffrir d'avantage ſont membraneux, tels que l'eſtomac, les inteſtins, le méſentere, il y a lieu de croire que les parties nerveuſes & membraneuſes ſont le principal ſujet de cette maladie, c'eſt par leur moyen & la communication qu'elles entretiennent entre les diverſes organes du corps que l'affection hypocondriaque eſt univerſelle. Auſſi les maladies de l'eſtomac, des inteſtins & du méſentere cauſent-elles l'affection hypochondriaque. Mais il y a certainement des cas où les viſceres que je viens de nommer ſont le ſiége de quelque mal, ſans qu'il naiſſe aucune affection hypcondriaque, comme

il ſe trouve des affections hypocondriaques dans leſquelles l'eſtomac, les inteſtins, le méſentere ne ſouffrent point ; ce qui eſt une nouvelle preuve que cette maladie peut avoir ſon ſiége par tout le corps.

CORN. ALB. KLOEKOF : *De Morbis animi ab infirmato tenore medullæ cerebri Diſſertatio. Trajecti ad Rhenum*, 1758, *in*-8°.

M. Kloekof, appelle *cerebri tenor*, le ton, le degré convenable de cohéſion de la ſubſtance du cerveau & des nerfs, tel qu'il doit ſe trouver ſelon l'âge, le ſexe, la conſtitution ; il croit & prouve par l'analogie des fibres muſculaires, & tendineuſes, avec les fibres du cerveau, & des nerfs par l'allongement que ſouffrent les nerfs, la ſubſtance du cerveau, & la moëlle par le plus ou moins de fermeté qu'on leur trouve, que les fibres qui compoſent la ſubſtance du cerveau, & celle des nerfs peuvent être trop molles ou trop fermes, trop tendues ou trop lâches, trop humides ou trop ſéches. Quand les fibrilles du cerveau & des nerfs ont quelqu'une de ces qualités chez des ſujets où elle ne doit pas ſe trouver relativement à l'âge ou au ſexe, c'eſt ce que M. Kloekof appelle *tenor infirmatus medullæ cerebri ;* le ton & l'union de cette moëlle ne doit pas être le même dans les enfans & les femmes, que dans les adultes & les hommes ; il doit y avoir la même proportion qui ſe trouve entre tous les ſolides. Le tempérament ou la conſtitution y apportent auſſi des variétés qui ne ſont pas des maladies ; ce ton, cette union des fibres

du cerveau ſont ou trop augmentés, ou trop diminués ; cet état morbifique eſt particulier au cerveau, ou il lui eſt commun avec quelques parties du corps, ou avec toutes. La ſubſtance du cerveau ſera donc attaquée des différens vices ſimples ou compoſés qui arrivent aux autres parties du corps, en conſéquence du défaut de fermeté & de cohéſion. Les fibres médullaires du cerveau & des nerfs devenues trop lâches, céderont aux efforts quelconques, ſe rompront, ſe détruiront, recevront en ſe dilatant trop de fluide, ou celui qu'ils ne doivent pas recevoir ; de-là, les urines trop abondantes, les pertes rouges & blanches, la gonorrhée ſimple, les catarrhes. La moindre compreſſion repouſſera les liqueurs, leur ôtera le paſſage ; ils s'affaiſſeront, & n'admettront rien : de-là, les congeſtions, la ſuppreſſion des écoulemens naturels & habituels, les humeurs qui n'éprouveront pas leur action s'arrêteront ; demeureront en ſtagnation, s'amaſſeront, il ſe formera des engorgemens, des obſtructions ; les glandes ne ſe vuideront pas ; les poumons ſe rempliront de pituite viſqueuſe. Les dernieres fibrilles du corps formées par l'expanſion des nerfs ſans enveloppe auront trop ou trop peu d'irritabilité, de ſenſibilité, de mobilité : de-là, la foibleſſe générale & particuliere de corps & d'eſprit, le manque de courage, de ſentiment, de vivacité, la lenteur de la circulation ; tels ſont les effets prochains du ton & de l'union des fibres médullaires trop affoiblies ; mais cet état morbifique a des effets ſur l'eſprit ſecondaires, qui ſont la ſuite néceſſaire des premieres ; en effet, ceux-ci ne peuvent avoir lieu que les

fonctions de l'esprit ne soient lésées, les fibrilles médullaires du cerveau sont-elles trop flexibles, & en même tems trop irritables ? les perceptions deviennent trop vives, l'imagination déréglée : on n'a pas d'attention, de mémoire, ni de jugement. Les mouvemens du corps sont précipités, les passions & le trouble de l'esprit s'allument. Si les fibrilles du cerveau sont trop flexibles, & n'ont pas assez d'irritabilité, ou qu'elle se fasse très-lentement, la perception des objets sera imparfaite, & toute l'imagination stérile : on ne sera capable, ni d'attention, ni de mémoire, ni de jugement, ni de passion ; les mouvemens du corps, & la circulation seront languissans. Ce qui affoiblit, ou diminue ainsi à l'excès, le ton & l'union des fibres médullaires, sont, 1° les évacuations excessives des humeurs vitales, par les pertes de sang ou hémorrhagies, les vomissemens, les dévoiemens, la salivation, par l'écoulement de la semence, du lait, de l'urine, par les sueurs, la suppuration qui sont trop abondantes ; 2° la consommation, la dissipation & dérivation des fluides vitaux ; 3° la macération des solides, par l'abondance excessive de mucosité, d'eau, de graisse, de lymphe ; 4° l'inertie des solides, occasionnée par la lenteur du mouvement du cœur & des arteres, l'inaction des muscles soumis à la volonté, & celle de l'esprit ; 5° la distension des solides par la grande quantité de liqueurs qui se portent dans une partie par l'abus des liqueurs spiritueuses, & qui fermentent par les sensations très-agréables ou voluptueuses, & de longue durée, par les douleurs vives & fréquentes, la grande application à des choses

qui plaisent ou déplaisent infiniment, par l'attention long-tems soutenue, & les fatigues de la mémoire, les méditations profondes, par les affections de l'ame, longues, vives, subites, les convulsions; 6° la compression des parties solides, par la pléthore, & sur-tout par la plénitude des vaisseaux du cerveau.

MARIA, (JEAN) *chirurgien à Lyon: Dissertation sur les vapeurs, pertes de sang, pertes blanches, grossesses & couches, dépôt de lait, & autres maladies particulieres du sexe. Lyon, 1759, in-12.*

...Il y a des sortes de vapeurs qui sont seulement ennemies de la santé sans danger de mort, dont les personnes les plus saines ne sont pas exemptes; les changemens de temps leur occasionnent quelques douleurs; mais ce dérangement ne les expose pas à des suites fâcheuses, accident qui arrive souvent par un défaut de digestion de ces vapeurs qui sont les moins à craindre; les unes naissent de l'estomac, les autres des entrailles par les embarras du mésentere & de la rate où ces vapeurs viennent, enfin de quelque autre partie du corps, & se placent indistinctement; quelquefois par des vents sulfureux elles se portent à la tête; une autre fois les vents sortis des vaisseaux sanguins se vont loger à la poitrine, ou percent dans les chairs, & leur causent des douleurs vagues & inquiétantes semblables à celles d'un rhumatisme naissant; enfin ces vents occasionnent des points très-douloureux, qui souvent

ſont ſuivis d'une enflure à la partie affligée. J'ai vu des perſonnes où ces points étoient demeurés fixes, guéries par une fermentation, c'eſt-à-dire, un mouvement inteſtin des principes ou parties inſenſibles, d'un mixte ſuivi d'une altération eſſentielle ou d'un changement conſidérable, de façon que le mixte n'eſt plus le même qu'il étoit auparavant, d'où s'enſuit que la partie qu'il occupe eſt attaquée comme d'une paralyſie.

JOSEPH RAULIN : *Traité des affections vaporeuſes du Sexe. Paris*, 1758 & 1759, *in*-12.

... On entend par affections vaporeuſes, des mouvemens convulſifs, des ſpaſmes ou des convulſions de quelque partie, de quelque viſcere, de pluſieurs enſemble, ou ſucceſſivement ou généralement, de tout le corps, ſuivi de ſymptomes différens, plus ou moins violens, plus ou moins modérés, ſelon la nature des ſtaſes, ſelon la ſenſibilité, l'irritabilité de la différence de la méchanique des parties affectées, & relativement à la quantité & à la qualité de leurs cauſes.... Les vapeurs, de quelque eſpece qu'elles ſoient, ne ſont que des ſymptomes qui ſe manifeſtent toujours par des mouvemens irréguliers du genre nerveux.... On voit ſouvent des maladies dont les ſymptomes ſont compliqués avec ceux des vapeurs ; il en eſt d'autres qui ne paroiſſent pas appartenir à celles-ci, qui proviennent cependant d'un principe vaporeux. Les vapeurs ont auſſi acquis des droits ſur les hommes ; celles-ci ont beau-

coup d'analogie avec les vapeurs qui ne proviennent pas directement des accidens qui ſont propres au ſexe ; on appelle les vapeurs des hommes *affections mélancoliques. Chap. prél.*

... Les cauſes éloignées des vapeurs ſont déduites des tempéramens, des vices héréditaires, de l'air, de l'abus des alimens, du thé, du caffé, du chocolat, d'une vie trop ſédentaire, des évacuations retardées, ſupprimées ou trop abondantes, de l'abus du tabac, des paſſions de l'ame.... Les cauſes prochaines ou immédiates des vapeurs ſont la ſenſibilité & l'irritabilité des fibres, les vices des liquides, les obſtructions en général des vaiſſeaux ſanguins, même des lymphatiques & du tiſſu cellulaire, les obſtructions en général du bas ventre, les obſtructions des viſceres du bas ventre en particulier, la ſuppreſſion & le flux immodéré des régles, les pertes blanches, enfin la métaſtaſe des vapeurs ou le méchaniſme renverſé qui les porte du bas-ventre, de la poitrine, de la tête en d'autres viſceres ou en d'autres parties. *Diſc. prélim.*

POMME, fils : *Traité des affections vaporeuſes des deux Sexes. Lyon*, 1763, *in*-12.

J'appelle affection vaporeuſe cette affection générale ou particuliere du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement ; elle eſt appellée *hyſtérique* chez les femmes, & *hypocondriaque* chez les hommes.... Le ſpaſme, l'érétiſme ou le racorniſſement des

nerfs eſt la cauſe prochaine & immédiate de ces affections, & la ſeule à combattre dans ces maladies ; les autres vices qui ont coutume d'accompagner cette indiſpoſition, n'en ſont que les effets.... Par-tout où on trouvera le ſpaſme, l'érétiſme & le racorniſſement, & par-tout on verra les eſprits effarouchés, leur mouvement deſordonné, parce que les nerfs qui en ſont le conduit & le réſervoir ſe trouveront irrités & érétiſés. Des cauſes éloignées des vapeurs (qui ſont les mêmes dans M. Pomme que dans les autres auteurs) il réſultera le racorniſſement général du genre nerveux, par l'évaporation du fluide qui ſert à le lubréfier, le rendre ſouple & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & ſans trouble. Le ſang & les autres humeurs ne reſſentiront-elles pas auſſi l'effet d'une telle conſtitution ? Leur épaiſſiſſement en ſera les ſuites ; les ſécrétions ſouffriront, & la circulation en ſera derangée ; l'embarras des viſceres, leur obſtruction, l'oblitération des vaiſſeaux, le défaut de nutrition ſeront donc l'effet du racorniſſement ; & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps, & leur entiere conſomption.... Ayant trouvé la véritable cauſe des affections vaporeuſes, on la détruira ſûrement en s'écartant avec ſoin de la route ordinaire. Loin de tendre le ſyſteme nerveux par des remedes forts & violens, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires ; c'eſt de cette façon que nous rétablirons le reſſort des ſolides, que leur ton deviendra régulier, & que les fluides qui les animent, depouillés de leur

vice, entretiendront l'harmonie qui doit toujours régner entr'eux. Les délayans & les humectans me paroiſſent les plus propres, & même les ſeuls néceſſaires à remplir mon objet, je veux dire les bains domeſtiques ſimples, compoſés, tiedes, froids, le bain de pieds, les lavemens rafraîchiſſans, ceux d'eau commune froide, & même à la glace, ſuivant le cas & la ſaiſon, les fomentations avec les herbes émollientes, les tiſanes rafraîchiſſantes, l'eau de poulet, le petit lait clarifié ou diſtillé, les bouillons de poulet, de veau, de grenouilles, les potions huileuſes adouciſſantes & mucilagineuſes, enfin les eaux minérales acidulées, &c.

*De Melancholia & morbis melancholicis, (autore A. Carolo Lorry.) Pariſiis*, 1765 & 1766, *in*-8°, 2 vol.

Selon M. Lorry, les affections hyſtériques & hypocondriaques purement nerveuſes, ne different que de nom de la mélancolie nerveuſe; on les peut diviſer en autant d'eſpeces que celle-ci : leur diagnoſtic, leur pronoſtic & leur curation, ſont les mêmes. C'eſt également à la mélancolie humorale que ſe rapportent les affections hyſtériques & hypocondriaques, cauſées par l'atrabile, par les obſtructions. Ainſi pour expoſer le ſentiment de M. Lorry, ſur la nature & les cauſes des maladies nerveuſes, il faudroit faire l'extrait de ce qu'il a écrit ſur la mélancolie, & montrer les affections nerveuſes dans des eſpeces, ou plutôt dans des degrés des diverſes mélancolies. Mais la multitude de connoiſſances phyſiques

ſiques & médecinales intéreſſantes, qui entreroient néceſſairement dans un pareil extrait, & la difficulté de conſerver, aux idées de l'auteur, leur force & leur clarté, en les abrégeant, nous feroient paſſer les bornes que nous nous ſommes preſcrites ; d'ailleurs ce travail ſeroit ſuperflu, dans un moment où l'eſprit eſt encore rempli de la lecture de ce ſçavant & élégant ouvrage.

FIN.